Biblioteka Muzeum im. Dzieduszyckich
we Lwowie.
Sz. 14.6. N. 89.

Digital collection of the scientific library of the State Museum of Natural History of the National Academy of Sciences of Ukraine

Цифрова колекція наукової бібліотеки Державного природознавчого музею НАНУ

Chaffanjon J. L'Orénoque et le Caura. Relation de voyages exécutés en 1886 et 1887. – Paris: Librairie Hachette et C, 1889. – 351 p. contenant 56 gravures et en cartes.

Download a copy of the book from the site:

https://libsmnh.com.ua

Permanent link to the book page:

https://libsmnh.com.ua/books/chaffanjon_j/lorenoque_et_le_caura_relation/

A. GETRITZ
INTROLIGATOR
WE LWOWIE.

~~2279~~

J. CHAFFANJON

L'ORÉNOQUE ET LE CAURA

L'ORÉNOQUE

ET

LE CAURA

COULOMMIERS. — TYPOG. P. BRODARD ET GALLOIS.

990

J. CHAFFANJON

L'ORÉNOQUE

ET

LE CAURA

Nr. inwentarza
A – 1393.

II. 953

RELATION

de voyages exécutés en 1886 et 1887

CONTENANT 56 GRAVURES ET 2 CARTES

MUZEUM
IMIENIA
DZIEDUSZYCKICH
W LWOWIE.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

Droits de traduction et de reproduction réservés.

L'ORÉNOQUE

ET LE CAURA

CHAPITRE I

But du voyage. — Départ de la Martinique. — Fête à bord. — La Guayra. — Le port. — Chemin de fer de Macuto. — La ligne ferrée de la Guayra à Caracas. — Les sauterelles. — Caracas. — Les Dubreuil. — Le général Crespo. — Fondation de Caracas. — Position géographique de Caracas. — Les vallées de la Guayre et de Petare. — La plaine de Chacoa. — Monuments de Caracas. — La maison de Humboldt. — Les industries locales. — Carupano. — Trinidad. — Le Macareo et les *caños* Rico.

Le 24 mai 1884, M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts me chargeait d'une mission scientifique à l'effet d'explorer le bassin de l'Orénoque, et d'étudier l'histoire naturelle et l'anthropologie de cette région. Je devais remonter le cours du fleuve, en faire la description géographique, étudier les mœurs et les habitudes des peuplades indiennes vivant sur ses bords ainsi que la faune, la flore et la géologie du bassin.

Je me proposais aussi de découvrir les sources de l'Orénoque, mais les difficultés qui avaient rebuté les premiers explorateurs, me laissaient peu d'espoir. Néanmoins, je voulais m'y employer.

Je passai la saison pluvieuse, de mai en octobre, à

compléter mes renseignements sur le pays, et à me mettre en relation avec les autorités vénézuéliennes, qui me promirent aide et protection.

Le 22 novembre, je quittai la Martinique et m'embarquai à Fort-de-France, à bord du steamer *La Fayette*.

M. Gay, aide de camp de M. Allègre, gouverneur de la Martinique, mon frère et plusieurs amis m'accompagnèrent jusqu'au pied de l'échelle. Là, il fallut se séparer, le paquebot n'ayant pas eu libre pratique; les passagers seuls purent monter à bord. Je m'installai rapidement dans ma cabine, où je fis placer mes armes, mes instruments et ma valise; les autres bagages furent descendus à fond de cale.

A quatre heures, le sifflet du départ se fait entendre, l'ancre est levée et l'énorme navire, poussé par sa puissante hélice, se met en mouvement, sur les eaux calmes de la rade. Mes amis sont dans la baleinière du directeur de la compagnie Transatlantique, ils me souhaitent bon voyage et les mouchoirs s'agitent. Bientôt nous quittons la rade et nous passons, rapides comme la flèche, devant le rocher du Diamant. Malgré la joie qu'inspirent les perspectives d'un voyage dans l'inconnu, ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on se voit emporté dans l'immensité et qu'on sent se briser les derniers liens qui vous attachent à la famille et aux amis. Que de changements au retour! Retrouverai-je tous ceux que j'ai quittés?

La cloche du dîner fait diversion à ces pensées pénibles, et c'est presque avec gaîté que je m'installe à côté du commissaire du bord, un de mes vieux amis. Nombreuse et joyeuse société : les uns se rendent au canal de Panama, les autres, Américains du Sud, reviennent d'un voyage d'agrément; ils ont vu Paris et en sont encore émerveillés.

Le dîner est à peine terminé qu'une fête s'improvise aux sons du piano; et c'est bien avant dans la nuit que nous rejoignons nos cabines. Au réveil le *La Fayette* se trouve en pleine mer, et continue sa route au sud-ouest. La journée est superbe; vers quatre heures du soir, nous

sommes en vue de los Hermanos, petites îles et rochers au nord de la route; au sud, l'île Margarita, habitée par d'excellents marins, qui pêchent les huîtres perlières.

Après le dîner, la fête recommença, semblable à celle de la veille, mais une pluie diluvienne l'interrompit.

24 au matin. — Le navire ralentit sa marche et nous sommes en face de la Guayra.

Cette ville, bâtie en amphithéâtre aux pieds de la Silla, possède un port d'un accès difficile et même dangereux. De grosses lames viennent se briser en face du quai, qu'on a pourtant essayé de protéger par une jetée. Les bateliers qui débarquent les voyageurs sont obligés d'attendre de petites lames, pour transborder une ou deux personnes; ils recommencent ainsi plusieurs fois pour passagers et bagages : heureux quand on n'a pas été mouillé au débarquement.

Si la Guayra est pittoresque d'aspect, le séjour est loin d'y être agréable. Les rues étroites, tortueuses, à pentes rapides, aux pavés pointus, laissent aux piétons un désagréable souvenir. Les maisons, basses et généralement uniformes, ont des fenêtres débordant à l'extérieur et garnies de grillages en bois ou en fer; les murailles barbouillées de différentes couleurs, blanc, jaune, rouge, donnent aux rues une physionomie bizarre.

La ville est protégée par un fort qui la domine et par des remparts du côté de la mer. Au-dessous du fort se trouve l'arène destinée aux combats de taureaux, jeu goûté des Vénézuéliens autant que des Espagnols.

La Guayra sert de port à la capitale du Vénézuela, Caracas, située plus loin dans la montagne. C'est de là que s'expédient en Europe les cafés et les cacaos de la région; deux produits importants qui donnent le plus de revenus. Une rue parallèle à la mer traverse la ville dans toute sa longueur. En face du quai de débarquement se trouve la gare du chemin de fer. La Guayra est la tête de deux lignes, dont la première va à Caracas; la deuxième suit les bords de la mer et dessert deux petites villes des

environs, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Celle de l'ouest, Macuto, prend tous les jours de l'extension. Admirablement située, il y règne, quoique sur les bords de la mer, une excellente température. Des bains d'eau douce et d'eau salée en rendent le séjour agréable. C'est, pendant la saison chaude, le rendez-vous de la haute société caraquénienne, l'endroit que les habitants du port vous conseillent de visiter; des trains toutes les demi-heures et un service de voitures facilitent le trajet.

Quelques Péruviens et moi nous prenons une voiture et arrivons bientôt à ce petit paradis. Un parc, admirablement entretenu, entoure l'établissement des bains d'eau douce, qu'alimente une petite rivière, dont le cours se poursuit dans les montagnes à travers une succession de charmants paysages. Un hôtel vaste et confortable peut recevoir un grand nombre de baigneurs. De toutes parts s'élèvent de nouvelles villas; avant peu Macuto sera complètement transformé. Presque tous les négociants de la Guayra y vivent en famille, et n'ont au port que leurs magasins et maisons de commerce.

Dans la soirée, au retour de notre excursion à Macuto, je parcours la Guayra et ses environs. Les flancs des montagnes qui l'entourent sont arides et nus, leur argile rougeâtre est impropre à la culture. Toute la partie orientale présente ce triste aspect, mais la partie occidentale et la plaine du rivage sont couvertes de végétation.

A l'hôtel, je trouve une installation assez primitive : un cadre tendu d'une toile, un drap et un traversin composent le lit; une table et une chaise, voilà tout le mobilier, auquel le voyageur est obligé de se faire non seulement au Vénézuéla, mais dans toute l'Amérique du Sud. Le lit ne me paraissait pas solide et ce système de lit-fermoir m'inquiétait un peu; je me demandais si, une fois couché, je ne m'y trouverais pas pris comme dans une souricière? Cette couchette est très fraîche, mais un peu dure. Je ne pus fermer l'œil de la nuit, à cause de la grande chaleur et des piqûres de moustiques.

Le lendemain, vers sept heures, je prends le train pour

Caracas. Il suit d'abord la grande rue et parcourt quelques kilomètres à travers des plaines très fertiles, avant d'arriver à la montagne. La route est pittoresque et accidentée; à chaque pas, on admire la hardiesse de la voie : des courbes audacieuses, sur des corniches où le train a passage tout juste, — des précipices, — des tunnels à peine soutenus par quelque maçonnerie, — des tranchées étroites et élevées. Pendant les 38 kilomètres du parcours, elle décrit de nombreux zigzags sur les flancs de la montagne; la différence des deux niveaux est de 905 mètres. Au fur et à mesure que nous nous élevons, l'horizon s'agrandit, la mer s'élargit, la Guyara et Macuto apparaissent successivement dans des positions différentes.

Je remarquai que la plupart des arbres étaient défeuillés; les insectes les avaient ravagés, comme je le compris en entendant les voyageurs raconter les dégâts causés par la *langosta*, qui, depuis plusieurs années, ravage les récoltes de la partie nord du Vénézuéla. En effet, je vis bientôt un véritable nuage de sauterelles s'élever de chaque côté de la voie, faisant ombre.

Après deux heures et demie de marche, nous arrivons à Caracas; la gare est assez éloignée de la ville, mais de nombreuses voitures de place attendent les voyageurs. Plusieurs membres de la colonie française, entre autres MM. les docteurs Dubreuil frères, se mirent à ma disposition pour me faciliter une entrevue avec le Président, S. E. le général Crespo.

Caracas, fondée en 1567 par Diego de Losada, conserva peu de temps le nom de Santiago de Léon, que lui avait donné son fondateur, pour prendre celui de Caracas, porté par la tribu indienne qui vivait aux environs. Sa position géographique est par 10° 20′ 50″ latitude nord et 69° 25′ longitude ouest du méridien de Paris; son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 922 mètres; aussi la température y est-elle très agréable. Humboldt dit que « son climat peut être comparé à un printemps perpétuel », dont la zone s'étend dans toutes les Cordillères, entre 800 et 1 800 mètres. Pour emplacement Losada avait

choisi un vaste plateau légèrement incliné au sud et arrosé par quatre rivières, dont la Guayre, la plus importante, coule du S.-O. au N.-E au pied de la ville et reçoit sur sa rive gauche, des hauteurs de la sierra, trois ruisselets, dont l'un fournit les habitants d'eau potable. Située à l'entrée de la plaine de Chacoa à l'extrémité de la vallée de Pétaré, Caracas est arrosée par quatre ruisseaux profondément encaissés; une fraîcheur délicieuse règne sur leurs bords. Aussi, un écrivain national, comparant la vallée de Chacoa au Paradis terrestre, reconnaît-il dans le rio Anauco et les torrents qui l'avoisinent, les quatre rivières du Jardin d'Eden.

La plaine de Chacoa continue à l'est de la vallée de Pétaré, où elle est limitée au sud par la sierra de la Palomera, à l'ouest par le Paseo Guzman Blanco et les contreforts du pic de la Silla, au nord par la sierra d'Avila, dans laquelle le pic de Naigata, visité par Humboldt au commencement du siècle dernier, se dresse à 3 040 mètres d'altitude. Le pic de la Silla a 2 653 mètres.

Les rios Anauco, Catuche et Caraguata, prennent leurs sources dans la sierra d'Avila; ils coulent du nord au sud, traversent la ville sur un des contreforts de la montagne, dont l'inclinaison est N.-N.-O.-S.-S.-E., et se jettent dans la Guayre, dont le cours va de l'O. à l'E.

D'après le recensement de 1883, Caracas possède 70 509 habitants et 11 000 maisons, s'étendant sur 4 kilomètres carrés. Elle est alimentée par un aqueduc d'eau potable, de 45 kilomètres de long; les réservoirs, situés au sommet de la promenade Guzman Blanco, contiennent 200 000 hectolitres. Cette promenade, située sur une colline à l'ouest de la ville, est une merveille.

La ville possède la Bibliothèque Nationale, renfermant 30 000 volumes, un musée, une académie des beaux-arts, des collèges d'avocats, de médecins et d'ingénieurs. Elle a pour principaux monuments : le palais du Corps législatif et le Palais fédéral réunis, — l'Université occupant un espace de 8 000 mètres carrés, — le Palais des Arts, construit pour l'Exposition internationale au centenaire de

Bolivar, — le théâtre Guzman-Blanco, — la basilique de Sainte-Anne, — le Panthéon national, la Maison Jaune, résidence du Président de la République, — les divers palais des ministères, — le cirque et l'abattoir. Dans l'une des rues du quartier de la Merced la maison de Humboldt tombe en ruine; des orchidées croissent sur les barreaux de ses fenêtres. L'éclairage se fait au gaz et à l'électricité; le téléphone relie toutes les maisons de commerce; des tramways et des voitures de place circulent dans l'intérieur de la ville.

Le principal commerce a pour objet l'exportation du café et du cacao. Des droits prohibitifs, décrétés sur certains produits, ont forcé l'industrie à se développer. La tannerie, la cordonnerie, la papeterie, l'ébénisterie et autres fabrications, ont pris de l'extension. Les cultivateurs s'occupent de leurs champs avec soin et fournissent abondamment les marchés.

Au bout de quelques jours, j'étais prêt à partir, mais le courrier français, entre la Guayra et Trinidad, n'arrivant que le 2 de chaque mois, je suis obligé d'attendre.

Les quelques jours passés à Caracas s'employèrent à recueillir des renseignements sur les pays que je devais parcourir; malheureusement je ne pus trouver de carte exacte.

Pendant l'intervalle, je tentai l'ascension de la Silla; à 1 750 mètres, une pluie torrentielle me fit redescendre.

Je visitai les petites villes de Vallé, de Pétaré et de la Palomera, la sierra d'Avila et les chaînes voisines, que constitue un gneis recouvert d'épais dépôts d'argile jaunâtre impropre à la culture.

Le lendemain soir, après notre départ de la Guayra, nous arrivons à Carupano que je visite en compagnie d'un ami, M. Léopold Liccioni. Sa population est, en grande partie, composée d'immigrants français; le commerce du café et du cacao tout entier a passé entre leurs mains. On commence aussi à exploiter des mines de cuivre assez riches, qui se trouvent aux environs.

Nous arrivons à Trinidad ou Port-d'Espagne, mais trop tard pour prendre le vapeur *Bolivar*.

Grâce aux nombreuses connaissances de mon ami Liccioni, je trouve une occasion de remonter le fleuve jusqu'à Barrancas, avec toute facilité pour m'arrêter chez les Guaraunos, sur un yacht de la Compagnie pour l'exportation des produits naturels du delta de l'Orénoque.

Le *2 janvier*, je m'embarque avec trois hommes et un guide. Il est midi, nous levons l'ancre et nous traversons le golfe Triste; à quatre heures, nous passons la barre; nous sommes à l'embouchure du *caño* Macareo. Le bateau stoppe et nous nous arrêtons dans une petite crique. Demain matin, nous continuerons notre route.

Les moustiques arrivant par bandes, nous nous couchons dans nos hamacs, bien enveloppés dans nos moustiquaires.

Le caño devient de plus en plus étroit et n'a guère que cent à cent vingt mètres de large dans la plus grande partie de son cours. Sur l'un et l'autre côté, des forêts épaisses se dressent en parois; les arbres, recouverts de plantes grimpantes et de lianes en couche épaisse, prennent un aspect curieux et fantastique. Des fleurs aux couleurs voyantes tranchent agréablement sur une verdure sombre, des oiseaux aux plumages variés animent les rives désertes.

Le troisième jour après notre départ de Port-d'Espagne, nous arrivons à l'embouchure du caño Rico, qu'habite une tribu de Guaraunos.

CHAPITRE II

Caractères anthropologiques des Guaraunos. — Vêtements, ornements; l'épilage. — Mariage, naissance. — Les croyances religieuses. — Superstitions. — Cérémonies religieuses. — Le Gébu. — Le Guicidatu. — Les malades. — L'insufflation. — Le décès; funérailles. — Les cases sacrées. — Dispersion géographique des Guaraunos. — Habitation. — La Guajibaca. — Alimentation. — Breuvages. — Langage. — Perfectibilité du Guarauno. — La séparation, les adieux.

Le Guarauno est généralement assez bien conformé et son aspect n'a rien de désagréable; petit de taille, gros et trapu, il a les bras robustes, les mains fines, les jambes grêles, les genoux un peu rentrés, les pieds courts et légèrement tournés en dedans. La santé est bonne, bien que l'habitat soit bas, humide et malsain. Sa physionomie est sympathique, très douce chez les enfants et les femmes, mais l'adolescent a toujours un air timide, peut-être un peu sournois. La couleur de la peau est cuivre foncé, l'intérieur de la main et la plante des pieds sont blancs. Tête presque brachycéphale avec une légère tendance à la dolichocéphalie. Face plus large que haute, pommettes légèrement saillantes. L'angle facial atteint une moyenne de 78 degrés. Front bas. Cheveux noirs, longs, abondants et très fins. Yeux brun foncé et noirs un peu bridés, surtout chez les enfants. Dents régulières, fortes, bien plantées et très blanches. Le nez droit, quelque peu retroussé avec

les ailes bien dégagées, ne ressemble aucunement au mufle épaté du nègre.

Peu ou point de barbe. Le Guarauno porte les cheveux longs, coupés en arrière à la hauteur de la nuque et retombant sur le front à un doigt des sourcils. La femme les porte plus longs et en arrière, mais, vu le peu de soins qu'elle en prend, sa chevelure devient inégale, cassée et même assez laide.

Le vêtement ne les préoccupe guère; les hommes portent le *buja*, désigné encore sous les noms de *calimbé* ou *guayuco*. Le buja est fait avec des fibres de palme, de curagua ou d'un morceau d'étoffe large de 12 à 15 centimètres. Celui d'étoffe est retenu par une ceinture de curagua ou de cheveux attachée en arrière. A la hauteur des reins, il passe entre les jambes et retombe devant en forme de tablier. Celui des femmes est triangulaire, souvent orné de plumes ou de perles et se noue à l'arrière.

Le Guarauno qui cultive les blancs se couvre le corps d'un long morceau d'étoffe bleue dont une extrémité entoure la ceinture, l'autre passe en arrière sur l'épaule et retombe en avant à la hauteur du ventre. La femme porte une chemise longue sans manches. Ils ne se présentent jamais devant l'étranger avec le buja seulement; pour les voir dans ce costume, il faut les surprendre ou vivre dans leur intimité.

Ils portent un collier de perles voyantes, rouge, bleu et blanc, et des bracelets de cheveux ou de curagua très serrés aux bras et aux jambes. Quelques-uns se percent les oreilles, le nez et la lèvre inférieure : les jours de fête, ils y introduisent des petits roseaux, des plumes et des graines. Pour éviter la piqûre des moustiques, ils se recouvrent le corps d'une peinture rouge sombre, qui leur donne un aspect singulier et qu'ils obtiennent en faisant bouillir du roucou dans la graisse de tortue ou de caïman.

Comme tous les autres Indiens, les Guaraunos ont la manie de s'épiler. Ils prennent un morceau de roseau taillé en sifflet, couchent le poil sur la tranche et, par un mouvement brusque et en sens contraire, l'arrachent sans peine,

mais non sans douleur. Les femmes se rendent mutuellement ce service et font aussi cette toilette à leur mari.

Le Guarauno se marie de bonne heure, les hommes à quatorze ou quinze ans, les femmes à dix ou douze. Le nombre des femmes dépassant celui des hommes, la polygamie s'ensuit. Un chef, ou un riche de la tribu a deux, trois et même quatre épouses qui vivent en bonne intelligence sous le même toit. La première épousée ou celle qui a eu le premier enfant est toujours la plus respectée et prend le commandement lorsque le maître vaque à la chasse ou à la pêche. Toutes soignent les enfants indistinctement, et si deux femmes allaitent en même temps, elles sont tetées par l'un et l'autre nourrissons.

Il arrive souvent qu'on fiance une fillette de cinq à six ans à un homme déjà mûr qui la reçoit chez lui, la fait soigner par ses femmes, l'élève et la garde jusqu'à sa puberté, époque à laquelle il consomme le mariage. Un garçon n'entre en ménage que lorsqu'il peut nourrir une femme avec les produits de sa chasse et de sa pêche.

Le chef de la tribu me montre ses cinq épouses dont l'une, qui nourrit une jolie fillette, est la mère d'une de ses compagnes, laquelle est sur le point d'accoucher.

En effet, quatre jours après, l'Indien prend mon hamac, fait transporter mes bagages dans sa paillotte, et la jeune femme prend la hutte que j'occupais avec mes hommes. Vers deux heures de l'après-midi, l'Indienne qui avait été laissée seule, s'accouche elle-même, appelle sa mère, qui lui lie le nombril, prend le nouveau-né, va le laver au fleuve et le rapporte tranquillement.

La coutume est de laisser la mère seule avec son enfant, dans une case séparée, pendant plusieurs jours. On lui apporte tout ce dont elle a besoin, mais personne ne la visite, — on la considère comme impure. Le père de son côté reste étendu dans son hamac toute la journée de l'accouchement; il veut éviter que l'enfant tombe malade. On le félicite, chacun lui apporte le meilleur gibier.

Aux fêtes et cérémonies, les Guaraunos se tracent sur tout le corps des lignes, des dessins bizarres en bleu et en rouge.

Superstitieux comme tous les peuples ignorants, ils ont des croyances qu'il serait difficile et même impossible d'exposer rigoureusement, depuis qu'elles ont été modifiées par le contact étranger. Ainsi, que l'espèce humaine remonte à un homme et à une femme descendus du ciel, cette doctrine leur a été certainement apportée par les missionnaires espagnols. Ils croient en un Être suprême qu'ils appellent le *Gébu*, Esprit qui dirige les choses de ce monde. D'autres gébus moins puissants ont chacun des pouvoirs spéciaux, et interviennent dans tous les actes de l'existence, causent la famine et l'abondance, la maladie, la santé, le bonheur et le malheur. Certains président aux pluies et à la sécheresse. Les tremblements de terre on les considère comme de bon augure et on les subit avec plaisir, prétendant qu'alors un gébu invigorateur remue le monde, afin de rendre les hommes meilleurs, plus forts et plus braves.

Les nombreux rits religieux, toujours présidés par un *guicidatu* à la fois prêtre, médecin et sorcier, ont tous pour but des demandes contre la maladie ou les intempéries, en faveur de chasses ou de pêches abondantes. On offre à l'Esprit les prémices des récoltes, du gibier ou du poisson. La veille d'une fête, tout le monde est aux préparatifs; les uns s'occupent des aliments et les autres des boissons fermentées. Au lever du soleil, la tribu en habits de gala, c'est-à-dire avec le corps peinturluré, entoure la case du guicidatu. La tête couronnée de plumes, la *maraca* en main, ce personnage guide la foule vers le lieu de réunion. Là, il fait déposer les offrandes sous un *rancho* construit exprès et les fidèles s'accroupissent à distance. L'officiant s'assied sur un tronc d'arbre, commence par fumer un cigare; prenant ensuite la maraca, il l'agite d'une certaine façon et, débutant par un chant assez monotone, il invite le gébu à goûter et recevoir les offrandes. Puis il élève le bras aussi haut que possible, en secouant la maraque vigoureusement, tandis que les assistants observent un profond silence. Abaissant ensuite l'instrument, il l'approche de sa bouche qu'il cache et simule une voix étrange, à peine intelligible.... C'est l'esprit qui descend

et demande pourquoi on l'a appelé et pour qui ces apprêts? Le guicidatu alors salue profondément, prie le gébu d'accepter ce que de faibles mortels ont préparé à son intention et, prenant chacune des offrandes, les présente à l'Esprit avec une pantomime bouffonne.

Gébu répond qu'il est content, très content et se dispose à écouter les requêtes.

Le chant recommence, et le prêtre mêle le bruit de sa maraque au chant des assistants. Le guicidatu transmet de nombreuses supplications à l'Esprit, qui, sans répondre affirmativement, promet de s'en occuper. Le prêtre s'incline à nouveau, entonne l'hymne d'adieu, et Gébu disparaît.

Tout le monde alors se rapproche du rancho, gesticule, crie et chante. Le pontife s'adjuge ce qu'il y a de meilleur parmi les offrandes et distribue le reste aux assistants, qui mangent les provisions, boivent les liqueurs, dansent, s'enivrent et s'en vont emportant les débris du festin.

Je n'ai pas vu la cérémonie, mais le récit qu'en a fait le chef m'a été confirmé par le Dr Plassard, de Ciudad Bolivar, qui y a plusieurs fois assisté.

Le Guarauno qui tombe malade, est soigné par le sorcier; la médication se compose de quelques simples et avant tout de prières. La nuit on se rend en cérémonie autour de la hutte, dans laquelle entre le médicant, grave et solennel. Il se livre à des saltations grotesques, prend un cigare composé de tabac et de plantes diverses, fume et souffle sur le ventre et la poitrine du patient, qui se met à geindre, à crier, à hurler même, après quoi il le laisse seul quelques instants avec l'Esprit. Il rentre, recommence ses gambades, réinsuffle le malade, et se retire.

La mort d'un Indien est pleurée dans une observance analogue à la précédente. Les cris, les larmes, une musique lente et monotone semblent exprimer une grande douleur; les proches parents se coupent les cheveux. On creuse un tronc d'arbre, ou l'on prend le *guajibaca* ou canot du défunt, pour y déposer son propriétaire, enveloppé de feuilles et ficelé dans son hamac; puis on le laisse à sécher dans la case, qui est désertée aussitôt. Le

plus souvent, le cadavre est placé sur un échafaudage qui consiste en quatre bambous formant deux × parallèles.

Lorsque plusieurs indigènes meurent à peu d'intervalle, on abandonne le village, parce qu' « un gébu mauvais a passé par là, en maudissant ».

La case, généralement construite avec soin, est située ordinairement près de la rivière, à l'ombre de quelques arbres. Fixée à deux piquets assez hauts, une traverse supporte deux carrés en feuilles du palmier *timiche*, préparées pour le toit ; quatre autres pieux soutiennent les deux pans. On se gare des inondations par un plancher fait avec deux et même trois assises de troncs, les inférieurs assez gros, ceux de dessus, formant planches, sont de minces et gracieux palmiers *manaca*.

Ces huttes manquent généralement de parois extérieures ; cependant, pour s'abriter contre la pluie et le vent, on dresse une légère cloison de palmes. Les hamacs, paniers et autres bibelots sont suspendus aux traverses, les arcs et les flèches fichés dans le toit. Quelques ustensiles de cuisine, des terrines de fabrication locale, une marmite en fonte obtenue par échange, plusieurs calebasses, dont une grande pour cruche et de petites façonnées en cuillères et en gobelets, voilà tout le mobilier.

Les Guaraunos, répandus dans le delta de l'Orénoque, depuis la côte de Paria jusque sur les bords de l'Essequibo, se divisent en de nombreuses familles ou tribus : les unes nomades, les autres installées dans des hameaux. Les nomades ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leur chef ou *Idamo* ; les sédentaires reconnaissent l'autorité d'un capitan, qui s'est mis en relation avec l'autorité régionale.

Certaines statistiques portent leur nombre à 14 ou 15 000, d'autres l'élèvent à 40 000.

Le guajibaca ou canot de l'Indien nomade constitue sa demeure ; il y entasse pêle-mêle sa batterie de cuisine, ses engins de pêche, son arc, ses flèches, ainsi que ses provisions de bouche. Toute la famille y doit trouver place : à l'arrière le père avec sa pagaie, au milieu la femme

avec ses enfants et le chien sur l'avant. Chez les tribus nombreuses, plusieurs canots s'avancent silencieusement à la file, celui du chef toujours en tête.

Leur alimentation consiste en pains de manioc et de sagou, ce dernier connu sous le nom de cassave. On fait ramollir le cœur du sagoutier en le laissant pendant quelques jours en terre, puis on en extrait par lavage une farine que l'on passe au feu. Ce palmier est d'une grande ressource pour les indigènes, qui de ses feuilles recouvrent leurs cases, et avec les fibres se tressent des hamacs; le cœur fournit du pain et la sève un vin agréable; avec le fruit ils fabriquent une boisson légèrement acidulée et rafraîchissante.

La pêche leur procure en abondance d'excellent poisson. Ils flèchent le tapir, le pécari, l'agouti et l'iguane, quelquefois même le canard, mais ils n'aiment guère le gibier à plume, dont la préparation leur coûte trop de peine. Ils chassent aussi les singes, mais ne le mangent pas, ce que font pourtant les autres Indiens.

Ayant peu de goût pour l'agriculture, ils cultivent, mais sur une petite échelle, le manioc ou yuca, l'iguane, le chou caraïbe, la patate, la canne à sucre et le bananier.

Ils préparent plusieurs liqueurs, entre autres un vin de palmier, très enivrant. La liqueur extraite des dattes, d'abord douce et rafraîchissante, s'alcoolise promptement sous l'action de la fermentation. La banane, écrasée dans l'eau, donne une boisson nutritive et agréable. La farine de manioc, qu'on mâche et qu'on additionne d'eau, se transforme en *chicha*, breuvage fort estimé, mais d'un goût très désagréable.

Si les Guaraunos, comme tous les naturels de l'Amérique méridionale, restent dans l'ignorance, c'est qu'ils le veulent bien. On nous en a cité plusieurs qui, entrés au service de Vénézuéliens, refusaient systématiquement d'apprendre quoi que ce fût.

Quant au langage, il est assez pauvre : les voyelles *a*, *o*, *u* (*ou*) reviennent à chaque instant ; le *j* a, comme en espagnol, une prononciation fortement aspirée et même gutturale.

Naturellement timides, ils ne parlent jamais de leur propre initiative, il faut leur arracher les paroles une à une. Cependant, ceux qui frayent avec les blancs perdent leur timidité native, se montrent intelligents, éveillés, pleins de sagacité et de jugement. Et pourvu qu'on les traite avec douceur, on peut espérer que la civilisation, en pénétrant peu à peu ces immenses plaines, transformera les Indiens en hommes utiles.

Satisfait des quelques jours que j'ai passés au milieu de cette intéressante population, je fais mes préparatifs de départ. Le chef me fournit deux canots avec quatre rameurs pour me conduire jusqu'à Barrancas, où je dois prendre le vapeur.

Le *6 janvier*, de bonne heure, les canots ont chargé mes bagages, les rameurs sont à leur poste; une Indienne nous accompagne. Après avoir fait mes adieux à la tribu, je remets au chef plusieurs bibelots comme cadeaux. Je paye ensuite notre transport en belles et bonnes piastres, je monte dans la première pirogue avec mon guide, mes hommes entrent dans la seconde, et je donne le signal du départ. Toute la journée, le temps est beau; les eaux boueuses coulent avec rapidité vers l'Océan; les bords du caño sont monotones, mais je ne me lasse pas de contempler cette luxuriante végétation.

Le soir, nous abordons sur une plage élevée et découverte, heureux que les moustiques chassés par la brise nous laissent dormir. Pendant que mes hommes préparent les piquets pour suspendre nos hamacs, l'Indienne fait cuire le gibier que j'ai tiré en route, et qui composera notre dîner avec une galette de cassave.

CHAPITRE III

Le Macareo. — Barrancas. — Ciudad Bolivar. — Les caïmans. — MM. Bermudez Grau, Liccioni, Pinelli, Fruhstuck et Fabre. — Préparatifs du départ. — Orocopiche. — La Bernavelle. — La cartouche de dynamite. — Chasse en lagune. — Caño de Lima. — Famille caraïbe. — Les *cencudos*. — Almacen. — Le copahu. — Mapares.

7 janvier. — A la pointe du jour, nous nous mettons en route par une bonne brise, espérant arriver à Barrancas avant midi. Au milieu des nombreux détours que fait le caño, le vent nous abandonne et les rameurs recourent à leurs pagaies. De nombreux oiseaux, tels qu'aigrettes et hérons, se tiennent tranquilles les pattes à l'eau. A peine s'ils s'éloignent à notre approche; cette confiance coûte cher à cinq canards, qui nous feront un excellent déjeuner.

A neuf heures, nous quittons le Macareo et entrons dans le fleuve proprement dit. La vue, que le rideau de verdure arrêtait dans l'étroit caño, s'étend maintenant au loin; ici, la largeur de l'Orénoque dépasse 3 kilomètres.

Nous atterrissons sur une petite plage et, pendant que l'Indienne cuisine, je pénètre dans le fourré. Ce n'est que la machette à la main qu'on peut s'ouvrir un passage au milieu de ces forêts vierges. Après avoir marché une heure, je débouche sur une petite lagune, assez rapprochée du rivage. A quelques pas, un cabiai *chiguire* s'ébat avec son rejeton. C'est la première fois que je rencontre si forte sau-

vagine : l'instinct du chasseur se réveille et j'envoie une balle à la malheureuse bête, qui roule à côté de son petit. Celui-ci, surpris par la détonation, se cache entre les jambes de sa mère, mais, à mon approche, disparaît dans le fourré.

Au bruit de la détonation accourent deux de mes Indiens, qui, voyant l'animal à terre, gesticulent et sautillent autour de moi comme pour me remercier. Avec une agilité de singes, ils coupent une branche et des lianes, avec lesquelles ils attachent les pattes de la bête, qu'ils chargent sur les épaules et emportent.

L'animal ayant eu la tête fracassée, je ne pus préparer la peau ; les Indiens le dépècent et en font rôtir une tranche qui accompagnera les canards de notre déjeuner.

Nous ne repartons qu'à trois heures du soir pour Barrancas, où nous arrivons à cinq heures.

La ville est située à la pointe intérieure du delta, par 8° 25′ 37″ latitude nord. Sa population est d'environ 500 habitants. Vingt cases au plus, sur quatre rangées parallèles, forment deux rues perpendiculaires à l'Orénoque, aux extrémités desquelles se trouvent deux places. Sur celle opposée au fleuve est bâtie l'église. La grande place sert de *dormitorio* à toutes les vaches laitières des habitants. L'élevage des bestiaux est la seule industrie locale. Dans la journée, les troupeaux vont paître dans les savanes des alentours, et reviennent le soir. Le matin, on trait les vaches, on fait teter les veaux ; puis la place se vide, sauf qu'elle reste couverte d'excréments, qui sèchent au soleil.

Dans un grand *coral*, près du fleuve, on enferme les bœufs, qui seront expédiés par vapeur à Trinidad, à Cayenne ou aux Antilles. Au milieu de l'enceinte s'élève un immense tamarinier, arbre gigantesque qui forme une véritable salle d'ombrage, où les voyageurs cherchent abri. Nous nous y installons pour passer la nuit, et suspendons nos hamacs aux branches.

A Barrancas, il est très facile de s'approvisionner en cassave, fromage, *papelon* et tafia.

Les maisons sont bâties en pierraille, apportée de la mesa d'Uracoa, située à quelques lieues plus au nord. Ces pierres sont assez diverses : j'y ai reconnu des fragments de syénite, de granit, de phonolithe, du quartz en blocs et du calcaire dont le facies rappelle celui du calcaire bleu à ciment.

Le chef civil, auprès duquel j'étais allé me renseigner, me montra un morceau de quartz avec pyrite sulfureuse, m'assurant qu'il avait appartenu à une tête de filon aurifère des environs. Il m'apprit que la Compagnie pour l'exploitation des produits naturels du Delta recueillait en ce moment, à quelques lieues de Barrancas, des quantités considérables d'asphalte qu'elle expédiait à New York.

L'île de la Tortola, en face de Barrancas, est habitée au nord par des mulâtres *racionales*, au sud par des Guaraunos; les uns et les autres se livrent à la pêche, à la culture du maïs, du manioc, des bananes, des pois et autres légumes dont ils approvisionnent la ville. Cette île, qui mesure plus de six lieues de long sur trois de large, est plate, basse et malsaine. Dans les lagunes nombreuses et les forêts très épaisses qui caractérisent l'entier bassin de l'Orénoque se trouvent toutes les essences, le gibier abonde, les fauves pullulent.

Pendant que je parcourais la ville, mes hommes préparaient le repas. Un canard et un poisson engageant formaient notre menu. Nous allions dîner lorsque notre attention fut attirée par deux caïmans qui se battaient en face de notre campement. Nous nous précipitons pour jouir du spectacle, mais, au retour, grande déception! un chien trop avisé avait décampé avec notre canard.

8 janvier. — A trois heures du matin, nous sommes éveillés par le sifflet du steamer *Bolivar* arrivant de Trinidad; aussitôt nos hamacs sont pliés et nos bagages transportés à bord par les Indiens, qui avaient voulu m'accompagner jusqu'au dernier moment; je fis remettre à chacun une bouteille de rhum. Aussi me souhaitèrent-ils un bon voyage et me firent-ils promettre de revenir.

Le vapeur ne resta que le temps de débarquer les dépêches, et se remit en route pour Ciudad Bolivar.

Les bords de l'Orénoque ne ressemblent pas à ceux des caños du Delta, tout en étant aussi boisés : les fûts sont moins élevés, de grandes plages apparaissent sur les rives, couvertes d'arbres morts qu'ont laissés les hautes eaux. Sur notre parcours nous rencontrons des voiliers allant à Bolivar ou en revenant.

Vers dix heures, nous sommes en face de Guayana Viega, ancien village espagnol qui reprendra de l'importance quand un chemin de fer reliera ce port aux mines aurifères du Caratal.

A quatre heures du matin, nous arrivons à Puerto Tablas, village composé de quelques cases, et point extrême de la route du Caratal au fleuve.

Quelques mineurs débarquèrent pour se rendre aux gisements d'or. Mais la plupart, nègres de la Martinique, Dominique, Sainte-Lucie ou Trinidad, sont obligés de continuer jusqu'à Bolivar, pour y remplir les formalités que l'autorité impose aux étrangers; ils redescendront ensuite.

En face de Puerto Tablas, l'île Tojordo nous cache l'embouchure du Caroni, affluent de la rive droite; cette rivière, accidentée par de nombreux sauts et *raudales*, n'est pas navigable.

Au sortir du port, nous prenons la gauche en rasant la rive; quelques caïmans étendus sur la plage, gueule ouverte, semblent avaler le vent. La peau de ces animaux, très épaisse sur le dos, et leur crâne très dur ne se laisseraient pas entamer par la balle, m'assurait-on; et on ne les tuerait qu'en les touchant aux yeux ou sous le ventre. Comme ils n'étaient guère qu'à cent cinquante mètres, j'essayai ma carabine Winchester, et à la deuxième balle un caïman eut sans doute le dos percé, car tout aussitôt il roula sur lui-même, à grand'peine regagna le fleuve, où il disparut.

Le steamer, faisant de nombreux détours, se trouvait tantôt au milieu du lit, tantôt près de l'une ou l'autre rive; le pilote ne naviguait que dans les parties profondes, évitant les bas-fonds. Nous admirions les beautés du fleuve

majestueux, lorsque la cloche du dîner nous appela à des occupations plus matérielles.

Tous les plats sont recouverts par une large nappe, des carafons d'eau claire complètent l'ornement; le vin et les serviettes brillent par leur absence. Chacun s'installe où il peut. Si un mets trouve amateurs, il arrive souvent que la moitié des passagers n'a d'autre satisfaction que de l'avoir aperçu. Heureusement les plats sont nombreux, et l'on arrive toujours à dîner plus ou moins bien.

La nuit venue, chacun accroche son hamac sur le pont. Côte à côte, les uns causent, les autres fument jusqu'à minuit ou une heure, attendant la fraîcheur pour rentrer dans leur cabine. Je fais comme tout le monde et, balancé dans mon hamac, je ne tarde pas à m'endormir.

9 janvier. — Il est six heures, le bateau stoppe, nous sommes en face de Ciudad Bolivar. Eveillé par le bruit des préparatifs du débarquement, je me dirige sur le pont d'où j'aperçois un paysage agréable. A droite, les coteaux un peu nus de Soledad; à gauche, Bolivar, bâti en amphithéâtre, d'un aspect gracieux et coquet. Sur les quais, très élevés, une foule stationne, attendant l'arrivée des passagers. En amont et en aval, le fleuve s'étend à perte de vue, mais il se resserre en face de la ville : ce qui explique l'ancien nom d'*Angostura*. Ciudad Bolivar, une des villes les plus commerçantes et influentes de la République, située au centre de l'État de Guayana, riche par ses mines d'or, livre un débouché aux produits européens pour l'intérieur du Vénézuéla, une partie de la Colombie et même du haut Brésil.

La douane n'ouvrant ses bureaux qu'à huit heures, nous sommes retenus à bord. Enfin tout le monde descend. Mes amis Léopold Liccioni et Pinelli viennent me serrer la main et offrent gracieusement leur concours, pour faciliter le transport des bagages et les formalités de débarquement. Le voyageur qui ne connaît pas les exigences de la douane, attend sa libération quelquefois pendant une journée. Heureusement, les lettres de recommandation que m'avaient

remises le gouverneur central simplifièrent les formalités; en quelques instants, mes bagages furent transportés dans les bureaux de la compagnie del Callao.

Je priai mes amis de me conduire à l'hôtel. M. Liccioni père, auquel on venait de me présenter, voulut bien m'accompagner, et m'amena devant une maison dont l'extérieur n'avait rien d'une auberge : « Vous êtes ici chez vous. C'est pour moi un honneur de recevoir un compatriote, et un plaisir de le considérer comme un membre de ma famille. » Cette façon délicate et vraiment française d'offrir l'hospitalité me fut très sensible, et j'acceptai avec reconnaissance. D'une générosité sans bornes et la providence de Bolivar, M. Antonio Liccioni ouvre sa bourse à tous les malheureux, aucun compatriote n'a sollicité son assistance en vain; plusieurs membres de la colonie française lui doivent leur fortune et leur position.

Ma première visite fut pour le général Bermudez Grau, Président de l'État, pour lequel S. E. le général Crespo m'avait remis une lettre de recommandation. Ce haut fonctionnaire me reçut très cordialement et une certaine intimité ne tarda pas à s'établir entre nous. Mon titre de Français y était pour beaucoup; de plus, le général, qui avait toujours aimé les voyages, approuvait fort celui que j'allais entreprendre. Il me recommanda de grandes précautions : Non seulement la navigation de l'Orénoque est difficile et dangereuse, mais ce fleuve fourmille de caïmans, avec lesquels il vous faudra compter; il y a encore les flèches empoisonnées des sauvages et des fauves non moins redoutables. Il vous faut encore trouver un bateau assez grand pour transporter hommes, bagages et collections.

Une grande *lanche* me fut proposée. Mais ce bateau, difficile à manœuvrer et pour lequel un équipage de six hommes au moins eût été nécessaire, était trop cher. Plusieurs *curiaras* assez grandes, mais peu commodes, me furent aussi offertes. En désespoir de cause, j'allais me faire transporter dans un village à l'amont pour acheter quelques batelets, lorsque le général Bermudez Grau

m'offrit gracieusement une sienne grande embarcation, disant que mon exploration devant profiter davantage à son pays qu'au mien, il devait me faciliter l'entreprise.

M. Fruhstuck, notre agent consulaire, qui s'était mis dès le premier moment à ma disposition, me procura pour guide, M. Fabre, un Français établi au Vénézuéla depuis plus de cinquante ans, qui nous rendit de grands services comme interprète.

29 janvier. — Dès le matin j'aménage l'embarcation : il faut que tout soit à portée facile et rapide, que les armes et les engins de pêche soient sous la main, ainsi que les instruments servant aux observations. Le voyage se prépare sous les meilleurs auspices, j'ai obtenu quantité de renseignements que je mettrai plus tard à profit. Au dernier quart d'heure, M. Fruhstuck envoie une douzaine de cartouches à dynamite, avec lesquelles, si nos engins de pêche ne suffisent pas, nous sommes sûrs de prendre beaucoup de poisson.

M. Liccioni avait invité plusieurs membres de la colonie française à l'occasion de ce départ : on porta des toasts à la mère patrie, au succès de l'heureux retour. Je remerciai tout le monde et notre amphitryon en particulier pour sa bienveillante hospitalité.

A quatre heures du soir, tout le monde est prêt. L'interprète M. Fabre, un vieillard de soixante-dix ans, arrive avec son chien Hipp, qui saute joyeusement dans l'embarcation. Je serre une dernière fois la main aux amis et je promets à M. Pinelli, qui veut bien être mon correspondant, des nouvelles toutes les fois qu'il sera possible. On met à la voile, une bonne brise pousse le bateau. Pendant quelques instants encore, nous voyons les mouchoirs s'agiter.

Après trois heures de navigation, nous touchons l'île d'Orocopiche, où nous passerons la nuit. Cette île, comme toutes celles de l'Orénoque, est constituée par des dépôts argilo-sablonneux, appuyés contre des rochers émergeant au milieu du fleuve, lesquels donnent une grande résistance contre les courants.

La culture, pour l'approvisionnement de la cité de Bolivar, s'y fait en grand. A l'approche de l'hiver, les cultivateurs rentrent en ville, avant que l'île soit submergée.

L'intérieur, plus bas que les rives, est parsemé de lagunes assez profondes, peuplées de poissons, cabiais et caïmans. Des perruches par bandes de trois ou quatre cents volent en tous sens, s'attaquent aux récoltes et remplissent l'air de cris assourdissants. L'*Arozero* en particulier ravage les pois et les maïs. Cet oiseau, d'un beau plumage jaune et noir, vit par bandes nombreuses et se fait redouter à l'égal d'un fléau. Des enfants gardent les champs et effarouchent les envahisseurs, qui réussissent parfois à piller les récoltes.

Sur la rive droite s'élèvent les rochers d'Orocopiche, et existait autrefois la ville de ce nom, dont on voit quelques restes. Ces rochers sont des sommets de montagnes peu élevées, dont la base est recouverte par des dépôts récents, sable et argile, qui forment d'immenses plaines au milieu desquelles apparaissent des collines isolées, ne se rattachant à aucun chaînon. Des *cerros* et les *mesas* de Soledad sur la rive gauche resserrent le fleuve; le courant est plus rapide dans cet étroit passage, qui mesure 900 mètres environ.

Je remonte le cours du rio Orocopiche, qui en cette saison n'est pas navigable. Après avoir marché pendant quelques heures, je me trouve dans un vaste *chaparral*, s'étendant à perte de vue. Le chaparral est une plaine sèche et sablonneuse, souvent aride, où ne poussent que quelques brins d'herbe et deux ou trois essences d'arbres chétifs, mais très durs, le *chaparro* et l'*alcornoque*.

Le chaparro possède une écorce rugueuse, épaisse et gercée qui contient du tannin en quantité très considérable. Les feuilles, râpeuses et très épaisses, rappellent celles du chêne; sur les arbres adultes elles ont une longueur moyenne de 10 à 12 centimètres, mais sur les jeunes pousses elles atteignent parfois 18 à 20 centimètres. Les plus grands sujets que j'ai rencontrés n'avaient pas 40 centimètres en diamètre et guère plus de 6 mètres en hau-

Le départ du bateau.

teur. L'alcornoque, plus élevé que les chaparros, au milieu desquels il croît, a la forme plus régulière et l'écorce non moins épaisse. Ses feuilles sont d'ordre composé ; il fournit un bois incorruptible : les habitants le recherchent pour la construction des cases. La plupart des chaparros et alcornoques qui croissent dans ces plaines, ont le pied noir et charbonneux, quelques-uns même présentent ce caractère jusqu'aux extrémités des branches les plus ténues. A la fin de la saison sèche, les éleveurs, pour débarrasser les pâturages des herbes sèches et trop longues, mettent le feu aux savanes. L'incendie s'étend de tous côtés en quelques heures, gagne d'immenses plaines. Les arbres brûlent aussi. Pendant la nuit, au milieu de l'obscurité, on aperçoit les chaparros en feu qui se dressent comme des pièces d'artifice ou de grands squelettes flambants. Les feuilles disparaissent, la partie extérieure de l'écorce se consume lentement, mais une partie seulement de l'enveloppe protectrice se carbonise. Aux premières pluies, ces arbres se recouvriront à nouveau d'une verdure luxuriante.

La plus haute cote des cerros d'Orocopiche marque 117 mètres au-dessus de la mer. Le lit du rio, torrentiel pendant la saison pluvieuse, est garni de petits galets quartzeux recouverts d'une sorte de patine ferrugineuse ; le sable a le même aspect, l'argile est fortement colorée en rouge.

Je fais mettre à la voile et nous allons débarquer sur la rive gauche, à la pointe ouest de l'île, sur une vaste plage, dite del Tigre, d'environ douze cents mètres en largeur. Au milieu se dressent des blocs qui semblent erratiques ; ils sont arrondis, mais doivent cette forme aux actions atmosphériques et aux eaux qui ont usé les angles. Ces pierres sont recouvertes, comme celles d'Orocopiche, d'une patine ferrugineuse. Pour reconnaître la nature intime de la roche, il est indispensable d'en briser quelques fragments.

Nous dressons nos tentes pour y passer la nuit. Faute d'arbres, il faut se passer de hamacs et, roulés dans nos couvertures, nous nous couchons sur le sable.

31 janvier. — A la première heure, nous sommes debout. Je fais apprêter les dragues pour rechercher certains coquillages, dont la veille j'avais trouvé des échantillons. Une petite anse vaseuse, dont le fond ne dépassait pas 6 mètres, est draguée dans tous les sens, mais nos efforts ne sont récompensés que par quelques exemplaires.

Sur la partie la plus élevée de la plage, quelques Bolivarais ont construit deux huttes, et se livrent à la culture du maïs et de la pastèque. Au commencement de la saison humide, ils s'en retournent, et ne reviennent qu'à la belle saison, lorsque les eaux ont laissé la plage nue.

La curiare contourne un immense banc de sable, elle entre dans un lacis de lagunes où des arbres morts et de grandes herbes gênent la marche; ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés qu'on pénètre dans ces eaux. Elle s'engage ensuite dans un ruisselet : d'innombrables têtes de tortues et de jeunes caïmans, désignés sous le nom de *baba,* émergent et submergent à notre approche; des hérons s'envolent en criaillant. Enfin, après quelques heures de navigation pénible, la barque se refuse à pousser plus loin.

Je remonte à pied le cours supérieur du ru et en quelques minutes je me trouve hors de la forêt, sur un plateau qui domine l'Orénoque; il est constitué par des conglomérats argilo-ferrugineux. Toute la rive gauche depuis Soledad est de même composition. Le petit cours d'eau que je venais d'explorer, s'allonge sur sept kilomètres. Sa direction perpendiculaire au fleuve lui devient parallèle à sa rencontre avec les lagunes.

De retour au campement, pendant que les hommes plient bagage, je mesure la largeur approximative du fleuve. A cet endroit il mesure 3 kilomètres.

Nous nous remettons en route et, à la nuit tombante, nous arrivons sur la rive droite à l'île de la Bernavelle, qu'un bras peu large sépare de la terre ferme. Pendant les grandes eaux, elle est coupée par le caño Vija, à sec pendant la belle saison. Je parcours sa plage, autrefois très habitée; je n'y rencontre qu'un misérable rancho dont le

toit était formé par les arbres de la forêt qui supportaient les hamacs. Le propriétaire, un Zambo, avait enlevé une Indienne du haut Orénoque, laquelle lui a donné une fillette de belle venue. Comme tous les autres riverains, il cultive des légumes, qu'il porte au marché de Bolivar.

L'île est couverte d'une forêt très épaisse, qui a le *camaracate* pour essence principale. Dans les parties basses poussent le guayabier ou *Psidium pomiferum*, donnant un fruit excellent, la *guayabe* de rivière, dont les ramiers et les tourterelles sont très friands.

La pêche n'ayant pas été fructueuse, je fis lancer une cartouche de dynamite. Effrayée par le bruit de la détonation, l'Indienne se mit à crier et à pleurer, elle cachait son enfant dans ses bras comme pour la protéger. Son mari parvint cependant à la rassurer, mais elle ne voulait plus approcher le bateau. Je recueillis deux morocottes, des sardines en grande quantité et plusieurs espèces très curieuses. Une morocotte fut préparée pour le dîner ; sa chair, vraiment excellente, ne rappelle en rien celle du poisson.

1^er^ *février*. — Nous reprenons la route malgré une forte brise. Arrivés au milieu du fleuve, après avoir doublé une pointe de sable, nous tombons dans un courant rapide qui, sous l'action du vent, soulève des vagues énormes. Heureusement, notre embarcation est solide et bien gréée. Nous essuyons une véritable petite tempête ; enfin nous arrivons au caño del Bari.

Cette rivière, peu profonde, est encaissée entre deux *barrancas* ou terrains coupés à pic, hautes de sept mètres, qui disparaissent sous les grandes eaux. Au point de vue géologique, ces berges, ainsi que celles de l'Orénoque, présentent une série de couches parallèles d'argile aux assises très compactes ; à fleur d'eau, elles servent de repaire à quantité de larves qui les perforent et leur donnent l'aspect de tubipores.

Sur la plage gisent une nuée de petites hirondelles, que les naturels appellent *ciseaux*, à cause de deux longues plumes noires qu'elles ont aux côtés de la queue. Fabre

m'affirme qu'à l'entrée de la saison sèche, ces oiseaux descendent le fleuve par bandes nombreuses, vont jusque dans le Delta et même à Trinidad.

Pendant que je vaque aux observations, un des nègres entre dans la forêt et en rapporte un hocco ou *pauji*, gallinacé gros comme un dindon. Fabre va de son côté à la découverte, ramène un métis dont la famille vit près de notre campement, dans une case qu'il nous invite à visiter. La ménagère, dit-il, prépare du pain de maïs.

Je me rends à l'invitation, et me trouve en face d'une jeune femme jolie et bien faite; ses yeux sont remarquablement beaux. Elle raconte que sa mère était fille d'un capitan caraïbe, que son père était de ma couleur et de ma race. Ses deux petits enfants, qui se cachent derrière des paniers, sont blancs et même d'assez bel aspect. Ce n'est qu'avec peine que leur mère parvient à les arracher de leur cachette; enfin ils s'approchent, je leur fais quelques caresses et leur donne du biscuit. Pour notre part, nous mangeons le pauji, gibier excellent. L'Indien, à qui j'en avais donné la moitié, me pria de jeter les os dans la rivière et de ne pas les donner à ses chiens; il prétendait qu'un seul de ces os les rendrait fous.

2 février. — La veille, nous avions projeté une partie de chasse sur le bord d'une lagune. Nous partons à la pointe du jour.

En arrivant chacun s'installe sous un arbre. Au bout de quelques instants, j'entends un froissement de feuilles, et vois trois cerfs qui s'avançaient sans méfiance. Je tue le plus beau, les deux autres disparaissent dans une course rapide. L'Indien, voyant tomber l'animal, pousse des cris de joie, le charge sur les épaules et nous rentrons. Je ne trouve plus Sousou, il est caché, transi de peur, dans une touffe d'herbes. Les cris lui avaient fait croire que nous avions affaire à un tigre. Avec de tels compagnons il ne faudrait pas être tombé en danger.

Je mets les deux cuissots du cerf en réserve, et abandonne le reste à l'indigène, qui paraît s'en fort contenter.

Rancho près de Bari.

Nous levons l'ancre, le bateau suit la berge assez lentement. La plage est couverte de gros arbres déracinés et séchés. Tous les ans, la compagnie des bateaux à vapeur de Bolivar à San Fernando de Apure envoie des hommes, pour brûler ces bois, qui allant à la dérive gênent la navigation. A midi, nous arrivons à l'embouchure du caño de Lima, aux bords vaseux et profondément encaissés. J'y recueille quelques bivalves.

Une famille caraïbe des environs attend là, avec un chariot et des bœufs, un bateau de Bolivar qui doit lui apporter des provisions et des marchandises. Ils stationnent sur le chemin conduisant à *la Tentation*, village qui se trouve à quatre jours de marche. La famille se compose de deux hommes, cinq femmes et deux enfants. Les femmes sont vieilles et laides. L'une, qui me montre sa fille et sa petite-fille, a encore un enfant à la mamelle. Bien que ces Caraïbes soient civilisés et portent au cou force croix et médailles, ils s'obstinent à ne pas s'habiller. Entre camarades, ils ne portent que le guayuco, mais, à l'approche d'un étranger, l'homme se drape dans son pagne, et la femme revêt une longue chemise sans manches.

Je visite les bords du caño, mes nègres jettent l'épervier et font bonne pêche, sauf qu'un poisson caribe, au corps plat et rond, aux dents triangulaires, coupe le doigt à l'un de mes hommes. Cette espèce vit par bandes nombreuses dans le fleuve, les caños et les lagunes.

Nous continuons notre route, mais, vers quatre heures du soir, la brise cesse, nous sommes obligés d'atterrir, et de dresser nos tentes au milieu d'innombrables moustiques.

3 février. — La nuit a été très mauvaise, je m'éveille les mains et le visage en feu ; les moustiques se sont largement repus de notre sang. Nous sommes au pied d'une série de collines, et les bords de l'Orénoque sont garnis de récifs. Au lever du soleil, de grosses perruches arrivent par bandes manger les fleurs d'un énorme fromager, connu sous le nom de *ceiba* ou *bombax ceibo*. J'en tue six, qui feront un bouillon délicieux.

Je quitte la rive et, avec deux hommes, j'entre dans le fourré, pour reconnaître les hauteurs voisines. Au bout de quelques instants nous arrivons au sommet le plus proche, d'où nous découvrons Almacen à l'ouest; à l'est, l'île d'Orocopiche apparaît comme un point à l'horizon. Ces monticules arrondis sont tous de même nature : conglomérats ferrugineux, analogues à ceux de la rive gauche; l'affleurement des roches éruptives se trouve à 2 kilomètres dans l'intérieur.

Cette petite excursion a aiguisé notre appétit, aussi la soupe aux perroquets est-elle trouvée excellente. Après le déjeuner, nous essayons de mettre à la voile, mais la brise ne peut vaincre le courant; il faut attendre au lendemain pour prendre le large.

Nous avons encore une mauvaise nuit en perspective. Deux espèces de moustiques nous font la guerre : le jour, de petites mouches qui se collent sur la peau; on les tue assez facilement, mais il y en a tant qu'il faut toujours recommencer. La piqûre de ces mouches produit une légère inflammation et laisse un point rouge. La nuit, les moustiques connus sous le nom de *cencudo* sont plus désagréables encore; chaque piqûre produit une cuisson analogue à celle d'une brûlure. Je m'installe sous ma tente, et ferme minutieusement la porte avec une moustiquaire.

Pendant la nuit, un vent violent s'élève, notre chaîne d'ancre casse, le bateau court risque d'être brisé contre les récifs. Mais aussitôt les nègres sautent dans une curiare et parviennent à amarrer solidement la deuxième ancre.

4 février. — La matinée se passe à chercher l'ancre perdue. Je fais mes observations, et rédige quelques notes. Puis, je lance une cartouche de dynamite, qui nous procure une quinzaine de gros poissons, tous de même espèce. Vers une heure après midi, seulement, nous pouvons appareiller. Nous arrivons bientôt à Almacen, hameau sur la rive droite; la population peu nombreuse, 25 ou 30 habitants environ, se dissémine en sept cases.

Elle s'occupe de l'élève des bestiaux, sans pourtant négliger la pêche et la chasse. Les indigènes, presque tous des métis, forment un mélange de blancs, noirs et Indiens, dans lequel on ne saurait démêler des particularités bien tranchées. Cependant les caractères de la race blanche tendent à prédominer; il est certain qu'avant peu les autres types auront disparu.

La seule autorité d'Almacen est un chef civil remplissant les fonctions de maire et juge de paix. Il correspond avec le président de l'État pour toutes les questions criminelles, religieuses ou politiques. Il est choisi parmi les habitants les plus riches et les mieux considérés, son titre le fait beaucoup respecter.

Le dépôt de conglomérats ferrugineux s'étend d'Almacen jusqu'à l'île Guanuta. Les collines ne sont distantes du village que de quelques kilomètres seulement. Au milieu du fleuve, les récifs formés par le pointement de syénites et de rochers porphyroïdes constituent deux îlots dont l'abordage est dangereux pendant les crues; la rive gauche montre un affleurement de même nature.

Un habitant m'assurant qu'on peut aborder sans crainte, je mets à la voile et vais mouiller au milieu du fleuve, dans une petite anse formée par les récifs; là au moins les moustiques nous laisseront tranquilles. A travers les rochers, pousse un petit arbuste au tronc noueux et tordu, le guayabier-cerise.

Pendant que mes compagnons préparent le campement, je vais aux observations. De notre rocher à la rive droite, 1 450 mètres; à la gauche, 1 180 mètres.

5 février. — Je recueille quelques échantillons de la roche *Piedra Almacen*, ensuite je fais hisser l'ancre et nous allons débarquer en face, à l'île Guamita, sur la rive droite. En curiare je relève la position des îles Guamita et de los Cavallos; Curiape, plus grande que les deux autres, cache le déversoir du rio auquel elle a donné son nom. Avant de retourner au bateau, je visite les cerros Mapares, plus élevés que ceux d'Almacen; 138 mètres

au-dessus du niveau de la mer. J'y trouve en quantité le *copayfera officinalis*, dont on extrait l'huile de copahu.

Pour recueillir l'essence les naturels percent le tronc de copahu à une hauteur de soixante centimètres environ et une profondeur de cinq à six centimètres; ils introduisent dans la cavité un bambou aminci, ou quelque feuille formant conduit, et placent une dame-jeanne au-dessous; ils tournent toujours l'ouverture vers le soleil levant. L'huile s'écoule doucement, et au bout de deux jours le récipient se trouve rempli. Selon la grosseur de l'arbre, on recueille deux et quelquefois trois cruches, d'une contenance de neuf litres, qui se vendent de 6 à 8 piastres l'une, c'est-à-dire de 24 à 32 francs.

Au milieu du fleuve, l'île de Benan, plus élevée et plus grande que les autres, est couverte de forêts très épaisses, jamais submergées. Des péons y coupent du bois pour la Compagnie des vapeurs de Bolivar à Nutrias, sur le rio Apure. On y rencontrait autrefois des cerfs en grande quantité, de là le nom de *Benan*. Je récolte quelques bois et des mollusques terrestres au pied des souches, dans la mousse qui les recouvre.

Nous établissons notre campement à l'embouchure du Mapares, près des tertres que j'avais visités le matin. Sur une petite plage nous suspendons nos hamacs à l'abri des arbres, et, pendant que je prends mes notes, les nègres, guidés par Fabre, fouillent la rive, et quelques heures après rapportent une centaine d'œufs de tortue fraîchement pondus.

Notre repas se compose de poissons séchés, rôtis sur la braise, d'œufs cuits à l'eau, d'un morceau de bœuf salé, que nous arrosons, en guise de vin, d'une eau peu claire.

CHAPITRE IV

Une excursion dans la montagne. — Guassarapa. — Un cas de polygamie. — Chasse aux singes. — Les caïmans et le caño Abreo. — Les savanes et les morichals. — Un bain forcé. — Borbon. — Les Gabiotas. — La Papone. — L'île Cusipa. — Les dépôts géologiques de Boca de Pao. — Gisement de sulfate de chaux.

6 février. — Les traces de cabiais sont très nombreuses ; un de mes hommes se met à l'affût et pêche en même temps. Avec mes trois autres compagnons, armés de fusils, haches et coutelas, nous gravissons la montagne, dont la constitution me paraissait assez bizarre. A 300 mètres de là, au tiers de l'ascension, au milieu de roches, un filon de quartz blanc, analogue aux quartz aurifères, se montre assez net. Sa direction est N.-O. S.-E. ; plusieurs cavités y ont été pratiquées par les chercheurs d'or. Du sommet élevé de 160 mètres, j'aperçois quatre chaînes parallèles, toutes séparées par des ruisseaux dont la direction est perpendiculaire au fleuve, et se ralliant par le sud à un point central. J'explore ces monticules ; je relève, dans tous les fonds de vallée, la présence de conglomérats ferrugineux qui forment des dépôts puissants et très durs sous le rio Tapaquire, reposant sur un dépôt d'argile bleue et de sable très fin qui a presque la consistance lapidaire ; c'est un grès tendre et jaunâtre.

Nous reprenons la route du campement, mais ayant été obligés en nous ouvrant un chemin, d'abandonner les traces battues par les animaux, ce n'est qu'au bout de deux longues heures que nous apercevons le fleuve.

Nous levons l'ancre et allons débarquer sur l'autre rive, à l'ouest de Benan, à la pointe Guassapara, où nous dressons nos tentes pour gîter la nuit.

7 février. — En me levant, j'éprouve un mal-être général, je me sens débile, c'est à peine si je peux marcher. J'attribue ce malaise à notre nouveau genre de vie : manger à toute heure et dormir en plein air. Je fais néanmoins quelques observations; bientôt de violents maux de tête m'obligent à m'arrêter, et je m'étends dans le hamac. J'avais dans ma pharmacie un remède local, l'amer Mathison, qui a grande analogie avec le bitter d'Angostura. Deux cuillerées à bouche me soulagent presque immédiatement.

Je me rends à un carbet qu'on m'indique au milieu d'un champ de maïs et derrière un bouquet d'arbres. J'y rencontre un homme, ses deux épouses, la mère et cinq petits enfants. Bien qu'elle ne soit ni permise ni autorisée, la polygamie se rencontre dans certains villages vénézuéliens parfaitement civilisés. L'individu n'a légalement qu'une compagne, mais il n'est pas rare, surtout parmi les riverains de l'Orénoque, de trouver la femme légitime suivie d'une ou deux concubines, avec lesquelles elle vit en très bonne intelligence. L'Indien accepte de m'accompagner vers le caño Abreo, jusqu'aux montagnes de la rive gauche.

Je passe la journée dans la case, allongé dans mon hamac.

8 février. — Au réveil, je me sens mieux; nous partons aussitôt et quelques heures après nous arrivons à la bouche du caño Abreo. Laissant notre bateau à la garde du cuisinier, nous traversons un petit bois et nous entrons dans une immense plaine, où des bouquets de palmiers, connus

sous le nom de *morichés*, forment de véritables oasis. Dans un *morichal* de quelque étendue, il est impossible d'arriver jusqu'au pied des palmiers : de grandes herbes croissent autour, l'eau forme un véritable marais tremblant; il serait dangereux de s'y aventurer. Nous suivons le plus court chemin pour arriver aux *mesas* ; affaibli par mon indisposition, je suis obligé de renvoyer au lendemain la suite de l'excursion. En remontant l'Abreo je m'y ferai conduire.

Nous retournons au campement par une sente qu'ont frayée les animaux, et nous nous égarons pendant un moment. Les branches et les épines accrochent à chaque instant, nous arrivons au bateau, tout en loques.

Pendant que nous nous reposons de nos fatigues, une bande de singes vient gambader dans les grands arbres voisins. Depuis notre départ de Bolivar, nous n'en avions pas encore rencontré. Leur présence nous indique clairement que ces parages sont rarement fréquentés; l'un d'eux, qui s'approche trop près, paye sa témérité de la vie. Aussitôt je préparai pour ma collection la peau de l'animal, et pour notre cuisine, la chair, dont j'avais entendu maintes fois vanter la qualité.

D'énormes caïmans d'une hardiesse insolente infestent le caño Abreo ; ils s'approchent à quelques mètres de notre embarcation et viennent même sur la plage où nous campons. L'un d'eux émerge tout à fait et se chauffe tranquillement au soleil. Son audace m'exaspère, je lui envoie une balle dans l'œil et lui brise le crâne; sa longueur était de 5 m. 50. Deux autres, dans le courant de la soirée, subissent le même sort.

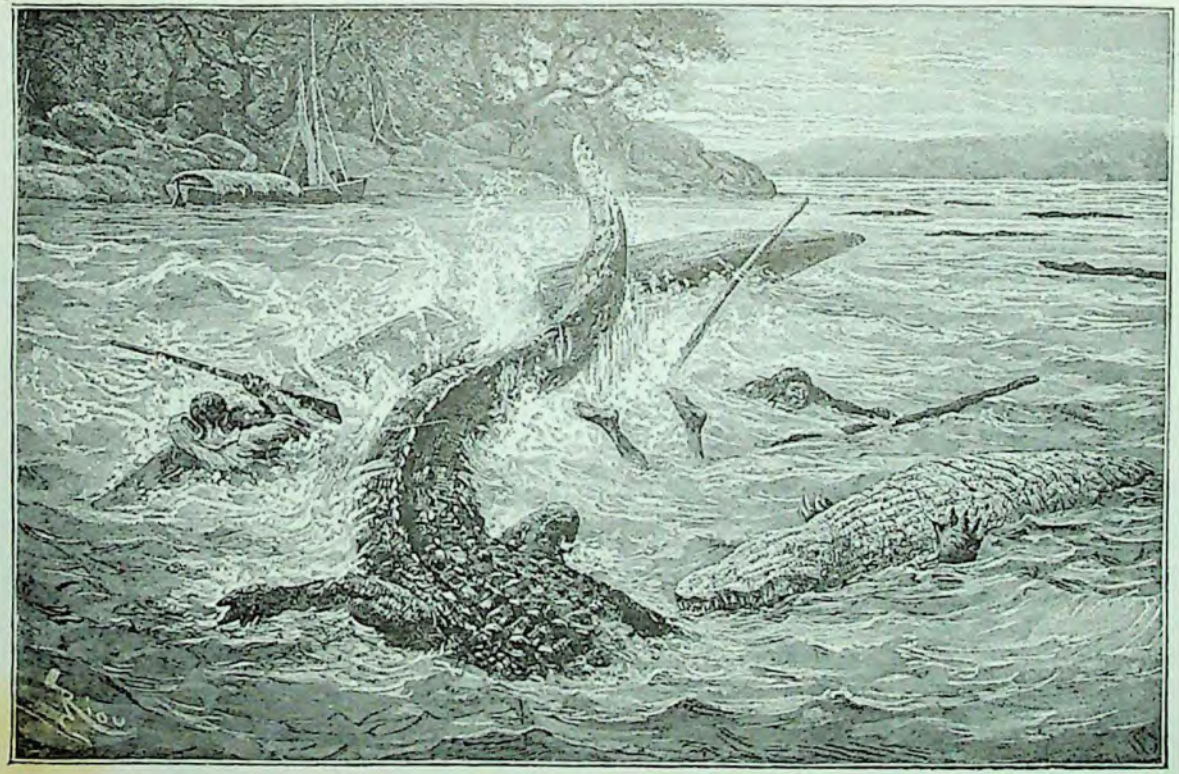
Le singe, préparé par notre cuisinier, est servi au repas du soir. Mes nègres refusent d'y goûter ; l'un d'eux, Sonson, s'en défend, disant en son langage créole : « Moin pas qu'à mangé macaque là ! qui dit macaque dit moune ! » Elien ouvre de grands yeux blancs, sans oser y toucher; il se décide enfin, et, pour se donner du courage, dit à son tour : « Qui dit macaque dit manicou ! moin connaîte manicou qu'à mangé macaque. » La chair du jeune singe est trouvée exquise, aussi je me promets de leur faire la chasse désormais.

9 février. — Le caño n'est navigable en petite curiare que sur la moitié de son cours. Je laisse le canot et, remontant la rivière, j'arrive, après quatre heures de marche, aux *mesas* de Guassarapa. Même constitution géologique qu'à Soledad : conglomérat ferrugineux sur argile jaune et blanche. Ces mesas, plateaux immenses s'étendant au nord à perte de vue, sont couverts de chaparros, le seul arbre qui pousse facilement dans ces endroits secs et arides.

Des tourterelles, tuées en route et simplement rôties sur la braise, composent notre déjeuner. Je fais recueillir quelques échantillons de bois, et je tue plusieurs gallinacés : *guacharaca de agua*. De retour au fleuve, j'aperçois surnageant à l'embouchure du caño les deux caïmans que j'avais tués la veille. Voulant préparer une peau, je me dirige sur eux et je fus surpris de voir deux têtes au lieu d'une : un autre caïman tenait dans sa gueule la patte de l'animal mort et l'entraînait ; une balle lui fit lâcher prise : en se débattant, il frappe la curiare avec une telle violence que nous chavirons. Heureusement le caïman blessé disparaît sous l'eau et nous parvenons à tirer sur la rive le défunt, que je me mets aussitôt à dépouiller. La peau est étendue au soleil; le cadavre jeté à l'eau. Une bande de zamuros *urubus* viennent s'abattre aux entours : ils se précipitent sur ma préparation et mangent avec avidité les morceaux de chair encore adhérents. Voilà des aides bien complaisants! pensais-je.

10 février. — La peau du caïman que j'avais laissée sur le sable a disparu, les caïmans sont venus la nuit et l'ont fait disparaître.

Je place dans le bateau toutes les collections recueillies pendant mon séjour à Abreo, et nous levons l'ancre. La brise nous conduit assez lentement jusqu'à l'entrée du rio Borbon, sur la rive droite. Là, les montagnes s'élèvent à pic, et le fleuve s'encombre de grosses pierres. Il serait dangereux de s'aventurer de ce côté, le courant aurait vite brisé les embarcations contre les récifs. J'abandonne la curiare, puis avec mes hommes et mon guide nous entrons



Le caïman frappe l'embarcation avec une telle violence que nous chavirons.

dans le caño, contournons l'île Borbon et arrivons au village de ce nom : une douzaine de cases tout au plus. Il florissait avant la guerre de l'Indépendance et sa population était nombreuse.

Rien d'intéressant dans cette localité; aussi je n'y reste que le temps nécessaire pour mes observations. Les habitants, au nombre de 40 tout au plus, n'ont rien de sympathique, et je n'en obtiens que des renseignements absolument faux. Ils pêchent, récoltent de la sarrapia, élèvent quelques bestiaux.

Les dépôts géologiques qui constituent ces hauteurs appartiennent à la même formation que la roche de Bolivar. A Borbon même, on trouve, au-dessus des couches éruptives, un léger dépôt de conglomérat ferrugineux analogue à celui de la rive gauche.

Vers trois heures du soir, la brise fraîchit et nous mettons à la voile pour franchir le courant de la Papone, formé par des îles rocheuses. Tout à coup, la brise devient si forte, les vagues si hautes, que je crains pour notre embarcation. Les voiles sont diminuées et nous gagnons la côte. A grand' peine trouvons-nous un abri. Les récifs derrière lesquels nous campons sont formés par des dépôts argileux très durs, rongés par l'eau et perforés, ce qui leur donne l'aspect de carniole. Ils s'étendent depuis l'entrée ouest du caño Borbon jusqu'au rio Aro.

11 février. — Je remonte les bords du fleuve, jusqu'à l'Aro; là, je rencontre sur la droite un nouveau dépôt de conglomérat ferrugineux au niveau du flot; au-dessous, des dépôts argileux forment récifs. Le lit est profondément encaissé du côté de la rive droite; la gauche est basse et marécageuse. Quelques bancs de sable, à l'embouchure de cette rivière, sont peuplés de *gabiotas* (*procellaria puffinus*), petits palmipèdes pas plus gros qu'un pigeon. Ils vivent par bandes nombreuses, déposent leurs œufs sur le sable, confient l'incubation au soleil. Les gabiotes poursuivent le voyageur de leurs cris assourdissants, planent sur sa tête et retombent perpendiculairement jus-

qu'à le toucher : on peut facilement les abattre à coups de bâton.

L'île Aro, située à l'embouchure de la rivière de ce nom, est nouvelle et se réunira bientôt à la Papone ; la végétation, quoique jeune, semble y prendre consistance. Les dépôts argileux résistant au courant, les sables sont rejetés du côté de la Papone.

Je continue mon excursion vers l'ancienne île Cusipa, que couvrent de grands arbres.

Pendant qu'on prépare le campement, un de nos bateliers fouille le bois et en rapporte trois iguanes, nouveau mets que nous trouvons fort agréable ; on peut le comparer au blanc de poulet.

12 février. — L'île Cusipa étant assez grande, j'entreprends d'en faire le tour, ayant besoin de prendre la largeur du fleuve de l'autre côté. La première partie du trajet s'opère facilement ; le bras de l'Orénoque mesure 430 mètres. Vers l'ouest, l'île n'a plus de plage, et la côte à pic m'oblige à entrer dans les bois. J'y marche d'abord sans difficulté, mais bientôt le fourré épaissit, des lianes, des bambous épineux barrent le passage. Ne voulant pas rebrousser chemin et me croyant près du campement, je me fraye un passage, machette en main, et me glisse à travers les parties les moins denses. Après trois heures de peine et de fatigue, la figure et les mains en sang, les vêtements en lambeaux,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus,

je rentre au campement.

La brise est faible et le courant fort : j'hésite avant de prendre le large ; nous marchons d'abord lentement, puis, arrivé au fort du courant, le bateau s'arrête, la brise faiblit et nous redescendons. Impossible de passer, il faut attendre.

13 février. — A dix heures du matin seulement, la brise permet de mettre à la voile ; nous nous dirigeons

à l'ouest. Sur la rive gauche, je reconnais un îlot nouveau, bas et entouré de sable; sur la rive droite l'île Verde, à peu près ronde, très élevée et un peu plus à l'ouest.

A l'embouchure du rio Pao, les eaux limoneuses ont formé de curieux dépôts sur la rive gauche. On y reconnaît plusieurs grandes inondations grâce à la superposition de dépôts, séparés par des couches de sable plus ou moins épaisses.

Le caño de Pao est étroit et l'eau abondante, ce qui rend la navigation facile, même pour les bateaux calant un mètre. Quittant l'embarcation, je remonte jusqu'au village sur la rive gauche, à l'embouchure; une cinquantaine de cases abritent 160 habitants qui élèvent du bétail, cultivent des pois, du maïs. Plusieurs hattes très importants se trouvent aux environs. Depuis quelque temps on coupe, pour la construction et l'ébénisterie, des bois qu'on expédie à Bolivar en radeaux. Parmi les pierres servant à lester les curiares, je découvre des blocs de sulfate de chaux assez considérables; plusieurs morceaux même sont cristallisés et transparents. Les marins me disent que ce sulfate existe en gisements considérables, sur la rive droite, et que les villages de Pao, Cachipo et Chaparro sont construits avec cette pierre.

Le chef civil de Boca del Pao me montre un morceau de gypse cristallisé en fer de lance, auquel il attribue des vertus surnaturelles.

14 février. — En face se trouve l'île Guasimale, inculte, couverte d'épaisses forêts où abondent les jaguars, dont nous remarquons les pistes récentes sur la plage. La partie la plus occidentale est constituée par des argiles bleues, très résistantes, que le courant n'érode qu'en petite quantité chaque année; des dépôts s'accumulent autour.

Dans la journée se déchaîne un vent violent, qu'il serait dangereux de braver; notre bot, solidement amarré, résiste au choc des vagues.

CHAPITRE V

Moitaco. — François Burban. — Le hatte de don Emmanuel. — Kamurika. — Les Indiens Quiri Quiripas. — Le capitan. — — Caractères anthropologiques des Quiri Quiripas. — Fabrication du cassave. — Le papelon. — La civilisation entre peu à peu chez les Indiens.

15 février. — Moitaco n'est qu'à quelque distance ; en une heure nous y arrivons. Village fort coquet bâti sur un rocher qui s'avance dans le fleuve ; de chaque côté se trouvent deux baies profondes et très sûres, où viennent relâcher les bateaux. Soixante cases le composent, sa population est de 235 habitants. Moitaco eut de l'importance quand les missionnaires espagnols en avaient fait le centre de leurs opérations. On y apportait les bois précieux, diverses essences et de l'or. Comme tous ceux de l'Orénoque, ce village n'a plus d'autre industrie que l'élève des bestiaux, la culture, la pêche et la chasse. Malgré la bonne aération, les cas de fièvres paludéennes sont très nombreux.

C'est ici que fut enterré le malheureux Burban, compagnon du docteur Crevaux. Il me fut impossible de trouver sa tombe, les habitants ne purent me désigner l'endroit où reposait mon malheureux compatriote. Je tressai des fleurs en guirlande que je plaçai, en mémoire de François Burban, au pied de la croix du cimetière.

Apprenant qu'une tribu d'Indiens, venus du sud, s'est

établie depuis quelques années sur les hauteurs voisines del Torno, je demande un guide et des chevaux; le chef civil veut bien m'accompagner jusqu'à son hatte, situé sur la route de Kamurika. Demain nous partirons.

En parcourant aux environs les montagnes qui font partie du massif del Torno, je reconnais quelques filons de roche amphibolique au milieu des granits qui constituent la masse rocheuse.

16 février. — Nous devions partir à l'aube, mais à huit heures personne ne s'est encore présenté. Enfin vers neuf heures, le guide arrive avec deux chevaux; je lui adresse quelques reproches, qui l'étonnent fort : « On n'est pas habitué à tant se presser », dit-il. Deux nègres nous accompagnent à pied, portant nos armes et les provisions. Nous traversons un immense chaparral, puis nous entrons dans un taillis, traversé par des sentiers nombreux qu'ont tracés les troupeaux allant à l'abreuvoir. A trois heures du soir, nous atteignons le hatte de don Emmanuel, chef civil de Moitaco; nous sommes près du rio Suvero, au milieu des montagnes del Torno. Avec le guide et mes nègres je monte le pic le plus élevé. Altitude : 532 mètres. L'Orénoque coule de l'ouest à l'est en décrivant un immense demi-cercle à ma gauche. Le massif, du haut duquel je contemple l'admirable panorama, oblige le fleuve à ce grand détour.

17 février. — En marche dès la première heure et allant d'une seule traite, nous touchons Kamurika à midi. Ce hameau, situé sur un coteau orienté au nord, est bien aéré. Une quinzaine de carbets s'élèvent autour d'une place carrée. Une église, la hutte du capitan et l'école occupent le côté est. Mais nous n'avons trouvé qu'une solitude, personne ne se montre, tous les indigènes se sont cachés ou enfuis. Nous nous dirigeons vers l'école qui est en même temps la demeure du chef civil de Moitaco; pendant que nous dessellons les chevaux, s'avance un Indien, enveloppé dans son pagne bleu : c'est le capitan. Il reconnaît mon

guide et, après force poignées de main, nous invite à entrer chez lui. Bientôt une tête se montre à une porte voisine, puis deux, puis trois. Un naturel se hasarde à sortir, d'autres suivent son exemple. Au bout d'un quart d'heure, tout l'endroit est en mouvement. Les enfants désignent du doigt mes deux nègres assis à la porte, les femmes se cachent encore ou ne se montrent que de profil. Le capitan me fait circuler en donnant des poignades à droite et à gauche; les enfants ont encore peur, quelques tapes amicales sur les joues semblent les rassurer.

Les hommes ont un pagne autour du corps; les femmes sont vêtues d'une longue chemise sans manche.

Ces Indiens appartiennent à plusieurs familles de races différentes, mais le plus grand nombre se disent Quiri Quiripas. Il faut dire qu'à l'époque des pluies, les montagnards, les nomades et sauvages, viennent à Kamurika acheter les objets dont ils ont besoin, tels que coutelas, haches, perles et étoffes; ils y restent quelquefois toute la mauvaise saison et, au départ, il arrive souvent que l'un ou l'autre se fixe dans la tribu : on lui bâtit une case et il entre dans quelque maisonnée. Ainsi le capitan me désigne un Indien et sa femme récemment arrivés de leur montagne, qui restent cachés dans leur case et ne se soucient pas d'en sortir. Cependant, à l'appel du capitan, l'homme se montre; je lui demande s'il entend l'espagnol, il me répond que oui en baissant la tête. De son épouse, encore plus timide que lui, impossible de tirer parole.

Robustes et de forte constitution, les Quiri Quiripas, bien que courts et trapus, sont plus beaux et mieux faits que les Guaraunos. Les femmes surtout apparaissent bien supérieures à leurs congénères du Delta : quoiqu'un peu plus petites, elle ont la peau moins cuivrée, le visage plus agréable et plus féminin, les traits plus fins et réguliers, les pommettes moins saillantes, les seins pomiformes et toujours fermes, un corps admirablement tourné, surtout chez les filles de douze à quinze ans; de petits pieds et de petites mains. Leur chevelure fine et noire, coupée assez court, est bien entretenue; deux tresses retombent

de chaque côté de la poitrine, dépassant rarement la hauteur des mamelles. La belle dentition que j'avais remarquée

Indigènes de Kamurika.

chez les Guaraunos, les Quiri Quiripas ne la conservent pas ; presque tous et toutes ont les dents gâtées de bonne heure.

Civilisés et catholiques, ces Indiens portent tous au cou, accompagnant leur collier de perles, une collection de médailles, de croix et sachets à reliques.

Ils s'occupent d'agriculture et de l'élevage des bestiaux; leurs récoltes consistent en canne à sucre, manioc, pois, bananes, ignames et plusieurs sortes de patates.

La santé générale de la tribu est excellente, malheureusement ils s'adonnent volontiers à l'ivrognerie. Avec le jus de canne ils préparent le *papelon*, un pain de sucre : après avoir été extrait au moyen d'un *trapiche* ou pressoir, le jus de canne est mis à bouillir pendant plusieurs heures jusqu'à ce qu'il soit suffisamment réduit. Des rangées de terrines coniques, ayant à l'ouverture 5 à 6 centimètres de rayon et une hauteur de 25 à 28 centimètres, sont disposées dans un tronc creusé où l'on verse de l'eau pour accélérer le refroidissement. La mélasse bouillante est d'abord tamisée et versée dans les récipients où on la laisse se figer. Le produit obtenu, d'une couleur jaune brun, a une certaine consistance, un goût doux et agréable, qui rappelle celui du jus de canne. Les Indiennes enveloppent ces petits pains dans des feuilles de maïs et les expédient à Moitaco et à Bolivar. Chaque année, la place vend de 1 200 à 1 500 papelons.

Leur unique instrument de culture est une manière de bêche étroite à long manche qu'ils manient avec adresse. Pour préparer un champ, ils coupent d'abord le bois et les herbes, y mettent le feu. Ils remuent ensuite le sol assez superficiellement et y plantent le manioc qui pousse sans autres soins. A sa maturité, on procède à l'arrachage : les tiges, mises soigneusement à part, serviront aux plantations nouvelles; quant aux racines, on les emporte à domicile. Les femmes enlèvent l'épiderme du tubercule, le réduisent en pulpe au moyen d'une râpe en fer-blanc étendue sur une planche. Cette pulpe est placée dans un *sibucan*, panier cylindrique long de 1 m. 30 sur 0 m. 20 de diamètre, aux extrémités duquel se trouvent deux anses. La première peut s'engager dans une traverse du toit, dans la seconde passe une perche formant levier. La perche est

retenue et liée par un bout, sur l'autre quelqu'un s'assied forçant le sibucan à s'étendre. Ainsi pressé, le manioc laisse échapper un liquide blanchâtre qui est un poison dangereux. Cette pulpe bien pressée est ensuite séchée au feu sur une grande plaque de fer ou de terre cuite. On obtient alors une farine qui fait le pain de toute la population. Le *budare* sert à préparer les galettes de cassave : c'est un petit four composé d'une plaque ronde en terre cuite, soutenue à environ 60 centimètres du sol par des supports en bois recouverts de terre gâchée. Sur cette plaque on étend un demi-centimètre de farine humectée. Sous l'action de la chaleur, le mélange se lie et forme une rondelle qu'on retourne; quand elle est suffisammen cuite, on la laisse sécher au soleil. Les galettes sont mises en paquet de trente et expédiées à Moitaco.

Les autres produits agricoles, tels que bananes, pois, ignames, patates, maïs et autres, sont consommés sur place par les habitants.

Les cases de Kamurika, construites avec soin, sont rectangulaires. Une chambre a ses cloisons formées par des branches entrelacées et recouvertes de terre délayée. Une seule ouverture en guise de porte; elle donne sur un hangar. Mais, dans la mauvaise saison, on y établit des cloisons volantes en ramures. Des feuilles de moriché en couche épaisse et solidement attachées par le travers forment la toiture. Des lianes et des lanières en cuir de bœuf relient les diverses pièces.

Le mobilier des Quiri Quiripas consiste en un hamac et quelques *canastos* ou paniers dans lesquels ils renferment leurs hardes. Un banc ou une pierre sert de chaise. Ils achetent à Bolivar leur batterie de cuisine et n'ont guère conservé de leur ancien mobilier que le *troja*, espèce de trépied en bois sur lequel ils rôtissent le poisson. Leurs armes sont encore l'arc et la flèche.

La journée se passe au milieu de cette population si intéressante. La collection s'enrichit de plusieurs échantillons d'histoire naturelle, oiseaux, plantes, graines et bois.

19 février. — De bon matin je prends congé de m hôtes, donnant aux Indiennes quelques miroirs et des co liers de perles ; le capitan reçoit un coutelas et une hac dont il paraît enchanté ; je lui remets aussi un peu d poudre : il a un vieux fusil, mais pas de munitions.

Le soir du même jour, nous couchions à Moitaco.

CHAPITRE VI

Santa Cruz. — L'île Guanarès. — L'île de la Boca del Infierno. — Le *raudal* de la Piedra. — Les inscriptions indiennes. — Mapire. — Hamac. — Purguei. — L'embouchure du Caura. — Les pêcheurs. — L'île Tigrita. — Las Bonitas. — Parman. — Rio Cuchivero. — Une gymnote et mon nègre. — Caïcara. — Les généraux Gonzalès Gil et Oublion. — Le *Velorio*.

20 février. — Le chef civil arrive quand nous quittons le campement, juste à temps pour recevoir mes adieux.

Nous passons successivement devant le rio Monapire, l'île de los Caraïbos, l'île et la pointe de Santa Cruz. Sur la rive gauche, en face de Santa Cruz, des langostes, ou sauterelles analogues aux criquets d'Algérie, s'étendent au-dessus du fleuve en un nuage que suivent une bande de sternes. Quantité tombent à l'eau, et sont aussitôt dévorées.

Le village de Santa Cruz, bâti sur le coteau de ce nom, se compose d'une vingtaine de paillottes dont les habitants, tous fort à leur aise, se livrent à la culture et à l'élevage. Sans cesse à cheval, leur vie se passe à garder et à entretenir les troupeaux. Je reconnais les îles Medio de Santa Cruz et Medio Castillita; vers quatre heures du soir, la brise devient trop faible pour remonter le courant, et nous campons sur la rive droite près de l'île del Burro.

Une bande de singes capucins paraissent sur les premiers

arbres de la forêt. Prendre ma carabine, en tuer quelques-uns, tandis que les autres disparaissent, est l'affaire d'une minute. De nombreux canards *carreteros* s'abattent près de nos tentes. Deux font les frais d'un repas savoureux.

21 février. — A quelques pas se terminent les dernières ramifications des montagnes du Torno, couvertes de grands arbres employés par les habitants de Moitaco, Santa Cruz et la Piedra à construire leurs pirogues.

En revenant d'une excursion, je rencontre une bande de chiguïres : d'un coup de fusil j'en abats un pour notre dîner, les autres s'évanouissent dans les lagunes environnantes. Je fais mes observations, puis nous levons l'ancre.

Sur la rive droite, le passage entre le Torno et l'île del Burro n'est praticable que pendant les grandes eaux. Je reconnais sur la rive gauche Medio del Castillita et Castillita, îlots étroits et longs, que les courants entraîneront tôt ou tard. L'île Guanarès, la plus grande de la contrée, fut autre fois une florissante mission espagnole. On découvre dans l'intérieur quelques restes de plantations d'orangers, de caféiers et de cacaotiers. Jusque là, le cours du fleuve était E.-O.; brusquement, à la hauteur de Guanarès, il tourne du sud au nord. Les cerros de Santa Cruz, à base de conglomérat ferrugineux, s'opposent à ce qu'il continue au nord et lui donnent la direction O.-E. Nous continuons au sud et nous abordons à Guanarès, pour y passer la nuit.

22 février. — Arrivés au sud de l'île, la force du courant et la brise nous retiennent sur la rive gauche.

Le fleuve change encore de direction, et coule maintenant de l'est à l'ouest. En attendant que le vent se calme, je fais l'ascension des cerros Morocoïe. Le pic Peñita monte à 225 mètres d'altitude. Ces buttes sèches et arides nourrissent seulement quelques chaparros chétifs. Les conglomérats ferrugineux font place à une sorte de quartzite également ferrugineux, qui forme masse épaisse depuis le rio Sariopo jusqu'à la Bouche de l'Enfer.

Ma collection de bois s'augmente de plusieurs pièces et mon herbier s'enrichit d'une gracieuse fougère grimpante, qui s'élève jusqu'au sommet des grands arbres.

Dans la soirée, la brise faiblit : nous stoppons et nous campons à la hauteur de l'île del Muerto, sur une grande plage d'arène.

23 février. — La brise et le courant étant contraires, je fais préparer des cordes pour remorquer. Toute la journée se passe à ce pénible travail : il nous faut, l'eau jusqu'à la ceinture, dégager le bateau de dessus un banc de sable. Enfin nous gagnons au soir l'île Matapolo, à quelques kilomètres seulement de notre point de départ.

24 février. — Nous ne sommes pas au bout de nos peines, le manège de la veille est à recommencer, mais d'une façon plus pénible : nous ne manœuvrons plus sur une plage de sable, mais sur une *barranca* couverte de bois. Vers deux heures de l'après-midi, nous atteignons la pointe nord de la Bouche de l'Enfer. L'Orénoque décrit une nouvelle courbe, puis reprend sa direction de l'ouest à l'est. Deux longues journées s'écoulent ainsi avant d'arriver à la Porte de l'Enfer, où nous eussions désiré reposer un peu. Mais nous avions compté sans les moustiques, et le matin arriva sans que nous ayons pu fermer l'œil.

25 février. — L'île Boca del Infierno est formée par des rochers appartenant au massif du Torno. L'intérieur est très boisé, on y rencontre en grande quantité le sang-de-dragon ou *Saman acacia* et le Mata palo ou *Ficus dendrocida*. Sur la rive gauche, en face de l'île, se terminent les cerros Morocoïe d'une autre constitution géologique, l'affleurement des roches granitiques et des quartzites ferrugineux. La Boca del Infierno marque la séparation. Au *raudal* de ce nom, le courant est violent, le passage n'a pas 100 mètres de large, il faut attendre un bon vent pour le franchir. Aujourd'hui, ce serait impossible.

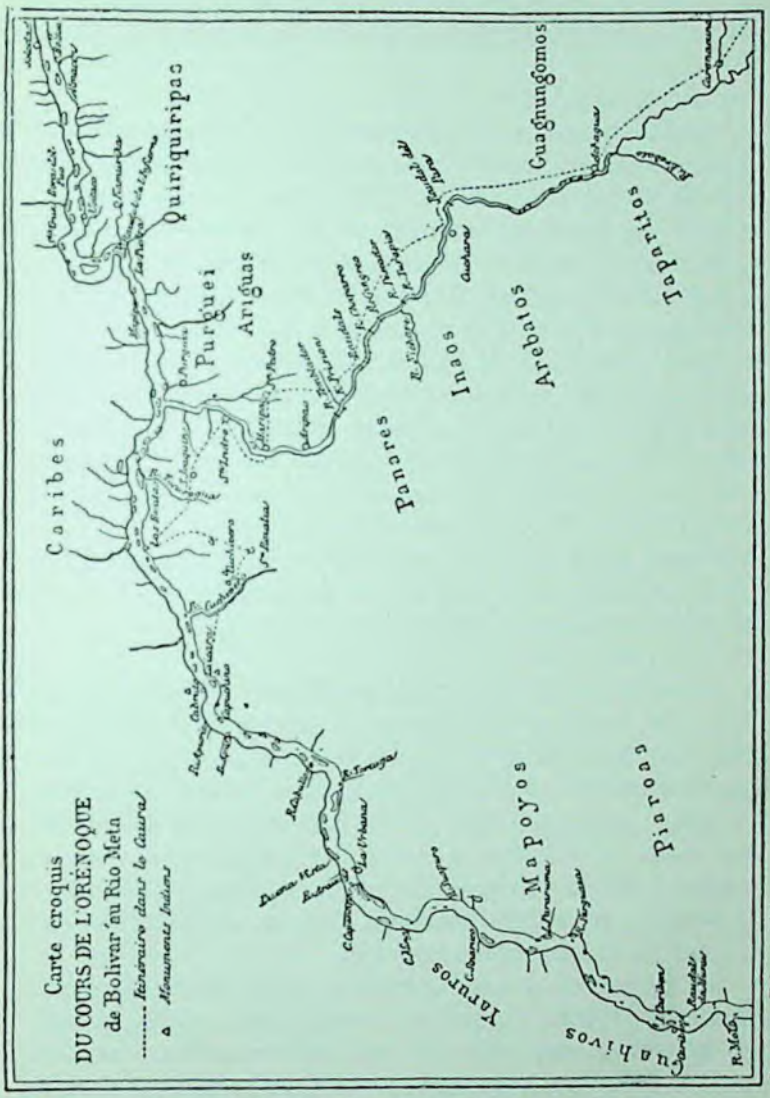
Le soir venu, nous enfumons les tentes pour chasser les moustiques; nous nous roulons dans les couvertures. N'empêche, ces maudits insectes trouvent moyen de nous piquer.

26 février. — Organisant une battue vers la pointe ouest de l'île, nous acculons sur les rochers trois cerfs, dont l'un tombe sous une de mes balles, et nous laissons les autres s'enfuir.

Je photographie le passage qu'orne un groupe de palmiers macanille d'un aspect gracieux. Je prépare ensuite quelques plantes, des orchidées entre autres et des échantillons de roche. A midi, la brise semble s'élever, nous mettons aussitôt à la voile et nous nous engageons dans le rapide que nous franchissons sans accident, après une heure de lutte, et nous nous trouvons en face de la Piedra, petit village sur la rive droite. Nous débarquons tout près; il serait dangereux d'aller plus avant, le fleuve est encombré de pierres sur une distance de plusieurs kilomètres, et la nuit approche. J'apprends au village, par le secrétaire du chef civil, que sur le rio Canaguapano et dans l'île Bouche de l'Enfer, se trouvent des pierres inscrites, qu'il croit dénoter un trésor caché. Je n'obtiens d'être conduit à ces endroits qu'en promettant de révéler ce que signifient les inscriptions.

27 février. — Nous descendons le fleuve jusqu'à l'embouchure du rio Canaguapano et nous nous engageons à travers la montagne. Après trois heures de marche nous arrivons, mais d'inscriptions point. Un pauvre fou avait fouillé, il y a quelques années, dans un filon quartz et granit à mica doré, croyant avoir découvert une mine d'or. Le secrétaire, désirant avoir mon avis, m'avait induit en erreur. Quoique mécontent d'avoir été exploité, je ne regrette pas le voyage; j'ai pu étudier la constitution géologique des massifs et j'ai relevé un filon de quartz gréieux très important, entre le rio Canaguapano et le rio Maripiche.

Un brave Indien de la Piedra m'accompagne à l'île Bouche de l'Enfer. Au milieu d'une savane, sur trois



pierres distantes de 6 à 7 mètres les unes des autres, je vois des inscriptions parfaitement visibles, tracées en creux,

polies et profondes d'un centimètre. Impossible de les photographier ni de les mouler, mais je relève exactement le dessin et les dimensions. Une de ces pierres a servi de polissoir ; quatre plaques ovales assez profondes le démontrent.

28 février. — La Piedra est une triste bicoque composée d'environ quinze cases, construites en terre, couvertes de feuilles de palmiers moriches, avec des cloisons en gâchis et branches d'arbres. Les misérables tenanciers ne s'adonnent ni à l'élevage des bestiaux ni à l'agriculture. A peine s'ils récoltent assez de bananes et de manioc ; ils vivent principalement sur leur chasse et leur pêche.

A 6 kilomètres de la Piedra, se trouve l'ancien emplacement d'un village, florissant autrefois, qui fut détruit pendant la guerre de l'Indépendance. Je relève la position de l'île de *los Pollos* et nous arrivons, la nuit tombante, à Mapire, situé sur les sables du même nom. C'est le village le plus élevé des rives de l'Orénoque.

Tandis que je fais mes observations, mes hommes transportent chez le chef civil toutes les collections de bois, plantes et roches recueillies depuis Moitaco.

1er mars. — Les habitants de Mapire élèvent des bestiaux, des chevaux et des ânes, et fabriquent des hamacs. Leur bourg est bien construit, les cases propres et coquettes. On en compte soixante environ, habitées par plus de quatre cents individus. A cinq lieues au nord de Mapire, une horde de Caraïbes se livre à l'agriculture avec quelque succès. A l'exemple des voisins de Kamurika, ils apportent à Mapire, pour être vendus à Bolivar, des hamacs, des tourtes de cassave et du papelon.

Le chef civil a reçu l'ordre d'aider ces indigènes à former un village. Ils avaient essayé plusieurs fois, paraît-il, de grouper des paillottes, mais l'incendie les ayant détruites, ils les ont reconstruites en les disséminant dans la plaine.

Je relève, sur la rive gauche, l'embouchure des rios San

Pedro et Mapire. Sur la rive droite, la petite rivière Hamac, aux sources de laquelle une horde vient de se fixer. Elle se compose de quatre familles vénézuéliennes et de Quiri Quiripas qui l'ont ralliée. Tous cultivent la canne à sucre et fabriquent du tafia.

A l'ouest de Mapire, le fleuve s'encombre d'énormes blocs qui rendent la navigation dangereuse pendant les crues. Souvent les bateaux entraînés par le courant viennent se briser contre ces récifs qu'on a dénommés *Piedra Brava*, « la Pierre féroce ». Ces rochers sont granitiques ainsi que ceux de la Piedra Juan Mathey sur l'autre rive. Ces dépôts de conglomérat ferrugineux forment quelques îlots sur la rive droite, depuis Piedra Brava jusqu'à l'île Purguei. Les roches sont couvertes d'une espèce de madrépore et de petites éponges d'eau douce fort curieuses; j'en fais ample collection. Je recueille aussi plusieurs espèces de bivalves, qui s'attachent par milliers sous les pierres.

2 mars. — L'embouchure du rio Purguei se trouve en arrière de l'île homonyme. Purguei, petit centre de Quiri Quiripas, situé à une lieue du fleuve, n'a que 28 cases habitées par 130 individus, qui font de l'élevage et de l'agriculture. Ces Indiens civilisés n'ont gardé de l'ancien temps que le costume.

Nous dressons nos tentes à l'île Copeta. Des récifs de conglomérats barrent le fleuve, jusqu'en face de la pointe est de l'île Boca del Caura.

3 mars. — Sur la rive droite, en face, se présente l'embouchure du Caura, mesurant 650 mètres. L'entrée est hérissée de rochers; il faut être accompagné d'un guide pour s'y aventurer, surtout pendant les maigres. Au milieu du fleuve trois îlots à la suite : la Boca del Caura, de los Alemanos et Gabiotas. Vis-à-vis du dernier, sur la rive gauche, se déverse le San Bartol. A deux heures de son embouchure s'élevait Canasta, village caraïbe autrefois florissant, que la forêt recouvre aujourd'hui. Depuis

l'entrée du Caura, sur la rive droite de l'Orénoque, des dépôts d'argile colorés, très durs, forment de véritables récifs et constituent l'île Mystica. Entre celle-ci et la Tigrita nous installons nos hamacs; une argile blanche et très fine montre une tranchée épaisse de 2 m. 85. Ces argiles, perforées au moment de leur formation, par des annélides probablement, ont un aspect de carniole.

4 mars. — Sur la rive droite, trois îles séparées par des caños très étroits se réunissent pendant la saison sèche en une seule, que bordent l'Orénoque, le caño et le rio Chiribatal. En ce moment, des pêcheurs venus d'aval et d'amont, occupent dans la Tigrita de simples abris en feuillage. Depuis un mois ils attendent la montée des *morocottes*, poissons recherchés, qu'ils feront sécher pour les expédier à Bolivar et même à Caracas. Des bancs d'argile très dure forment en face et sur la rive gauche l'ilot élevé del Tigre. A l'ouest, un dépôt d'arbres et de bois morts, entraînés par les courants, a maintes fois éventré ou fortement endommagé les bateaux descendants. Plus à l'ouest, Buciadero n'est autre chose qu'un grand banc d'arénacé. L'île Tucuragua nous cache la déversée du rio Tucuragua.

5 mars. — L'Orénoque, très large ici, a 2 650 mètres à la gauche de Tucuragua et 500 mètres à sa rive droite. Des sables élevés forment de nombreux îlots qu'emporte la première crue, pour être bientôt remplacés par d'autres. Je relève sur la rive gauche les embouchures du caño Anoche, des rios Claro et Pesquero. En face du dernier, deux îlots s'élèvent assez haut : Pesquero et Leitos, où le courant trop fort et la brise trop faible nous obligent à relâcher.

Je prends mon fusil, et reviens bientôt avec trois canards, deux aigrettes blanches et un spatule, qui grossiront la collection. Des tourterelles, qui se présentent par bandes, mes nègres font une hécatombe pour le repas du soir.

Las Bonitas.

6 mars. — Le courant a déposé sur la rive droite des bancs considérables, recouverts de 60 à 80 centimètres d'eau seulement; notre bateau ne pouvant franchir ce maigre, prend la gauche, et nous n'atteignons qu'à midi la pointe de l'île Cachicamo. L'Orénoque se fait plus boueux et charrie des arbres, le courant semble plus fort, et je crois à une crue du Suata dont la bouche est en face. C'est la berge entre le Suata et le Cachicamo, que le courant a rongée et qui, tombant par fragments, trouble les eaux. A l'ouest de l'île Cachicamo, celle du Ceiba forme, sur la droite, un canal encombré de gros blocs. Vis-à-vis du rio Maracai se dresse, à 580 mètres de la rive, la Piedra de las Bonitas.

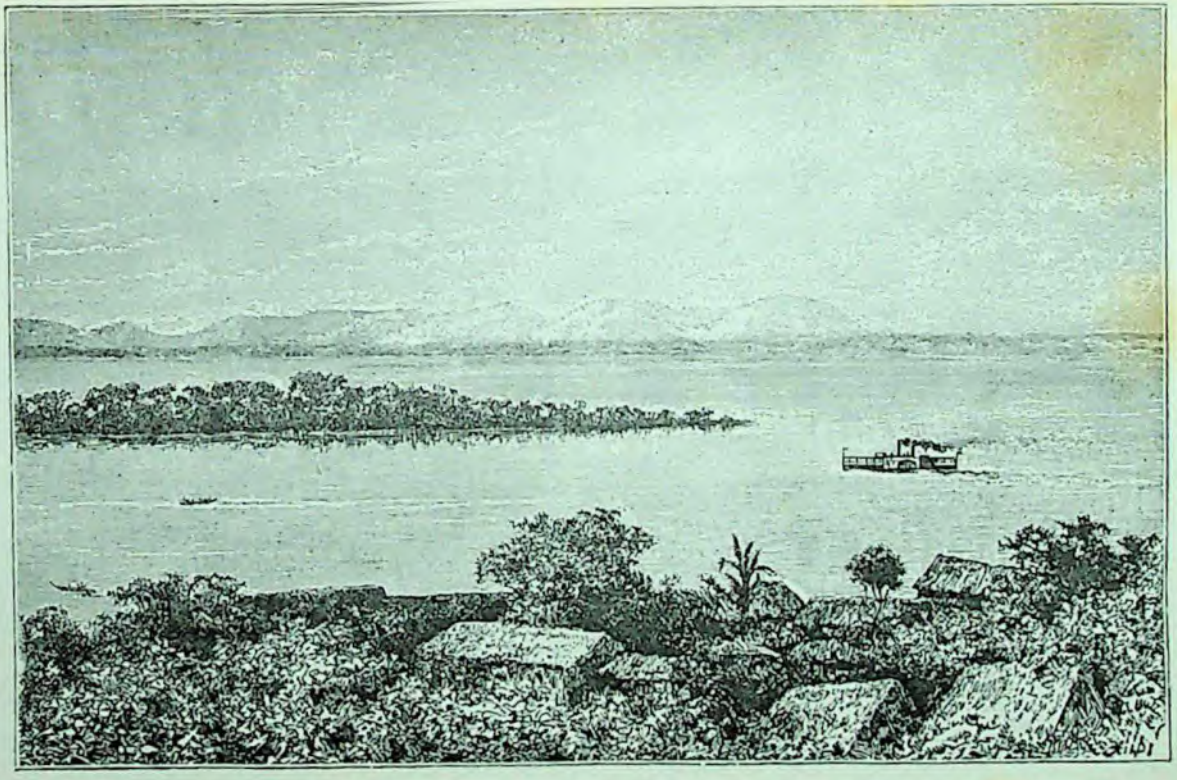
7 mars. — Nous arrivons à las Bonitas, ancienne mission Altagracia et résidence du gouverneur. Les 180 habitants élevent des bestiaux et récoltent la *sarrapia*, ou fève de tonka, produite par des arbres disséminés dans les montagnes des entours; aussi une partie de la population passe-t-elle dans les forêts les mois de mars et d'avril. Les naturels fabriquent du papelon et de gros fromages carrés pesant de 15 à 20 kilogrammes, qu'ils expédient à Bolivar. Je ne reste que quelques heures, ayant hâte de voir le gouverneur qui est remonté à Caïcaré.

Sur la rive droite, l'île Almacen cache l'embouchure du rio Uyape. Sur la rive gauche, le hameau de Parman dans l'île de même nom se compose d'une dizaine de cases, dont quelques habitants se livrent à la pêche et fabriquent des hamacs. La plupart passent leur vie à cheval au milieu des plaines, soignant leurs troupeaux. La brise ne pouvant surmonter le courant, nous jetons l'ancre sur la rive droite. Une dizaine de cétacés, connus sous le nom de *tonines*, prennent leurs ébats à quelques pas de nous, mais je ne puis réussir à m'en procurer aucun. Les singes capucins abondent dans la forêt, deux nombreuses bandes viennent boire au coucher du soleil. Pendant la nuit, les Araguatos font entendre des cris.

8 mars. — Les îles Mosquitero, situées sur la rive en face du caño Canapo, sont cultivées par les Parmanais qui y récoltent du maïs et des pois. Ici comme à Leitos, les eaux sont peu profondes. Ce n'est pas sans peine que nous arrivons au rio Cuchivero. Redoutant les caïmans, mes nègres n'osaient sauter à l'eau quand il fallait dégager la barque. Présentement, le rio n'est accessible qu'aux petites embarcations, mais, pendant la saison des pluies, les *lanchas* peuvent remonter jusqu'au premier *raudal* à vingt lieues de l'embouchure. A la jonction du Cuchivero à l'Orénoque, des bancs de sable et d'argile forment l'îlot de Tarumita. L'île plus élevée de Taruma est constituée par un pointement de rocher autour duquel des argiles très dures forment récif sur la rive droite. Nous atterrissons vis-à-vis de Taruma, à l'endroit où le Manapire se décharge sur la rive gauche, et nous dressons la tente sur un immense rocher de granit blanc.

9 mars. — Je pousse une pointe sur le Manapire pour reconnaître l'importance du dépôt granitique. Après une heure de navigation, l'eau n'étant plus assez profonde, nous sommes obligés d'arrêter. Le nègre Sonson se met à l'eau, pousse la curiare pour atterrir, et reçoit la décharge d'une gymnote électrique, si forte qu'il en est renversé. Se relever, se sauver en criant sur la plage, affaire d'une seconde. Les yeux dilatés par la frayeur, et croyant sa dernière heure venue, il m'accable de reproches en son parler créole, m'accuse d'avoir causé sa mort : « Où qu'a mené moin, dans pays sauvage, là pou fai tué moin! Moin qu'a fini batte! maman moin, maman moin! Jésus Maïa, ayez pité moin! » Au bout d'un instant, la douleur et la surprise diminuant, il se retrouve et finit par rire de la mésaventure.

Nous continuons à pied en suivant la rivière. Deux affleurements, à 4 kilomètres de là, indiquent la fin des roches granitiques. Les conglomérats ont déposé un puissant alluvion dans lequel la rivière, profondément encaissée, a une profondeur de 9 mètres.



L'Orénoque à Caïcara.

Nous levons l'ancre à deux heures; un coup de vent nous surprend et une fausse manœuvre fait déchirer la voile de haut en bas; il faut avant tout réparer l'accident.

10 mars. — Taruma, en face du rio Manapire, est bordé par des récifs semblables à ceux de la rive gauche. A l'ouest de l'île, les eaux de l'Orénoque s'étalent en largeur, mais baissent en proportion. Nous heurtons plusieurs flèches de sable avant de trouver la voie. D'immenses bancs mouvants entourent l'île Patilla, sur la rive gauche, un peu en aval de Caïcara; à la première crue, l'un, qui mesure 1 400 mètres de large sur 2650 de long, sera emporté comme un fétu.

Nous pensions gagner Caïcara le soir même; mais, engagés dans un mauvais couloir et les eaux diminuant de profondeur, nous sommes obligés de redescendre pendant 5 kilomètres. Nous ne trouvons la passe qu'à la nuit tombante.

11 mars. — Dès la pointe du jour nous mettons à la voile et vers neuf heures nous touchons Caïcara. Des récifs encombrent la branche fluviale comprise entre l'île et la ville. Le port a été creusé par la nature dans les flancs de la montagne.

Le général Gonzalès Gil, gouverneur du Caura, et le général Oublion me reçoivent avec cordialité. Prévenus de mon arrivée, ils se mettent à ma disposition et me proposent aussitôt un voyage dans l'intérieur chez les Ariguas de San Pedro sur le rio Caura. J'accepte avec plaisir.

Montrant mes dessins de la Bouche de l'Enfer, on me dit qu'il y a sur une pierre, tout près, la représentation d'un tigre. En effet, non loin de la ville, sur une roche attenant à la montagne et tournée à l'ouest, on me signale des traits nets et profonds qui représentent le soleil, un grand animal — un jaguar sans doute — et deux autres petits animaux. J'en prends photographie et dessin. N'ayant pas de papier à estamper, j'applique sur la grande figure de l'argile que j'enlèverai à mon retour : la couche me donnera l'empreinte très nette en relief.

Caïcara, ville de 500 habitants environ, compte 140 mai-

sons en pierre, dont quelques-unes possèdent une terrasse : la plupart sont couvertes en feuilles de palmier, d'autres en tuiles de Soledad. Chaque mois, deux courriers emportent les dépêches à Bolivar et à Caracas. Les industrieux Caïcarais se livrent à l'élevage des bestiaux, à l'agriculture et font un commerce d'échanges avec les Indiens qui viennent à époques fixes apporter les produits de l'intérieur : sarrapia, écorces, graisse de tortues. Sur les pentes du mont, se trouvent les ruines d'un vieux castel qu'avaient construit les missionnaires. On raconte que des Espagnols, surpris par les sauvages, y auraient été massacrés, même mangés, et leurs têtes accrochées aux branches des arbres voisins.

Pendant que l'on est aux préparatifs du départ, je fais ma correspondance. Après dîner, le général Oublion me propose de passer la nuit à un *velorio*, ou veillée mortuaire. Cette proposition ne me sourit pas d'abord, mais j'apprends que la cérémonie est bizarre et digne d'être étudiée.

Placé sur la table, le buste un peu relevé, les yeux ouverts, les bras croisés sur la poitrine, le défunt est entouré de palmes et de bougies. Deux femmes servent le café et le tafia aux nombreux invités qui, assis autour d'une table, boivent, fument, chantent à tue-tête. Les visiteurs qui entrent, n'adressent aucun compliment de condoléance, mais disent à haute voix : « Nous venons boire l'eau-de-vie! » Tandis que les chants s'arrêtent un instant, chacun raconte ce qu'il sait du défunt, et termine en disant : « Que l'héritier pleure, s'il veut bien; quant à nous, nous ne sommes ici que pour le schnick! »

Cette orgie — car déjà la moitié des invités est dans les vignes — me surprend autant qu'elle me déplaît. Près de minuit, je demande au général Oublion si la fête ne va pas bientôt finir?

« Non, répond-il. Demain matin seulement, les assistants iront changer de costume pour aller au cimetière. »

Le *velorio* diffère suivant les âges. Pour un enfant, les parents invitent proches, camarades et connaissances. La veillée prend un aspect de réjouissance, on veut s'y sur-

Caïcara.

passer les uns les autres. Si les parents sont pauvres, les amis et voisins se chargent des frais, apportent eau-de-vie, café et sucre. Quand les invitations sont faites, on procède à la toilette du petit ange. On l'habille, on lui met couronne en tête, ailes au dos, bouquet en main. La chaussure est de rigueur et si, par hasard, on n'avait pu se procurer des souliers, on mettrait ceux de la sœur ou du frère aîné, même ceux de la maman. Au milieu de la pièce, l'enfant, entouré de bougies, est placé assis sur une table, les yeux ouverts. Tout autour, des sièges sont réservés aux chanteurs et aux buveurs.

A la nuit tombante, la fête commence. De tous côtés arrivent les invités, qui saluent : « Oh! l'heureuse mère qui envoie des chérubins au ciel! Que Dieu la bénisse et lui prête vie! Que tous les ans elle envoie un autre angelot au bon Jésus! » Le compliment dit, ils vont s'asseoir autour de la table et nasillent sur un ton monotone des chansons plus curieuses les unes que les autres. Puis un musicien pince de la guitare, loue les beautés et les gentillesses du petit amour; et la mère ouvre le bal avec le père ou l'un des invités. Des cris pour demander du café ou de l'aguardiente interrompent par instants danses et cantilènes. Au matin, les chanteurs n'en peuvent plus et, les bras enlacés autour des cous, ils dégoisent encore. Enfin, tout le monde se retire, plus ou moins inconscient.

Si les parents jouissent de la faveur publique, les amis réclament le corps pour le veiller une seconde fois, et le festival recommence. Pour éviter l'infection, le cadavre est plongé dans du vinaigre bouillant et, chaque soir, on lui fait toilette autre et figure nouvelle avec de l'amidon coloré au roucou. On a vu veiller un enfant sept ou huit fois de suite. Parfois les autorités interviennent et font enterrer la dépouille; mais on n'obéit qu'en maugréant.

CHAPITRE VII

Les savanes de Caïcara. — Le passage de Cuchivero. — Cuchivero. — La grotte de Chicharra. — Inscriptions indiennes. — Santa Rosalia. — Tiramuto et las Bonitas. — San Joaquin. — Le jaguar. — San Isidro. — La *tarimba*. — Maripao. — San Pedro. — Les Ariguas. — Une fête à San Pedro. — Pêche au barbasco. — Préparatifs pour une excursion dans le haut Caura.

12 mars. — Nous devions partir de bonne heure, mais à midi nous attendons encore que tout le monde soit prêt. Enfin, à trois heures, nous nous mettons en route, escortés par huit hommes. Nous traversons d'immenses plaines où paissent des bestiaux appartenant à Caïcara. Quelques pointes rocheuses surgissent comme des cônes au milieu de la plaine, rompant la monotonie du paysage. A sept heures, nous faisons halte à un hatte du général Ximenez, notre compagnon, qui nous offre un dîner confortable.

13 mars. — Dès l'aube, nos chevaux sellés nous portent en quelques minutes au Cuchivero, rivière profonde et très encaissée, que bordent des berges d'argile et d'alluvion hautes de 7 mètres, et qui roule sur un fond formé par des granits à mica blanc et jaune. On fait d'abord traverser la rivière aux chevaux qui nagent près du bac; nous ne passons qu'ensuite. Un sentier court pendant plusieurs kilomètres dans les bois et les gaults, notre monture a

juste le passage et il faut souvent se baisser pour ne pas donner de la tête contre les branches.

A dix heures, nous arrivons à un deuxième hatte du général Ximenez, où nous rejoignons les soldats du gouverneur Gonzalès Gil, qui sont à dépecer un bœuf et font rôtir un cochon sauvage qu'ils ont tué en route. Une tranche de porc, des ignames et du lait, composent le menu de notre déjeuner.

Quelques rochers pointent dans la plaine; leurs anfractuosités abondent en galets de quartz. Jadis — serait-ce à la période glaciaire? — toutes les parties basses avoisinant le fleuve furent le lit d'un fort torrent ou d'un glacier considérable. Les roches présentent des stries qui ressemblent à celles des cerros du Cuchivero. Mais n'ayant rencontré ni moraine ni blocs erratiques, je n'avance l'hypothèse que sous toute réserve.

A trois heures de l'après-midi, la troupe se met en marche, et nous suivons à distance.

Des affleurements granitiques constituent les montagnes de Cuchivero dont un dépôt de grès quartzeux et alluvion cache la base. Nous contournons les cerros et nous entrons au sud dans un vallon.

14 mars. — Cuchivero compte 23 foyers. Les 94 habitants s'occupent d'élevage, récoltent la sarrapia, trafiquent avec les Panarés qui viennent à la fin de chaque saison apporter les produits de leurs cultures.

Personne encore n'a fait l'ascension des sommets voisins, et lorsque je demande un guide, tout le monde se met à rire, et m'assure que la montagne est infestée par les tigres et hantée par des esprits. A force de promesses cependant, je trouve un guide.

Des tigres, aucune trace. Par contre, la montée est si pénible qu'un moment je fus sur le point de reculer. Enfin, je gravis le sommet, sans chaussure, il est vrai, et les pieds endommagés, mais aussi quelle satisfaction! Un panorama superbe : l'Orénoque apparaît au nord comme un ruban d'argent, les forêts, les plaines, les montagnes,

forment un ensemble ravissant, digne vraiment d'un grand paysagiste.

A 2 kilomètres environ du hameau, le caño Chicharra, dont le lit asséché sert, en été, de route jusqu'au pied de la montagne, sourd dans une petite grotte formée par de grosses pierres tombées de la sierra. Les abords sont charmants. Près du ravin, sur un plateau aéré, ombreux, les Indiens d'autrefois avaient jadis un village. Çà et là on rencontre encore de grosses pierres polies, qui servaient de meules à écraser le grain. Dans les nombreux tessons, malgré toutes les recherches et diverses fouilles, je n'ai trouvé aucune pièce complète. Ni squelette, ni poterie intacte, ne font connaître la peuplade. Mais d'après l'étendue du plateau et le nombre de pierres meulières, on a tout lieu de croire qu'il existait là, sinon une ville, au moins une tribu considérable.

La grotte que les habitants désignent sous le nom de raudal de Chicharra, est célèbre par le nombre de jaguars qui s'y donnent rendez-vous. Peu de chasseurs osent s'y aventurer. Elle ressemble assez à un dolmen; l'intérieur, de forme triangulaire, ouvre sur l'un des angles. En face de l'entrée, un bloc puissant, concave par le haut et convexe par le bas, forme paroi; sur le côté, à droite en entrant, deux pierres, ou plutôt une seule brisée en deux; à gauche, une toujours entière. Ces quartiers de roche sont recouverts par une table énorme sur laquelle la végétation se marie aux débris.

Sur la paroi intérieure je relève des glyphes différents de ceux que j'avais encore trouvés. A la partie supérieure, des signes, assez simples, semblent indiquer une inscription quelconque. A la partie inférieure, se trouvent des dessins plus compliqués et un animal fantastique. Sur les pierres latérales sont gravées des figurations analogues que j'ai soigneusement relevées.

La baume, qui ne paraît pas avoir été jamais habitée, servait comme lieu de réunion. La surface peut avoir 12 à 15 mètres carrés, le sol est jonché de gros galets entre lesquels la source s'échappe en ruisselet. Depuis un temps

Morichal, ou oasis de palmiers morichés.

immémorial, l'eau n'a jamais manqué, elle est très bonne à boire, on lui attribue même des vertus particulières.

A l'est de la sierra, mon guide me conduit à un petit plateau, vers une enceinte formée de caillasses isolées, hautes de quelques mètres, qui semblent avoir été placées à dessein. Les Indiens de l'ancien Cuchivero y venaient fêter la lune de la saison sèche, dit-on. Au centre, deux pierres basses, longues et étroites, tournées l'une au sud, l'autre au nord, représentent une série de figures dont les côtés sont tous parallèles.

Avant de rentrer au village, je vais visiter le massif d'en face, Guarirumana, que couvrent de nombreux palmiers, des sassafras et copahus. Les naturels récoltent la graine du palmier caroba avec laquelle ils font leur huile à brûler; le fruit d'un autre arbre, le cuajo, qu'ils percent avec une nervure de palme, fournit l'éclairage.

A trois heures, dès que la chaleur se laisse supporter, nous nous acheminons vers Santa Rosalia. La plaine immense, couverte de grandes herbes, se parsème de morichés en bouquets. Les cerros de Guarirumana branchent sur celui de Santa Rosalia; une vallée profonde les sépare de Tiramuto et Helena. Leurs flancs sont recouverts de forêts épaisses, dont le produit le plus net consiste en sarrapia. Quelques cases forment le hameau de Santa Rosalia. Les habitants élèvent du bétail et cultivent la canne dont ils retirent le papelon dit *sucre terré*.

16 mars. — A Cuchivero, on m'avait affirmé qu'il existait sur un pic, dit de Santa Rosalia, un cheval et un taureau sculptés, attribués aux Indiens. Les habitants croient en effet voir dans plusieurs roches, les unes moussues, les autres nues et blanches, des formes qui rappellent celles du cheval et du taureau. Illusion d'optique.

A neuf heures, notre caravane se met en marche et nous côtoyons le cerro Tiramuto. Au milieu de la plaine, large de cent mètres environ, deux pierres sont tournées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest : sur la première, sont gravés deux

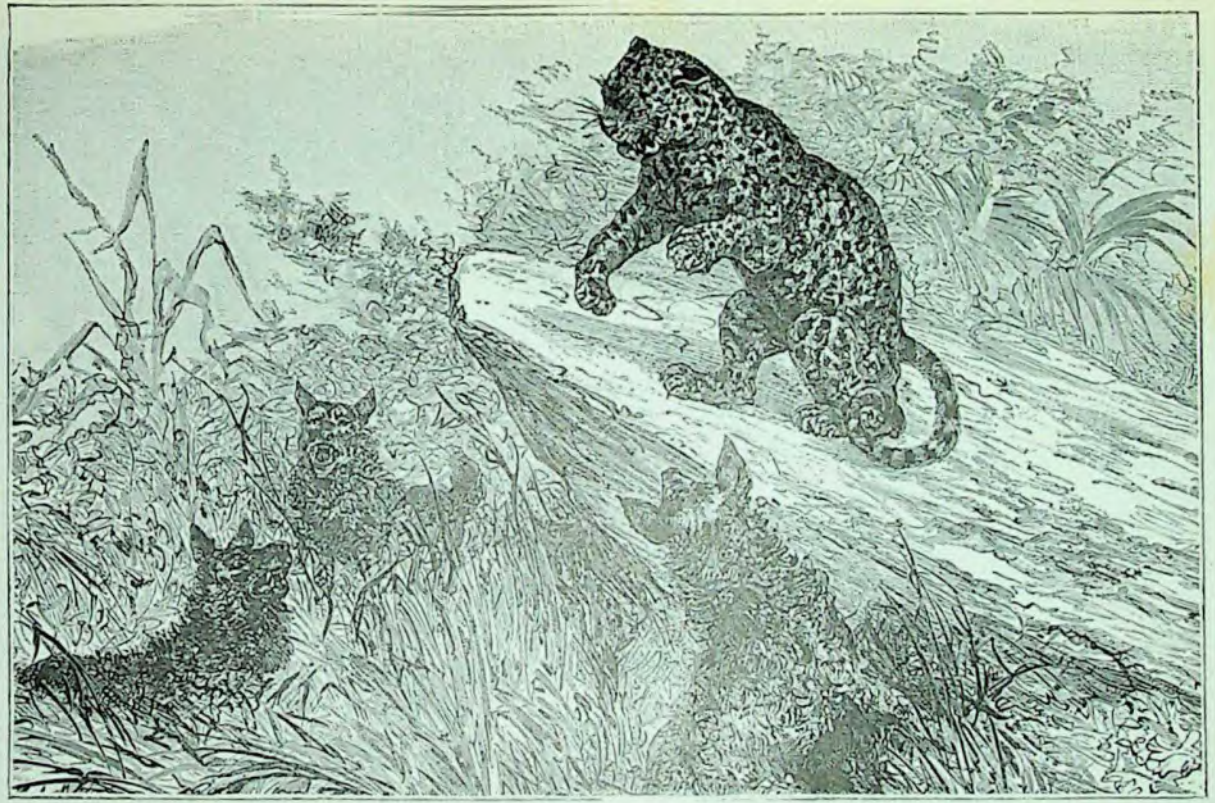
soleils tangents; sur la seconde, une figure que tous les habitants et les Indiens prennent pour la lune.

De Tiramuto à las Bonitas, nous rencontrons une série de vallées, pour la plupart nues et arides, entrecoupées par des rochers à pic. Elles se remplissent d'eau pendant la saison des pluies et pourraient être facilement transformées en rizières. Quelques habitants ont déjà de petits carrés qui fournissent un riz superbe. A las Bonitas, où nous arrivons à cinq heures, je retrouve mes hommes et mon bateau.

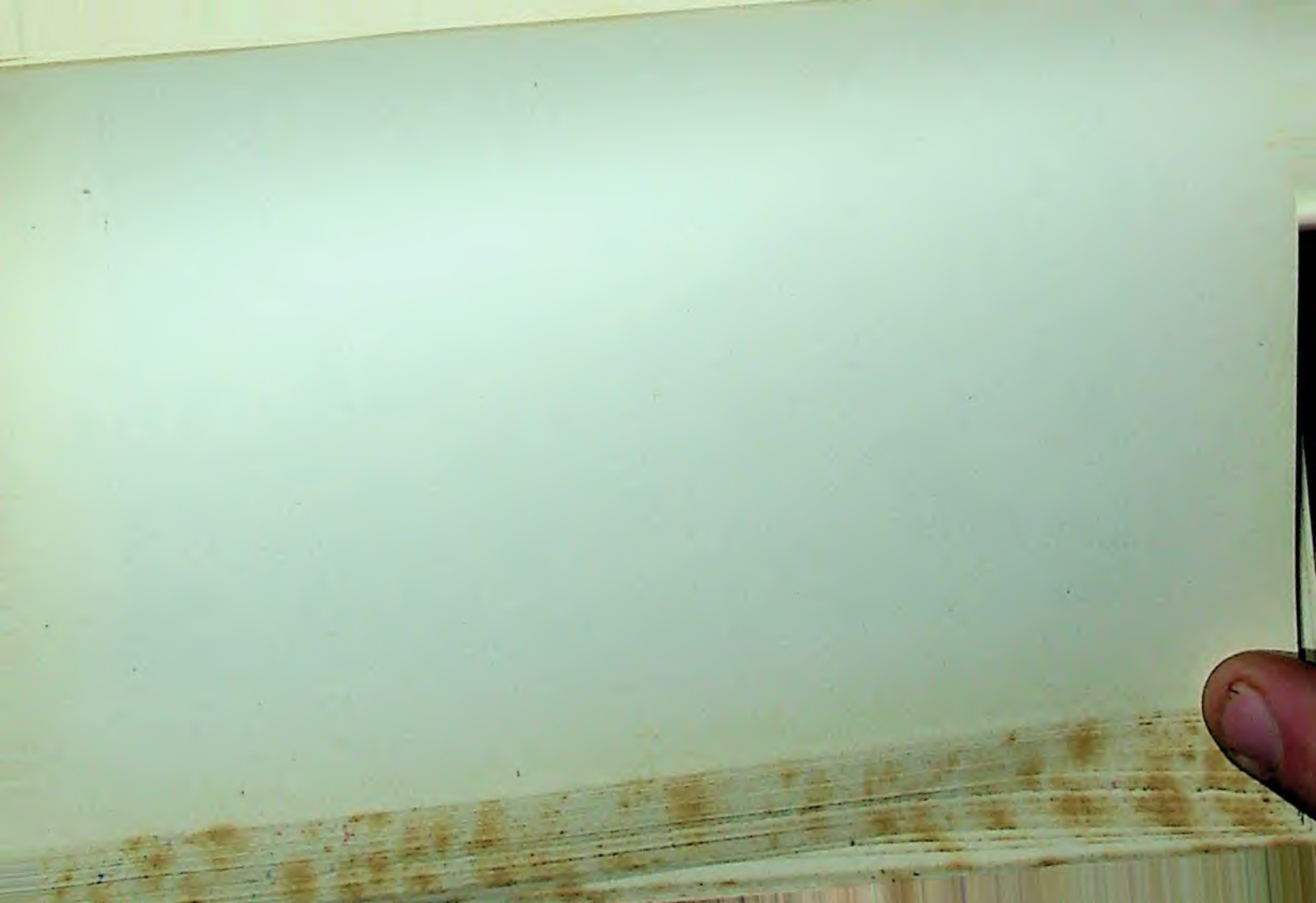
17 mars. — Les généraux Gonzalès Gil et Oublion ayant terminé leur tournée d'inspection, nous préparons notre voyage du Caura.

Nous nous dirigeons sur San Joaquin, halte du général Crespo, président du Vénézuéla. Nous traversons une grande forêt d'arbres puissants, à grain très dur. Dans la Tururagua, rivière profonde et poissonneuse, je lance une cartouche qui nous procure plusieurs poissons d'espèces que je crois nouvelles ou très rares. Des bestiaux se montrent çà et là. Comme la nuit approche, les troupeaux se sont formés en cercle, veaux au milieu; les taureaux font la ronde en mugissant. Nous sommes obligés de les éviter, car ils attaquent parfois les cavaliers. Près du rio Sipao, s'élève une case assez grande avec d'immenses corrals. Nous y passons la nuit. Apprenant que les jaguars ont fait plusieurs victimes dans les environs : deux vaches il y a une huitaine de jours et un porc aujourd'hui même, nous décidons une chasse pour le lendemain.

18 mars. — Vers cinq heures du matin, le chasseur m'éveille, et nous partons avec trois chiens, intelligentes bêtes, qui ont compris ce dont il s'agit; elles nous précèdent de trente pas et se retournent à chaque instant pour voir si nous suivons. Après une heure de marche à travers la futaie, les chiens s'arrêtent, attendant l'ordre; sur un geste, ils s'élancent en jappant dans le fourré. Le tigre, surpris pendant son repas, s'est jeté de côté; nous l'aper-



Le jaguar et les chiens.



cevons assis, les pattes sur la défensive ; les assaillants se tiennent à distance, poussant de furieux aboiements. D'ordinaire, le chasseur n'a d'autre arme qu'une lance et un couteau.

Pour la première fois que je me trouve en présence d'une bête féroce, j'éprouve quelque émotion. Je vise et presse la détente, ma balle atteint en pleine poitrine l'animal, qui bondit en avant et tombe foudroyé en poussant un horrible miaulement. Si satisfait que je sois de mon coup, je n'éprouve pas moins un certain frisson en regardant les dernières convulsions du fauve.

Quelques péons qui nous avaient accompagnés emportent le félin au hatte, où je dépouille l'animal et, à neuf heures, nous repartons.

Les bords du Sipao ressemblent à ceux du Tururagua, mais la forêt se compose de gros arbres plus facilement exploitables, parmi lesquels de nombreux sassafras et caramacates.

San Isidro est bâti à une lieue environ du Caura, au sommet d'un mamelon qui domine la plaine à quatre lieues des cerros Morocoïe, contreforts de la sierra Hilaria. Commençant près San Rosalia, ils se terminent sur les bords du Caura, en face du village d'Aripao. San Isidro comprend de 45 à 50 cases, construites autour d'une place carrée ayant 60 mètres de côté. Les habitants, au nombre de 160 à 170, vivent de chasse et de pêche, ne se livrant ni à l'élevage, ni à l'agriculture ; à peine s'ils possèdent quelques volailles. Un petit nombre vont à la cueillette de la sarrapia et de la vanille, qui est fort belle dans ces parages. La canne, qui vient presque sans culture, est transformée en tafia ; les Indiens de San Pedro échangent ce jus contre de la liqueur.

19 mars. — Dès l'aurore, nous nous acheminons vers Maripao, situé de l'autre côté de la rivière, que nous remontons jusqu'au gué. Au cerro Terecaï, où se tiennent quelques chercheurs de sarrapia, une case indienne attire notre attention. Des sons harmonieux et bizarres,

tantôt très faibles, tantôt plus forts, semblent s'échapper de l'intérieur. Surpris, je demande le musicien. On rit en me répondant : *Tarimba!* et l'on me montre quatre tiges de moriché, plantées au sommet de la case.

Pour faire une tarimba on prend le pétiole d'une palme de jeune moriché, ayant quelquefois 4 à 5 mètres de long. L'écorce étant soulevée sur une longueur de 2 mètres environ, on la divise en quatre petites lanières minces, tendues sur chevalets. Le chevalet inférieur, placé sur une petite calebasse trouée, fait office de caisse et augmente la sonorité des vibrations. Sous l'action toujours changeante du vent, les cordes rendent des sons variés, souvent très harmonieux. Des Indiens, couchés dans leur hamac, restent souvent de dix heures du matin à trois heures, savourant cette musique qu'ils ont en grande vénération : voix de la nature, disent les uns; musique céleste, prétendent les autres.

Arrivés au Caura, nous trouvons des barques envoyées à notre intention par le chef civil de Maripao. Nous traversons la rivière, large ici de 600 mètres. Chacun tient par le licol son cheval qui nage à côté de l'embarcation et nous arrivons en obliquant au débarcadère. Maripao, dans la forêt, à 3 kilomètres du Caura, est un hameau, qu'habitent les descendants d'anciens esclaves marrons réfugiés chez les Indiens. Leur physique s'est détérioré sensiblement. Tout en conservant la physionomie bestiale du nègre, ils ont perdu sa vigueur; petits, chétifs et maladifs pour la plupart, ils sont syphilitiques par surcroît. La population, jadis nombreuse, diminue tous les jours; laissée à elle-même, elle s'éteindra bientôt. Cependant elle fait de l'élevage, cultive le riz, le manioc et le tabac, jouit d'une certaine aisance.

20 mars. — A la première heure, nous quittons Maripao et, après trois heures de marche, arrivons entre le caño San Pedro et le rio Tauca, dans une immense plaine, où s'élève San Pedro, peuplé d'Ariguas. Pour le moment, le village semble désert, rien n'indique la présence d'êtres

vivants. Nous nous installons sous un carbet en construction et, après avoir dessellé nos chevaux, nous gagnons la case du capitan. Ce personnage, le plus grand Indien que j'aie vu, arrive drapé dans son pagne, se présente très respectueusement. Le gouverneur demande pourquoi il se cache et où sont ses compagnons? — Le personnage se confond en excuses et dit que ses amis travaillent dans leurs champs ou *conucos*, mais qu'ils rentreront le soir; il propose même de les envoyer chercher.

En ce moment, il n'y a tout au plus que 20 personnes sur les 95 que possède le hameau. Toutes les habitations, construites sur un même modèle, sont propres, bien tenues et blanchies avec du kaolin, formant dépôt considérable à quelques kilomètres de là, au rio Tauca. Pour mobilier quelques hamacs, un ou deux *canastos* ou paniers dans lesquels ils entassent tout leur avoir.

Pendant que je visite les demeures et caresse les mioches restés avec leurs mères, le cacique nous fait préparer à manger. Tout d'abord il se refuse à partager notre repas; mais, le gouverneur insistant, il se décide et demande en fort bon castillan la permission de se mêler à notre compagnie. Cette déférence me touche. Chez ces peuplades encore sauvages, je ne m'attendais pas à rencontrer tant de respect pour l'hôte étranger.

Vers cinq heures apparaissent, par bandes de quatre à six, les villageois rentrant au logis et marchant à la file indienne : l'homme le premier, maniant arc et carquois; en arrière, les femmes et les enfants, portant une charge sur la tête. A la nuit tombante, tous sont rentrés.

Les Ariguas possèdent le physique de tous les indigènes de l'Amérique du Sud, et ressemblent beaucoup aux Quiri Quiripas avec lesquels ils sont en relations amicales. Les femmes sont petites et bien faites, ont le teint plus clair que les Guaraunos et même que les Quiri Quiripas. Leur costume se compose du guayuco avec ceinture de cheveux ou de moriche; elles revêtent par-dessus une chemise à manches. Les hommes sont plus grands, plus forts et mieux constitués que les Guaraunos. Le climat étant très

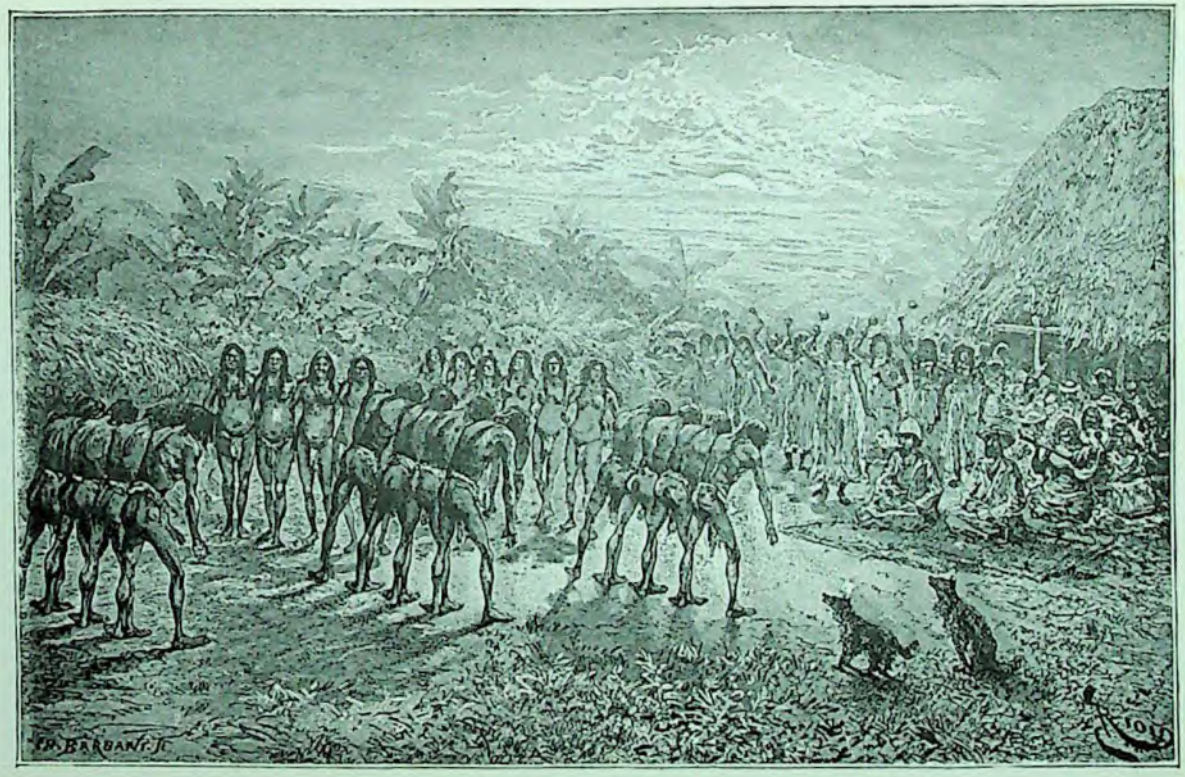
sain, ils sont rarement malades. Ils mettent de la diligence à élever des bestiaux et à cultiver la canne, le manioc, diverses patates, des ignames et le tabac, vont aussi à la cueillette des gommes et de la sarrapia.

Je demande au chef de donner une fête, promettant abondance de tafia. On se rassemble vers neuf heures au clair de lune. L'orchestre se compose de quatre instruments : un tambour, des *maracas*, un *pitto* et une guitare tétracorde. Assis par terre à côté des musiciens, nous assistons à une scène dont je garderai toujours le meilleur souvenir.

Les femmes se tenant par la taille, les bras enlacés en arrière, et quatre à quatre, s'avancent, en cadençant un mouvement analogue à celui d'une valse. A deux pas de nous, les chœurs se dédoublent et elles tournent les unes autour des autres, pendant que quatre de leurs compagnes exécutent le même mouvement en arrière. Lorsque le deuxième quatuor arrive à la hauteur du premier, il se divise également et les deux moitiés du premier et du second s'éloignent à droite et à gauche. Les danseurs par quatre aussi, pieds croisés, mains pendant en avant, exécutent un mouvement qui ressemble à une balancée. Ils tournent ensuite, forment une file qui augmente jusqu'à ce que tous y soient entrés. Les femmes se réunissent alors et dansent sur place, les hommes sautillent autour d'elles, la musique s'accélère, les valseurs s'animent et cela dure, montre en main, une heure douze minutes.

Je distribue le tafia promis, et la fête continue jusqu'au matin.

21 mars. — A l'occasion de notre arrivée, le capitan organise une grande pêche dans un bras du Tauca. Quelques individus vont arracher une liane connue sous le nom de *barbasco caïcareño*, dont ils écrasent les racines qu'ils jettent dans des canots remplis d'eau. Le principe vénéneux se dissout, blanchit rapidement l'eau, qui est alors jetée dans un endroit fréquenté par la gent fluviale. Presque aussitôt on voit les poissons tournoyer à la sur-



Une fête chez les Ariguas.

face; les Indiens, montés en canot ou sur les bords de la rivière, les flèchent avec adresse, et se procurent ainsi des sujets pesant en moyenne 4 à 5 kilogrammes.

Pendant que les hommes pêchent de la sorte, les femmes vident les poissons, font sécher au soleil ceux

Tatouage des Ariguas.

qu'elles veulent conserver, en rôtissent d'autres sur un trépied, formé par trois branches longues de 1 m. 50 qui, se rejoignant par le haut, à environ 0 m. 60 du sol, sont réunies par un triangle de branches solidement relié, sur lequel des bûchettes, placées parallèlement, font office de gril. Au-dessous flambe un feu de bois très sec, ne donnant pas de fumée. Assise sur ses talons, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, la ménagère surveille dans une immobilité surprenante la cuisson des pièces, qu'elle retourne de temps en temps.

Tout en pêchant, je lie conversation avec un des Ariguas qui me paraît le plus intelligent; il a maintes fois vu des

sauvages Arebatos et Guagnungomos, et s'offre à me conduire chez eux. Cette proposition me sourit, j'en fais part à mes compagnons Oublion et Gonzalès Gil, qui regrettent de ne pouvoir me suivre; mais ils me trouvent deux chevaux, un âne, et le guide Jarajara pour accompagner Capachire, qui s'était offert lui aussi.

Tatouage des Ariguas.

Pendant les préparatifs, sans m'en vanter, avec deux soldats du gouverneur je vais au cimetière, où je déterre un squelette d'Arigua, que je cache dans mes bagages. Je photographie ensuite des Indiens et quelques sites pittoresques. Presque tous les naturels ont le visage tatoué, les marques variant suivant les familles. J'en remarquai cinq sortes :

1° Les premières formées par une ligne bleue qui part du front et va directement au bout du nez;

2° Cette première ligne se continue jusque sur la lèvre supérieure et sur le menton, partageant ainsi la figure en deux;

3° La même ligne divise le visage, avec deux demi-cercles à chaque côté de la bouche ;

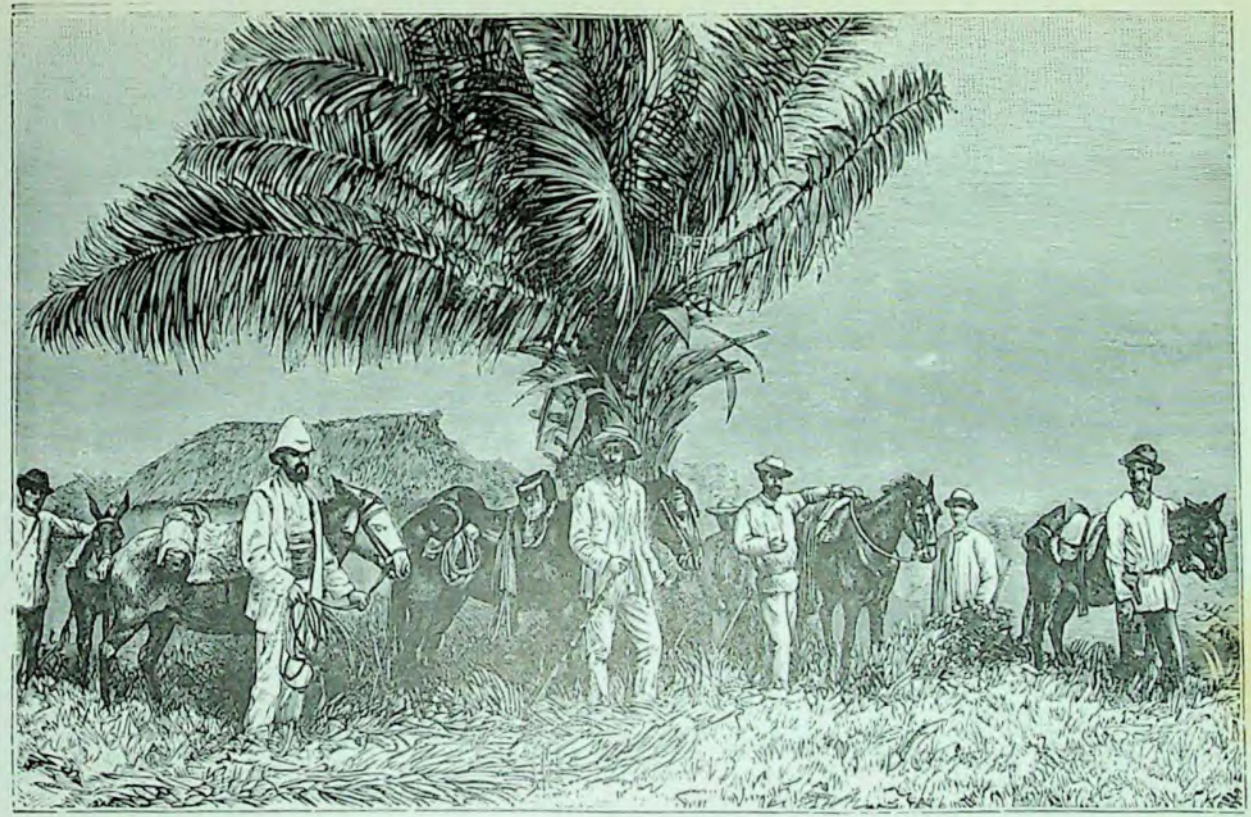
4° Une ligne va du front au bout du nez et deux lignes de deux centimètres couvrent la lèvre supérieure et se relèvent à chaque côté du nez ;

5° Un demi-cercle à chaque côté de la bouche.

CHAPITRE VIII

Départ de San Pedro. — Le Tauca. — Urbany. — Le Temblador. — Chaparro. — Le Saut de Para. — Cuchara. — Réception chez les Arebatos. — Tatouage au roucou. — Fête de la *Canoa*. — Kuakajir. — Achagua. — Les Guagnungomos. — La jalousie des Indiens. — Nouveau guide, ses excentricités. — Tentative de vol. — Garacuna. — Ornements des Guagnungomos. — Fuite du guide guagnungomo. — La danse du feu. — Fouilles. — Trahison. — Mort du traître. — La fuite. — Au milieu du morichal. — Tapachire. — Les bords du Caura. Le radeau. — La *curiara*, l'île et le saut de Para. — Raudal Cangreo. — Ancien village d'Inaos. — La rencontre des amis. — Le général Gonzalez Gil. — Maripao, Aripao. — L'urne funéraire. — La *culutta*. — Le hatte. — Las Bonitas.

22 mars. — La route que nous avons à faire est longue et nos chevaux n'auront guère de repos. Il faudra au moins quinze jours pour accomplir le voyage en marchant toute la journée. Depuis notre départ de Caïcara, ces vaillantes bêtes ont fait en moyenne 70 kilomètres par jour, et Dieu sait le soin que nous en prenons. Aussitôt arrivés dans un endroit, les chevaux sont dessellés, on les entrave, après quoi on les abandonne à eux-mêmes. Le lendemain, on les resselle, on les fait boire et on remonte. Tous les jours comme la veille. Les pauvres animaux marchent toujours sans paraître fatiguer ; la nuit, il m'est arrivé souvent d'être réveillé par mon cheval venant flairer le hamac.



Départ pour le Caura.

De bonne heure je dis adieu aux amis. Avec les deux guides, l'un monté, l'autre à pied conduisant l'âne qui porte les provisions, nous remontons le rio Tauca. Je tombe sur un dépôt considérable de kaolin, s'étendant depuis les cerros Purguei jusqu'au rio Urbany. A deux heures de l'après-midi, nous arrivons à l'emplacement d'un ancien village, autrefois importante mission espagnole. D'Urbany, bâti au pied d'une colline, il ne reste que des piquets indiquant la position des cases et une croix mi-brûlée. En fouillant avec soin, je trouve quelques fragments de poterie, mais si petits que je renonce à les emporter.

A la nuit, nous atteignons le premier raudal du Caura, Temblador, où nous rencontrons deux nègres d'Aripao et quelques Indiens leurs domestiques ; ils cultivent le maïs, le riz et le manioc. J'apprends qu'en décembre de l'an passé, deux marchands anglais et leurs six rameurs passèrent par ici, mais qu'arrivés chez les Arebatos à Cuchara, près le Salto del Para, ils furent tous les huit assassinés par les Arebatos ou Taparitos; mais on ne sait rien de précis, on tient ces renseignements d'un Indien trafiquant.

23 mars. — Longue, chaude et pénible journée. Nous traversons une plaine immense couverte d'herbes sèches, ne rencontrant que de rares oisillons qui s'envolent à notre passage. Le soir, nous arrivons à une montagne où, nous installant sous bois, nous apercevons le raudal[1] de Chaparro. Déjà nos hamacs sont suspendus aux branches quand mon Indien annonce une bande de cerfs. A la lueur de la lune, j'aperçois à 100 mètres environ cinq jolis ruminants, précédés d'un mâle superbe, qui s'amènent sans défiance. N'ayant pas goûté de viande fraîche depuis plusieurs jours, c'est une bonne fortune; d'un coup de carabine j'abats une bête, les autres s'arrêtent surprises, regardent, et ne fuient qu'à la vue de mon homme qui se précipite sur elles.

1. On a pour ce mot les équivalents de *ratch* ou rayol dans le Midi de la France.

24 mars. — Avant de partir, nous faisons un excellent repas avec le filet de cerf, et plaçons le reste de la viande sous nos selles. La plaine continue. A dix heures, nous approchons des cerros Para; un bruit lointain, monotone, continu, annonce le saut du rio. Les Arebatos ne sont pas loin. Vers midi, nous sommes en vue de Cuchara. Jarajara prend les devants pour annoncer notre visite à son ami le chef des Arebatos, auquel il offrira des cigares, quelques colliers de perles, deux miroirs et une bouteille de rhum. Il est convenu qu'il enverra des canots.

Caché derrière un bosquet, je l'attends pendant une heure, et j'aperçois enfin Jarajara revenant avec deux barques chargées d'indigènes. Il se présente avec un individu ayant la tête ornée d'une couronne de palmes dont les pointes forment chapeau : c'est le cacique. Tapachire, l'autre guide, s'avance vers les arrivants; ils se saluent avec mille démonstrations d'amitié. Je dirige mon cheval vers la plage, le chef s'approche, et je lui offre un cigare qu'il accepte avec plaisir. Il se dit heureux de recevoir un étranger, annonce qu'on m'attend au campement. Nos chevaux sont dessellés et nos bagages transportés dans un canot où nous prenons place. Cette hospitalité si facile m'inquiète d'abord et je dissimule mes armes sous mes habits.

Vingt paillottes au plus composent le village de Cuchara, toutes assez mal construites; celle du capitan, plus spacieuse et plus propre, semble seule offrir quelque confortable. On tend mon hamac et on m'invite à m'asseoir. Je prends une bouteille de rhum, je demande une totuma que j'emplis à moitié l'offrant à mon hôte, qui, après y avoir trempé les lèvres, m'invite à en faire autant. Je m'exécute de bonne grâce et lui rends le vase après avoir absorbé une gorgée. Le reste de la bouteille est distribué aux assistants. Puis nous échangeons quelques bibelots.

Dans la case principale, je remarque un tronc creusé en forme d'auge, dont je demande l'usage. En réponse, on m'annonce qu'on y va préparer une liqueur agréable dont je goûterai le lendemain, et l'on apporte une grande calebasse qu'emplit une farine de manioc. Les Indiens

se mettent aussitôt en devoir de la mâcher, et de la cracher dans cette auge, désignée sous le nom de *canoa*. A trois calebasses ainsi mâchées, on ajoute le jus extrait d'un paquet de cannes, on étend d'eau et l'on brosse fortement.

Anthropologiquement parlant, les Arebatos diffèrent peu des autres Indiens déjà visités : leur tête est plus volumineuse et leur physionomie plus sournoise; les hommes sont plus trapus et plus gros. Les femmes, de petite taille, ne prennent aucun soin de propreté, une chevelure inculte leur donne un aspect repoussant. Un costume identique pour tous : le *guyaco*. Les hommes ne portent plus le pagne, ni les femmes la chemise. Ils confectionnent leurs hamacs avec du coton filé, coupent des calebasses en deux pour en faire leurs ustensiles de ménage et fabriquent eux-mêmes quelques poteries très simples.

Toujours inquiété par le souvenir de l'assassinat perpétré en décembre, je passe la nuit sur le qui-vive. Cependant je ne remarque rien d'hostile, et mes deux compagnons dorment profondément.

25 mars. — A cinq heures du matin, tout le monde dort encore, je sors et parcours les environs.

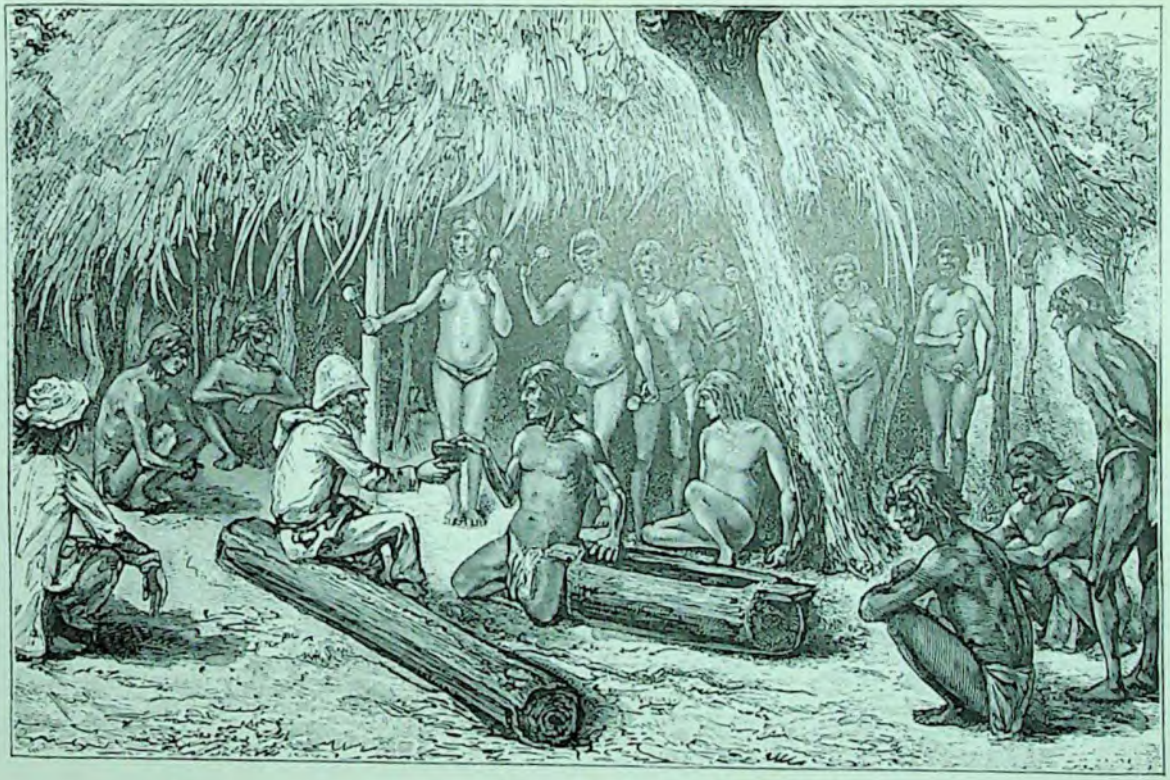
Sur une colline, à 200 mètres de Cuchara, je domine tout le village. Je vais prendre un croquis quand des Indiens s'approchent à mon insu. Le froissement des feuilles me fait retourner et j'aperçois quatre gaillards, qui regardent par-dessus mes épaules. Mon mouvement brusque les surprend au point qu'ils prennent bruyamment la fuite, mais la curiosité seule avait conduit leurs pas. Cet incident sans conséquence me montre avec quelle facilité on aurait pu m'assassiner, si on en avait eu l'intention.

Rentré au village, on m'apprend que Jarajara est parti à ma recherche. Le chef me demande où je suis allé pendant la nuit et d'où je viens? Je lui raconte la frayeur qu'ont éprouvée quatre de ses compagnons; il éclate de rire et me rassure tout à fait en disant que chez lui ses amis n'ont rien à craindre. Il montre un morceau de silex aurifère et m'en vend un morceau qui contient une pépite d'au moins

1 centimètre cube; il m'assure que l'or abonde dans cette région et que le filon se trouve dans les montagnes près du rio Conu Conuma.

Comme je lui avais demandé la veille de me procurer un guide, il m'annonce qu'un de ses parents veut bien, moyennant un coutelas, deux bouteilles de rhum, quatre colliers de perles, deux glaces et cinq cigares, me conduire jusqu'à Caranacuma, où sa tribu a passé il y a vingt lunes, en se rendant sur les frontières du Brésil, à la recherche de certaines pierres dont ils font les *rayos*, avec lesquels ils écrasent le manioc et le réduisent en farine. C'est une râpe formée par une planche rectangulaire qu'ils taillent au couteau; sur l'un des côtés, ils étendent une résine rouge nommée *cajisman*. Des fragments d'un silex jaune verdâtre sont appliqués sur cette résine chaude, les pointes en l'air. Ces petites pierres sont disposées en cercles parallèles qui ont pour centres les deux extrémités de la surface rectangulaire que recouvre la résine. Toutes les tribus sauvages se servent de râpes analogues. Caulin et Boussingault, dans un voyage d'exploration qu'ils firent en 1823 sur le rio Méta, en avaient trouvé chez les Tamas, Omoas et Corequajis établis dans les Andes, près de la source du Méta. Caulin rapporte que certains Indiens, voyageurs et fabricants, approvisionnaient autrefois ceux du Méta avec ces mêmes pierres à feu. Les Arebatos de Cuchara m'ayant affirmé qu'ils allaient les chercher eux-mêmes près du rio Conu Conuma, on peut croire que toutes ont la même origine.

Vers huit heures du matin, tout le monde est en mouvement; les hommes se présentent en costume de fête : le corps couvert de peintures au roucou, avec des graines ou de petits roseaux à la lèvre inférieure et aux oreilles, un collier en perles ou en dents de caïman, des bracelets en ficelle aux bras et aux jambes; et les femmes, les cheveux liés en arrière avec quelques plumes. Chacun a sa peinture individuelle, qui consiste en lignes de 1 centimètre environ, longitudinales et parallèles, — d'autres transversales, — des triangles sur le visage —, des figures bizarres,



La fête de la Canoa.

— des points, — des cercles, etc. Quelques-uns se masquent avec une moitié de calebasse; comme marque honorifique, le chef arbore deux grandes plumes bleues d'ara.

Les femmes d'un côté, de l'autre les hommes, arc et flèches en main, attendent le signal. Nous nous asseyons devant la case maîtresse, sur un tronc d'arbre renversé; aussitôt trois Indiens font avec leurs maracas et une sorte de tambour un bruit assourdissant, mais rythmé. Les femmes se tenant par deux, les bras enlacés sur l'épaule, se mettent à danser rapidement, tantôt en avant, tantôt en arrière; leurs compagnons sautent et tournent sur eux-mêmes. L'arc d'une main et les flèches de l'autre, ils s'approchent des groupes féminins, s'en éloignent, s'en rapprochent en tournant le dos. A ce moment s'arrête le bruit des maracas, la danse cesse, les hommes bandent leurs arcs; à un coup de tambour, toutes les flèches volent dans la même direction; ils courent les ramasser.

Entre temps, des femmes entrent dans l'ajoupa seigneurial, enlèvent la canoa contenant la liqueur fermentée et la portent sous un grand arbre. Le chef prend place en tête du vase, me fait asseoir à droite; les mâles se rangent tout autour sur deux files, et chantent, tandis qu'en arrière leurs compagnes se mettent à danser. Puis, il prend sa totuma, la plonge dans le liquide, en boit la moitié et me passe le reste : grand honneur qu'il fait à son hôte. J'éprouvais quelque répugnance en me remémorant certains préparatifs peu apétissants, mais il fallut s'exécuter et même plusieurs fois.

Sur ce, les chants s'arrêtent. La plupart, grisés par la boisson et leur musique, n'en peuvent plus; quelques-uns ronflent déjà. Le chef, un peu moins ivre, ne veut pas me laïsser partir, et prétend me faire construire une paillotte. Mais, sur la promesse que je fais de rester au retour, il me laisse libre avec mon nouveau guide.

Il est trois heures du soir, nos chevaux bien reposés marchent bon train. A la nuit tombante, nous arrivons à

la déversée de l'Erebato, où mes Indiens flèchent deux gros poissons, qu'ils font rôtir à la mode du pays.

26 mars. — En selle de bonne heure, après une pénible marche en plein soleil, au milieu de savanes immenses, nous arrivons à une lieue d'Achagua. Il est trop tard pour entrer; ce sera pour demain.

27 mars. — Ignorant les intentions, le nombre et la valeur morale des gens de céans, j'envoie Kuakajir, l'Arebato, offrir quelques présents au chef, afin d'obtenir un peu de cassave. Après deux longues heures arrive mon messager, accompagné d'un Guagnungomo plus grand, plus robuste que tous les indigènes que j'eusse encore vus. Sa barbe est rare. La teinte de sa peau très claire, le fait ressembler à un zambo, métis d'Indienne et de blanc. M'abordant avec force salutations, il me tend la main. Je lui demande en espagnol, le nom du village et si quelqu'un de ses amis voudrait m'accompagner jusqu'à la source du Caura? Et lui de se proposer aussitôt, se disant très content de me voir. « Je connais, dit-il, les hommes de ta couleur, j'en ai vu plusieurs à Demerari, ils sont bons et m'ont fait beaucoup de cadeaux; il y a peu de lunes que je suis de retour. Le chef des Guagnungomos est un vieillard et il s'attend à ma visite », dit-il. Je me mets aussitôt en marche; en quelques minutes nous atteignons Achagua, consistant en douze cases toutes délabrées, pas une n'a le toit en bon état; plusieurs familles vivent sous les arbres.

Tous se tiennent à distance, et si j'approche d'une personne du sexe, les hommes lui font signe de s'éloigner; ils semblent redouter ma présence. En vain je m'efforce à montrer la pureté de mes intentions; en vain, j'envoie un collier et un miroir à une des épouses du chef, elle refuse, ne veut pas même y toucher, mais je remarque que ces objets lui font envie. Moi, de présenter alors ces objets au seigneur et maître, en lui faisant signe de les remettre à sa légitime; il fait un signe affirmatif, les prend et les garde, s'attache le collier, se fait risette, se mire dans la

glace qu'il retourne en tous sens, cherchant la figure que reflètent ses grimaces. Cette naïveté me fait rire à mon tour, mais, craignant d'avoir été désagréable, je montre un collier, et, le prenant par la main, je l'entraîne jusque vers sa moitié qui accepte l'objet, mais reste assise sans faire le moindre mouvement. Jarajara s'avance et me dit de tenir les distances : les maris férocement jaloux trouvent mes façons d'agir par trop libres. Donc, je ne m'occupe plus que des hommes, auxquels je fais verser du tafia.

Ces Indiens sont assez grands, plusieurs ont quelque barbe, le teint semble plus clair, la physionomie, plus sauvage que celle des indigènes précédemment rencontrés, est plus régulière, les yeux sont moins bridés, les pommettes moins saillantes. Plus grandes que les autres sauvagesses, les femmes ont les cheveux non moins désordonnés, le corps non moins sale, à peine couvert par un guayuco en fibres grossières. Portant un costume également simple, les mâles ont le cou chargé de colliers composés de graines, perles et dents d'animaux; les membres ornés de bracelets et chevillets en cheveux. Les tatouages au roucou n'embellissent que le visage et les jambes, aucune peinture ne se montre sur le buste.

Quelques poteries, de grandes calebasses servent de cruches, les hamacs sont aussi petits que ceux des Arebatos.

Ces Guagnungomos descendent quelquefois le Caura jusqu'au saut du Para; ils se sont même risqués jusqu'à la Urbana, sur l'Orénoque, il y a quelques années, échangeant la sarrapia et du caoutchouc contre des perles, des machettes et des eustaches.

Pour m'accompagner jusqu'à Conu Conuma, le guide me demande un prix exorbitant, à savoir : tafia, perles et couteaux, une grande mesure de tabac, beaucoup plus que je ne puis livrer. Il accepte néanmoins une hache, cinq colliers de perles, deux miroirs, dix cigares, deux bouteilles de rhum, et les exige avant le départ.

Après le premier repas, vers deux heures de l'après-

midi, je quitte Achagua et continue ma route au sud. Le guide me fait abandonner la rivière. Nous approchons de collines dont la direction est sud-sud-est.

Je m'aperçois que mon guide dernier venu fouille partout en pansant les chevaux, renverse les selles, semble jouer au maladroit, et je soupçonne avoir affaire à un fripon. Tandis qu'assis autour du feu, nous mangeons un morceau de viande séchée au soleil, le Guagnungomo pose pour l'excentrique, et trouvant mon casque à son goût, il le chausse, en fait parade, prétend qu'il me donnera un sien chapeau en échange. Ma carabine le tente également, il en voudrait la pareille, se met en devoir d'essayer mes bottes. Chez un autre, j'eusse pris ce manège pour de l'enfantillage, mais des soupçons me viennent sur le compte de ce grand voyageur et je me prends à croire que le paroissien est un de ces nomades dont la vie se passe à voler, piller et assassiner. J'accroche mon casque à une branche et m'étends dans mon hamac, la carabine à portée du bras. Mais j'éprouve de l'inquiétude et ne peux dormir. Cependant je m'assoupis; le Guagnungomo, me croyant profondément endormi, se lève sans bruit, se saisit de mon casque et approche. Sauter à bas, tirer mon révolver de la ceinture, arracher le casque et envoyer le drôle rouler sur le sol, c'est l'affaire d'un instant. Éveillés par le bruit de la lutte, les trois autres Indiens se rangent aussitôt de mon côté. Le Guagnumgomo se relève tout honteux, se dit très honnête et n'avoir aucune intention mauvaise. Je l'envoie se coucher et, pour plus de précaution, je garde ma carabine dans le hamac.

28 mars. — Ce matin, mon guide semble plus docile, s'empresse à seller les chevaux et proteste de son dévouement. Il demande un bout de cigare, j'en donne un à chacun et nous nous aroutons gaiement, ayant presque oublié l'incident de la nuit passée.

Encore une pénible marche, sous un soleil brûlant. La plaine n'a que peu d'arbres, l'ombrage est insuffisant. Vers quatre heures du soir, nous approchons d'un endroit

marécageux, un ruisseau et un morichal barrent le passage; nous rétrogradons du côté de la montagne, où nous

Chaffanjon corrige le Guagnungomo.

arrivons à la nuit tombante. Nous campons près d'un ruisseau. Pendant que je relève mes notes, mes Indiens préparent le repas; le Guagnungomo, qui est allé au cours d'eau, revient précipitamment, apportant deux poissons qu'il a fléchés, et dit avoir vu des pécaris; je prends

aussitôt ma carabine et, guidé par lui, je tue un de ces animaux. Nous faisons un véritable festin, la sauvagine est trouvée excellente.

29 mars. — Dès l'aube, nous marchons et passons la montagne. A dix heures, nous atteignons le rio Carana Curi, que nous remontons sur un parcours de 2 kilomètres; puis, nous apercevons Carana Cuna sur un joli plateau. Les cases sont rondes, la toiture que forment des feuilles du moriché et des herbes fines est supportée par deux piquets et descend jusqu'à 1 m. 50 du sol. Des feuilles imbriquées et cousues par le pétiole constituent les cloisons. Le village se compose de 15 paillottes, que se répartissent cent vingt habitants environ.

Ces Indiens ont les mêmes caractères anthropologiques que ceux d'Achagua. Ils portent dans la cloison médiane du nez un roseau long de 8 à 10 centimètres, insèrent dans la lèvre inférieure une dent ou une griffe, s'introduisent dans les lobes de l'oreille un roseau de 20 à 23 centimètres, emplumé aux extrémités. Tous portent une couronne de palmes tressées, pointes en l'air, y plaquent à l'avant deux ou trois plumes à couleurs vives. Au poignet et au bras, ils portent un bracelet de cheveux garni de petites monnaies. L'une d'elles, appartenant à un vieillard, se trouve être une pièce française de 50 centimes, au millésime 1856.

Ils ne vivent guère que de pêche, la rivière leur fournit du poisson en abondance et le Caura n'est pas loin. Ils ne cultivent ni maïs, ni manioc, ni canne à sucre; mais recueillent quelques racines et fruits sauvages. Nomadisant pendant la majeure partie de l'année, ils ne rentrent au village que pour la saison chaude, époque la plus favorable à la pêche.

Pour gagner leurs bonnes grâces, je fais présent de cigares et de tafia au chef, et de perles aux dames. Ma présence excite la curiosité; la timidité habituelle aux Indiens un peu civilisés fait place à de l'audace. Les femmes fouillent mes poches, les hommes se gèrent en maîtres de

mon cheval, qu'ils tirent par la bride. Pour ne pas être dévalisé, je place mes selles et mes bagages dans le gourbi du cacique; mes deux Ariguas ont grand'peine à empêcher qu'on se partage nos effets. Devant mes refus réitérés, les gens se calment peu à peu et finalement ne réclament plus rien. Je passe la soirée à visiter les cases et à troquer quelques bibelots d'ethnographie contre des couteaux, des perles et des miroirs qui leur font particulièrement plaisir. Je demande d'où provient le silex de leurs râpes? Tous répondent invariablement qu'ils n'en savent rien. Le tafia agit sur mes pauvres sauvages; et le chef surtout m'obsède pour en avoir encore. Moyennant une bouteille de rhum, il promet de faire danser toute la tribu, comme en un jour de fête.

Le soir, quand la réjouissance allait commencer, je m'aperçois que le guide pris à Cachara a disparu. Kuakajir le cherche en vain.

La *danse du Feu* est on ne peut plus curieuse. On allume quatre foyers aux angles et un plus grand au centre d'un vaste carré. Les maracas partent avec un bruit assourdissant. Les hommes s'assemblent, tenant en main un bois flambant; chacun danse isolément et trace des cercles lumineux autour de soi. A un moment donné, ils se mettent tous à la file indienne et tournent autour des brasiers, pendant que les femmes, se tenant par la main, exécutent une ronde échevelée autour du feu central. Le capitan se mêle alors à la sarabande avec une gravité comique; les guerriers le suivent à la queue leu leu et les épouses après. Comme dernière figure, les mâles sautent par-dessus les brandons, mais les personnes du sexe n'en ont pas le droit, elles sautillent en tournant le dos à la flamme.

A deux reprises, je distribue du tafia, mais les danseurs en veulent encore. Source tarie. Le chef n'en croit rien, et veut visiter mes bagages. Je refuse d'abord; mais, voyant que la résistance serait inutile, je cède et il se tient pour satisfait.

Cependant, la sarabande se prolonge pendant la majeure

partie de la nuit. Deux femmes, grisées par l'alcool et la danse, tombent exténuées. On les emporte et chacun se retire dans sa chacunière ou couche sur place.

30 mars. — Le guide déserteur n'est pas de retour, il est sans doute retourné chez lui. Cependant cette disparition subite me donne à penser. Mes deux Ariguas s'enquièrent auprès des indigènes, n'obtiennent aucun renseignement. Je passe la journée à attendre et à étudier les environs. Le système orographique de la région continue celui de l'Orénoque. Les plaines sont formées par des dépôts d'alluvion et de sable assez grossier; en maints endroits on rencontre des galets en véritables mamelons déposés par les courants ou par les glaciers. Cependant cette dernière hypothèse me paraît risquée : les galets, formant masse plus ou moins concrète, ne rappellent en rien les moraines ordinaires. De même que sur les bords de l'Orénoque, les roches basses des collines sont striées sur une grande longueur.

L'Arebato que j'ai envoyé à la découverte revient le soir en disant avoir trouvé l'emplacement d'un village indien et se rappeler l'endroit où il a vu enterrer plusieurs Guagnungomos il y a quelques lunes. Je renvoie l'excursion au lendemain.

31 mars. — A huit heures du matin, nos chevaux sont sellés; quelques Guagnungomos veulent nous accompagner, mais je leur fais entendre que je connais la route. Nous continuons au sud en obliquant à l'est et, après huit heures de marche, nous arrivons à une butte boisée, non loin de l'ancien hameau indiqué par Kuakajir. Malgré la chaleur accablante, nous allons à la recherche des sépultures. Sous des bois charbonnés et de la pierraille calcinée, l'Indien reconnaît les tombes; j'en compte six, à 50 ou 60 centimètres de distance les unes des autres. Fouiller les sépultures est une opération dangereuse. Ne voulant pas être surpris, je place mes deux Ariguas en sentinelle aux extrémités de la colline; je cache dans les

J'envoie une balle au traître, qui tombe raide mort.

grandes herbes mon cheval et l'âne chargé des bagages, et, me faisant aider par Kuakajir, je commence à fouir, armé d'un coutelas en guise de pioche. A 30 centimètres, je trouve un squelette que j'arrache pièce à pièce. Il est couché sur le flanc droit, les bras croisés sur la poitrine, les jambes ramassées, face en l'air.

Satisfait de la trouvaille, je vais entreprendre une seconde fouille, mais à peine ai-je enlevé quelques poignées de terre, que des flèches en grêle s'abattent autour de nous. Kuakajir pousse un cri et tombe foudroyé par une flèche empoisonnée qu'il a reçue près de la clavicule gauche; j'ai été aussi atteint, mais le casque m'a protégé et la flèche a glissé sans égratigner. A vingt pas environ, mon déserteur, à la tête d'une troupe de sauvages, m'envoie une deuxième flèche; je me rejette précipitamment derrière un roc et j'évite le trait assassin. Saisissant vivement la carabine que j'avais mise à portée, j'envoie une balle au traître, qui tombe raide mort.

A peine mon arme est-elle rechargée que les assaillants ont déjà disparu; je me dirige vers le cheval et l'âne : ils ont été enlevés. Revenant alors sur le théâtre de la lutte et contemplant les deux cadavres, je comprends que je suis tombé dans un guet-apens. Je me crois perdu, mais je vendrai chèrement ma vie.

Plongé en de tristes réflexions, j'entends tout à coup une voix, celle de Tapachire, qui, surpris par la détonation et ayant aperçu Jarajara poursuivi et fuyant à toute bride, avait lui aussi cherché mon cheval. Ne l'ayant pas trouvé, il venait moins pour me défendre que pour se faire protéger.

Je lui montre le corps de notre malheureux compagnon et celui du traître. Il arrache aussitôt la flèche de la blessure, retourne Kuakajir, lui souffle dans la bouche et lui presse le ventre à plusieurs reprises; le prenant ensuite par-dessous les bras, il le traîne et le place contre une pierre, le visage tourné à l'est.

La position était critique, il fallait prendre une décision. Lutter paraissait chose difficile, vu le nombre de nos

ennemis, et ils ne tarderaient pas à revenir à la charge. Tapachire me conduit en dissimulant nos traces dans un morichal, qu'il avait remarqué à quelque distance. Blottis dans les herbages, cachés dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous attendons l'obscurité.

Les Indiens, revenus de leur surprise, arrivent en poussant des cris, ils sont une bonne trentaine. Mon cheval et l'âne sont entre leurs mains. Malgré la bonne envie que j'ai de descendre quelques-uns de ces misérables, je crains d'être accablé par le nombre. Ils me croient seul, cela les enhardit. Jusqu'à la nuit noire, nos ennemis rôdent autour du marais; alors seulement ils se décident à partir, les uns après les autres.

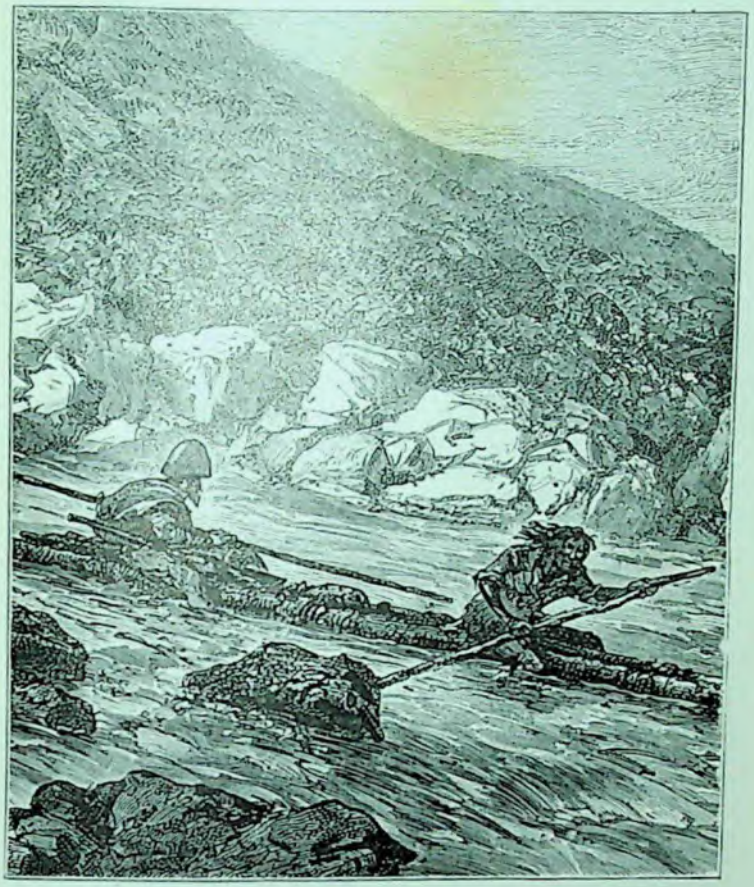
Tapachire se glisse à travers les roseaux et va en reconnaissance. Après quelques minutes, qui me paraissent un siècle, il revient, dit le chemin libre : il faut filer et vite.

Le séjour dans l'eau m'a glacé, les moustiques se sont repus de mon sang, j'ai le visage et les mains en feu, mais la crainte d'être surpris et l'instinct de la conservation me raniment, nous marchons. Je suis obligé de quitter mes souliers, qui me font horriblement souffrir; quant aux blessures des pierres et des épines, je ne les sens pas. Chaque arbre paraît un ennemi, et, à chaque instant, il me semble entendre les flèches siffler. Toute la nuit, nous allons à l'aventure.

1er *avril.* — Le jour apparaît et ma peur se dissipe avec l'obscurité. Je consulte la boussole, et nous prenons la direction O. vers la rivière, où nous arrivons à midi. Nous la saluons comme une libératrice; mais offrira-t-elle une voie possible? Pas un canot!

Heureusement Tapachire a conservé son coutelas; le mien est resté à côté du pauvre Kuakajir. Il faut à tout prix quitter ces lieux inhospitaliers, sinon les assassins nous feront payer cher la mort de leur complice. Deux troncs d'arbres morts, que nous lions ensemble avec des lianes et que nous jetons dans la rivière, nous font un radeau que nous montons aussitôt.

Le courant, très fort, nous entraîne rapidement. Tapachire en avant, une longue perche à la main, conduit le frêle



Sur le radeau.

esquif à travers les nombreuses roches; je me tiens en arrière, gouvernant de mon mieux avec une branche. Plusieurs fois, nous sommes jetés à l'eau contre les pierres; heureusement la rivière n'est pas profonde, et nous en sommes quittes pour un bain froid. A la nuit, nous sommes

déjà loin du point de départ. Ne voulant pas coucher dans la forêt, nous nous installons sur quelques pierres, au milieu du torrent. La fatigue nous a éreintés, bientôt nous dormons profondément.

2 avril. — Le soleil qui paraît à l'horizon nous réveille; je me sens assez dispos, sauf de violents tiraillements à l'estomac. Le gibier serait abondant, mais, en faisant feu, je craindrais d'attirer l'attention des sauvages.

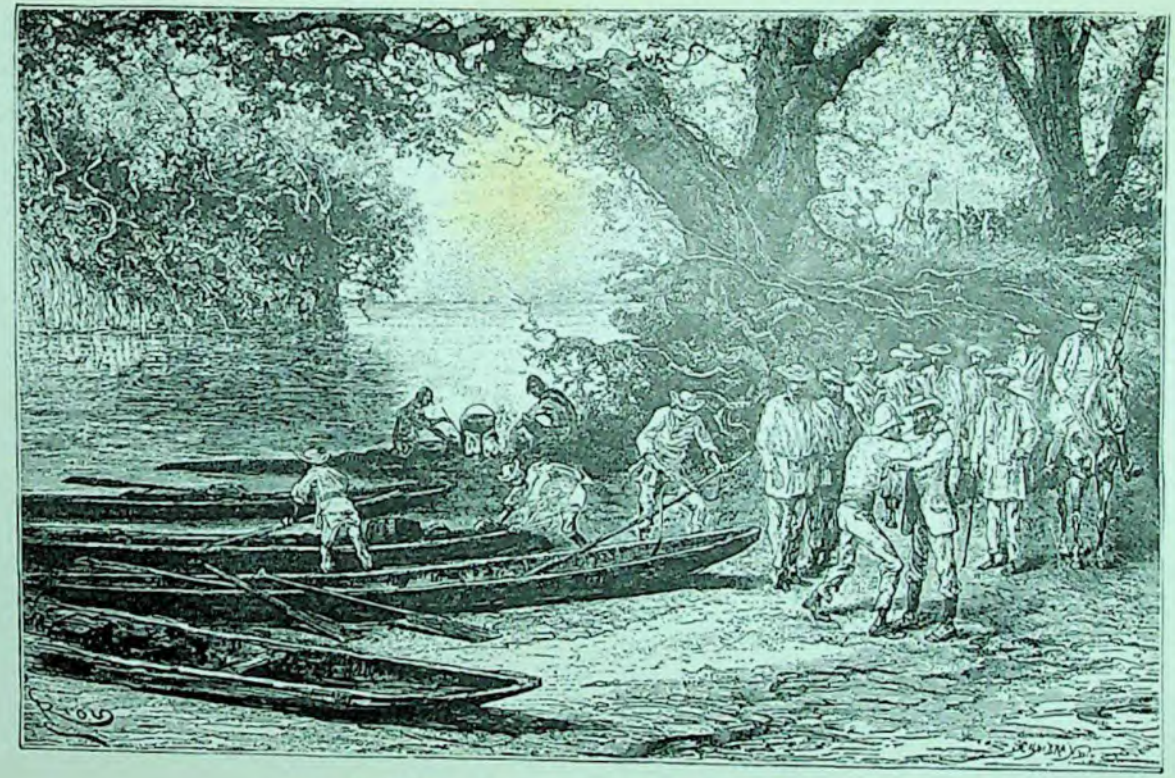
Dévalant toute la journée, nous rencontrons sur la rive gauche l'Erébato, dont l'embouchure est tellement empierrée qu'on ne pourrait traverser, même avec un petit canot, le saut de Cunero, large de 300 mètres et plus.

Le soir, nous arrivons près d'Achagua; Tapachire va raconter notre aventure au village et rapporte du poisson rôti qui, tout gâté qu'il est, nous paraît excellent. Pour une curiare, nous donnons au chef le coutelas de Tapachire, un coutelet, et un morceau d'étoffe avec un collier; nous n'avons pas autre chose. Profitant de quelques heures de jour, nous poussons notre embarcation dans la rivière et filons rapidement avec le courant. Tantôt ramant, tantôt nous laissant porter par le flot, nous approchons des cerros Para. Le lendemain, à dix heures, nous abordons à l'île de même nom. Nous hissons sur la plage notre canot, que nous traînons au-dessus du saut.

La rivière cascade de chaque côté de l'île; le bras Erébato sur la rive gauche a 60 mètres environ, le bras du Caura 80 mètres de large, et la chute près de 20 mètres en hauteur.

Le soir, nous arrivons à Cuchara, où les Arebatos nous reçoivent fort bien, et nous cèdent quelques provisions contre deux pécaris que j'ai tués en route.

5 avril. — Nous rencontrons les deux ratchs de Turapia et de Pescador, près de l'embouchure du Nichare; là, nous sommes obligés de traîner notre curiare pendant plus de 200 mètres. Le soir, nous abordons à Cangreo; je tue un singe, que nous mangeons rôti sur la braise.



En quelques instants, je suis dans les bras du général.

6 avril. — Après Cangreo, nous entrons dans une série de rapides; sur un parcours très étendu, la rivière s'encombre de grosses pierres, rendant la navigation impossible; seules les petites curiares peuvent circuler dans ce dédale de rochers. Le raudal près de la grande île de Chaparro doit son nom à un rocher très élevé couvert de ces arbres. Au portage de Piritu, nous faisons halte avant de nous charger du canot, et profitons de l'occasion pour chasser.

Ici se trouvait un ancien village d'Inaos; Tapachire me montre au pied d'un arbre un cailloutis en tas que je reconnais pour une sépulture, et, m'aidant d'un caillou pointu, je découvre un squelette. Le crâne est petit et en bon état, mais les os sont si friables qu'il me faut les abandonner.

7 avril. — Pénible journée, à chaque instant il faut traîner le bateau. Nous passons successivement les sauts de Toro, Peña Negra et de Mura, où nous arrivons harassés de fatigue. Bonne pêche. Mon Indien s'est fait un arc avec une branche d'arbre, a tressé une corde en fibres de palme. Il tue plusieurs poissons, qu'il fait rôtir.

8 avril. — En route de bonne heure. Le rayol de Vrission est traversé sans difficulté, et à midi nous abordons celui de Temblador. A un détour que fait la rivière, j'aperçois tout à coup quatre barques et des hommes couchés sous de grands arbres. Au même instant éclatent plusieurs coups de fusil, les chapeaux s'agitent, et je reconnais Oublion et les soldats du gouverneur du Caura. En quelques minutes, je suis sur la plage et dans les bras du général, qui me croyait assassiné. Jarajara, mon Arigua, est dans le groupe; il avait pu s'échapper à cheval et arriver à San Pedro, où Gonzalès Gil avait aussitôt envoyé quelques hommes à ma recherche. Le général Oublion avait tenu à venir lui-même et châtier les assassins, s'il ne me retrouvait pas.

On fête mon retour, on se fait raconter mon aventure; tous me choient, ces braves gens m'apportent ce qu'ils ont de meilleur; je fais, je crois, le meilleur repas de ma vie : du cerf rôti, du poisson et de l'eau claire.

A trois heures, escorté par quatre barques, nous filons sur Aripao, où nous arrivons à six heures du soir. Le gouverneur y était resté pour réunir et armer des hommes; il fut heureusement surpris de mon retour. « Jamais, me dit-il, en me pressant dans ses bras, je n'ai eu tant peur! J'ai vu le feu bien des fois, j'ai vu tomber plusieurs compagnons, mais la perte d'un Français, que le gouvernement m'avait recommandé, m'avait tellement secoué que j'ai pensé en devenir fou! »

Avec de tels amis on ne craint rien, pensai-je, on peut tout entreprendre et tout réussir!

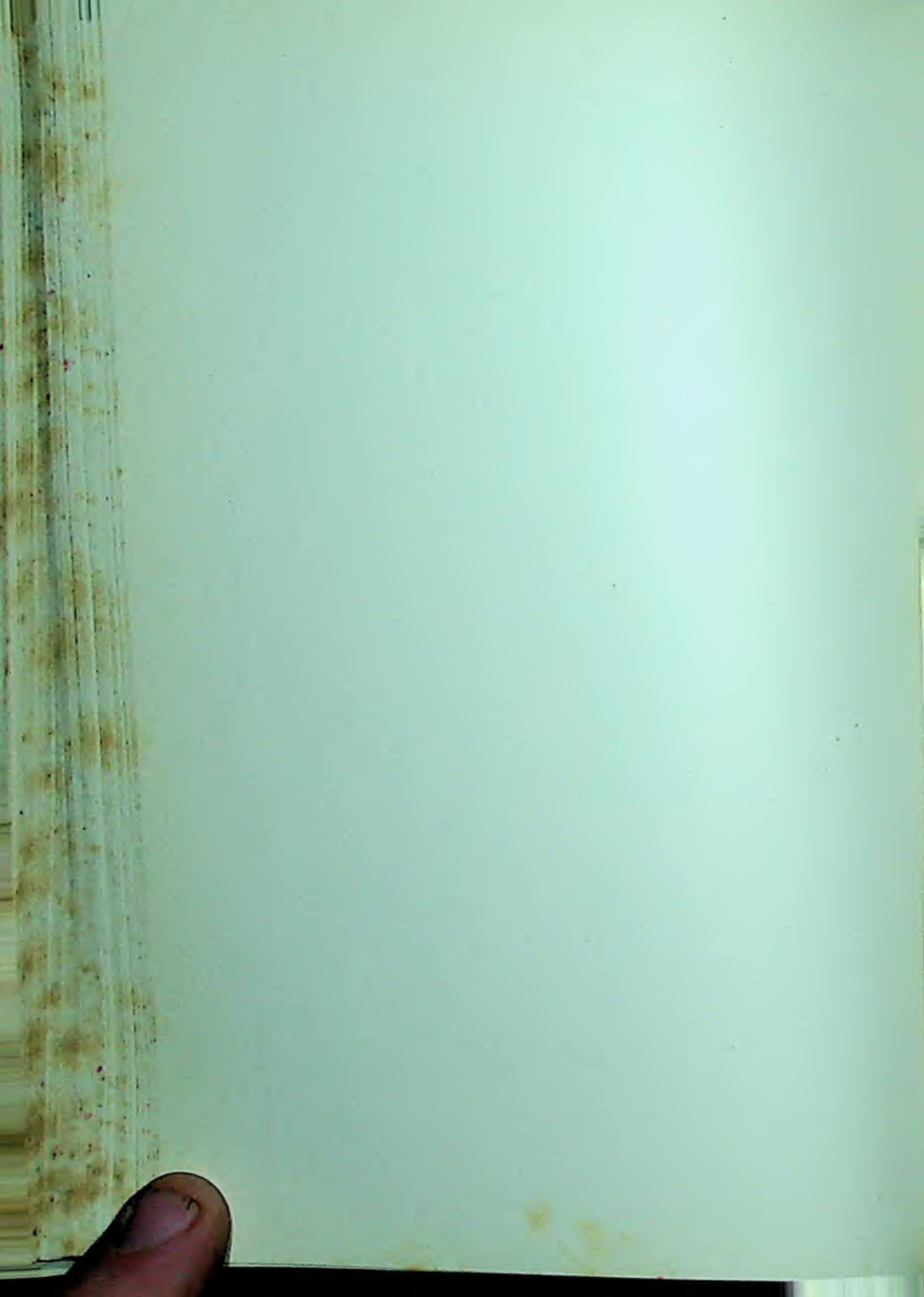
Aripao ressemble à Maripao. Ses habitants ne sont pas moins abâtardis, pas moins chétifs et malingres.

9 avril. — A sept heures du matin, nous montons en barque et suivons le cours merveilleux du Caura, que j'ai tout loisir d'admirer. Nous dépassons à neuf heures le port de Maripao et à dix heures et demie nous touchons à San Isidro, où je me procure un autre cheval; à deux heures, nous prenons la direction de Culata.

A quatre heures, nous arrivons à El Benco, emplacement d'un ancien village de Panarés. Quelques pierres indiquent des tombes, que je me mets en devoir de fouiller aussitôt. A 20 centimètres de profondeur, je découvre plusieurs squelettes ayant tous même position, mais si friables que je ne peux emporter qu'un crâne.

Le Panaré mort est par ses proches mis dans un panier, la tête sur les genoux et les mains autour des jambes repliées. Un trou est creusé pour la corbeille, que l'on recouvre d'une légère couche de terre. On met au-dessus, soit une pierre, soit une carapace de tortue, ou tout simplement deux ou trois morceaux de bois. Les mains du squelette tiennent un petit vase effondré, ayant à chaque côté deux figurines humaines et deux anses percées de trous. Contents de la trouvaille, nous arrivons vers trois heures du soir à la Culata, hatte du général Crespo.

Le hatte du général Crespo.



10 avril. — Couchés près du corral qui enclôt quelques centaines de bestiaux, nous sommes éveillés dès trois heures, à l'aube, par les domestiques qui viennent faire teter les veaux et traire les vaches. Les vaches sont d'un côté, les petits de l'autre, enfermés dans deux enceintes construites avec d'énormes pieux. Deux enfants, placés à la porte, dévisagent les veaux dont chacun a son nom; ces gentils animaux attendent qu'on les appelle, et gambadent aussitôt vers leurs mères, qui se mettent généralement à la même place. Quand ils ont assouvi leur première faim, un homme leur attache la tête à une patte antérieure de la vache, qu'il se met à traire, puis délie les veaux qui s'emparent du reste. Cette opération dure jusqu'à six heures du matin. Le lait emporté dans des outres est aussitôt employé en fromage. Pour 100 litres on met un demi-litre de présure et presque immédiatement le lait caille. Les fromages ronds ou carrés pèsent de 15 à 20 kilogrammes.

A sept heures, nos chevaux sont sellés et nous prenons la route de las Bonitas, où nous arrivons à huit heures du soir, après avoir repassé le rio Tucuragua, au même point que la première fois.

CHAPITRE IX

De las Bonitas à Caïcara. — Cabruta. — Idole. — Capuchino. — L'Apure. — Encaramado. — Plages de la Manteca. — Tortuga. — Buena Vista. — Les tortues envahissent les plages de l'Orénoque. — La ponte. — Récolte des œufs. — Fabrication de la *manteca*. — La Urbana. — Les cerros Baraguan. — Les pécaris. — Caño Mina. — Caripo. — Les Yaruros. — Les Mopayos. — Plages de Pararuma. — Le rio Parguaza. — Le village indien. — Caribeu. — Passage du raudal. — Le Meta. — Le Chubasco. — Retour à Bolivar.

11-13 avril. — Pendant mon absence, mes hommes ont chassé et pêché, mais je trouve Fabre assez gravement malade. Je voudrais le laisser à las Bonitas, où il serait bien soigné, mais il préfère retourner à Caïcara, afin de redescendre à Bolivar en profitant d'une occasion.

Nous partons en compagnie du général Oublion, qui veut aller voir aux plages de Buena Vista, comment on récolte les œufs de tortue.

Aucun incident jusqu'à Caïcara, où nous arrivons le 13, à neuf heures du matin. Là, je fais transporter mon malade dans la demeure d'un sien ami et, ayant pris quelques mesures pour son rapatriement, nous repartons.

Après deux heures de navigation, nous arrivons à Cabruta, au pied d'une chaîne granitique, sur la rive droite, à l'est et en face de Caïcara. Le village, de 54 feux, possède 380 habitants, qui se livrent tous à l'élève des bestiaux

et appartiennent à la race désignée sous le nom de *llaneros*, ou hommes de la plaine. Descendants de métis, ils ont tous le teint blanc. Très peu de mulâtres se trouvent mélangés à cette population courageuse et active.

Au pied de la montagne, à 1 kilomètre de Cabruta, se trouvait jadis un bourg populeux de Guamos. Quelques cases s'y voient encore, mais vides pour la plupart; les hommes ont quitté pour ne revenir qu'en juin. Plusieurs infirmes sont restés; on les a confiés à des jeunes gens qui chassent et pêchent pour les nourrir.

Les Guamos formaient autrefois, sur les bords de l'Apure, une tribu nombreuse réduite maintenant à quelques familles errantes et misérables; débris qui disparaîtront avant peu. Ces Indiens abandonnent leur hameau au commencement de la saison sèche, remontent les rivières, vivent de chasse et de pêche, ne reviennent qu'aux pluies. Ils émigrent pour échapper à la tyrannie des autorités locales. Y a-t-il quelques corvées à faire? des cases à construire? Chacun les commande au travail, et souvent ne paye qu'en bourrades. Mais cet état de choses changera. Le gouvernement ayant enfin compris que les aborigènes pourraient lui rendre de précieux services, a donné des ordres pour leur faciliter les moyens de se constituer en village.

Un Cabrutais m'offre une figurine de divinité. Elle a été trouvée, avec plusieurs autres, dans des urnes à ossements que l'on a découvertes en creusant l'enceinte du cimetière actuel, qui est situé en arrière du bourg. D'autres statuettes de même genre ont été recueillies par les enfants, qui les ont cassées ou perdues. Ces petits dieux en terre cuite, d'une forme particulière, ressemblent à ceux que l'on trouve dans les urnes funéraires du Vénézuéla nord, Maracaï, Caracas et autres lieux. Leur présence sur les bords de l'Orénoque prouve que ces tribus appartenaient à la même famille ou à la même religion.

14 avril. — A quelques kilomètres de Cabruta, sur la rive droite, s'élève l'ancienne mission de Capuchino, dont il

ne subsiste que quelques huttes. Deux familles y élèvent des bestiaux.

En face et à l'ouest de Capuchino, l'Apurito, bras de l'Apure, verse ses eaux dans l'Orénoque. Jusqu'à ce point, la direction du fleuve avait couru généralement de l'est à l'ouest, maintenant nous tournons brusquement au sud. Sur une étendue de trente lieues et plus, la rive gauche basse, marécageuse, entrecoupée de nombreux canaux reliant les rivières qui descendent des Andes, forme un immense delta, dont les deux branches latérales sont au nord l'Apurito et au sud l'Arauca. Le triangle contient de grandes lagunes et le lac Cabullaro, long de trois lieues au moins, large de deux. Sur la rive droite, l'île Agujerito, haute mais étroite, s'étend de l'embouchure du rio Apurito au rio Apure, rive gauche. En arrière, deux crêtes coniques, nues et peu élevées, surgissent au milieu de la plaine. Les cerros Agujerito appartiennent au système que l'on rencontre plus bas.

L'Apure, aux eaux profondes et blanchâtres, a creusé dans un puissant dépôt d'alluvions son lit tortueux; ses bords se peuplent de gibier et les caïmans y pullulent. En face, l'Orénoque s'élargit, et mesure près de 3 kilomètres.

L'île Verija de Mone, en partie formée par des roches et par des argiles bleues, très dures par places, s'est couverte de forêts impénétrables.

Un peu plus au sud, l'île Pajaral consiste en grande partie en strates appartenant à la chaîne de l'Encaramado, qui s'étend jusqu'au rio Concepcion. Ces montagnes hautes, sylvestres, ont à leur sommet des pierres bizarres, qui leur donnent un aspect fantastique. Dans ce massif, les Indiens avaient autrefois un important établissement. Faute de guide, je ne puis y pénétrer; d'ailleurs, j'ai hâte d'arriver à Méta. En face de ce pâté, des roches semblables à des blocs erratiques sont disposées le long de la rive droite. Quelques-unes, placées les unes sur les autres, se tiennent en équilibre comme par magie. De nombreuses inscriptions prétendent immortaliser les mercantis qui y ont

gravé leur nom avec la pointe d'un couteau. Au sud de l'île Pajaral, trois îlots boisés cachent la vue du fleuve : ce sont Encamarado, sur la rive droite; Orichuna, au milieu; enfin, au sud-ouest, en face du rio Guaipire, apparaissent les débris de l'île Guaipire, que le flot a presque rasée. Nous nous installons au bec; en quelques minutes nous trouvons notre dîner : deux canards et une douzaine de ramiers.

15 avril. — Nous rencontrons au plus fort du courant la Piedra del Zamuro, roche dont les pointes, submergées en partie, sont très dangereuses. A quelques centaines de mètres, l'île del Zamuro a les parties sud et ouest rongées; le flot qui portait à droite, il y a quelques années, sur une étendue considérable, batture maintenant à gauche, emportant les berges. A chaque instant, on voit quelque arbre entraîné.

Sur la rive droite, Casimirito, grande île peuplée de jaguars et de singes hurlants, cache le bec du rio Concepcion. Tous les ans, des tribus indiennes y viennent pêcher la tortue et plusieurs cabanes en ramée montrent qu'ils ont passé par là.

Deux singes tués au débarqué nous font un excellent repas.

Le rio Cabullare, en face, est fréquenté par les pêcheurs. Ils sont déjà partis, mais ils devaient être nombreux : je compte 16 huttes-abris et j'aperçois des séchoirs à poissons et force caparaces de tortues.

Au sud de Casimirito, le fleuve change encore de direction; de l'Apurito au rio Tortuga, il court du sud-sud-ouest au nord-nord-ouest; maintenant il reprend la direction est-ouest. Le rio Tortuga est caché par de vastes plages sablonneuses, où des chéloniens en quantité viennent pondre leurs œufs. Mes hommes en rapportent bientôt quelques centaines. Ces œufs, gros comme ceux des poules, sont ronds et recouverts d'une pellicule molle; le jaune occupe plus des trois quarts de la masse.

En quelques instants, nous atteignons trois îles en cha-

pelet : Ceiba et Cururuparo, assez petites, — Estellero, plus grande, très boisée, dont l'intérieur est à peu près impénétrable. La nuit, nous campons sur la rive.

16 avril. — Sur la rive droite, l'île Posso Redondo, très élevée et très boisée. Les plages de sablon fourmillent de caïmans qui fuient à notre approche. Je me passe la fantaisie de remonter à pied, et tue trois de ces monstres; cinq regagnent le fleuve. Le lit s'élargit ensuite, des bancs arénacés forment sur la rive droite de véritables îles, qu'un canal étroit sépare de la terre ferme. Cette localité est connue sous le nom de Plage de la Manteca.

A deux heures, nous débarquons à la Buena Vista, îlot qu'entourent des apports sableux, longs d'une lieue sur un kilomètre de large. Une sorte de village s'y est formé: deux cents personnes environ, venues de tous les points de l'Orénoque et de l'Apure, récoltent les œufs, pour en faire de l'huile.

Les tortues *podocnemis Dumerilianus* fréquentent tout l'Orénoque, mais ici leur nombre est énorme. La nature semble avoir disposé cet endroit à leur intention. Depuis l'embouchure du Cabullare les rives ont changé complètement d'aspect. Le fleuve, très élargi, est parsemé d'étales à sable très fin qui convient merveilleusement à l'incubation des œufs. Dès février, les tortues par milliers se mettent en observation sur le bord, parcourent les plages comme pour rechercher un endroit propice. Dans les premiers jours de mars, quelques-unes commencent à pondre; elles creusent un trou profond de 60 à 70 centimètres, y déposent chacune de 80 à 100 œufs. La ponte générale ne commence guère avant le 20 mars et dure de quinze à vingt jours; la ponte tardive se prolonge jusqu'en mai.

Les naturels m'avaient raconté des choses extraordinaires; mais, ne voulant relater que des faits exacts, je prends mes dispositions pour étudier ces animaux bizarres. Caché derrière un repli du sol, roulé dans ma couverture

Une colonne de tortues s'avançant sur la plage.

et assez près du bord, je passe la nuit en observation. Un peu après la tombée de la nuit, quelques chéloniens apparaissent, se dressent sur leurs pattes antérieures et, le cou tendu, restent immobiles pendant près d'une demi-heure. Petit à petit, ils avancent avec précaution, puis, rassurés, ils parcourent la plage en tous sens. Ce manège dure jusqu'à minuit; alors la plupart rentrent à l'eau, les autres se placent en sentinelles et restent sans mouvement pendant près de deux heures. Le métis qui m'accompagne montre la Croix du Sud en disant que les tortues viendront pondre lorsque les quatre étoiles formeront exactement la croix, c'est-à-dire lorsqu'elle sera perpendiculaire à l'horizon. Bizarre coïncidence! Vers deux heures et demie de matin, il me fait signe et, sortant à demi de notre cachette, j'aperçois à cent mètres environ une véritable colonne. Elles se pressent, se bousculent, se dispersent dans tous les sens, creusent avec une ardeur extraordinaire, déposent leurs œufs, les recouvrent avec grand soin, s'appliquent à dissimuler le nid en le recouvrant d'arène.

A un moment donné, nous nous précipitons sur elles, et mon compagnon, à l'aide d'un bâton, retourne les plus grosses sur le dos. Notre brusque apparition jette l'épouvante au milieu de la bande, qui s'enfuit précipitamment; leur nombre s'élevait certainement à plus de cinq cents. Notre chasse nous procure trois exemplaires, dont l'un d'un poids et d'une dimension vraiment extraordinaires; la carapace n'a pas moins de 70 centimètres de long sur 60 de large, le poids dépasse 30 kilogrammes.

Pendant la grande ponte, elles arrivent de tous côtés en si grand nombre que les plages sont couvertes; il serait alors impossible et même dangereux de s'y aventurer.

17 avril. — A peine revenu de notre expédition nocturne, j'assiste à la récolte des œufs et à la préparation de l'huile. Les naturels, réunis en groupes, ouvrent dans la plage une tranchée qui a de 70 à 80 centimètres de profondeur. La moitié d'un plastron sert de pelle. Afin que

le sable ne retombe pas au fur et à mesure qu'ils fouissent, ils plantent horizontalement dans les parois des fragments de carapaces. La tranchée continue régulièrement; les œufs, formant lit sur 15 ou 20 centimètres d'épaisseur et 70 centimètres environ de profondeur, sont recueillis et entassés dans un canot solidement fixé par quatre piquets. Sur deux traverses on place, pour l'emplir, une sorte de corbeille à mailles assez larges. Un homme, ayant à chaque main des petits bois appointés, frappe sur les œufs, qui se vident aussitôt; un aide verse de l'eau qui entraîne le jaune. Le canot ainsi rempli, on laisse reposer la masse pendant une heure environ. La graisse ou *manteca* qui surnage est enlevée avec une écumoire et mise dans un grand chaudron, qu'on met à chauffer. Elle reste blanche assez longtemps, mais, après évaporation, elle s'est tout à fait clarifiée. On réchauffe encore un instant et on laisse refroidir. Suivant les années, la récolte donne 8 000 à 10 000 dames-jeannes, soit de 70 000 à 90 000 litres d'huile.

Cette huile préparée avec des œufs bien frais est comestible; nous la trouvions même excellente pour préparer nos poissons et autres aliments.

La récolte se fait sur les trois plages : — de Tortuga, en face du rio de même nom; — de Buena Vista; — de Pararuma. Chaque dame-jeanne d'huile ou de graisse représente de 4 500 à 5 000 œufs. Le total maximum de 10 000 dames-jeannes en aura demandé 50 millions. En admettant que 20 millions seulement échappent aux recherches, on a une moyenne de 70 millions. Comme chaque animal en laisse une centaine, on peut avancer que 700 000 tortues environ viennent pondre sur ces plages, qui mesurent près de 4 kilomètres carrés.

A trois heures du soir, nous quittons la plage de Buena Vista et à six heures nous arrivons à la Urbana, village assez coquet, construit au pied des cerros de même nom. Des 350 habitants, les uns se livrent à l'élève des bestiaux, les autres à la pêche, la chasse, la récolte de la sarrapia et de la manteca. Les Indiens du haut Orénoque

apportent du caoutchouc et certaines écorces, qu'ils échangent contre des étoffes, des perles et des couteaux. La plupart des Urbanais sont mulâtres ou métis. Très peu de blancs. Le chef civil met sa maison à notre disposition. C'est avec un véritable plaisir que je m'endors sans inquiétude et sans souci.

18 avril. — En face de la Urbana, l'île homonyme est quelque peu cultivée en pois, maïs et manioc. A côté débouche l'Arauca, navigable jusqu'aux Andes, mais pendant la saison des pluies seulement. Sur la rive gauche, à 2 kilomètres en amont, de vastes étales se transforment en îles pendant les grandes eaux. Elles sont très boisées et fertiles. Un naturel, établi sur celle de Santa Rey, obtient sans grande peine de superbes pois, de magnifiques racines de manioc et des bananes excellentes. Sur la rive droite, le Capanaparo au lit vaseux, profondément encaissé, se jette dans l'Orénoque, prend une direction plus méridionale, et sur un parcours de 50 kilomètres court du nord-nord-est au sud-sud-ouest. En face de l'extrémité sud de l'îlot Bolina et sur la rive droite, se déverse l'Indabaro, bras du Capanaparo, caché par l'île Indabaro, basse, peu boisée, qui n'est à proprement parler qu'une grande plage. Elle est située près de l'Estrecho Baraguan où commencent les montagnes de ce nom, formées par une série de collines parallèles et presque à pic, séparées par des vallées très étroites, boisées, très difficiles d'accès, parsemées de grosses pierres.

Opérant une reconnaissance dans l'une de ces gorges, je rencontre six pécaris rondelets. Pensant n'avoir rien à craindre, je tire sur le premier qui roule sur le sol en grouinant. A peine a-t-il mordu la poussière que ses compagnons se retournent brusquement et se précipitent pour le venger. Je n'ai que le temps de grimper sur une pierre; en un instant ils tournent autour en poussant des grognements furieux. Je les agace en leur jetant des branchettes. D'un second coup de carabine, presque à bout portant, j'en abats un second. Les autres s'arrêtent net, puis, faisant

volte-face, se rembuchent avec une telle vivacité que je n'ai plus le temps d'épauler mon fusil. Arrivé au campement, j'envoie chercher la sauvagine. Un pécari rôti sur la braise est certainement un des meilleurs mets auxquels on puisse goûter.

La rive gauche du fleuve, large ici de 2 100 mètres, contourne ces montagnes et, en plusieurs endroits, les rochers se dressent à pic sur les bords, et portent la trace très nette des hautes eaux. La plus élevée des crues au-dessus du niveau actuel est à 6 m. 85. L'Orénoque se rétrécit. N'était la forte brise, nous ne pourrions surmonter le courant; mais nous arrivons sans trop de difficultés à l'embouchure du Mina, refuge des Yaruros, tribu autrefois nombreuse et puissante, riche et belliqueuse, mais qui n'a laissé que des débris nomades, la plupart malades ou estropiés, vivant misérablement de pêche et de chasse.

19 avril. — Un peu plus loin que le caño Mina, le flot se fait plus rapide. Quelques récifs, entre autres la Piedra Juan Mathey, rendent la navigation fort dangereuse. Le fleuve, large ici de 1 150 mètres environ, a la rive gauche formée par des argiles très dures et résistantes; sur la rive droite, les contreforts des cerros Baraguan le resserrent et rejettent le courant vers le milieu. La brise étant faible, nous ne doublons l'étroit qu'avec une peine inouïe et n'arrivons que le soir en face du rio Suapure. La rive gauche est toujours assez basse, des lagunes nombreuses forment comme un second chenal, et les grandes eaux submergent la plupart des forêts. Sur la rive droite, les montagnes disséminées rompent la monotonie du paysage. Les bois giboyeux abondent en tapirs ainsi qu'en pécaris. De nombreux gallinacés, tels que hoccos et tourterelles, peuplent ces immenses solitudes.

20 avril. — Dès le matin, la brise souffle avec violence; mais la rivière grossissant, le courant devient plus difficile à vaincre. Le Suapure a son embouchure profondément encaissée, les pierres qui l'obstruent la rendent peu

navigable. A peu de distance s'ouvre, sur la même rive, le Caripo, très poissonneux. Ce petit rio, très profond par endroits, communique à de grandes lagunes où les Mopoyos viennent prendre le lamantin et la tonine; Sinaruco, sur

Bataille avec les pécaris.

la rive gauche, un peu en amont du Caripo, a la même profondeur et une égale richesse en poissons divers; on y vient chasser et pêcher, en juin-juillet, au commencement des crues. Macupina, longue et couverte de forêts, était autrefois habitée par des Yaruros, qui, depuis de longues années, ont déserté cette île que les courants ont bouleversée.

Le soir, après une pénible navigation, nous arrivons aux îles de la Guardia, rive droite, et à celle de Pararuma, où je rencontre cinq à six familles de Mopoyos récoltant encore des œufs de tortue, comme ceux de la Buena Vista.

s'inquiètent de nous voir installés tout près d'eux. Les femmes gagnent rapidement la forêt, les hommes se disposent à les suivre en chargeant les bagages. Mais nous parvenons à rassurer l'un d'eux et, grâce à du tafia judicieusement distribué, ses compagnons se décident à rester, mais se tiennent sur leurs gardes.

Pendant que des nègres préparent le repas et la campée, j'achète plusieurs objets ethnographiques : — un chapeau à larges bords, mesurant 80 centimètres en diamètre, composé de deux claies en jonc artistement travaillées, entre lesquelles on a placé des palmes; à la pêche, il garantit du soleil, et pendant les pluies rend encore de grands services; — deux hamacs, garnis de plumes, faits avec les fibres de l'aloès ou du *coconis*, — des poteries, — quelques flèches, — deux *guayucos* d'homme et un de femme, ce dernier avec tresses et garniture en perles tricolores, — des colliers en perles ou en dents de caïman, — un hochet d'enfant, et quelques corbeilles ou *canastos*.

Mieux constitués, plus grands, plus forts que les autres terriens, les Mopoyos jouissent d'une excellente santé. Les femmes, petites mais bien conformées, ont les cheveux très longs, qu'elles soignent avec une certaine recherche. Le guayuco pour tout vêtement. Aux cérémonies, les hommes portent ceinture et couronne de plumes. Les femmes, en présence de l'étranger, revêtent en sus une sorte de chemise longue.

Avant le coucher, du poisson et du pécari rôti que je fais distribuer avec un petit flacon de tafia m'attirent définitivement les bonnes grâces de nos voisins. Nous nous endormons sur la plage les uns à côté des autres; mais comme je ne me fie pas plus qu'il ne faut en leur sincérité, je fais monter la garde tour à tour.

21 avril. — Pendant la nuit, les Indiens ont décampé, et le matin je m'éveille absolument seul sur la plage. Ce contretemps me contrarie, j'eusse désiré prendre d'autres renseignements sur la tribu.

Nous levons l'ancre et, au bout de quelques heures, nous

arrivons près de Parguaza. Entre cette île et la rive droite, le fleuve s'encombre de grosses pierres, principalement à la pointe sud, où le passage connu sous le nom de raudal Marimana se montre difficile, sinon dangereux. En face, le rio Parguaza, profond et encaissé, fait sa jonction. A peu de distance, se trouve un petit village mopoyo.

Remontant le Parguaza en curiare, nous arrivons à midi près de quelques paillottes, toutes assez grandes, mais vides, formées par un toit et des cloisons en gâchis, percées de quelques petites ouvertures à la partie supérieure. Nous rencontrons cinq personnes : deux vieillards, un homme et deux femmes. Les autres sont à la pêche ou cachés dans la forêt. Quelques-uns sont allés à Pararuma recueillir la graisse de tortue, et, sur quelques indications, je reconnais mes Mopoyos de la veille.

Privés de leurs enfants, les deux vieillards sont depuis de longues années à la charge de la tribu, et pour subvenir à leurs besoins il reste toujours quelqu'un au village. Couchés dans leurs hamacs, ces malheureux ne montrent plus que des os collés sur la peau, tant ils sont maigres. Je leur offre des biscuits, mais on m'apprend qu'ils ne peuvent manger que du poisson bouilli. Les soins tout particuliers dont ils sont entourés me touchent. Je distribue aux femmes des perles, des petits miroirs et donne à chacune un long morceau d'étoffe. Le mari, très étonné et même scandalisé des cadeaux que je fais à ses épouses, se radoucit quand il reçoit à son tour quelques hameçons et un couteau. Je troque pour une bouteille de rhum un harpon dont la tige a 4 mètres de long.

Quelques champs de cannes et de manioc fournissent aux gens une partie de leur alimentation. Les Mopoyos pêchent la tonine avec succès, surtout dans les mois de mai et juin, et en obtiennent une huile très estimée.

En retournant à l'Orénoque nous trouvons que la brise a complètement cessé, et nous nous installons près des bouches Carichana sur la rive droite, qui, depuis Pararuma, devient très accidentée ; des chaînes s'entre-croisent et des mamelons assez élevés se dressent çà et là. Les

essences les plus diverses s'y rencontrent, les bois durs abondent.

22 avril. — Pendant la nuit une bourrasque a passé; le bateau bien abrité n'a pas trop souffert : nous n'avons éprouvé d'autre inconvénient que de nous réveiller les pieds ensablés. A dix heures du matin, on profite d'une brise favorable pour s'arouter; depuis trois jours elle menace de nous abandonner. Les vents durent une saison : ceux d'est soufflent pendant la saison sèche; ceux d'ouest pendant les pluies.

Nous arrivons à la Piedra del Tigre, île rocheuse, à une heure. A quatre heures, nous sommes en plein raudal de Caribeu. Toute la rive droite et le milieu du fleuve sont encombrés de blocs; le passage, très facile d'ailleurs, se trouve à main gauche, où nous apercevons un petit village, à quelques centaines de mètres. Caribeu, autrefois très considérable, n'a plus que six cases, habitées par une vingtaine de naturels appartenant à diverses tribus.

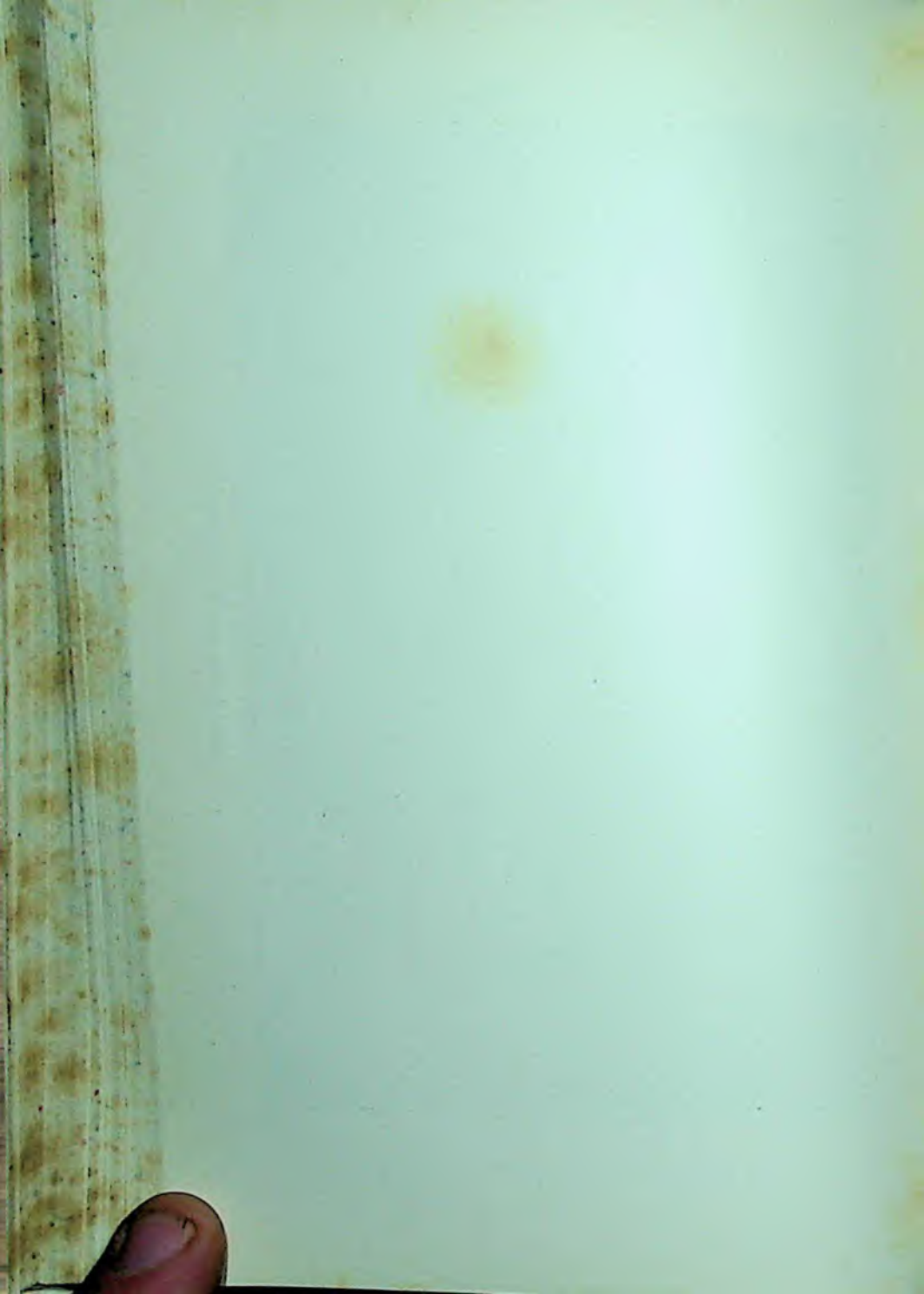
Le général Oublion achète un fourmilier qu'il m'offre pour l'emporter en France. Deux jeunes tapirs privés me sont vendus pour quatre bouteilles de tafia, trois colliers de perles et une hache.

Nous passons la nuit près du ratch de Caribeu.

23 avril. — Toute la matinée, le vent de l'ouest nous contrarie; il faut que de la plage les hommes halent le canot à la cordelle. Ce travail très fatigant nous fait gagner quelques kilomètres. Vers midi, la brise vire tout à coup à l'est, immédiatement nous mettons à la voile et, à deux heures, nous gagnons l'embouchure du Méta, dans laquelle nous entrons à deux kilomètres environ. La jonction du Méta et de l'Orénoque est réellement grandiose; la pointe sud de l'entre-deux nous apparaît comme un point verdâtre.

La saison avance, les pluies vont commencer, cette lutte entre les vents de l'est et de l'ouest annoncent le mauvais temps. Satisfaits d'avoir reconnu les bouches du Méta,

Coup de vent près du rio Capanaparo.



nous nous laissons redescendre jusque près de Caribeu, où nous passons une seconde nuit.

Notre retour sera rapide. Le jour, nous profiterons des brises de l'ouest, et la nuit, au clair de lune, nous nous laisserons emporter par le courant. Pendant deux jours notre descente s'opère sans le moindre accident, lorsque le 25, dans la soirée, près du rio Capanaparo, un coup de vent, dit *chubasco*, venant par le travers, nous précipite sur un récif avec une telle violence, que nous chavirons avant d'avoir eu le temps de couper les cordes de la voile. Nos bagages sont entraînés à la dérive, nous nageons à côté du canot qui s'est redressé sitôt vide. Complètement mouillés, ayant perdu presque tous nos bagages, deux fusils, les baromètres, la plupart des munitions, nous gagnons, non sans peine, une plage où nous passons la nuit. Le vent souffle avec violence et nous n'avons ni bois ni feu. Nous étendons nos vêtements mouillés sur le sable, et nous essayons de dormir.

Nous sommes peu éloignés de la Urbana, où j'ai laissé mon bateau, mes autres bagages et une partie des collections.

Le 26, au matin, nous procédons au sauvetage de quelques objets portés par le courant dans une petite anse. A midi, nous sommes à la Urbana. Après avoir fait sécher nos habits et quelques objets que nous avons pu sauveter, nous continuons vers Bolivar. Nous couchons sur la plage de Buena Vista, où la récolte des œufs de tortue touche à sa fin.

Le 28 au soir, nous débarquons à Caïcara. Lors de mon premier passage, j'avais essayé de mouler les animaux fantastiques que l'on croit avoir été gravés par les Indiens. N'ayant ni cire, ni papier, j'avais, comme on se rappelle peut-être, estampé la pierre avec de l'argile, et, comme il fallait laisser sécher, j'avais prié le chef civil de veiller à ce que personne n'y touchât. Ma recommandation en fut-elle cause? Le moulage avait été réduit en miettes.

Le 30, nous arrivons à las Bonitas, où je fais mes adieux au général Oublion, qui avait bien voulu m'accompagner jusqu'au Méta. Le gouverneur du Caura, Gonzalès Gil, qui

m'avait reçu avec tant de bienveillance, me fit promettre de le prévenir si je devais encore explorer ces régions, afin d'aider plus efficacement mes travaux et recherches. Je suis heureux de remercier publiquement ces généraux pour la protection et l'appui qu'ils m'ont si généreusement accordés.

Après avoir chargé les collections que j'avais laissées à las Bonitas, je reprends la route de Bolivar. Le 3, j'arrive à la Piedra, où je retrouve d'autres collections; le 5, à Moitaco, le 6 à Almacen; enfin, le 7, je rentre à Bolivar après quatre mois d'absence. Ce premier voyage m'a mis en relation avec les Vénézuéliens d'abord et ensuite avec les Indiens, qui se défient de l'étranger tant qu'ils n'ont pas appris à le bien connaître et constaté qu'il peut leur rendre service.

Du 7 au 15, j'emballe mes collections. J'attends le vapeur qui doit gagner Trinidad, où je prendrai le paquebot qui me ramènera en France.

VOYAGE

AUX

SOURCES DE L'ORÉNOQUE

CHAPITRE X

Les Guaharibos épouvantés par des légendes relatives aux sources de l'Orénoque. — Feux souterrains et embrasement de forêts. — Départ. — Morisot. — La Martinique. — Le général Crespo. — A bord du *Bolivar*. — Les Guaraunos. — Ciudad Bolivar. — Don Antonio Liccioni. — Difficulté de recruter des hommes. — Manque d'embarcations. — Pinelli. — La Mariquita. — Sur les bords du Caroni. — Le hatte. — Les troupeaux, instincts du taureau. — Mœurs des bestiaux. — La Aurora. — Rio Claro. — La castration du taureau. — Le gouverneur de l'Alto Orinoco. — Les saisons sèches et pluvieuses, régularité dans les crues fluviales. — Le choubasque. — Mode de navigation, la *palanca*, la *espilla*.

Aller aux sources de l'Orénoque, les gens du pays en parlaient comme d'une folie ou d'une témérité : c'était s'exposer à ne jamais revenir, à être mangé ou brûlé, à finir encore plus tragiquement, si possible. Dans mon précédent voyage, j'avais vu plusieurs Indiens à qui j'avais demandé des renseignements précis; tous m'avaient raconté sur cette région des histoires ou plutôt des légendes si extraordinaires que je n'en pouvais croire mes oreilles. Pas un n'avait vu, mais tous affirmaient : un tel l'a dit, sur la foi de tel autre. A les écouter, les sources se trouveraient dans un canton habité par des anthropophages bien armés, nombreux, qui guerroieraient les tribus voisines, pour s'emparer des vaincus et les dévorer.... Ces régions seraient protégées par un sorcier ou même un démon, qui allumerait un

immense incendie si un mortel avait la témérité de franchir certaines limites.... Un feu souterrain embraserait instantanément des forêts entières.... Sur certains points s'allumeraient, toujours à la même saison, de gigantesques brasiers.... Enfin, des Indiens blancs et barbus, d'une cruauté sans égale, appartenant à une tribu nombreuse et féroce, s'amuseraient à tourmenter leurs prisonniers, qui périraient au milieu des tourments les plus atroces. Ces êtres abominables se plairaient à voir couler goutte à goutte un sang dont ils se peindraient le corps. Ils éprouveraient une joie délirante à contempler les spasmes des suppliciés, à couper des membres, et à les manger devant leurs victimes.... Ces racontars avaient tellement frappé les imaginations qu'il suffisait de parler sources pour voir certains fuir avec épouvante.

Je n'en conçus pas moins l'idée de pénétrer quand même dans cette contrée mystérieuse, si bien qu'en 1885, au retour de mon premier voyage, je sollicitai de M. le ministre de l'instruction publique une mission pour l'exploration du haut Orénoque.

Mes préparatifs étant faits, je m'adjoignis un jeune peintre, M. A. Morisot, élève des beaux-arts à Lyon. Le 6 février 1886, nous nous embarquâmes à Saint-Nazaire, sur le *Washington*.

La traversée sur un transatlantique est souvent une partie de plaisir : on se lie vite à bord, on forme comme une nouvelle famille, dont les membres se gardent un excellent souvenir. Nous touchons d'abord à la Guadeloupe, puis nous descendons à la Martinique. Une autre ligne nous conduit à Trinidad, où nous laissons nos bagages, et nous abordons à Caracas, auprès du général Crespo, alors président de la République de Vénézuéla. Comprenant l'importance que notre mission scientifique pourrait avoir pour son pays, il nous reçut avec cordialité, nous communiqua divers renseignements et nous munit de lettres pour tous les gouverneurs et présidents des États que nous traverserions. Ses recommandations furent un *Sésame, ouvre-toi* et partout nous reçûmes un excellent accueil, partout nous trouvâmes aide et protection.

Le général Crespo est un de ces hommes énergiques qu'on rencontre dans les *llanos* de Vénézuéla, et dont l'éducation s'est faite dans les camps. Sous une amabilité

Le général Crespo.

franche, parfaite et courtoise, on trouve le soldat qui rappelle nos grands généraux de la Révolution.

Après avoir pris congé du général-Président, nous faisons route pour Ciudad Bolivar. Le 5 avril, nous nous embarquons à la Guayra et le 7 nous sommes à Trinidad. Pendant les trois jours que nous restons à Port-d'Espagne, nous visitons la ville et remplissons les formalités que les lois vénézuéliennes imposent aux voyageurs.

Le 7 au soir, nous montons à bord du *Bolivar*, vapeur à roues et à fond plat; le grand bateau se met en route, traverse le golfe Triste, arrive vers la nuit à l'embouchure de l'Orénoque et entre dans le bras du Macareo. Au matin, il a déjà franchi une grande distance : on aperçoit de temps à autre quelques ajoupas et des Guaraunos qui contemplent curieusement cette grande machine qui souffle, cette maison qui marche sur l'eau. Quelques Indiens, surpris à la pêche, fuient dans leurs embarcations, se réfugient dans les cañas, mais d'autres nous regardent passer sans manifester aucune crainte. Notre navire touche à Barrancas et à Puerto-Tablas, où il dépose la correspondance et embarque quelques voyageurs pour Ciudad Bolivar.

Le 9 au matin, nous arrivons. Mes amis, Léopold et Jules Liccioni, Penelli, Fruhstuck, Dalton et autres, attendent sur le quai. M. Antonio Liccioni, directeur des mines d'or du Callao, nous reçoit cette fois-ci encore de la façon la plus aimable. Je ne puis que le remercier pour tous les services qu'il a rendus à l'expédition française. Au retour de mon voyage à la découverte des sources de l'Orénoque, quand j'ai appris qu'il avait obtenu la croix de la Légion d'honneur, j'ai éprouvé une joie bien grande; je me sentais dédommagé de mes peines et fatigues, puisque le gouvernement français récompensait un de ses enfants qui avait, pendant de longues années, assisté ses compatriotes par tous les moyens en son pouvoir, et qui, de plus, avait rendu de signalés services aux deux missions qui m'avaient été confiées.

Ciudad Bolivar fut le centre de nos premières opérations. Quoique en relation avec tout l'Orénoque, cette ville est, de janvier à mai, souvent dépourvue d'embarcations appropriées au genre de navigation seul praticable pendant la saison sèche. Alors, il n'y a que la pirogue qui convienne, la pirogue faite d'un tronc creusé, renforcée par des planches de chaque côté; une barque à quille, trop lourde d'ailleurs, serait au passage des rapides mise promptement hors de service. On trouve sans peine des *péons* et même des marins, mais il faut bien spécifier le travail à faire et com-

bien de temps durera le voyage. Ils exigent un véritable traité verbal, avec force clauses et conditions. Dès les premiers jours, plusieurs se présentent très désireux d'accompagner les étrangers, mais l'ardeur se refroidit quand ils apprennent qu'il faudra dépasser le rio Negro. Les seuls marins qui franchissent la Urbana sont les Banivas de l'Atabapo. Eux seuls connaissent les passes d'Atures et de Maipure, et les autres points difficiles. Ne pouvant me procurer ni hommes compétents ni embarcation convenable, je dus attendre la première descente des Indiens de l'Atabapo ou du rio Negro.

Entre temps, nous explorons les environs. Installés à la Mariquita sur une propriété de notre hôte Pinelli, nous rayonnons en tous sens, inaugurant l'étude de la flore et de la géologie régionales. En quinze jours, je prépare plus de cinq cents plantes, et ramasse nombre d'insectes, arachnides, poissons et oiseaux; quantité d'objets ethnographiques. Morisot dessine les formes des fleurs et des feuilles, relève le port des plantes.

Mon ami Léopold Liccioni, qui possède un hatte à la Aurora, sur les bords du Caroni, près des grandes cataractes, organise une expédition de ce côté. Un chariot, traîné par six bœufs, nous précède d'une journée, emportant des provisions pour la durée du voyage. Le 17 mai, vers quatre heures du soir, nous prenons le chemin des mines du Caratal, traversons plusieurs rivières, des plaines superbes avec de grands morichals; à minuit, nous arrivons à Riconotes. Nous suspendons nos hamacs aux montants d'une case vide, et nous passons une nuit tranquille pendant que les chevaux paissent aux alentours. Nous repartons de bonne heure le lendemain, et à dix heures du matin nous arrivons à la Aurora.

La Aurora, autrefois Santa Rita, est un hatte créé par M. Antonio Liccioni, le père de notre aimable compagnon. De grands corrals ont pour enceinte des palissades puissantes formées par des troncs, placés côte à côte et qui dépassent de deux mètres environ le niveau du sol. Chaque corral possède un rancho et un petit corral à compartiments pour

les veaux. La butte à pentes douces qui porte ces constructions, aboutit d'un côté au rio Tocoma, de l'autre à un morichal qui donne une eau claire, abondante et très saine.

Les bestiaux qui vivent dans ces savanes immenses et qui restent parfois des semaines et des mois entiers sans rentrer au corral, sont organisés en compagnies. Un taureau s'adjoint un certain nombre de génisses; parfois plusieurs chefs réunissent leurs bandes et forment un troupeau nombreux commandé par le plus robuste. Pendant la journée, les taures mugissent après leurs femelles, les suivent partout où il leur plaît aller. Le soir, tous et toutes s'assemblent en un lieu découvert, les vaches se placent au centre avec leurs veaux, les mâles tournent autour. Ils comprennent qu'isolés ils seraient à la merci du jaguar ou du puma, mais que, en masse, ils peuvent se défendre, et même avec avantage. Un jaguar se montre-t-il dans les environs, le taureau qui l'aperçoit meugle avec un accent lugubre; et tous les autres de lui répondre en grondant. Ils poussent les mères au milieu, et, quand elles sont en sûreté, ces courageux animaux vont souvent à l'encontre de l'ennemi. Le jaguar, lâche et poltron, attaque rarement le taurel, mais il cherche à surprendre une vache isolée ou le veau qui gambade trop loin de ses défenseurs.

Les bestiaux mèneraient-ils le deuil de leurs parents, tués par l'homme, ou dévorés par le jaguar? A la place où a coulé le sang d'un congénère, l'aumaille se presse en désordre. Les vaches poussent un mugissement plaintif, le taureau jette un breuillis à la fois triste et colère, gratte la terre du sabot, fait voler la poussière derrière lui. J'ai été maintes fois témoin de cette scène lugubre, qui toujours m'a profondément impressionné [1].

Le jour de notre arrivée, les péons sont partis pour les savanes du rio Claro, afin de réunir les bestiaux du hatte : on les amènera à la Aurora, où l'on marquera au fer les veaux et opérera les taureaux qu'on désire engraisser. Le péon parcourt la savane au galop, fouillant dans tous les

1. Voir une observation analogue dans *les Alpes* de Tschudi.

sens et chassant devant lui les bestiaux isolés ou les troupeaux qui se sont trop éloignés. L'opération dure trois jours.

Le 21 au matin, nous quittons la Aurora; nous passons à cheval et à la nage les rios Tocoma et Claro. Il est dix heures, plus de douze cents têtes de bétail sont réunies, huit péons les guident en caracolant. Le Caroni coule à quelques centaines de mètres, on entend le bruit des grandes cataractes. Ses bords couverts de forêts profondes ressemblent singulièrement à ceux de l'Orénoque et du Caura. Son lit large, encombré d'îles et de rochers, se prête difficilement à la navigation, surtout dans le cours inférieur coupé par les cataractes.

Rendez-vous avait été pris pour midi. A l'heure fixée, tout le monde se présente. Les péons ouvrent la marche en chantant, les bestiaux suivent docilement. Échelonnés sur les côtés, nous empêchons quelques récalcitrants de déserter la colonne. Les animaux traversent à la nage les deux rivières, que nous avions déjà passées le matin, et à la nuit tombante nous rentrons à la Aurora.

De grand matin, les péons nous réveillent, on va procéder à quelques castrations et à l'application des fers rougis, marque du hatte. Pour ces deux opérations, la bête est attachée à un poteau fourchu, et renversée, ce qui ne se fait pas toujours sans danger; l'animal, furieux de se sentir retenu par la corde en cuir, cherche à se précipiter sur les péons. Mais ceux-ci, quand ils se voient trop pressés, agiles comme singes, se réfugient sur les troncs qui forment l'enceinte du corral. La brute, mise à terre, a les pieds liés de manière à lui rendre tout mouvement impossible, elle est à la discrétion des capteurs. Les besognes terminées, on rouvre les portes du corral et les bestiaux sont reconduits au rio Claro.

Deux jours après, nous rentrons à Bolivar. Ne trouvant personne pour nous mener au haut Orénoque, nous acceptâmes avec plaisir les bons offices du gouverneur de l'Alto Orinoco, qui nous fit conduire jusqu'au village de Caïcara,

où il y a toujours des hommes pour faire passer les raudals.

L'Orénoque coule au milieu d'un dépôt géologique assez puissant formé par des sables et des alluvions dures et argileuses, formant des berges dont la hauteur atteint souvent 12 et même 15 mètres. Le fleuve, dont la largeur varie de 900 à 3 000 mètres, quelquefois davantage, est, pendant les maigres, parsemé de flèches sablonneuses longues de plusieurs kilomètres, larges de deux le plus souvent. Plusieurs sont arides ou de trop difficile accès; les plus fertiles sont, par les naturels, cultivées en pois, pastèques, melons et maïs.

Nous étions en mai et l'Orénoque grossissait avec rapidité. Au nord de l'Équateur, la saison des pluies court de mai en octobre et la saison sèche de novembre à avril; mais, au sud, les saisons suivent l'ordre inverse.

La crue commence régulièrement le 15 avril et continue jusqu'au 15 août, époque à laquelle se produit la baisse qui dure jusqu'en novembre, époque à laquelle se produit généralement une nouvelle hausse désignée sous le nom de *Crescienta de los Muertos* ou Crue des Morts. Elle n'a que peu d'importance, mais sa régularité la fait signaler. Le fleuve décline encore pendant cinq mois. Aux pluies, le fleuve augmente rapidement, a vite gagné le sommet des berges et empli les bords, qu'il dépasse souvent sur de grandes distances, se répand dans les forêts qu'il recouvre sur des étendues très considérables et, l'année suivante, on trouve souvent qu'un lit profond s'est creusé dans l'ancienne plage. C'est ainsi que, sur les bords de l'Apure et à l'Arauca, affluents de la rive gauche, les terres présentent l'aspect d'un lac, large de 200 kilomètres.

Aux changements de saison, il se produit de véritables tempêtes, connues sous le nom de *chubasco* ou coup de vent. En quelques minutes, des nuages envahissent le ciel et l'obscurcissent. Un calme sinistre pèse sur la nature, les feuilles restent immobiles,... soudain le vent souffle en trombe, tourbillonne avec une telle violence que peu d'embarcations résistent si la tempête les surprend au milieu du fleuve. Aussi, à l'approche d'un choubasque, toutes les embarcations se précipitent à la côte et se mettent à l'abri dans

Navigation à la *palanca* et à l'*espila*.

une anse ou à l'embouchure d'une petite rivière. Malheur à celles qui ne peuvent le faire à temps! Pas de marin qui n'ait eu ses accidents et ses naufrages. On ne compte pas les sinistres qu'occasionne le choubasque.

La navigation de l'Orénoque est soumise à un régime météorologique tout spécial. D'août en avril, les vents d'est soufflent quotidiennement. De l'aube à onze heures, l'emploi de la voile est très facile, ainsi que l'après-midi de deux à six heures. Nuits calmes, le plus souvent. Mais d'avril en août, les vents d'ouest soufflent sans interruption dans le sens du courant qui augmente constamment avec la crue. Les embarcations remontantes doivent donc lutter à la fois contre le courant et la brise ou *boriné*. Elles s'y prennent de deux façons :

1° A la *palanque*. La *falca* ou pirogue est montée par un patron et quatre marins dont trois armés de grandes perches fourchues dites *palanques*, avec lesquelles ils poussent le bateau ; le quatrième avec son *garapato*, ou long bambou armé d'un crochet, s'accroche aux branches de la rive.

2° A l'*espilla*. L'*espilla*, long câble très léger, flottant sur l'eau, est fait avec les barbes d'un palmier appelé *chiqui chiqui*, dont les pétioles émettent des barbes qui retombent sur les côtés du tronc, le hérissent d'une épaisse crinière brun rougeâtre à fibres élastiques et très solides généralement. Ce câble a un diamètre de 4 centimètres et une longueur de 40 mètres.

Les rives sont-elles libres, l'embarcation est traînée à la remorque. Mais si elles sont broussailleuses, comme il arrive presque toujours, deux ou trois marins vont en curiare amarrer l'espilla à un arbre distant de trente à quarante mètres en avant et remontent dans l'embarcation, qu'ils font avancer en tirant sur le filin. Un voyage qui dure une semaine, avec une bonne brise, pendant la saison sèche, prend un mois et quelquefois davantage à l'époque des pluies.

Tel est le fleuve que nous avions à remonter, admirable et grandiose dans son ensemble, mais parfois d'une monotonie triste et ennuyeuse.

CHAPITRE XI

Sur l'Orénoque. — Difficultés du voyage. — Recrutement des volontaires. — Mauvaise volonté et craintes de l'équipage. — Les Banivas. — Boca del Pao. — Le patron embarqué de force. — Raudal de l'Infierno. — Tentative criminelle. — Mapire. — Fuite des marins. — Difficulté à les remplacer. — Achat de nouvelles provisions. — Tous marins. — La faim. — Le *changuango*. — Las Bonitas. — Réorganisation de l'expédition. — Le rio Cuchivero. — Visite d'un jaguar. — Caïcara. — La fièvre. — Les inscriptions indiennes et leur signification probable. — Les consultations. — Enfant, chien et âne géophages. La géophagie, son origine. — Morisot dangereusement malade. — Découragement.

10 juin. — Tout est prêt. Après avoir reçu les souhaits de nos amis, nous nous embarquons sur ce fleuve qui tous les jours devait se faire plus grand, plus beau et plus majestueux. Elle allait commencer, cette vie pleine d'imprévu, dans laquelle, après des journées de navigation pénible, nous dormions dans nos hamacs, suspendus entre deux branches, ou deux piquets plantés en terre; à moins qu'il ne fallût reposer sur le sable ou les pierres, roulés dans nos couvertures. En cette saison, le navigateur est soumis à de rudes et pénibles épreuves. Sous un ciel sombre et nuageux, les pluies presque continuelles amollissent le courage. La terre détrempée exhale des miasmes fiévreux qui ont raison des plus robustes tempéraments. Des myriades d'insectes, plus ou moins venimeux, font au voyageur une guerre acharnée, sans trêve ni merci.

Du voyage de Bolivar à Caïcara, voyage qui n'a pas duré moins de quarante jours, je ne citerai que quelques incidents dont l'un eût pu être fatal à l'expédition ou au moins la compromettre sérieusement.

Au Vénézuéla, comme dans la plupart des républiques de l'Amérique méridionale, il faut souvent recourir aux autorités pour se procurer les porteurs, les marins et péons. N'ayant pu enrôler les marins de leur plein gré, nous avions dû accepter, pour la première partie de l'expédition, l'offre que le gouvernement de l'Alto Orinoco nous fit de cinq marins pris sur les cadres de la marine nationale. Ces cinq compagnons de voyage, soi-disant volontaires, avaient été arrachés à leur famille et embarqués par ordre supérieur. Sans doute, le gouverneur central des États-Unis du Vénézuéla s'oppose à ce genre de recrutement, mais les divers gouverneurs en font un peu à leur guise, surtout en ces matières de peu d'importance.

Les premiers jours se passèrent sans récrimination; nos hommes, fort gais, semblaient travailler avec assez d'entrain. Nos abondantes provisions alléchaient ces pauvres diables. Mais nous n'étions pas à mi-chemin de Caïcara, que plusieurs fois déjà nos nouveaux compagnons avaient parlé des difficultés en perspective : manque de vivres, flèches empoisonnées des *bravi* anthropophages. Une chose surtout paraissait les frapper : la nécessité de manger du singe. A Bolivar, les marins, tous des Banivas, qui descendent du haut Orénoque, passent pour mangeurs de singes; aussi les Bolivarais ne les fréquentent qu'avec une curiosité mêlée de méfiance.

A Boca del Pao, hameau sur la rive gauche, notre patron qui, en plusieurs circonstances, avait déjà montré sa mauvaise volonté, fit disparaître une partie des bagages et des provisions appartenant au gouverneur et, prétextant une maladie, voulait rester chez lui; il me fallut user d'autorité et l'obliger à remonter. A partir de ce moment, le mécontentement se manifestait à tout propos; les hommes récriminaient contre la façon arbitraire dont on les avait embarqués, ils redoutaient qu'à Caïcara le gouverneur ne

les expédiât au haut Orénoque, et ne les forçât à remonter jusqu'aux sources du fleuve. Cependant, à force de promesses et d'eau-de-vie, j'obtins qu'ils m'accompagneraient, mais jusqu'à Caïcara seulement.

Au raudal de la *Boca del Inferno*, le courant, formé par des rochers amassés, faillit plusieurs fois nous être funeste. Tantôt précipités au milieu du rapide, tantôt jetés au travers des blocs, nous employâmes cinq longues et pénibles journées à franchir ce passage qu'on traverse généralement en un jour. Pendant ces moments difficiles, je constatai le mauvais vouloir systématique du patron: les rameurs eux-mêmes se récriaient contre sa façon de tenir la barre. Il eût trouvé charmant de nous faire sombrer, mais, lâche et nageur malhabile, il cherchait au remous des courants quelque endroit pierreux afin d'y briser l'embarcation. De leur côté, les autres marins, très prudents, avaient déjà évité plusieurs chocs, lorsque par un brusque coup de gouvernail il précipite l'avant contre une pierre, saute à terre en criant : « La pirogue est perdue! » Je n'eus point à intervenir. Les matelots qui se méfiaient, avaient heureusement paré le choc, et l'un d'eux sautant à terre avec l'espilla attacha solidement l'avant à une branche, afin d'éviter une voie d'eau. Les autres, s'emparant du maître, le malmenèrent de la belle façon; sans moi on l'eût jeté à l'eau.

Arrivés à Mapire, village de la rive gauche situé au sommet d'une baranca très élevée, d'où l'on domine l'Orénoque à une grande distance, tant à l'amont qu'à l'aval, une grande déception nous attendait. Chaque fois que nous pouvions atterrir dans un village ou près d'un rancho, nous y dressions nos hamacs, afin de dormir tranquillement, sans être inondés par quelque pluie torrentielle. Donc, au port de Mapire, après avoir préparé la campée comme d'habitude et installé les hamacs dans une case abandonnée, le cuisinier nous servit un repas composé d'un excellent *sancocho*, un poulet rôti et quelques fruits. Pendant la nuit, une averse nous fit trouver bon l'abri qu'offrait la hutte désemparée. Profitant de l'occasion, les hommes abrités

par le rouf de l'embarcation préparèrent leur fuite, en gens pratiques et attentifs à leur intérêt. Nous avions à bord des biscuits, du café, du riz, du sucre et des conserves qui passèrent rapidement de la grande pirogue dans la curiare, avec laquelle disparurent trois compagnons. Au matin, le seul marin qui était resté, n'ayant pas été mis au courant du complot, ou n'osant y tremper, parut stupéfait et vint d'un air effaré nous conter la nouvelle. Cette fuite ne m'effraya nullement, parce que j'espérais trouver au village les rameurs qu'il faudrait.

Le chef civil auquel je m'adressai pour me plaindre du vol, trouva le tour bien joué, en rit beaucoup et, pour me consoler, m'assura que je devais m'estimer très heureux que les fuyards n'eussent pas emmené l'embarcation principale, en me dévalisant complètement. Après quelques pourparlers, je vis qu'il me serait impossible d'obtenir la moindre satisfaction. D'ailleurs, le fonctionnaire était l'ami du maître de barque qui, lui, se retranchait derrière l'autorité, pour ne plus m'accompagner, prétextant toujours la maladie. Je fus donc obligé d'acheter de nouvelles provisions, quatre fois ce qu'elles valaient. Je finis par trouver deux hommes qui promirent d'aller jusqu'à Caïcara, moyennant 25 piastres à chacun et une curiare pour le retour. Pendant qu'ils se préparaient, la réflexion ou les menées de l'ex-patron les firent changer d'avis. Ils dirent qu'ignorant l'époque du retour, il faudrait assurer l'entretien de leur famille, et qu'ils ne m'accompagneraient pas, si je ne comptais à chacun 50 piastres avant le départ. — Et puis, ajoutèrent-ils, ce voyage déplaît au chef civil : nous lui devons de l'argent et il veut que demain nous allions travailler à son conuco... C'était parti pris. J'eus beau chercher d'autres marins; pas un ne voulait m'accompagner. Je fus donc obligé de subir ces exigences.

Six jours de navigation, au plus, nous séparaient de las Bonitas, village où j'étais sûr de trouver tout à de meilleures conditions. Puis, le gouverneur du Caura, le général Gonzalès Gil, qui m'avait déjà aidé dans ma première mission, était mon ami. Cette première déception passa bientôt

pour un simple incident de voyage, et ce fut avec un sensible plaisir que je quittais Mapire.

Trois hommes pour conduire une embarcation comme la nôtre, c'était d'une insuffisance désastreuse, surtout à cette époque de l'année. Aussi mon compagnon et moi nous transformâmes-nous en marins. Morisot, qui n'avait encore tenu que le crayon et le pinceau, s'installa à l'avant; *garapato* en main, il s'accrochait aux branches de la rive, les marins manœuvraient la palanque, et moi, je m'installai à la barre. Dans ces conditions, notre navigation fut lente. Ne connaissant pas la route d'hiver, nous perdîmes un temps précieux. Au bout de six jours, nous n'étions qu'à moitié route, n'ayant plus que pour deux jours de vivres. Les bords de l'Orénoque, très giboyeux pendant la saison sèche, étaient alors inondés. Quelques hérons et martins-pêcheurs animaient la solitude, mais nous ne pûmes en abattre un seul. Nous passions des heures entières pour prendre quelques malheureuses petites sardines. Quant au gros poisson, il nageait à travers les forêts submergées. Sans curiare, nous ne pouvions ni pêcher ni chasser. Depuis deux jours, nous n'avions fait qu'un maigre repas, avec quelques sardines bouillies dans un peu de riz, et nous ne savions ce qu'apporterait la journée du lendemain.

Le huitième jour, vers les quatre heures du soir, nous arrivions à la hauteur de l'île Leitosa. Une barranque assez élevée nous donna l'espoir de quelque gibier, mais, elle aussi, était noyée à l'intérieur, et formait un îlot qui ne contenait pas même un oiseau-mouche. Je distribuai un peu de rhum aux hommes et nous nous apprêtions à dormir sans avoir mangé, quand un des marins qui s'était aventuré dans la forêt, revint chargé de tubercules assez volumineux, et criant : « Du feu! du feu! » Ce légume était le *changuango* dont les Yaruros fabriquent un pain excellent. Chacun se précipite. On ramasse du bois, on bat le briquet, on pèle le tubercule. Cette nourriture, quoique mal préparée, nous parut excellente. Nous en fîmes bonne provision, puisque nous avions encore pour quatre jours de navigation au moins.

Au déjeuner du lendemain, le changuangue, qui avait fait tant de plaisir la veille, prenait à la gorge. J'eus toutes les peines du monde à en avaler quelques tranches. Quant à Morisot, le premier morceau lui donna des nausées et il dut s'en tenir à quelques grains de maïs et un peu de café. Habitués à cette nourriture primitive, les hommes s'en accommodèrent, seulement ils travaillaient moins, réclamant à chaque instant du rhum et du repos. « Ce n'est pas avec le riz et le *changuango* qu'on fait un dur travail » disaient-ils. Pendant quatre jours, nous n'eûmes pas d'autre aliment. Je faisais bouillir ma part, j'en avalais quelques pillules dans une cuillerée d'eau afin de faciliter la déglutition. Si las Bonitas n'eût été proche, l'équipage nous eût contraint de rebrousser chemin.

Enfin, après treize jours de navigation pénible autant que dangereuse, nous arrivâmes. Un bon repas nous rendit à tous la gaieté et nous fit oublier les mauvais jours.

Las Bonitas est un petit village assez riche; la population s'y livre principalement à l'élevage; la culture du riz, du maïs, des pois et du manioc s'y fait dans d'assez bonnes conditions. Quelques habitants fabriquent des hamacs ou *chinchorros*. Faire nos provisions et trouver quelques rameurs fut l'affaire d'une journée; ainsi réorganisés et sûrs, cette fois, de nos auxiliaires, nous repartons. A peine étions-nous en route que je fus saisi d'une fièvre violente, ma première dans ces régions. Ce fut le commencement d'une longue série d'accès qui devaient durer plus de quatre mois.

Après huit jours d'une navigation relativement facile, nous arrivons à l'embouchure du Cuchivero, où nous nous installons pour souper et passer la nuit sur un banc de sable encore assez considérable qui communiquait avec la forêt.

Comme il avait plu toute la journée et que la nuit s'annonçait bien, je m'étendis à soixante mètres environ de là; quant à Morisot et aux hommes, ils préférèrent dormir dans l'embarcation. Roulé dans ma couverture, un petit tas d'arène pour oreiller, je m'endormis profondément. Vers les cinq heures, à la pointe du jour, un léger bruit m'éveilla.

Comme je dégageais ma tête de la couverture, une ombre passa comme une flèche devant mes yeux. Je me redressai d'un bond ; tout était calme, mais, autour de moi, se voyaient les empreintes très distinctes d'un tigre. Je sus alors qui avait troublé mon sommeil.

Nous arrivâmes le 22 juillet à Caïcara, localité assez importante, située au pied du cerro homonyme, sur les bords de l'Orénoque qui l'inonde presque tous les ans. A cette époque, l'endroit est très malsain et envahi par des fièvres paludéennes d'un caractère spécial. Les flancs d'un rocher qui regardent le couchant et les bords du fleuve montrent des inscriptions caractéristiques, qui remontent à une époque reculée. Sous la domination espagnole, les autochtones établis à Caïcara en ignoraient la signification, mais les considéraient comme très anciennes. Les forêts des environs recèlent quelques pictes analogues. Ailleurs qu'à Caïcara se trouvent d'autres traces de l'antique civilisation : Cuchivero, sur l'emplacement d'un ancien village de Panarés, en a conservé de très importantes, de même que les montagnes de Santa Helena, l'île de l'Infierno, près de la Piedra, dans le Torno. A toutes ces pictographies il faut attribuer un caractère religieux. Le soleil, la lune, des cercles parallèles, autant de figures emblématiques qui, selon moi, désignent Dieu et l'Éternité. Tous les Indiens ont l'idée d'une force élémentaire, mais chez eux le culte d'un être bon n'existe pas à proprement parler. Ainsi les Quiri Quiripas, Panarés, Ariguas, Mopayos et Yaruros, prétendent que l'esprit mauvais est la seule divinité à laquelle ils doivent un culte. La crainte inspire leur adoration. Redoutant aussi la férocité des animaux, ils ont divinisé le tigre, dont les images se trouvent partout, celles du caïman également. L'importance du Soleil et de la Lune n'était pas méconnue, et on les honorait par des fêtes et des sacrifices, afin qu'ils continuassent leurs bienfaits. Quant aux parallèles, carrés, rectangles, triangles, cercles concentriques et autres figures, elles se rapportent évidemment à une notion plus ou moins cosmologique que j'ai retrouvée parmi les autres Indiens. Pour eux, en effet, les événements se succèdent dans un

ordre parfait ; le Soleil se lève tous les matins, se couche tous les soirs, suivi par la Lune qui, elle aussi, apparaît et disparaît avec la même régularité. Les saisons alternent sans interruption. Cette séquence a frappé leurs esprits, et on l'a représentée par des figures parallèles et concentriques.

Des malades en foule ayant appris mon arrivée vinrent me trouver, ou me firent appeler. Une pharmacie assez bien montée me permit de contenter ces pauvres malheureux et même d'en guérir un grand nombre. Pour me témoigner leur reconnaissance, ils envoyaient des fruits, du lait, du fromage, voulurent même me faire accepter qui une vache, qui un veau. En dehors des fièvres assez fréquentes et d'un caractère particulier que l'on désigne sous le nom de « fièvres de l'Orénoque », on rencontre de nombreuse névroses qui, faute de médecins et de médicaments, deviennent facilement mortelles.

La géophagie ou l'habitude de manger de la terre est une terrible maladie de cette région. J'avais entendu maintes fois raconter que des peuplades entières préparaient certaines terres, les faisaient sécher, s'en approvisionnaient pour la mauvaise saison et les mangeaient telles quelles ou frites dans la graisse. Mais je n'ai jamais rencontré géophages pareils ; ceux que j'ai vus l'étaient par vice et non pas seulement par habitude. Deux cas assez extraordinaires et absolument semblables se sont présentés : le premier à Caïcara et le second à Maipure.

A Caïcara, je fus appelé auprès d'un homme de quarante ans environ. Il était couché sur une peau de bœuf, et si faible qu'il ne pouvait se tenir debout ni même rester assis. Une tête maigre et osseuse, des membres dont les muscles étaient comme fondus et pas plus gros que ceux d'un enfant de neuf à dix ans ; la poitrine et le ventre, quoique démesurément gonflés, se montraient d'une maigreur extrême ; les côtes et l'épine dorsale apparaissaient comme libres. L'individu mangeait à peine, buvait de l'eau en grande quantité, mais restait toujours altéré : les odeurs un peu fades l'incommodaient à tel point qu'il se trouvait mal à

chaque instant. La famille qui savait à quoi s'en tenir le faisait surveiller, mais à chaque instant le malheureux se roulait contre le sol, y appliquait son doigt mouillé, le portait vivement à la bouche, ou même léchait le plancher, éprouvait un singulier bonheur à savourer ce poison. Tout le monde le blâmait et lui pronostiquait une fin prochaine. Mais il ne voulait jamais convenir de la chose, même pris sur le fait; donnait une explication quelconque et réclamait des remèdes, car il ne voulait pas mourir. Pour l'empêcher de satisfaire sa passion, je le fis placer sur un plancher en bois, recouvert de peaux de bœuf, sur lequel on répandit de l'aloès en poudre. Le lendemain, le malade fit un tel vacarme qu'il fallut le porter dans une autre pièce, où il recommença de plus belle à pourlicher murs et plancher. A mon retour, j'appris qu'il avait encore vécu cinq mois.

La mauvaise habitude se contracte dans le jeune âge, et beaucoup d'enfants en meurent à cinq ou six ans. Dès que le marmot peut se tenir assis, les parents le mettent sur une natte ou sur une peau de bœuf. A cet âge on porte tout à la bouche, on mange aussi bien du cassave que de la boue ramassée par hasard, et il faut croire que cette terre-là possède une saveur agréable. Les uns en meurent promptement, d'autres plus tard, quelques-uns arrivent jusqu'à l'âge d'homme. Quelques chiens et ânes sont, dit-on, accidentellement géophages. Le chien, je le comprends encore : si son maître le laisse sans nourriture — le fait est qu'ils sont tous affreusement maigres, — il peut pour tromper sa faim manger quelque peu de terre, mais quant à l'âne, l'herbe ne lui manque pas. Si ce fait est exact, il faudrait admettre que ce sol pourrait servir d'aliment. Cependant la terre absorbée par l'homme ou les animaux ne se digère pas, ne descend même pas dans le tube digestif; elle reste dans l'estomac où elle forme une pelote qui atteint quelquefois des proportions considérables, et provoque certains désordres plus graves les uns que les autres. Qu'un chien ou un âne crève, on ne prend pas la peine de l'enterrer, on l'emporte dans la savane où les urubus et les vautours ont promptement nettoyé son squelette. Dans ces

cas morbides, on trouve au milieu des os une pelote terreuse et si dure qu'on ne la brise qu'à coups de marteau. Mise dans l'eau, cette terre se délaye difficilement ou même pas du tout ; le suc gastrique l'a pétrifiée. J'en ai vu plu-

Un enfant géophage.

sieurs provenant de chiens ou d'ânes. J aurais voulu me procurer aussi une de ces boules formées dans un estomac humain, mais je n'y arrivai point, et ma collection ne possède qu'une pelote provenant d'un estomac asinin.

Dès les premiers jours de notre arrivée, de violents accès de fièvre nous clouèrent au lit, Morisot et moi, quelquefois les deux ensemble. Cela dura près de quatre semaines.

Je me préparais un soir à partir pour Cuchivero avec l'intention de continuer les fouilles que j'avais commencées un an auparavant, lorsque mon compagnon, rentrant de la chasse, se plaignit de violents maux de tête ; quelques heures après, il était en proie aux vomissements, puis au

délire. Pendant trois jours il fut entre la vie et la mort. A la suite d'une insolation une fièvre cérébrale se déclara. Que de peines et de sacrifices perdus si mon ami mourait! Heureusement mes soins et sa jeunesse eurent raison du mal, et le troisième jour il allait mieux.

A mon tour, un accès de fièvre, qui dura trois jours et trois nuits sans arrêt, m'enleva force et courage ; je voulais rentrer à Bolivar. Mais à peine l'accès fut-il passé que je ne pensai plus qu'à aller de l'avant. Le plus terrible ennemi du voyageur, c'est la maladie qui le décourage, lui fait regretter le pays et demander pourquoi il va si loin, si loin, mourir seul et de tous ignoré!

CHAPITRE XII

Départ de Caïcara. — La forêt submergée. — Cabruta. — Le rio et les llanos de l'Apure. — San Fernando d'Apure et Nutrias. — Bateau à vapeur. — Les caïmans dévorent des Indiens. — Les canaux de l'Apure et de l'Arauca. — Constitution géologique et formation des montagnes. — Les plages de l'Orénoque. — Les œufs de tortue. — Les montagnes. — La Urbana. — Le cerro San Rey. — Les Yaruros. — Les Mapoyos. — La Tigra. — Le hatte de Miguel Mirabal. La bruquilla. — Le rio Parguaza. — Le démon amphibie. — Le raudal de Caribeu. — L'embouchure du Meta. — Le chubasco. — Les Guahibos et les Quivas. — Mata Sarrapia. — Radeau en feuilles de palmier.

Je fis embarquer nos provisions et bagages et, mettant à profit le départ de deux marchands, nous quittâmes Caïcara le 21 août avec l'espoir que notre santé se rétablirait en rivière.

Au sud du cerro Caïcara, une petite vallée sablonneuse et un peu boisée, attenante au fleuve, est inondée dès les pluies. Il s'y forme une anse profonde dont il faut suivre les contours, la forêt étant sous l'eau ; on aperçoit l'extrémité des guayaviers, qui croissent seuls à cet endroit et forment un *revarso*. Nous naviguons toute la journée à travers cette forêt submergée et, le soir, nous amarrons notre bateau à une branche.

Le lendemain, vers midi, nous sommes en face de Cabruta, village bâti sur le site d'un ancien campement de Gua-

mos, dont il ne subsiste qu'une dizaine de familles qui s'y retirent, pendant la saison pluvieuse; ils sont habiles pêcheurs, échangent des poissons frais ou séchés contre haches, couteaux, hameçons et quelques étoffes. Ils errent le long de petits rios, pêchant et chassant durant la belle saison.

La pointe N. des montagnes de Cabruta est couverte d'inscriptions analogues à celles de Caïcara et de Cuchivero.

A quelques kilomètres de là, l'Orénoque reçoit, sur la rive gauche, l'Apure qui descend des Cordillères des Andes en suivant une direction O.-E. Le fleuve, qui jusque-là avait eu la même direction générale, change brusquement, coule S.-N. avec une légère inclinaison à l'E.

Les llanos d'Apure, compris entre le rio Portuguesa au N., la Cordillère des Andes à l'O. et le plateau de l'Arauca au S., sont de vastes plaines, riches en pâturages et en productions agricoles. Ce pays donne naissance aux hommes les plus courageux et aux meilleurs soldats du Vénézuéla. Le *llanero*, pasteur à cheval, s'accommode de tout. Robuste et travailleur, il ne craint rien. Une lance ou un bâton à la main, il attaque corps à corps le jaguar et le puma.

San Fernando et Nutrias entreposent les produits des llanos. Pendant la saison humide, l'Apure, aux méandres courts et nombreux, devient navigable et une compagnie vénézuélienne a établi un service entre ces deux villes et Ciudad Bolivar. Deux fois par mois, les vapeurs l'*Apure* et le *Nutrias* montent les voyageurs et diverses marchandises; ils descendent des bestiaux, des cuirs, des cafés, des pois, du maïs et autres produits agricoles de la région haute.

L'Apure nourrit force caïmans qui occasionnent de nombreux accidents. J'ai vu de ces amphibies par centaines dans un seul détour de la rivière : ils émettent une odeur de musc telle que l'air en est infecté et désagréable à respirer. On m'a conté plusieurs exploits de ces monstres. En décembre 1885, à quinze jours d'intervalle, un premier Indien, puis un second, assis sur l'arrière de leur curiare,

Les llanos d'Apure (plaines de l'Orénoque).

avaient été saisis par les reins et entraînés au fond de la rivière. Une femme, lavant son linge au fleuve, à San Fernando même, avait été frappée, noyée et dévorée. Pareil accident arriva la veille de notre retour à Caïcara; la population était consternée, et une quinzaine d'hommes armés de fusils guettaient le ravisseur. Le caïman, qui a trouvé curée en un endroit, y revient toujours, espérant nouvelle aubaine. Les eaux troubles facilitent les menées de ces affreux reptiles. Lorsqu'ils épient une proie, ils rampent, se rapprochent avec précaution. Si l'objet de leur convoitise est au milieu du courant, ils s'élancent brusquement hors de l'eau, le saisissent et l'entraînent; s'il se trouve sur le bord, ils choisissent un lieu d'embuscade, attendent pendant des heures le moment favorable. A terre leurs mouvements sont difficiles et disgracieux, mais il n'en est pas de même dans leur élément : les deux pattes antérieures appuyées sur le lit, ils décrivent avec agilité un cercle qui peut avoir trois ou quatre mètres de rayon, heurtent d'un violent coup de queue leur victime qu'ils tirent en bas et noient.

Tous ces parages sont malsains, mais d'une fertilité extraordinaire. Les pâturages excellents nourrissent des bestiaux comme on n'en trouve ni de plus beaux ni de plus savoureux. Le sol est très bas du côté de l'Orénoque : l'Apure, l'Orichima, le Guaipire, le Cabullare et l'Arauca communiquent par de nombreux canaux et forment un delta de 1° 5 de longitude sur 0° 5 de latitude. Au moment des grandes eaux, les différents lits disparaissent sous d'immenses inondations qui recouvrent le pays sur une largeur de deux cents kilomètres. La rive gauche s'étend en un plateau qui s'incline du N. au S. jusqu'à l'Orénoque. Quelques lignes de collines rompent la monotonie de ces immenses surfaces. Depuis l'embouchure jusqu'à l'Apure, les cerros Cabruta ont une hauteur variant entre 320 et 350 mètres sur 8 kilomètres de longueur. Des massifs plus importants longent la rive droite. Comme sur la gauche, une plaine s'étend à perte de vue, mais coupée de massifs jetés irrégulièrement et qu'il est impossible de rat-

tacher à aucun système. Bien que la région n'ait rien de volcanique, les crêtes forment d'immenses cirques dont les éleveurs tirent parti. Ces montagnes n'ont pas de contre-forts et s'élèvent à pic, ce qui permet de barricader facilement les ouvertures et d'enfermer les bestiaux dans une enceinte appelée *potrero*. Les chaînes du Caura, d'Atures et de Lipapo présentent le même caractère.

Avant Urbana, l'Orénoque forme de vastes étales de sable, par exemple à Buena Vista déjà décrite, où les tortues viennent pondre par milliers. Les indigènes se livrèrent jadis de terribles combats pour la propriété de ces plages qu'occupèrent successivement les Yaruros, Mapoyos, Guamos, Panarès et Taporitos. Aujourd'hui ces tribus disséminées ne reviennent que par groupes, évitent soigneusement de se rencontrer sur le théâtre de leurs luttes, ainsi que de se mêler aux civilisés qui viennent participer à la riche récolte.

Les œufs, cuits et séchés sur des claies exposées au soleil, font une excellente nourriture dont les Indiens s'approvisionnent pour l'hiver pluvieux, ainsi que de l'huile et de la graisse dont ils s'oignent le corps pour se soustraire aux moustiques, petits moucherons qui apparaissent au lever du soleil et disparaissent à la nuit tombante : un grand vent, la fumée de tabac les éloignent momentanément. Impossible de vivre au milieu de leurs nuées. Quelques piqûres impatientent déjà et énervent; un grand nombre irritent à tel point que le voyageur, fût-il des mieux trempés quant au caractère et au moral, tombe en des accès de colère et même de fureur. C'est peut-être la plus grande difficulté du voyage, celle qui décourage le plus, ébranle les volontés les plus énergiques. Le jour, impossible d'écrire, de manger, de rester immobile un seul instant. Chaque coup de dard tire une goutte sanguinolente et laisse un point noir qui persiste quinze ou vingt jours; d'autres fois, surviennent des inflammations, des cloques douloureuses, de fortes démangeaisons comme celles que laisse une brûlure, le tout accompagné de fièvre. On ne pouvait manger qu'en s'enveloppant d'un nuage de

fumée presque aussi incommode que l'insecte lui-même, sinon il fallait attendre la nuit. Et même alors nos repas n'étaient pas toujours tranquilles : au moustique diurne succédait le moustique nocturne, encore plus noxieux et dont les plaies sont même plus douloureuses.

Le *cencudo* ou *pouillon*, espèce de cousin, arrivait au coucher du soleil, nous étourdissait de son petit sifflement, nous faisait des morsures brûlantes et nous empêchait de dormir. Ces horribles bêtes trouvaient moyen de traverser nos couvertures avec leur dard ou de pénétrer dans la moustiquaire, et souvent à une journée de fatigues et de privations succédait une nuit de supplice.

Le 30 août, à deux heures du soir, nous débarquions à la Urbana. Ce village, le dernier qu'on rencontre sur l'Orénoque moyen, au pied du cerro Urbana, se compose de cinquante à soixante habitations bien construites en pierres ou torchis, contenant trois cents âmes, blancs, nègres, mulâtres et métis divers, qui font les échanges avec les Indiens de l'intérieur. Pendant trois mois, la population récolte la sarrapia et les œufs de tortue. Le reste du temps se passe en une douce oisiveté. Néanmoins tous les habitants sont à leur aise, quelques bananiers autour de la paillotte et deux ou trois vaches contribuent à l'alimentation; la chasse et la pêche fournissent amplement le reste.

Après avoir renouvelé nos provisions en sucre, cassave et viande séchée, nous reprenons la route. A cinq kilomètres environ au-dessus de la Urbana, l'Orénoque présente une largeur considérable, et se divise en quatre branches dont deux seulement navigables pendant l'été. A la hauteur du cerro San Rey, la distance entre les deux rives extrêmes atteint près de 13 kilomètres.

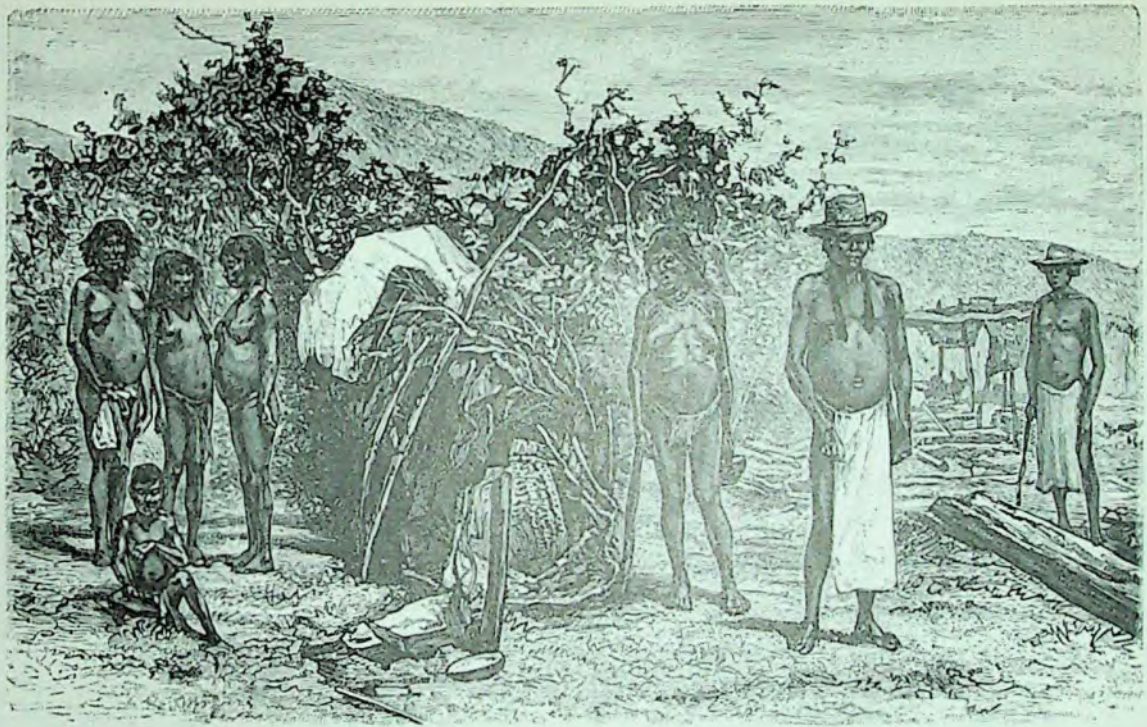
A partir de ce point, les Yaruros s'enhardissent jusqu'à s'approcher des rives et même à naviguer. Plus bas ils se sont retirés dans l'intérieur. Certains villageois, sous prétexte qu'ils sont gens civilisés — singulière prétention, — s'emparent des sauvages, les obligent à construire des cases, à défricher un *conuco*, mais leur donnent à peine la nourri-

ture nécessaire et les payent en mauvais traitements. Aussi n'y a-t-il rien d'extraordinaire à voir l'Indien fuir tout ce qui ressemble de près ou de loin à la civilisation.

La tribu autrefois puissante, riche et belliqueuse des Yaruros vivait entre les embouchures du Meta et du Capanapaco. Aujourd'hui il n'en reste que de misérables débris, soit une centaine d'individus, sur le caño Mina, où ils ont un campement, dans lequel ils viennent passer la saison des pluies. Pendant la belle saison, le Yaruro chasse et pêche, erre le long des petits caños. Il s'abrite contre les ardeurs du soleil sous des branches, ou simplement sous les voiles d'embarcation qu'il a faites avec des planchettes découpées dans la tige du moriché.

L'aspect général de ces aborigènes n'a rien d'agréable. Mal bâtis, ventre très gros, jambes grêles, pieds tournés en dedans. Le corps est couvert de taches bleuâtres, tatouages naturels, causées par le *carate*, maladie héréditaire, produite par l'anthropophagie, disent les uns, par la viande de singe, disent les autres. On raconte aussi que certaines tribus, pour se venger d'un ennemi, lui prépareraient une boisson qui décomposerait le sang et produirait sous la peau des taches violacées. Un individu atteint de cette affection peut, dit-on, la communiquer facilement : il lui suffit de faire tomber dans un breuvage quelconque, une goutte de sang, prise dans la partie malade, ou bien de racler les pellicules des macules bleues; en fort peu de temps, le sang injecté se décomposerait à son tour.

Le Yaruro n'a pas la peau plus colorée que les autres Indiens, elle ne paraît plus sombre que par suite de la malpropreté. Les têtes sont généralement assez rondes, mais avec quelque tendance à la dolichocéphalie. Le visage a un aspect assez singulier qu'accentue une légère proéminence des pommettes, les yeux obliquent un peu, l'angle facial est assez ouvert, le front proéminent est plus grand que chez leurs voisins. Chevelure noire et épaisse. Les hommes la portent courte en avant, en arrière elle est assez longue pour couvrir la nuque. Les femmes ont une tignasse longue, sale et en désordre, qu'elles enduisent d'une graisse abondante.



Indiens Yaruros au caño Mina.

La dentition est très régulière. J'ai vu plusieurs Yaruros assez âgés ayant encore toutes leurs dents, avantage rare chez les autres indigènes.

Le vêtement féminin consiste en un simple guayuco en filasse de palmier, retenu par une ceinture en cheveux; le masculin, plus coquet, en une bande d'étoffe, quelquefois assez large, formant tablier qui retombe au genou.

La femme se perce la lèvre inférieure et les lobes auriculaires. A l'oreille, elle s'introduit des roseaux ou des graines qui peuvent avoir 2 centimètres de diamètre. La lèvre inférieure est lardée de bâtonnets ou épingles, en nombre variable ; j'en ai compté 1, 3, 5, 6, 8 et 10. Pourquoi? Je n'ai pu l'apprendre. Les filles en possèdent 1 ou 3; les plus âgées en ont davantage; la femme du capitan s'en était octroyé 10. Ambitieux de m'attirer les bonnes grâces de ces dames, j'offre à chacune autant d'épingles qu'elle possède de trous. En un clin d'œil toutes les lèvres sont hérissées de piquants, mais restent closes pour les renseignements que je sollicite.

Le lit de ces pauvres gens est une espèce de sac trapézoïdal tissé en fibres de moriché. Toute la famille trouve à s'y loger. Les jambes croisées comme les tailleurs, le buste penché en avant de façon à appliquer l'épaule sur le sol, les bras croisés ou collés le long du corps, la tête penchée à droite ou à gauche : telle est la position peu commode, nous semble-t-il, qu'ils prennent pour dormir, mais ils y sont habitués dès le jeune âge et la préfèrent à toute autre.

La monogamie est de règle, cependant il y a quelques cas de polygamie, chez les capitans principalement. On se marie jeune et presque toujours avec une matrone qui est chargée de l'éducation conjugale; les jeunes filles sont toujours mariées à des hommes mûrs.

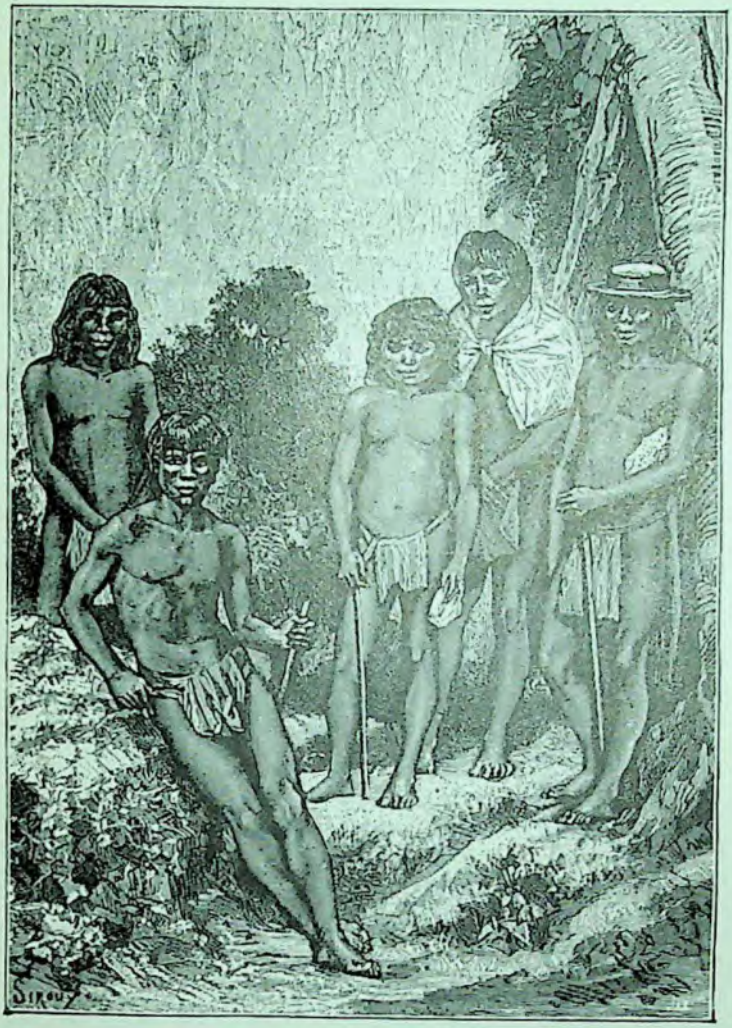
La passion pour l'alcool est telle qu'un chef de famille offre sa femme ou sa fille contre une bouteille d'eau-de-vie. Les femmes elles-mêmes demandent à boire des liqueurs fortes avec une véritable rage.

Les Mapoyos montrent plus de méfiance et de résis-

tance. Craignant les vexations des gens civilisés, dits *racionales*, ils ont reculé plus loin dans l'intérieur et ne descendent sur l'Orénoque que pour pêcher la tortue et recueillir ses œufs. A l'instar des Yaruros, ils se construisent des abris sur les plages, près des embouchures des caños, et disparaissent dès qu'une embarcation leur est signalée. C'est ainsi qu'au bec du caño Caripo, naviguant dans la curiare de chasse, je surpris une vingtaine de Mapoyos qui me laissèrent à peine le temps de débarquer. Ma présence les effraya tellement que, sans prendre le temps d'emporter leur attirail, les uns se jetèrent dans les canots, les autres s'enfuirent dans la forêt. Trois cependant, sur mon aspect pacifique, s'enhardirent à prendre un coutelas que je leur offrais; mais, dès qu'ils aperçurent les autres barques qui arrivaient, malgré tout ce que je pus faire, ils ramassèrent vivement ce qu'ils n'avaient pu emporter et disparurent définitivement.

Le 6 septembre, nous arrivons à la Tigra, où nous nous approvisionnons de viande. Un vieillard fort aimable, M. Miguel Mirabal, s'y est retiré des luttes politiques pour ne s'occuper que d'élevage. Il a réuni dans son hatte une centaine de bestiaux et vit avec quelques péons, leurs familles et deux Yaruros qu'il a éduqués. A côté de son corral, où le bétail rentre tous les soirs, il cultive un vaste champ qui lui donne sucre, maïs, manioc et bananes. Dans un petit enclos, il me montra certaine plante : « Voyez mon café! » Cette plante ne ressemblait guère au caféier, c'était une légumineuse herbacée, à fleur jaune et longues gousses. « C'est la *bruquilla*, continua-t-il; avec cette graine torréfiée, j'obtiens un moka que je préfère à l'autre. » En effet le *bruca*, ou *bruquilla*, qu'il me fit servir quelques heures après, avait un fumet exquis et je le dégustai avec un véritable plaisir.

Après le déjeuner nous nous remettons en route. Sur la rive droite, s'élève une montagne qui forme un vaste entablement, de difficile accès. Les Espagnols, à ce que nos marins racontaient, y avaient construit un fortin dont on voit



Les Quivas, au confluent de l'Orénoque et du Meta.

encore des ruines : *El Castillito del Parguaza*. Ici le fleuve se resserre, sa largeur se réduit à 800 mètres environ, mais il est profond et la sonde me donne 12, 20, 24 et même 30 mètres. Un peu plus au sud, le Parguaza se jette dans l'Orénoque. Le confluent est encombré de grosses roches que les naturels disent hantées, la nuit, par une espèce de petit bossu, noir et laid, parfaitement insaisissable, qui pendant le jour se tiendrait au fond de l'eau.

Le 11, nous arrivons au pied du ratch de Caribeu : à notre vue, quelques Yaruros qui pêchaient sur la rive s'enfuirent à travers le rapide au risque d'être emportés par le courant et brisés contre les rochers. Le lendemain, nous sommes en face du bec du Meta que l'on aperçoit sur la rive opposée. Nos bateaux sont amarrés le long d'une berge; chacun établit son hamac dans la forêt, on dîne tranquillement et on s'apprête à dormir, lorsqu'une violente saute de vent arrive sur nous avec un roulement de tonnerre. *Chubasco! chubasco!* crient les marins. Nous n'étions pas abrités, il fallut dare dare gagner le caño Horeda, tout près heureusement. Les éclairs se succédaient rapides au milieu de l'obscurité profonde. La bourrasque fut terrible et dura plus de deux heures. L'Orénoque mugissait, les vagues déferlaient; au milieu de ces éléments déchaînés on se sentait petit et chétif. Mais une pluie torrentielle ramena le calme, le ciel s'éclaircit, la lune et les étoiles brillèrent d'un éclat extraordinaire; le reste de la nuit fut superbe.

Le Meta, qui se jette sur la rive gauche, est un des affluents considérables de l'Orénoque, il descend des Cordillères où il prend sa source près de Santa Fé de Bogota.

Le territoire, très riche, est peuplé de Guahibos, rebelles à toute civilisation, ou du moins aux procédés qu'elle emploie. Le traficant qui les visite veut prélever d'énormes bénéfices et faire fortune en un seul voyage. Ce métier devient dangereux, car les Indiens achètent ses marchandises à l'exploiteur, le payent, mais le dévalisent après. Souvent le mercanti exige qu'on lui abandonne une Indienne

par-dessus le marché. Parfois, on en passe par là, mais pour l'assassiner ensuite, sans faute. Puis les civilisés se font un devoir de châtier ces meurtres et tirent sur les naturels comme sur des canards. Je ne crois pas ces procédés bien raisonnés.

Des sauvages particulièrement féroces se sont établis depuis quelques années au confluent du Meta et de l'Orénoque; ce sont les Quivas. Leur tribu vivait autrefois en Colombie, dans la région du Casanare. Ils se vengèrent du Gouvernement qui avait voulu les soumettre et les civiliser en massacrant les hommes et les bestiaux. L'armée leur ayant fait la chasse, ils se réfugièrent au Vénézuéla d'où ils ne sont plus sortis. Établis maintenant dans les cerros San Borja, ils ont pris le Meta pour théâtre de leurs exploits. Le cacique actuel, Mata Sarrapia, est un vieux nègre, autrefois assassin renommé : ses crimes sont restés légendaires. Traqué par les Vénézuéliens, il s'enfuit, rencontra les Quivas et se fit prendre pour chef. Sur les bords de l'Orénoque, ils épient les barques, hèlent les voyageurs. Plusieurs commerçants, ayant l'imprudence de répondre à l'invitation, tombèrent percés de flèches qui partaient des broussailles. Les curiares étaient pillées par les brigands, qui les brûlaient ensuite pour faire disparaître la preuve de leurs crimes.

Ces Quivas tiennent leurs petits canots cachés dans les anses et les ruisseaux. Pour traverser le fleuve, ils construisent un radeau en palmes qu'ils relient par les extrémités. Ils forment ainsi, avec plusieurs couches de feuilles, une embarcation assez sûre sur laquelle ils descendent le courant en s'aidant de perches et pagaies.

CHAPITRE XIII

Les monts d'Atures. — Le raudal de Vivoral. — L'île Picure. — Transport des bagages. — Les Guahibos du Meseta engagés comme porteurs. — Atures. — Légende sur les Imos. — Grotte d'Arvina, sépultures des Imos. — Obsèques des Guahibos. — L'oracle du Piay. — L'insufflation du malade. — Mort d'un Guahibo, funérailles, reliques. — Voyage chez le Grand Piay aux sources du Vichada. — Jugement du mort. — Les Piaroas. Mode de sépulture. — Cimetière. — Cerro de los Muertos. — Cerro Pintado. — Inscription gigantesque sur le flanc d'une montagne. — Départ d'Atures. — Les raudals Garcita et Guahibos, bras du Carestra. — Maipure. — Un géophage. — Les Guahibos se laissent photographier. — Menaces des Guahibos. — Deux mercantis. — La marima. — Le *Yopo*.

Le 17, apparaissent à l'horizon les montagnes d'Atures; le 18, on entend le bruit des cataractes comme un grondement lointain. Plus on approche, plus le bruit augmente. Le 19, nous sommes au pied du raudal formé par un des cirques montagneux si nombreux dans ce bassin; le fleuve franchit un défilé entre les cerros Meseta de la rive gauche, de Punta et Cataniapo sur la rive droite. Pendant 10 kilomètres, l'énorme volume des eaux resserré entre deux murailles est d'abord retenu par les îles et rochers, nombreux obstacles dont le lit est semé, puis il se précipite en une longue série de chutes et rapides qui rendent le passage absolument impraticable. Les Indiens, marins émérites, ne hasardent jamais leurs canots chargés

dans ces tourbillons; la descente se fait à vide, mais non sans accident.

La première barrière est formée par les rochers de Vivoral et l'île Picure. On procède au débarquement des bagages qu'on transporte de l'autre côté de l'île. Le bateau est ensuite remorqué, tantôt dans le courant à l'aide de cordes, tantôt sur des pierres : on lui fait ainsi escalader plusieurs chutes.

Au delà de Vivoral, une partie libre sur la rive droite est assez facilement navigable, puis on arrive au véritable saut, celui d'Atures. A Puerto Real, les bagages, de nouveau débarqués, sont transportés au petit village d'Atures, éloigné de 5 kilomètres.

Le 20 au matin, commence le grand transbordement; nos hommes se divisent les fardeaux et les portent jusqu'au Cataniapo, rivière aux eaux claires et cristallines, qui se jette au milieu du ratch.

Chaque fois qu'une embarcation arrive à Puerto Real, des Guahibos du Meseta viennent se promener à Atures. Le lendemain de notre arrivée, ils étaient cinq au village. Je les retins pour le transport des colis, et je les payai d'avance, comme c'est l'usage : je remis à chacun un pantalon, une chemise, un coutelas, du tabac et une mesure de sel. Le chef exigea en plus une hache. Le premier et le second jour, tout se passa régulièrement, mais le troisième jour au matin, nos engagés avaient disparu. La mésaventure arrive fréquemment au voyageur ou commerçant qui, passant par Atures pour la première fois, n'est pas connu des Indiens.

Atures se compose de sept ou huit carbets avec vingt-cinq habitants, tous d'une paresse distinguée. C'est le dernier point sur l'Orénoque où l'on rencontre des bestiaux. La localité est très saine et n'a pas de moustiques; en revanche, la *nigua* ou chique y fait des ravages extraordinaires. Tous les matins, chacun s'extrait des pieds au moins une demi-douzaine de puces niguas. Les porcs et les bestiaux ont les ongles et les sabots tuméfiés par l'accumulation de ces parasites.

Le raudal d'Atures, aux rochers de Vivoral.

Tous les ânes élevés dans la localité ont les jambes qui se tordent plus ou moins ; ils deviennent bientôt impropres à tout service.

Pendant les onze jours que nous passons à Atures, je recueille de précieux renseignements sur ses anciennes peuplades. Je visite les environs : Punta Cerro, qui renferme la grotte d'Arvina avec des urnes funéraires; l'île Cucuritale, où Crevaux et Lejeanne recueillirent des poteries et des crânes; le cerro de los Muertos avec sa caverne; le cimetière des Piaroas et enfin le cerro Pintado aux inscriptions gigantesques.

Les Atures, tribu aujourd'hui disparue, vivaient près du Cataniapo et aux pieds du raudal auquel ils ont laissé leur nom. Les Imos habitaient également près du rapide, mais de l'autre côté du Cataniapo, au pied de Punta Cerro. D'après la légende, c'était un peuple belliqueux, sanguinaire et anthropophage qui tenait les Atures sous sa domination. A plusieurs reprises les Piaroas réunis aux Atures livrèrent aux Imos de sanglants combats; mais ces derniers, toujours victorieux, devenaient de jour en jour plus féroces. Leur voisinage devint si dangereux que les Piaroas et les Atures appelèrent à leur secours la grande tribu des Guahibos, qui vivaient sur l'autre rive. Une guerre longue et cruelle amena la destruction complète de cette race cruelle. Seuls, le chef de la tribu et quelques serviteurs purent s'enfuir jusque dans le Rio Negro, où ils vécurent longtemps comme esclaves chez une nation honnête qui, lorsqu'elle eut connaissance de leurs crimes, les leur fit enfin expier.

La spélonque d'Arvina, située au milieu de la montagne Punta Cerro, dans un endroit très escarpé au-dessus des rapides, renferme des sépultures attribuées aux Imos. Le défunt était enterré dans sa case qu'on abandonnait ensuite. D'autres fois, il était porté à la grand'place. On immolait en son honneur, et suivant son rang, un certain nombre de victimes, hommes ou animaux, dont le sang servait à pétrir l'urne qu'on enfouissait avec ses restes dans une case dont un sorcier prenait la garde. Pendant dix lunes,

les parents portaient le deuil, ne se coupaient ni les ongles ni les cheveux, s'abstenaient de boissons fermentées, ne se nourrissaient que de poisson et de galette. La famille s'occupait de préparer les liqueurs fermentées et certains gâteaux de maïs. On choisissait de belles graines pour les semer dans un terrain qu'avait déjà cultivé le mort et toute la récolte passait en pains pour la fête. Au bout du dixième mois, les amis, les parents et le magicien qui avait la garde de la maison mortuaire, procédaient à l'exhumation des restes. L'urne était exposée sur la place; au travail et aux soins qu'elle avait coûtés, on jugeait des regrets qu'inspirait la perte du concitoyen.

La fête commençait par la présentation des aliments. Le sorcier déposait un pain viatique au fond de la cruche, jetait quelques gouttes de liqueur en libation, au profit du mort et des amis.

Les ossements étaient ensuite placés dans le vase qu'on lutait avec un couvercle en terre orné de quelque animal plus ou moins fantastique. L'Indien attribuant à chaque être une vertu particulière, les qualités du défunt devaient correspondre à celles de la bête.

Le cortège se dirigeait en longue file vers la grotte : l'urne confiée au plus proche parent était par lui portée, puis remise au second qui, après quelques pas, la passait à un troisième et ainsi de suite. Le défunt transitait par cette chaîne humaine avant d'arriver à sa dernière demeure. Le broc funéraire était placé haut ou bas suivant le rang qu'avait occupé le mort. Ce dernier devoir accompli, le deuil cessait, les parents se coupaient ongles et cheveux, prenaient part à des réjouissances qui duraient toute la nuit.

Les Guahibos d'aujourd'hui ont conservé des habitudes analogues. Lorsqu'un individu est gravement indisposé, on va querir un *bro*, ou sorcier, qui s'enferme avec lui. Après un examen qui peut durer jusqu'à cinq ou six heures, l'homme de l'art décide si le patient doit mourir ou non. Pour ce, il interroge divers objets à l'usage personnel du malade, mâche et fume une herbe enivrante et divinatoire, se

livre à une danse échevelée autour de la case, puis procède à l'insufflation. La *maraca* dans une main, un énorme cigare dans l'autre, il s'emplit de fumée la bouche et l'estomac, rentre précipitamment, s'approche du fiévreux qu'il fumige en commençant par le visage. Sur le corps il décrit des figures symboliques, puis descend jusqu'aux pieds, toujours soufflant l'âcre vapeur. Chaque insufflation dure de une minute à une minute et demie. Le malheureux qui respire cette atmosphère ne tarde pas à tousser, à crier et même à hurler; son bourreau n'entend rien, et recommence jusqu'à ce que le logis soit littéralement enfumé ou qu'il tombe lui-même d'épuisement. Alors les parents et amis, qui se tenaient à quelque distance avec d'énormes paquets de palmes, ferment les ouvertures et calfatent les interstices de façon à ôter à la fumée toute issue. On laisse le misérable ainsi toute la nuit, et on le trouve expiré le lendemain. Quand même il n'aurait pas été en danger, cette fumée acre et nauséabonde l'eût étouffé. Au matin, le décès est constaté. Les feuilles de palmier qui avaient servi à boucher le toit sont alors plantées en haie tout autour de l'habitation.

Le sorcier procède maintenant à la toilette du défunt, lui coupe les ongles aux mains et aux pieds, quelques mèches de cheveux, et enlève des crasses : le tout est gardé précieusement dans de petits paquets. Le corps est ensuite roulé dans un hamac ou enveloppé dans une couverture de marima faite d'écorces battues et lavées, puis solidement ficelé. Entre temps, les proches poussent des cris, pleurent, se coupent les cheveux, s'abstiennent de nourriture jusqu'à l'enterrement. Ils creusent dans la hutte un trou à profondeur de jambes, y placent le cadavre étendu de son long. Au-dessus on établit un plancher en branches et feuilles, de manière à faire une chambrette souterraine qu'on recouvre de la terre fouie. La case est aussitôt abandonnée et la porte fermée. On ne la rouvrira que lorsque le grand sorcier aura prononcé l'arrêt.

Après cette première cérémonie les deuillants font le grand repas funéraire. On a préparé vivres et liqueurs, on mange, on boit, on chante, on rit, on pleure et finalement

on se grise. Il arrive souvent qu'en cet état, les convives, animés de l'esprit du mort, se livrent des batailles sanglantes et vident des querelles dont la jalousie est généralement le motif.

Le fèticheur qui a gardé les petits paquets de reliques, emmène ensuite la famille visiter son collègue, le Grand Bro, ou Piay national. Ce mystérieux personnage, aussi vieux que la tribu, se tient au fond d'une baume près de la source du Vichada : c'est lui qui rendra le jugement. Il faut savoir que pour le Guahibo il n'est pas de mort naturelle, le décès n'arrive jamais que par le fait de malveillance, et par suite d'un enguignement ou de maléfice quelconque. La famille doit rester deux heures en route avant d'arriver chez le Grand Piay et ne se présenter qu'avec des cadeaux consistant en vivres, poissons séchés, viande boucanée, farine de manioc, poules ou oiseaux vivants. Elle établit son campement à quelque distance de la caverne où le sorcier conducteur pénètre seul et annonce que des frères viennent réclamer ses lumières et demander vengeance.

Le Grand Piay sort, va à la rencontre des affligés qui restent prosternés le visage contre terre à côté de leurs cadeaux. Il prend les pochettes suspendues à l'entrée du rancho, dit aux consultants qu'ils aient à lui présenter du poisson frais, certaine viande ou telle autre chose qu'il lui plaira désigner. Chaque jour, au coucher du soleil, ils devront apporter l'objet demandé. On tient à le satisfaire afin de s'ingratier auprès de lui.

Le dizième jour, le pontife fait assavoir qu'il va prononcer la sentence. Accompagné de ses aides particuliers et du sorcier consultant, il quitte son antre, à la nuit tombante, va dans la savane consulter les reliques du décédé, à savoir les petits paquets qu'on a suspendus à des poteaux à hauteur de tête. Revêtu de ses ornements sacerdotaux, masque barbu, colliers de plumes, longue queue, tablier tissé, entremêlé de longues pennes, jarretières ornées de graines sèches en chapelet qui produisent un petit bruit sec, le grand bâton emplumé à la main gauche, il s'approche des sachets au-dessus et au-dessous desquels il agite vio-

lemment sa maraca, appelle l'esprit en soufflant doucement, puis renforce le bruit. Les autres officiants, armés chacun de deux grosses gourdes, font un vacarme qui devient assourdissant, ils se prosternent, tandis que le grand prêtre tâte chaque paquet, touche chacun des acolytes. Le bruit diminue peu à peu, il cesse. Le pontife, suivi du collègue consultant, retourne à la rivière où campent les Guahibos, qui, dès qu'ils l'aperçoivent, se prosternent, la tête dans les bras et appliquée contre le sol. Les maraques se remettent à tinter. Puis le prophète agite longuement sa calebasse sacrée, halète pendant quelques instants et enfin prononce l'oracle [1] :

« Allez-vous-en, Guahibos! le premier qui mourra sera le coupable, il n'en est pas d'autre! »

Ce jugement ne compromet personne et vaut au devin respect et grande renommée. Sitôt réponse reçue, les dévots doivent s'embarquer avant soleil levé et ne pas s'arrêter avant midi.

L'année suivante, à l'anniversaire du décès, les parents iront, avec le magicien, déterrer les restes et les placer dans une urne ovoïde. Et tous alors de fêter le mort en se couvrant de peintures bizarres, bleues et rouges, de lignes et de points enchevêtrés. L'effet produit par ces peintures curieuses autant qu'originales est d'un comique allant jusqu'au grotesque.

La famille a préparé dans une case neuve — on l'a recouverte avec les palmes qui ont étouffé le parent regretté — une fosse profonde ou chambre souterraine, dont les parois, faites de rondins reliés par des lianes, sont recouvertes de torchis en terre glaise gâchée avec de l'herbe. Le chef et deux parents transportent le vase de la maison mortuaire dans la maison nouvelle. Alors gourdes et tambours de faire vacarme.

Tenant à la main une petite maraque à poignée spéciale, le sorcier évoque l'esprit par une insufflation, place dans la chambre souterraine l'urne sur un trépied, regarde à ce

1. *Naviata, Guahibos, beiyahiova cohepebiritiba pono! pono!...*

qu'elle ne heurte pas la terre, ferme l'ouverture par quelque bois et du torchis. La famille comble la fosse, piétine la terre, l'égalise avec le sol, tandis que ceux du dehors dansent, chantent, hurlent et tapagent, afin de chasser les démons malintentionnés. Quand ils en sont venus à bout, la fête s'égaye, on distribue le *caraté*, une liqueur fermentée, et l'on danse jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à manger, rien à boire.

Les Piaroas procèdent différemment. Les parents ligottent le cadavre en paquet : jambes repliées et fortement appliquées contre le corps, tête penchée sur les genoux, bras croisés autour des tibias. Le tout, enveloppé du hamac, est placé dans un panier ou *catumare* avec les petits objets favoris du défunt.

D'autres fois, quand il s'agit des chefs, le corps est simplement roulé dans son hamac, lié de lianes, puis enveloppé dans des feuilles de bananier et placé dans une claie cylindrique tressée en branches minces. Dès le soleil couché, parents, amis et voisins se réunissent auprès du mort, racontent sa vie, rappellent ses qualités comme ses défauts; on dirait une assemblée de juges discutant la valeur morale d'un personnage. Dès l'aube, tous l'accompagnent, en dansant, jusqu'à la dernière demeure.

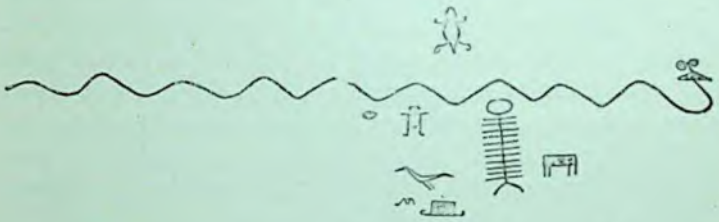
Le cimetière est une anfractuosité de rocher, un simple abri, ou encore une grotte dans la montagne. La dépouille d'un simple mortel est mise en corbeille et abandonnée telle quelle, mais les caciques sont déposés dans une partie réservée et recouverts de grosses pierres pour les garantir contre les profanations et la dent des animaux.

A 3 kilomètres d'Atures, en amont du ratch, une petite montagne isolée, dite *Cerro de los Muertos*, possède une caverne basse et profonde qui sert d'ossuaire aux Piaroas du Cataniapo. L'ouverture a 15 mètres de large et 5 mètres de profondeur; la hauteur varie entre 0 m. 40 et 2 m. 25. Dans la partie inférieure se trouvent des catumares en grand nombre possédant encore des squelettes

plus ou moins complets, selon qu'il a plu aux rats qui ont établi leur demeure dans les crânes. La partie haute est occupée par deux sépultures de notables très bien conservées. L'absence d'Indiens aux environs me permit de recueillir une ample collection, entre autres, divers objets laissés en souvenir, deux petits vases à provisions, deux sacs à bibelots, enfin deux squelettes complets, toutes pièces qui figurent aujourd'hui à notre musée du Trocadéro.

Le cerro Pintado, à 12 kilomètres d'Átures, montre l'antique civilisation indienne sous un aspect grandiose.

M'étant procuré un guide et des chevaux à Átures, je partis un matin dans la direction du sud-ouest. Les environs sont ravissants, les plaines à riches pâturages, les collines boisées, des sources à chaque pas, donnent à cette région un caractère gai et pittoresque. Après une heure et demie de marche, le guide nous montre le Pintado, un immense rocher nu, s'élevant à pic de 250 mètres au-dessus des savanes; vers le milieu se trouve la gigantesque et fantastique inscription. Tout en haut, un lézard



Inscription du cerro Pintado.

ou caïman de grande taille; au-dessous, un serpent mesurant 120 mètres de long; plus bas et à droite, une scolopendre gigantesque; à gauche, un homme, un oiseau et quelques figurines bizarres. D'après ce que j'ai cru comprendre, il s'agirait d'une légende relative à la création. Pour accomplir ce prodigieux travail, ce peuple primitif devait avoir des moyens d'action déjà considérables. L'endroit où se trouvent les caractères est inaccessible : de

là, nécessité d'une colossale installation, d'un échafaudage, par exemple, à moins qu'on n'ait suspendu les travailleurs à des câbles partant du haut. Ce dernier moyen me paraît improbable, attendu que le sommet que j'ai visité est absolument nu et ne présente aucune anfractuosité pouvant être utilisée comme point d'appui. Ces inscriptions sont creusées dans un porphyre granitoïde très dur. Avec quels outils a-t-on pu exécuter d'aussi profondes et durables entailles? On pense à des silex, mais pour l'affirmer il faudrait faire au-dessous de l'inscription des fouilles qui, j'en suis convaincu, amèneraient la découverte de débris montrant le degré de civilisation que cette tribu avait atteint.

Le transbordement des bagages et le passage des bateaux par le raudal d'Atures durèrent onze jours. Le 30 septembre au soir, nous étions prêts à partir. Le 1er octobre au matin, installés à nouveau dans nos embarcations, nous tournons le cap sur Maipure.

D'Atures à Maipure on rencontre deux autres petits rapides, Garcita et Guahibos : le premier qu'on passe facilement à toute époque; celui des Guahibos praticable seulement pendant la saison des pluies. Un rocher barre le fleuve et forme une grande cascade. On est, à la saison sèche, obligé de faire passer les embarcations au-dessus de ce barrage naturel. Là, l'Orénoque se divise en deux branches, séparées par l'île Carestia dont la largeur dépasse 3 kilomètres; on passe par la rive gauche.

Six cases forment le village de Maipure, habité par une vingtaine de métis ou Indiens civilisés. Ils ne cultivent pas, se contentent des produits de leur pêche ou vont dans le Vichada acheter du manioc pour le compte des marchands de San Fernando. Ce manioc est le seul aliment dans le haut Orénoque et le Rio Negro.

C'est ici chez un métis guahibo, que j'ai rencontré un deuxième cas vraiment extraordinaire de géophagie. Semblable au patient rencontré à Caïcara, l'homme se tenait

Raudal de Maipure.

couché dans son hamac depuis des mois entiers sans pouvoir se lever : une vieille infirme l'assistait. Il reconnaissait manger de la terre et avoir tort, mais l'habitude était si forte qu'il n'écoutait aucune remontrance et persistait dans le vice qui le tuait. On me pria de le sermonner. Il m'écouta très attentivement, admit la justesse de mes raisonnements; mais quand je voulus lui faire promettre de ne plus continuer, il répondit : « Toi, tu me reproches de manger de la terre, et tu fumes, pourtant! » Cette réplique, à laquelle je ne m'attendais pas, me montra qu'il n'y avait rien à faire et que ce géophage — il tirait déjà sur sa fin — eût été plus malheureux de ne pas assouvir son penchant qu'un fumeur enragé qu'on priverait de tabac.

Le raudal de Maipure, plus court que celui d'Atures, est beaucoup plus difficile à traverser : on débarque d'abord les bagages, puis on passe les bateaux en les traînant par les roches sur plus de 500 mètres. La longueur totale du portage est de 6 kilomètres environ.

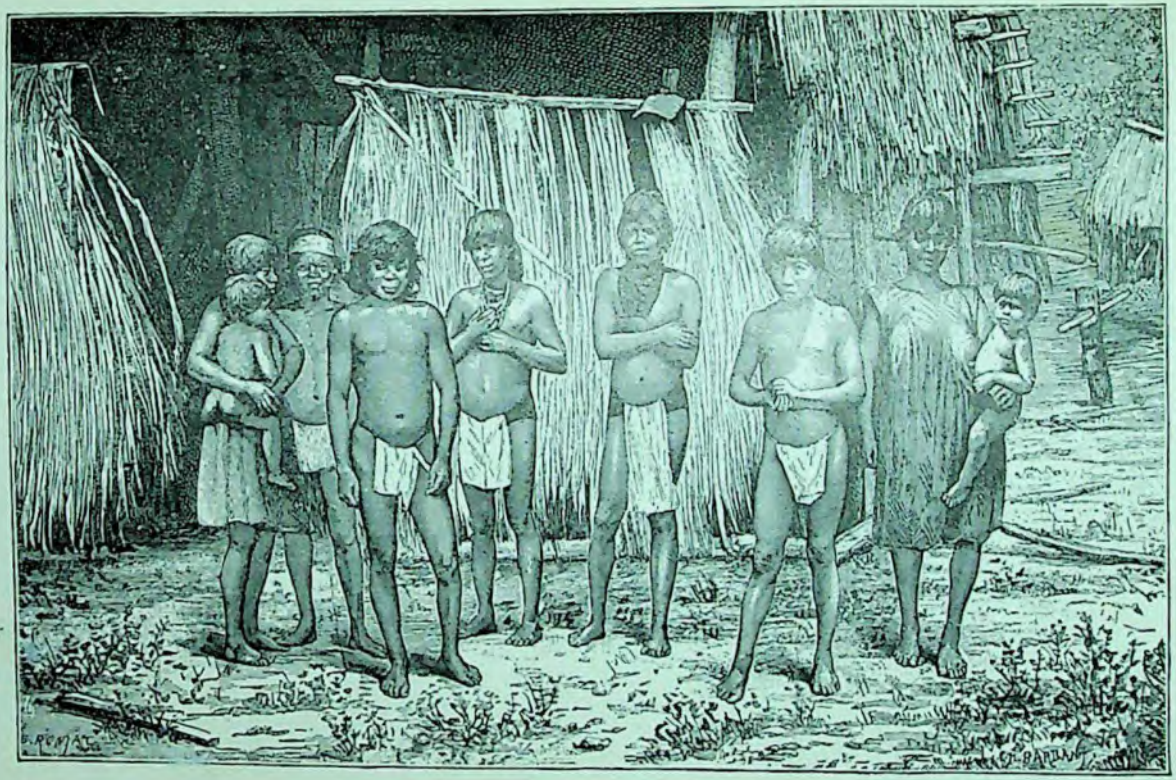
Une douzaine de Guahibos du Vichada se trouvaient là et nous offrirent leurs services, ainsi qu'à deux marchands de San Fernando de Atabapo, véritables bandits qui naviguaient avec nous depuis Caïcara. Leur brutalité, leur mauvaise foi, leurs mensonges faillirent attirer sur nous la vengeance des naturels. Voici comment :

J'avais photographié ces Indiens en groupes et comme gratification je leur avais remis un couteau, un collier, un miroir; en outre, ils avaient été payés généreusement pour leur travail de transport. Ils étaient contents et disaient de les prévenir une autre fois, qu'ils nous feraient traverser le ratch plus vite et viendraient avec un plus grand nombre de manœuvres. Morisot avait dessiné un profil et remis un croquis à l'original, qui prit le papier, le tourna et le retourna en tout sens sans y voir autre chose que du blanc et du noir. Ses camarades n'en tirèrent pas davantage que lui. Quelques heures après, le portrait fut présenté à un Guahibo civilisé habitant Maipure. Cordero reconnut aussitôt l'individu, et, détaillant le nez,

les yeux, la bouche, fit voir à ses congénères ce qu'ils n'avaient pas encore aperçu; aussitôt ils vinrent trouver Morisot, qui fixait ces mêmes traits sur une toile, et, posant devant lui, demandaient aussi un papier. Tous étaient dans la joie, et voulaient emporter dans leur case, un petit papier des blancs à barbe — c'est ainsi qu'ils nous désignaient, — lorsqu'arriva un autre Guahibo criant, gesticulant, prononçant des menaces qu'il nous fut impossible de comprendre. Il causa avec ceux qui nous entouraient, et, en quelques secondes, toute gaieté disparut : les gens devinrent sombres et menaçants. Saisissant leur paquet, bâton, arc et flèches, ils nous quittèrent vivement en poussant des cris. Pourquoi ce brusque revirement? pourquoi les villageois paraissaient-ils effrayés de ce départ précipité?

Les deux mercantis viennent alors nous trouver et, après mille détours, annoncent que les Indiens sont partis avec l'intention de revenir en nombre, de mettre le feu au village et d'en massacrer les habitants : c'était pour se venger d'une injure que nous leur aurions faite. Ne connaissant pas leur langue, j'avais dû par quelques mots imprudents dont je ne sentais pas la portée, les insulter gravement. Ils nous demandaient même si nous ne les aurions pas frappés? — Je ne compris d'abord rien au langage ambigu de ces deux bandits, mais, soupçonnant quelque guet-apens, j'inspectai ma carabine et mon revolver. Ayant la conscience d'avoir traité les Guahibos avec aménité, je répondis aux obligeants personnages : « Les Indiens qui étaient là et ceux que nous avons employés n'ont pas eu à se plaindre de nos procédés. Mais s'ils ont une manière à eux de comprendre la reconnaissance, ou s'ils ont quelque envie de nous piller, dites à leur envoyé que je suis décidé à répondre comme il convient, et que tout individu qui s'approchera avec intention hostile sera fusillé. »

Nos deux personnages se retirèrent peu satisfaits. Des groupes se formaient sur les portes, les figures paraissaient inquiè[illegible], et chaque fois que nous approchions on se taisait et parlait d'autre chose. Peu édifié sur la véracité de [illegible] qui nous était rapporté, je vais trouver Cordero qui



Guahibos du Vichada.

avant l'incident était allé sur le bord du fleuve. L'ayant mis au courant de ce qui se passait, je le priai d'interroger les Indiens sur la raison de leur départ précipité et pourquoi ils menaçaient de brûler la bicoque? Le Guahibo s'acquitta de son mandat avec intelligence et voici ce qu'il revint nous raconter :

« D'abord vos deux compagnons — les marchands — ont fait accroire aux braves gens que vous vouliez leur jeter un sort en les photographiant. Pour cela je n'ai pas eu grand'peine à leur faire comprendre que cela était une menterie, attendu que moi-même je les avais placés devant l'appareil. Les Guahibos ont aussi appris que Raimondo — l'un de ces traficants — est le frère du gouverneur du haut Orénoque, duquel ils avaient à se venger parce qu'il leur avait enlevé des enfants et, craignant que Raimondo n'en fît autant, ils ont voulu mettre leur famille en sûreté. En plus, ledit Raimondo et son acolyte, qui avaient employé des Guahibos pour transporter leurs marchandises et passer leur bateau à travers le raudal, les ont reçus à coups de pied et de bâton lorsqu'ils avaient réclamé leur salaire. »

Cordero avait ramené le capitan qui se montra fort raisonnable et nous pria de l'accompagner pour assister au payement de ce qui était dû par les mercantis. Pris dans leurs pièges, ces misérables commencèrent à injurier les Indiens, les accusant de vol et prétendant que c'était pour punir leurs filouteries qu'ils les avaient battus. Ce nouveau mensonge n'ayant pas plus de succès que les autres, ils furent obligés de s'exécuter. Les gens s'en retournèrent à demi satisfaits, mais en jurant que tôt ou tard ils revaudraient les coups à qui de droit.

Les Guahibos vivent sur la rive gauche de l'Orénoque depuis le Rio Meta jusqu'au Rio Vichada. Ceux du Vichada ont les mœurs assez douces et ne veulent rien avoir de commun avec ceux du Meta. Ils habitent plusieurs groupes de carbets et cultivent le manioc dont ils extrayent la farine, qu'ils livrent aux négociants de San Fernando contre des couteaux, des haches, des bêches et des étoffes.

Un arbre nommé *marima* dont ils enlèvent l'écorce leur fournit une espèce de feutre dont ils se confectionnent des vêtements, des couvertures et des sacs très résistants dans lesquels ils transportent du riz, du café et même de la farine de manioc.

Le Guahibo qui voyage porte au cou un instrument original avec lequel il prise le *yopo*, poudre provenant d'une graine de mimosée qu'on torréfie et mélange avec l'écorce calcinée et pilée du même arbre. Cette poudre, un sternutatoire très énergique, est enivrante et porte aux rêves. L'instrument dont il s'agit est fait de deux os d'oiseau réunis en forme de V ; les deux extrémités sont introduites dans les narines et le priseur aspire fortement la poudre qu'il porte dans le coquillage, la feuille ou le morceau d'étoffe qui lui sert de tabatière.

CHAPITRE XIV

Les Piaroas. — Canot d'écorce. — Établissement de Piaroas. Un conuco dans la forêt. — Construction d'une hutte. — Le démon chassé de la case. — Le toucan comme prison de l'esprit. — Religiosité des Piaroas. — La métempsycose. — Le Piaroa incante les animaux et les récoltes. — Mataweni. — Le rancho dans la forêt. — Achat de fruits et de légumes. — Piaroa mangeant des fourmis. — Sur le rocher de Mericahua. — Siquita. — Confluence de l'Orénoque et du Guaviare. — San Fernando de Atabapo, centre commercial du haut Orénoque. — Le Guaviare et l'Atabapo.

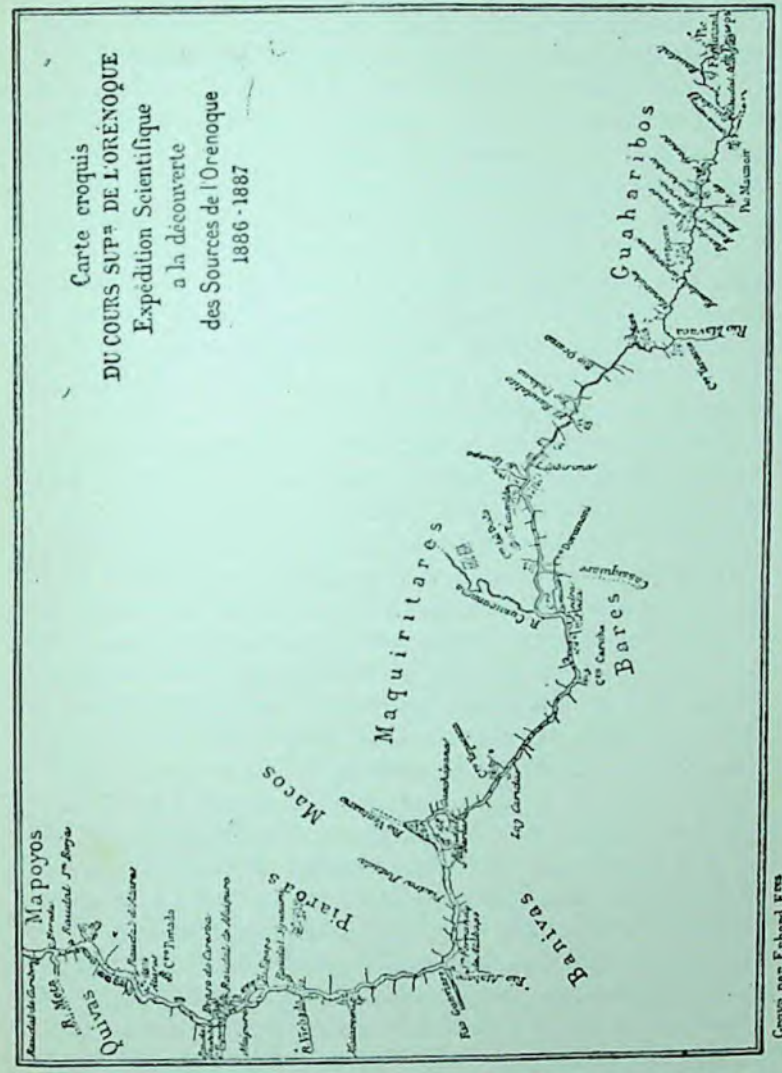
Sur la rive droite vivent les Piaroas. En aval du Vichada on trouve quelques-unes de leurs tribus sur la rive gauche. Au-dessus du rayol de Lijuaumi nous rencontrons plusieurs canots montés par de ces individus, qui se rendent au Lipapo, où ils vivent, paraît-il, en assez grand nombre. Ces canots sont faits avec l'écorce d'un arbre, et ne servent qu'une fois. Lorsque l'un d'eux va visiter ses parents, il emporte tout son avoir, ainsi que des provisions pour le temps qu'il devra rester, et, quand elles sont mangées, il s'en retourne par terre.

De tous les Indiens, le Piaroa est peut-être le plus superstitieux, le plus naïf, et l'un des plus sauvages; il se lie peu avec les métis ou civilisés et abandonne facilement son conuco, dès qu'il s'aperçoit qu'on voudrait se familiariser

davantage. Néanmoins il a le caractère doux et nullement dangereux; mais sa méfiance extrême lui fait prendre la fuite à la moindre alerte. Il établit sa demeure au milieu des forêts, loin des rivières fréquentées. Homme des sylves, il en connaît tous les coins et ne s'égare jamais. Possédant la faculté de l'observation à un degré vraiment extraordinaire, il traverse les brousses sans laisser trace et revient par le même chemin s'il est nécessaire. Pourtant ceux qui connaissent les forêts vierges, savent le danger à s'y aventurer, si on ne prend mille et mille précautions et ne se ménage une retraite nettement tracée.

Ils ont toujours soin d'établir leur ajoupa dans des endroits admirablement placés, quant à la salubrité, la bonne eau et l'absence de moustiques. Ils commencent par se construire des huttes provisoires, à porte étroite et basse qui se ferme hermétiquement. L'intérieur reste dans l'obscurité la plus complète. Puis ils donnent les premiers coups de hache aux arbres du site, font un grand abatis, de façon que la case capitane soit au centre, tant du village que des champs où ils plantent des bananiers et des légumes; toutefois, ils prennent la précaution d'établir en dehors de leurs habitations un ou plusieurs conucos parce qu'ils craignent toujours d'être volés. Les paillottes, faites avec un soin extrême, sont coniques ou cylindro-coniques, quelquefois ellipso-coniques; le diamètre varie entre huit et douze, la hauteur entre cinq et sept mètres. Sur le terrain, l'Indien trace un cercle d'un rayon égal aux deux tiers de la case; il y plante des pieux fourchus hauts de deux mètres environ. Aux deux plus gros il ajuste la poutre, qui supportera le montant, soutien de la toiture. Les piquets latéraux sont réunis par des traverses attachées par des lianes; puis tout autour, de longues perches distantes de 85 à 90 centimètres, à la base enfoncée obliquement, rejoignent le montant vertical auquel on les fixe solidement. Ces perches sont ensuite réunies par des traverses, formant des cercles concentriques. La carcasse une fois achevée, on prépare des palmes par petits paquets très minces, qu'on amarre tout autour, de la base au sommet; cette couverture,

épaisse de 30 à 35 centimètres et faite avec soin, dure de longues années, impénétrable aux pluies tant torrentielles



que persistantes des régions tropicales. La porte a 70 ou 80 centimètres de large sur 1 m. 50 de hauteur. Ce n'est

pas tout. La bâtisse une fois achevée, il faut chasser le mauvais Esprit qui s'y est déjà précipité et assurer le bonheur des futurs habitants.

La famille se met en quête d'un oiseau vivant, et si possible d'un toucan, qui est déposé près de la porte, dans un panier. Le patriarche se met en devoir d'arracher, à la queue et aux ailes, trois plumes qu'il fixe avec de la résine au sommet d'un bâton pris dans le cœur de l'Arbre aux Démons. Le tenant à la main gauche, il entre dans la case où il allume autant de feux qu'il y a de ménages dans la famille. Il plante bâton et torche tout au milieu de la case et rejoint l'assemblée. Chaque homme enlève maintenant au gros-bec autant de plumes qu'il a de femmes et d'enfants, et les colle au sommet d'un bâtonnet pris dans un autre bois, et va le planter près du foyer qui lui est assigné par rang d'âge.

Paré de ses plus beaux ornements, couronnes de plumes, colliers en dents d'animaux, pendeloques, maraques et jarretières, chacun se rend maintenant autour d'un brasier qu'attise la plus ancienne ménagère, qui distribue à tous une liqueur, chaude et brune, assez semblable au café, la *bruquilla*, que nous connaissons déjà. Tous les hommes faits entrent dans la case et prennent possession du foyer; mais les femmes et les enfants se retirent au bois. La vieille prend alors le toucan qui se débat, l'enveloppe dans des feuilles de bananier sauvage et le place au travers de l'entrée, histoire de barrer le passage à l'impur génie. Entre temps, dans la paillotte, les hommes manient le bâton à plumes, dansent, gesticulent, chantent, crient, menacent le démon. Épouvanté par tout ce vacarme, le diablotin cherche à déguerpir, mais le toucan l'arrêtant au passage, il se réfugie dans le volatile qui, tout penaud et déjà bien maltraité, lui aussi, cherche à se dégager des feuilles qui l'affublent. La doyenne, qui le suit de l'œil, se précipite, coupe les liens, et lui de s'envoler et de regagner la forêt à tire-d'aile. La pneumatologie des Piaroas enseigne que la démonaille est impuissante contre les hommes armés de signes sacrés; et si, pour échapper à leur poursuite, le méchant

lutin se réfugie dans un corps, il y restera prisonnier jusqu'à la mort de l'animal. Heureux de la délivrance, les futurs habitants conservent religieusement les armes qui ont pour toujours chassé l'ennemi : les plumes feront partie d'une couronne ou d'un collier, le bâton protecteur sera planté sur la toiture dans un coin particulier.

Ainsi délivrés, tous se réunissent, se congratulent, mangent, boivent, rient et chantent la nuit entière. Les hymnes ont un caractère grave et recueilli, se composent de couplets à refrains. Au chef de chanter les paroles; quant aux refrains, ils sont répétés, tantôt par les hommes, tantôt par les femmes et les enfants. Les gens font preuve de religiosité dans les actes quotidiens, et encore plus dans les circonstances extraordinaires de la vie.

Les Piaroas admettent la métempsycose. Ainsi le tapir est leur aïeul. Dans son corps émigre l'âme du mourant. Aussi ne le chasseront-ils jamais, ni ne mangeront de sa chair, pas plus que du jaguar, dont ils ont grande frayeur. Qu'un tapir passe et repasse dans leur conuco, ou écorne leur récolte, ils n'essayeront même pas de le détourner, ni de l'effrayer, abandonneront la place plutôt et iront s'établir ailleurs. Quant aux autres animaux, ils sont affiliés à des tribus différentes. Certains esprits animent les plantes et dirigent les bêtes. Lors des migrations du pécari et de certains poissons, ils revêtent des ornements en plumes, dents et arêtes, se réunissent pour une liturgie nocturne dans laquelle ils incantent le gibier qu'ils vont chasser ou les espèces qu'ils vont pêcher.

La veille du jour désigné pour l'expédition, au coucher du soleil, les compagnons se réunissent autour de la case du plus habile chasseur. Le chef entonne une cantate en l'honneur de l'animal, objet de leur désir, dit son histoire, exalte ses vertus, puis, s'adressant aux amis, chante le lieu du rendez-vous, l'attaque et la victoire, et, pour terminer, il vante ses exploits et ceux de ses prédécesseurs. Ses litanies ont pour objets principaux : le « pécari, petit sanglier qui ne va que par bande »; la palometa et le morocoto, deux poissons exquis et très fins, qu'il conserve secs; le

caribe, autre poisson, qu'il grille et dont il fait une farine alimentaire.

Il chante aussi le manioc, le maïs, la banane dite *platano*, qu'il fait sécher pour la conserver.

Le Piaroa néglige sa personne, porte les cheveux longs et en arrière, coupés ou brûlés à la hauteur du sourcil, souvent hérissés. Il diffère peu des autres tribus par les caractères anthropologiques; cependant sa couleur est plus sombre, le corps paraît plus gros et trapu. Les femmes, petites et bien faites, de traits assez réguliers, ni jolies ni laides, gagneraient à se nourrir convenablement. Quelques types exceptionnels montrent une admirable régularité de formes.

En arrière des montagnes riveraines de l'Orénoque, Mataweni, sur la rivière de même nom, se compose de huit cases ellipso-coniques, grandes et spacieuses, placées tout autour de l'ajoupa conique du capitan. Les habitants ont peu de relations avec les civilisés, cultivent la terre, élèvent des porcs dont ils goûtent fort la viande. Dès que paraît une barque, elle est aussitôt signalée et si elle fait mine de s'arrêter, le pays se dépeuple comme par enchantement, l'étranger qui s'y aventure le trouvera désert. Les gens ont disparu dans la montagne ou la forêt, emportant ce qu'ils ont de précieux.

Sur la rive droite, à la première courbe, en aval du Mataweni, nous avisons un port. Trois curiares de Piaroas se dissimulent sous des branches d'arbres, dans une petite anse.

Je fais aussitôt aborder et, tandis que la falaca continue la route, j'entre en forêt. Le marin, mon compagnon, connaît les Indiens de céans qui lui ont vendu du caoutchouc. A peine avons-nous fait cent mètres, que nous rencontrons un petit rancho où deux hommes apportent du cassave et quelques régimes. Je demande à acheter quelques légumes, de la canne et du manioc; ils répondent qu'il faut aller au conuco. A chaque pas, des sentiers nouveaux se présentent; il serait facile de s'égarer, mais nous

Piaroas de Mataweni.

suivons notre guide, et, après une heure de marche, nous arrivons à deux grands ajoupas ellipso-coniques. On siffle comme pour avertir : c'est, paraît-il, pour faire attacher les chiens. Quelques minutes après, un coup de sifflet répond et nous entrons. Les femmes ont disparu, il ne reste que les hommes, les vieilles et les enfants. Jaloux comme tous ses autres cousins, le Piaroa ne montre jamais ses épouses, on ne les voit que par surprise ou de rencontre.

Le capitan nous offre un hamac et une cigarette préalablement allumée. Je lui tends quelques cigares et nous devenons bons amis. Pour deux couteaux et une hachette j'obtiens un beau lot de légumes, cannes et bananes, que deux hommes auront à transporter dans notre canot. Je fais encore emplette de quelques colliers de plumes et d'une pendeloque en bec de toucan. Les cases étaient neuves, confectionnées avec soin et très propres. En dehors d'un logis, deux vieilles, assises autour d'un petit feu, croquaient des fourmis bachaco, qu'elles faisaient rôtir sur une pierre plate; mets fin et très recherché, paraît-il. Je distribuai aux enfants quelques colliers de perles et nous reprîmes la route du fleuve, accompagnés par les porteurs de provisions. Nous atteignîmes la grande embarcation au rocher de Mericahua, où nos légumes furent les bienvenus; pendant qu'on préparait le déjeuner, chacun s'empare d'une canne et la suça en guise d'apéritif.

Cette partie de l'Orénoque n'est habitée pendant la saison sèche que par quelques Piaroas et Banibas, qui viennent faire la cueillette du caoutchouc; on trouve çà et là des ranchos abandonnés.

Deux rayols se présentent, petits, pas trop difficiles à franchir, et cependant assez dangereux, notamment celui d'Aji formé par de nombreux rochers. Celui de Castillito doit son nom à une île dont les puissantes assises ont quelque apparence de fortifications.

A Siquita, sur un rocher nu, large de 800 mètres et formant pointe dans le fleuve, un Indien civilisé s'est établi. Il fraye avec ses congénères d'aval et d'amont depuis Mataweni jusqu'à San Fernando. Il troque de l'eau-de-vie, des outils,

des étoffes, contre du caoutchouc, du cassave et des porcs.

A la jonction avec le Guaviare, l'Orénoque change sa course, et du N.-S. passe brusquement à l'E.-O.

A 3 kilomètres de la confluence, l'Atabapo marie son onde claire aux eaux boueuses du Guaviare. Nous entrâmes le 12 octobre à San Fernando de Atabapo, sorte de presqu'île formée par l'Orénoque, le Guaviare et l'Atabapo. Cette position sur trois grandes rivières lui valut sous la domination espagnole, au siècle dernier, une grande importance, et lui en vaudra une non moins considérable dans l'avenir. La population — environ deux cents habitants — se compose de blancs, d'Indiens et de quelques nègres. Aux Banibas, les plus nombreux, s'adjoignent des Puinabas et des Piapocos. San Fernando est en relation avec toute la partie N. et E. du bassin dont les tributaires sont navigables presque toute l'année. Plusieurs grandes voies de communication se ramifient sur ce territoire, que la civilisation prendra pour point de départ quand elle envahira ces riches régions. Par le Guaviare, non seulement la partie O. du bassin, mais encore la Colombie sont reliées à San Fernando. Crevaux, mon devancier, s'y arrêta avec son ami Lejeanne. On sait la fin tragique de cet intrépide explorateur : il mourut misérablement massacré par les féroces Tobas de la Bolivie. Plusieurs habitants gardent de ce martyr de la science le meilleur souvenir et parlent de la France et des Français avec enthousiasme. M. Mirabal, entre autres, est heureux et fier de montrer quelques reliques du héros : son portrait, plusieurs lettres et le fusil Lefaucheux qu'il lui offrit quand il franchit le rapide de Maipure.

L'Atabapo est appelé aussi Rio Negro, comme toutes les rivières à eaux noires, ou paraissant noires. En réalité, elles sont saines et cristallines. Sous un petit volume, elles paraissent transparentes, puis roses, puis rouges ; enfin elles passent au noir suivant la profondeur du lit. La faune ichtyologique y est des plus riches. J'ai pu enrichir la collection du Muséum de plusieurs espèces rares et curieuses.

Confluence de l'Atabapo et du Guaviare.

De San Fernando on découvre la rencontre du Guaviare et de l'Atabapo; le premier est peuplé de caïmans, le second en est dépourvu : dans cette onde trop claire, il mourrait de faim. Si par hasard un de ces reptiles s'aventure dans la Rivière Noire, il ne tarde pas à faire demi-tour.

L'Atabapo a son importance, quoique bien moindre que celle des deux autres fleuves. Sa direction court N.-S. Il reste navigable presque jusqu'à sa source, à quelques kilomètres seulement du Rio Negro. On peut en quelques heures passer du bassin de l'Orénoque dans celui de l'Amazone. La communication s'établit par Yavita, établissement de Banivas.

CHAPITRE XV

Caractères anthropologiques du Baniva. Ses coutumes. — Il abandonne le haut Orénoque pour se fixer au Brésil. — Industrie. — Cérémonies indiennes. — La puberté. — Le jeûne. — La fille donnée en mariage à qui fait le plus beau cadeau. — Flagellation de la jeune fille. — Le démon brûlé sur un bûcher. — Fêtes et réjouissances à la naissance et à la mort.

Le Baniva ressemble à tous les Indiens : peau rouge cuivrée, cheveux noirs, lisses et plats, yeux légèrement obliques, pommettes saillantes, mâchoires fortes sans prognathisme, canines généralement très développées; j'en ai vu plusieurs dont les incisives étaient triangulaires. Corps trapu, épaules larges, membres bien faits, grêles mais vigoureux, et pieds très petits.

De toutes les races de la région, celle-ci semble le mieux constituée : cela tient aux nombreux exercices et aux travaux auxquels ils se livrent dès l'âge le plus tendre. A peine le petit peut-il marcher, qu'il accompagne son père à la pêche, porte les lignes et l'aviron, cherche à se rendre utile. J'ai vu maintes et maintes fois des enfants de trois à quatre ans ramer avec des pagayettes à côté du papa. Aussi sont-ils d'excellents marins. Travailleurs et intelligents, ils sont pourtant méfiants au suprême degré, défaut qui disparaîtrait s'ils recevaient l'instruction qu'ils réclament et que les autorités locales se refusent à donner.

Volés par les uns, exploités par les autres, ils deviennent infidèles, mécontentent ceux qui les emploient, abandonnent le pays les uns après les autres et vont se fixer au Brésil pour échapper aux tracasseries de l'administration. La région se dépeuple : le voyageur et le marchand trouvent difficilement des gens pour les servir et les accompagner. Malgré cette méfiance, trait dominant de l'Indien, l'aborigène est bon, mais de faible volonté. C'est un enfant qu'il faut bien traiter, mais à qui l'on ne doit point passer de caprices ; sinon, il devient exigeant, et prend tout refus pour une insulte dont il faut tirer vengeance.

Le Baniva fabrique des hamacs ou des *chinchonos*, des câbles en chiquichiqui ou piassava, employés pour la traction des bateaux. Ces câbles ou espillas ont de précieuses qualités : élastiques et très solides, légers et flottants, ils peuvent tremper assez longtemps dans l'eau sans perdre aucune de leurs propriétés. La tribu ne cultive que pour ses besoins, chasse et pêche de préférence à toute occupation, fait la cueillette du caoutchouc qui a lieu de novembre en mars. Les gens s'engagent volontiers comme marins au service des marchands qui se rendent à Ciudad Bolivar.

Certaines coutumes peuvent jeter quelque lumière sur cette intéressante population.

La puberté des vierges est fêtée d'une façon vraiment barbare. Aux premières menstrues, la créature est enfermée, doit jeûner et rester à peu près immobile ; ayant pour toute nourriture de l'eau et un peu de manioc, il lui faut passer nuits et journées couchée dans son hamac. Pendant sa réclusion, les jeunes gens, qui la désirent pour épouse, viennent la demander à l'auteur de ses jours. Les difficultés pour l'obtenir augmentent avec le nombre des concurrents. Le père dira aux prétendants : « Ma fille est à qui me fera la plus solide et la plus belle curiare, à qui m'apportera tel poisson ou tel gibier, qui me fera le plus beau chinchono. » La créature est marchandise, elle appartiendra au plus offrant ou au plus habile.

Le jeûne terminé, les vieillards entrent dans la case,

bandent les yeux à la jeune personne, lui couvrent la tête avec un bonnet dont les franges retombent sur les épaules, l'emmènent sur une place et la lient, bras en croix à un poteau, dont le sommet est taillé en figure grimaçante. Tous autres que les hommes âgés sont exclus de la fête. Malheur à la femme trop curieuse qui s'y laisserait surprendre! elle serait désignée à la vengeance du démon qui, à la première lune, lui ferait expier son crime par la folie ou la mort. Chacun des participants est armé d'un fouet en cordes ou en peaux de poisson; quelques-uns même attachent de petits cailloux aigus à l'extrémité des lanières.

Deux ou trois figurants soufflent dans la coquille d'un gros strombe, font entendre un bruit assourdissant et lugubre. Aussitôt la foule assemblée décrit des cercles autour des musiciens; en passant, chacun applique un coup de fouet sur les reins de la patiente; les premiers coups ne font qu'effleurer légèrement la peau.

L'orchestre recule peu à peu en hurlant de plus belle; le bruit, le mouvement excitent les danseurs, qui frappent plus fort, et le sang ruisselle. Les deux plus anciens s'avancent et soufflent contre le diable incorporé dans le poteau jusqu'au moment où l'un des musiciens arrive à les toucher; alors ils arrêtent les coups, et détachent la victime, que la douleur a souvent fait évanouir. Ils la transportent à quelque distance, lavent les plaies, y appliquent des plantes mâchées qui calment et assoupissent. Le plus jeune assistant va prévenir le fiancé : « L'Esprit avait frappé ta préférée d'un sommeil presque aussi profond que celui de la mort. Mais nous l'avons arrachée à ses atteintes et déposée en tel endroit, va la chercher! » Puis, allant de case en case, il dit aux gens : « Allons brûler le démon qui avait voulu envahir la fille une telle, notre amie ».

Aussitôt le futur va querir sa future et la porte chez lui, tandis que tout le monde se rend au pal autour duquel on a empilé force bois. Les femmes, vêtues d'une large ceinture à longues franges, se mettent à courir, tout autour du bûcher, en se tenant par la taille. Elles hurlent,

elles maudissent l'impur génie, cause de tout le mal. De leur côté, les hommes crient aussi, chantent et boivent une liqueur forte qu'ont préparée les beaux-parents. Le prétendu, après avoir ramené la promise et l'avoir laissée aux soins de sa mère, rejoint la fête, et apportant le tison qui mettra le feu au bûcher, apostrophe l'Esprit funeste, le raille et vitupère, lui reproche de se complaire aux malheurs des hommes, raconte qu'une telle, qu'il a voulu violenter, est maintenant sa femme, qu'il l'a payée d'une curiare en bon bois de cachicamo. Aussi est-il content, aussi montre-t-il sa joie en régalant ses amis et en leur offrant la liqueur des rêves et des jouissances. Et menaçant du tison la tête qui grimace au-dessus du bûcher : « Voilà, dit-il, comme se vengent ceux que tu persécutes! » et il allume.

Les trois souffleurs de strombe se mettent alors à hurler de plus belle, le tambour, les maraques font un bruit assourdissant. Tous, même les enfants, entrent en danse. Les hommes d'un côté et les femmes de l'autre se tiennent par la taille pendant quelques minutes, balançant le haut du corps. Les deux files avancent jusqu'à se toucher, puis reculent jusqu'au point de départ. Ils exécutent ces mouvements d'allée et de venue, autant de fois qu'il y a de danseurs en ligne. Tous font ensuite un à droite, un à gauche, se mettent en marche et, laissant le bûcher entre les deux rangées, se prennent par la main, décrivent en sautillant autour du feu un vaste cercle, analogue à nos rondes enfantines, jusqu'à ce que le pieu soit complètement consumé, et qu'il n'en reste plus qu'un brasier rouge; l'Esprit mauvais a été anéanti. Ainsi délivrée de son persécuteur, la nouvelle épousée sera exempte de maladies, ne mourra point pendant ses couches, et donnera de nombreux enfants à son mari.

La naissance et la mort du Baniva étaient autrefois l'occasion de cérémonies qui toutes étaient prétextes à réjouissances. Ces habitudes se perdent à mesure que les gens se civilisent. Il ne reste au Vénézuéla et dans le nord du Brésil aucune famille qui les ait conservées intactes.

Leur religion actuelle est un mélange de croyances indiennes et de pratiques catholiques qu'ils interprètent à leur façon. A côté des scapulaires chrétiens, des croix, des médailles qu'ils portent au cou, on trouve toujours quelque talisman indien qui les préservera des maladies, des mauvaises rencontres et même de la mort.

CHAPITRE XVI

M. Mirabal. — Aménagement des barques. — Différence entre le haut Orénoque et le Guaviare. — La population de San Fernando ne partage pas notre enthousiasme. — Le départ. — Piedra Pintada. — La fourmi *veinte y cuatro*. — Le Rio Ventuario. — Le delta Santa Barbara. — Les trésors cachés. — Le raudal Guachapana. — Invasion des termites. — Un rancho de *gomeros* à Perro de Agua. — Indien fléchant le poisson. — Playa Peluja. — Le lac Carida. — Un trigonocéphale dans la toiture.

A partir de San Fernando, notre voyage prend un véritable caractère de découverte. Ce village, siège du gouverneur du territoire, communique avec Bolivar par le bas Orénoque et avec l'Amazone par l'Atabapo. De San Fernando, les marchands de caoutchouc seuls remontent l'Orénoque jusqu'au Caltiquiari, qu'ils descendent ensuite jusqu'à San Carlo. Ces commerçants ne s'occupent que de savoir les endroits où les *gomeros*, collecteurs de caoutchouc, ont établi leurs ranchos ; ils sont incapables de donner des renseignements plus précis que n'en fournissent les cartes. Quoique naviguant en pays à peu près connu, notre expédition a pu recueillir quantité de nouveaux détails géographiques.

Pour continuer notre route, il nous faut des batelets capables de passer partout et d'entrer dans les petites rivières. Un habitant de San Fernando, M. Mirabal, nous

offre d'organiser l'expédition, de préparer les bateaux et de procurer les hommes. M. Mirabal appartient à la race blanche; il est âgé d'une soixantaine d'années, grand, intelligent et très bienveillant. Il nous offre l'hospitalité de la façon la plus gracieuse et la plus cordiale. Il veut, dit-il, participer à la découverte des sources de l'Orénoque.

Avant d'aller plus loin, il nous faut toucher à une question importante : Quelques géographes avaient prétendu que le cours d'eau que l'on appelle Orénoque, à partir de San Fernando, n'est pas le véritable fleuve venant des Andes même, mais un affluent qui aurait été improprement nommé Rio Guaviare ou Rio Ferdinand de Lesseps. Lorsqu'on est en présence de volumes d'eau aussi considérables, il est difficile sinon impossible de distinguer à première vue le fleuve de l'affluent.

L'opinion des naturels, que l'on fait ordinairement intervenir, ne résoudrait point la question, attendu que le bas Orénoque, le haut Orénoque et le Guaviare portent trois noms différents.

La masse d'eau apportée à San Fernando par l'Orénoque est au moins triple en volume de celle qu'apporte le Guaviare. L'Orénoque possède trois affluents considérables sur son cours supérieur; le Guaviare n'en possède aucun, à proprement parler. L'Ynirida et l'Atabapo, deux rivières qui viennent du S., débouchent presque à la confluence du Guaviare. Les eaux du Guaviare sont boueuses et d'un jaune blanchâtre, tandis que celles de l'Orénoque, quoique boueuses aussi, mais plus claires et plus jaunes, ne sont troublées par celles du Guaviare que sur une distance de 100 à 120 kilomètres et reprennent, au-dessous des ratchs de Maipure, la couleur qu'elles avaient en amont. La plupart des poissons du bas Orénoque hantent aussi le cours supérieur, tandis que le Guaviare possède sa faune distincte. L'Atabapo et l'Ynirida ont aussi chacun la sienne. Les caïmans, nombreux dans l'Orénoque, et plus nombreux encore dans ses affluents d'eau trouble, évitent les ondes noires et cristallines de l'Atabapo et de l'Ynirida, ainsi

Préparation des bateaux à San Fernando.

que toutes les petites rivières à onde noire. Les grandes tortues de l'Orénoque inférieur, absentes du Guaviare, se retrouvent, mais en plus petit nombre, dans la partie haute et dans quelques affluents. La forme même des lits diffère. Le Guaviare, plus encaissé, présente à la saison sèche des seuils insignifiants, tandis que le haut Orénoque fournit encore des plages longues de plusieurs kilomètres.

Ces faits prouvent que le haut Orénoque est bien le véritable fleuve et le Guaviare un affluent.

Préparer une curiare et deux petites embarcations fut l'affaire de quelques jours; mais il fallut deux semaines de pourparlers, pour que six marins consentissent à nous accompagner. Enfin, le 2 novembre, tout fut prêt. Le gouverneur, escorté de ses soldats, déployant le drapeau vénézuélien, nous accompagne jusqu'aux embarcations. M. Mirabal et ses enfants viennent aussi au port. Une partie de la population se presse sur les berges et sur les rochers avoisinants. Elle ne partage pas notre enthousiasme. Sous le coup des légendes terrifiantes sur les Guahariboś, elle nous voit partir sans espoir de retour, qualifie d'insensé l'acte d'exposer nos jours sans qu'il y ait nécessité. La crainte et la pitié sont peintes sur tous les visages; de tous côtés on entend dire : *Pobresitos!... pobresitos!... los Indios bravos los van matar!* [1]

Nous portons un toast au succès de l'expédition et nous nous embarquons aux cris de : Vive la France! vive le Vénézuéla! Les soldats font un feu de peloton; une cartouche de dynamite, que je jette dans la rivière, fait explosion et lance à huit ou dix mètres une colonne d'eau dont le jaillissement est salué par de longs bravos. Vivement nous gagnons le courant. Chapeaux et mouchoirs de s'agiter; drapeaux de saluer une dernière fois, et nous disparaissons derrière les rochers au confluent de l'Atabapo et du Guaviare.

1. « Les pauvres malheureux!... les sauvages les tueront! »

A quatre heures du soir, nous atterrissons à la pierre de Supiru. Pendant qu'on prépare le repas, les marins transforment en rames leurs pagaies en les attachant par des lianes, au bout d'une perche longue de deux mètres : nous marcherons plus vite ainsi, et les marins se fatigueront moins.

Après le dîner, nous nous roulons dans nos couvertures et nous dormons, côte à côte sur la pierre, par un superbe clair de lune.

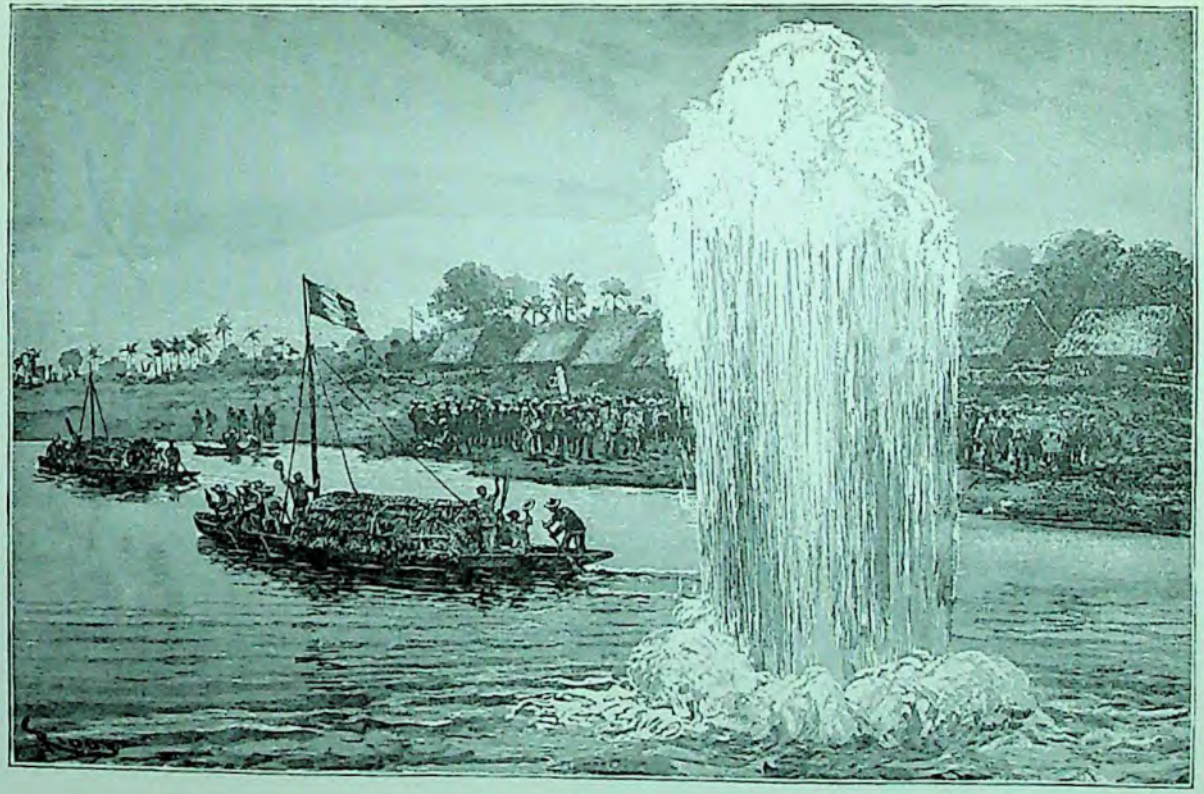
Le 3, nous longeons les îles Mawa et Mina; un petit affluent, le Mawa, aux eaux noires et cristallines, nous fournit quelques gros poissons, que nous tuons par une cartouche de dynamite.

Le soir, nous passons la nuit en face des îles Guacamaye, dans un conuco appartenant à un Baniva habitant San Fernando. Nous y faisons provision de cannes, que nous sucerons à nos moments perdus.

Depuis mon arrivée à San Fernando, je ne me sentais pas très bien, je souffrais des jambes, qui enflaient beaucoup tous les soirs. Quelques pîqures d'un nouveau moustique à tête rouge avaient déterminé des plaies très douloureuses. Peu de temps auparavant, les vampires m'avaient fait aux pieds des blessures, d'où s'était échappé du sang en quantité. Je me trouve beaucoup plus mal et passe une mauvaise nuit.

Le 4, à Piedra Minisi, je prends la hauteur du soleil; aux courbes importantes je fais établir des signaux. Pour mieux relever le cours du fleuve, il me faut souvent les placer moi-même et grimper sur des arbres très élevés, exercice qui me fatigue et retarde la guérison des plaies dont mes jambes sont couvertes.

L'Orénoque coule sur plus de 20 kilomètres en une ligne droite que les naturels désignent sous le nom de caño Nube. Au milieu pointent des rochers semblables à des obélisques. C'est Piedra Pintada, dont la base est couverte de signes hiéroglyphiques, visibles seulement pendant les



Départ de San Fernando.

saisons très sèches. On dit ces caractères plus curieux et nombreux que ceux de San Fernando.

Le 5, le cañon Nube finit à l'île Patacame. L'île Come, plus grande, se trouve entre les caños Come et Trapichote. Nous naviguons jusqu'au soir très tard, aucun endroit ne se présentant propice au débarquement. Après le repas, chacun s'installe dans son hamac. Pendant la nuit, le patron de l'embarcation se leva, marcha pieds nus dans les feuilles qui jonchaient le sol, et se sentit piqué au pied; il aperçut une fourmi énorme connue sous le nom de fourmi *veinte y cuatro*. Elle a l'abdomen armé d'un dard analogue à celui d'une guêpe; les morsures, très douloureuses, donnent la fièvre pendant vingt-quatre heures, d'où son nom. Dès le matin, je suis éveillé par les plaintes du malheureux qui souffre horriblement, la fièvre le tourmente, il a le pied démesurément enflé. Tandis que je le panse, les Indiens découvrent, au bas de l'arbre où mon hamac était suspendu, un nid de ces fourmis. J'en loge quelques-unes dans un flacon et nous décampons au plus vite; tout le monde a peur d'être piqué. Ce terrible insecte est très répandu dans les forêts du haut Orénoque. Nos gens affirment que sept piqûres occasionnent une prompte mort. L'un d'eux, qui avait été mordu par une de ces fourmis dont il avait arraché l'abdomen, n'a pu se servir de son doigt pendant plus de trois mois.

6 novembre. — Sur la rive gauche, le Ventuario se jette dans l'Orénoque par sept bouches principales, formant un estuaire considérable où se mêlent deux rivières. Ce delta appartient autant à l'Orénoque qu'au Ventuario, attendu que ses eaux entrent par les bouches orientales et se mêlent au Ventuario à travers les nombreuses îles. Aux bouches occidentales le courant du Ventuario se montre le plus régulier. Son flot plus abondant égale celui de l'Orénoque; le lit, quoique moins large, a plus de profondeur. Le cours principal de l'Orénoque s'en-

gage, en face du delta, dans un labyrinthe de rochers et d'îles. Les ondes, échappant à ces obstacles, se précipitent avec violence, et rendent la navigation dangereuse sur une longueur de 6 à 7 kilomètres. Depuis la jonction du Guaviare, le fleuve avait la direction O.-E.; après Santa Barbara et le delta, sa ligne générale porte N.-O.-S.-E. et continue ainsi jusqu'à la source, en obliquant toujours à l'E.

Sur la rive gauche du rapide, à Santa Barbara, les couches d'argile ont fait place à des dépôts de conglomérats et de grès ferrugineux mélangés à quantité de quartz roulés.

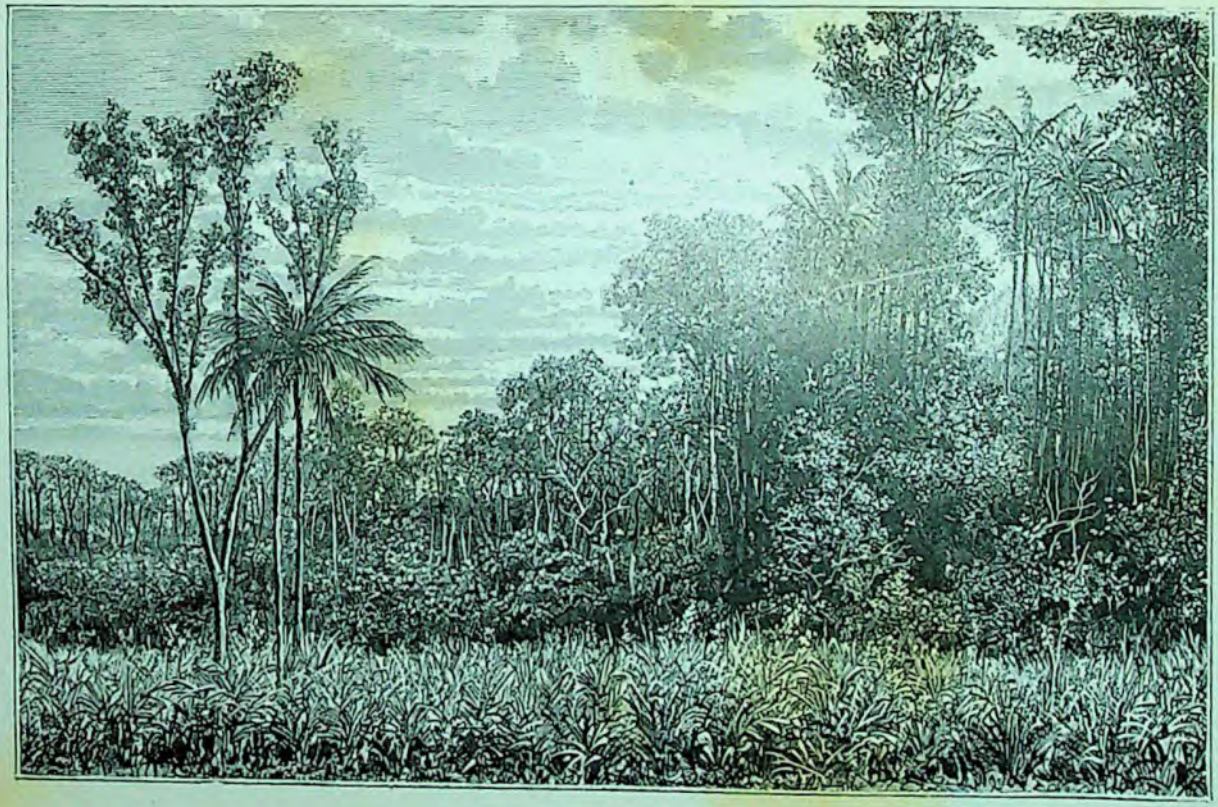
Vers les dix heures du matin, nous sommes en plein ratch. Nous avançons lentement à travers les pierres nombreuses; on tire vigoureusement sur l'espilla. Vers quatre heures du soir, nous arrivons.

Santa Barbara était autrefois un village important, bâti au milieu des rochers, en face des bouches du Ventuario sur la rive gauche. Quelques piquets de case à demi carbonisés, des manguiers et quelques arbres fruitiers sont les seuls vestiges de l'ancien site.

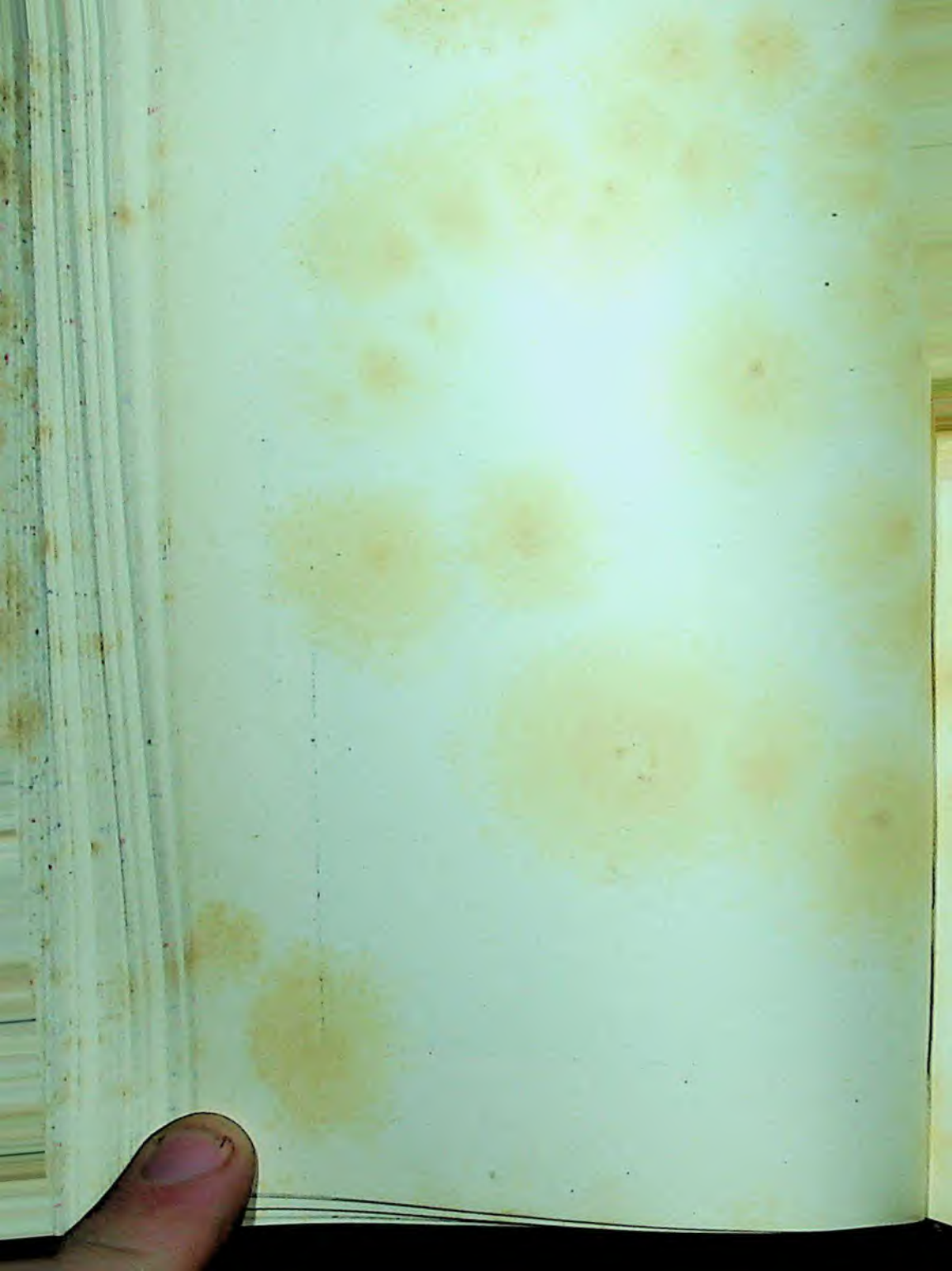
Pendant que nos hommes préparent le repas, je m'aventure dans la plaine à la recherche de gibier. Dans un bouquet d'arbres situé à l'ouest des antiques constructions, quelques naturels de San Fernando ont fait des fouilles, motivées par certaine indication relative à un trésor que les Espagnols y auraient caché lors de la guerre d'Indépendance. Ces indices sont partout les mêmes : une lumière errante ou un citronnier indiquent la présence d'un trésor. On voit de pauvres insensés fouir pendant des mois et des années entières, toujours sans résultat.

Trois excavations, profondes de 5 à 6 mètres sur une longueur de plus de 40 mètres, servent de repaire à des bandes de lézards et de tortues. Je tue dans le bois un hocco à ventre blanc et deux singes noirs à pattes et nez blancs; cette espèce est connue sous le nom de *viudita*, ou la petite veuve.

Une pluie diluvienne commence à minuit et continue



Conuco d'Indien Baniva (p 222).



jusqu'au jour. Transis, nous avons grand'peine à allumer du feu pour faire un peu de café.

7 novembre. — Dure et pénible journée! Cette partie du raudal, depuis Santa Barbara jusqu'à Cangreo, est semée de rochers, de pierres et de rapides; il faut éviter les uns, franchir les autres. Deux fois avant la traversée de certains *chorros*, il nous faut enlever des barques les objets indispensables, crainte d'accident. Au passage du rayol de Cangreo, nous luttons pendant plus d'une heure pour franchir un saut insignifiant comme largeur, mais d'une grande violence; trois fois nous sommes rejetés au milieu du courant. Grâce à un Indien qui se jette à l'eau, grimpe sur une pierre, et manie l'espilla, nous franchissons le pas.

A la tombée de la nuit, nous avons passé Santa Barbara. Ici, le fleuve change de direction et coule du S. au N. en décrivant de grandes et nombreuses courbes. La rive gauche que nous suivons est inondée, aucun endroit ne se présente propice au débarquement. Mais la lune éclaire et nous continuons à naviguer. Enfin, vers dix heures, nous arrivons à Guachapana. Au milieu d'une savane on aperçoit quelques paillottes; mais que nous sommes fatigués! Nous nous roulons dans les couvertures et nous étendons sur les rochers, où bientôt nous dormons profondément.

8 novembre. — De bonne heure nos gens se dirigent vers les cases, mais reviennent bientôt, annonçant qu'elles sont vides et abandonnées. Elles appartiennent au commissaire du gouvernement, Manoel Asuncion, métis d'Indien Baré et de Gérale; il vit ici depuis longtemps, cultive le manioc, le transforme en farine de cassave et fabrique du tapioca; il récolte aussi du caoutchouc. En allant vers les ajoupas de Guachapana, je traverse une plaine couverte de monticules cylindro-coniques, hauts de 1 m. 50 à 2 mètres sur un diamètre de 0 m. 50 à 1 mètre. Les termites, dits dans le pays *comejen* ou poux de bois, ont envahi la plaine et les carbets; les habitants ont fui l'invasion. Ces

termites, gros comme nos fourmis, d'un jaune blanchâtre, sont si nombreux qu'en quelques jours ils élèvent un nid haut d'un mètre et creusent de profondes galeries. Rien ne résiste à leurs dévastations. En peu de temps, la maison la mieux construite et la plus solide tombe en ruine; les poutres coupées et la toiture hachée tombent en poussière fine. Il n'est pas prudent de s'endormir dans le voisinage de ces insectes. Outre les morsures douloureuses qu'ils infligent, ils dévorent, en une nuit, les vêtements qu'on peut avoir sur le corps.

En arrière des habitations, les collines parallèles aux rives sont formées par des conglomérats roulés ferrugino-quartzeux, qui ont une altitude de 45 à 50 mètres au-dessus de la plaine. De leurs crêtes on aperçoit au S.-E. le cerro Yapacana, très élevé et qui a la forme d'un sarcophage. A l'E., d'immenses forêts ferment l'horizon. Au N., le raudal de Santa Barbara est indiqué par les hauteurs de Cangreo et les montagnes du Ventuario qui s'étendent jusque près du delta. A l'O. et au S., les sylves couvrent quelques montagnes.

A dix heures du matin, nous levons l'ancre. A la rencontre du caño Samocuri, une vingtaine de loutres ou *perros de agua* prennent leurs ébats. J'en touche une qui tombe à l'eau, les autres stridents et plongent en montrant une tête grimaçante. L'animal tué coule à pic en giclant une traînée de sang.

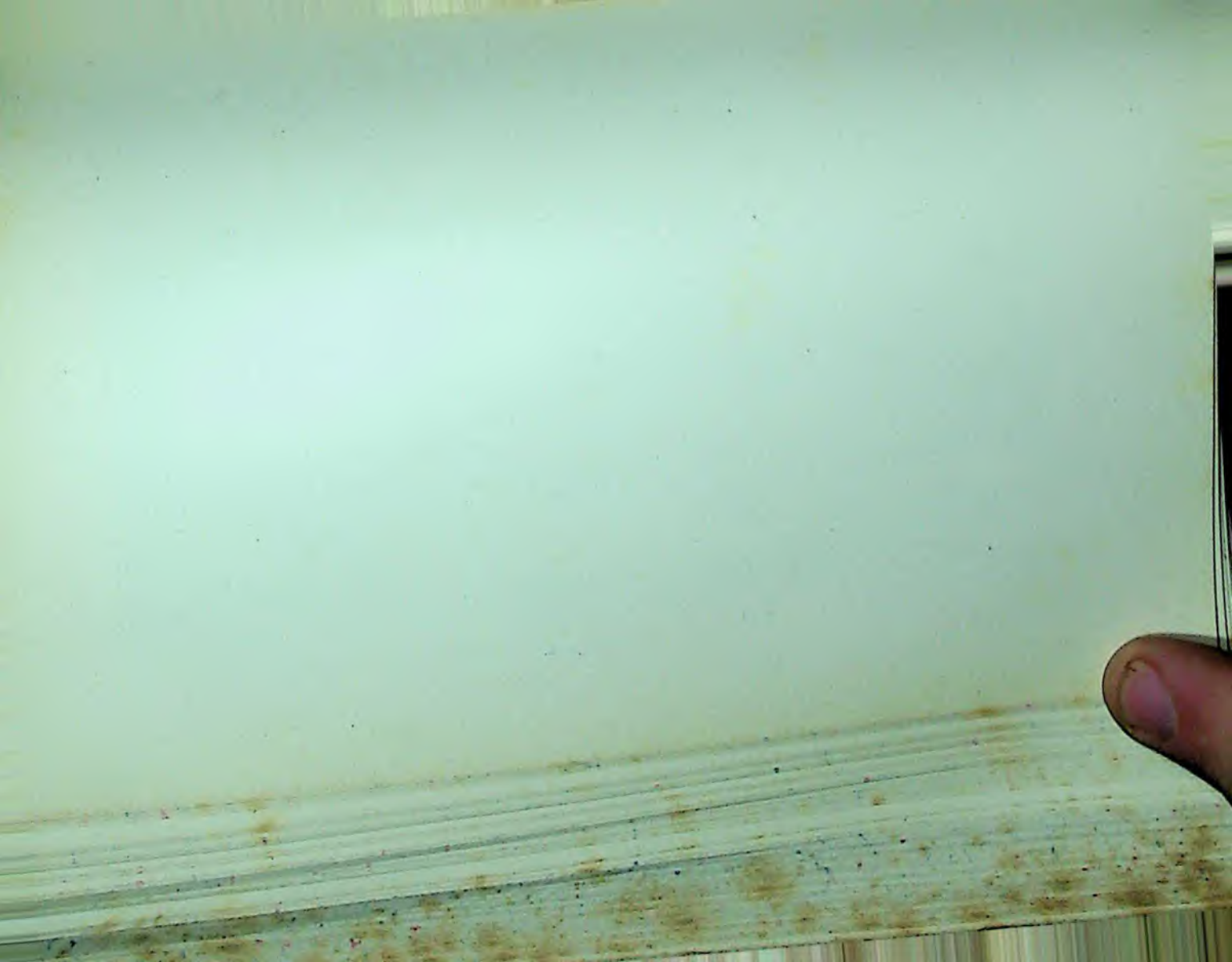
A partir de Guachapana, le fleuve se rétrécit beaucoup, et n'a plus qu'une largeur variant entre 400 et 450 mètres.

Au S. de l'île Majurinabe, il change et prend une direction générale qui continue jusqu'à la source avec de faibles écarts. Il coule du S.-E. au N.-O. en se redressant vers la source, un peu à l'E.

Nous passons la nuit sous un rancho de *gomeros*, au *dessecho* de Perro de Agua, sur la rive droite.

9 novembre. — De très bonne heure nous reprenons la marche. Laissant en arrière les îles Perro de Agua, sur la rive gauche Gallinetas, et en face l'île Camucapi,

Guachapana.



rive droite, nous atterrissons, vers onze heures, à Playa Peluja, rive droite, où l'on aperçoit une case en construction. Les Indiens ont disparu dans la forêt, d'où ils rapporteront des palmes pour la toiture. Deux individus sont sous un rouf, qui a été transporté sur la rive.

Pendant que le dîner se prépare, deux de nos hommes vont à la pêche. Le premier, armé d'un arc et de deux flèches toujours prêtes, observe le poisson qui nage ou qui se blottit à l'ombre des herbes. Le second, à l'arrière, dirige la curiare avec précaution et sans bruit, arrête au moindre signe. Le flécheur, qui se tient dans la position du tir, ne fait aucun mouvement, ou n'en fait qu'avec une très grande lenteur, afin de ne pas effaroucher la proie, et, le moment venu, il lance le dard avec précision. Ils rapportent cinq grandes pièces, qui nous font un excellent repas.

Après le dîner, nous reprenons la nage. Nous reposons pendant les heures les plus chaudes et nous prolongeons notre marche assez tard dans la soirée, chaque fois que le temps le permet. C'est ainsi qu'ayant quitté la plage Peluja vers les trois heures, nous côtoyons le sud de l'île Carida et arrivons à la lagune de même nom, vers les neuf heures du soir. Un clair de lune superbe facilite la navigation. En débarquant, nous apercevons un petit rancho dont nous allions prendre possession, quand Morisot aperçoit au clair de lune un scintillement d'écailles et les replis d'un énorme serpent qui se déroule sur l'une des traverses. A la lueur d'une torche qu'on allume précipitamment, je vois le magnifique trigonocéphale, long de 1 m. 85, connu des Indiens sous le nom de *culebra maponare*. Sa morsure est mortelle. Ébloui par la lueur de la torche, il cherche à fuir, mais d'un coup de fusil à petits plombs je lui brise la colonne vertébrale.

Craignant que le rancho n'abrite d'autres culebras, nous suspendons les hamacs aux branches d'arbres voisins.

CHAPITRE XVII

Fuite de nos compagnons. — Reyes. — A la recherche de nouveaux marins. — Ancien village piaroa. — Culture du tabac. — Le tabari. — Générosité de la femme de Reyes. — Dévotions de l'Indienne. — Pêche à la dynamite dans le lac. — La lumière au magnésium. — Une folle dans la forêt. — Nouveaux compagnons. — Abondante récolte de niguas. — L'île Luna. — Le cerro Yapacana. — Manoel Asuncion. La civilisation. — Les Curiobanas et les Maquiritarés massacrés par les Guaharibos. — Conseil de Manoel.

10 novembre. — Au réveil, je m'aperçois que les Indiens ont disparu avec la meilleure curiare et toutes les pagaies. Cette nouvelle défection m'est très désagréable. Quoique étant à côté d'une case, je n'y puis enrôler personne. L'habitant est seul avec sa femme; ses compagnons sont depuis quelques jours à la récolte du caoutchouc, lui-même achève sa provision de cassave pour aller les rejoindre. L'enlèvement de nos pagaies nous aurait mis dans un cruel embarras si l'Indien Reyes, de Carida, n'avait pu les remplacer. Poursuivre les fuyards était difficile, ils avaient au moins trois ou quatre heures d'avance, et peut-être, craignant d'être poursuivis, s'étaient-ils cachés dans quelques caños en attendant la nuit pour fuir plus loin.

Reyes m'assure que Manoel Asuncion, que nous pensions trouver à Guachapana, est établi depuis quelque temps de l'autre côté du cerro Yapacana, sur la rive gauche

Case de Piaroa.

de l'Orénoque. Il nous reste trois rameurs et pour conduire nos deux barques il en faudrait au moins six. J'envoie deux marins, avec l'ordre de réquisition dont m'avait muni le gouverneur du territoire auprès du commissaire général. Le matelot qui reste veille aux curiares et fait la cuisine.

A quelques pas de la lagune, se trouve un très grand conuco, bien cultivé, qui marque l'emplacement d'un village, dont il reste trois carbets en bon état. Le jaguar ayant dévoré un Piaroa, toute la tribu quitta le lieu hanté par le félin féroce; un Baré, sa femme et un Gérale, prenant leur lieu et place, se sont construit une espèce de rancho dans lequel ils engrangent leur maïs et fabriquent du cassave. Reyes habite à côté une case de Piaroa, encore neuve, qu'il s'est arrangée à sa façon. Tout autour poussent le maïs, des bananes, du manioc, du tabac et de nombreux ananas, très gros et très bons.

L'intérieur est plongé dans l'obscurité. La porte étroite et basse est bouchée plutôt que fermée par deux paquets de palmes. Le mobilier, assez rudimentaire, consiste en quelques hamacs avec leurs moustiquaires; deux bahuts en bois peint renferment les hardes. Plus, des outils et quelques marmites, verres et assiettes. Dans le fond, les traverses forment un plancher, où s'entassent des sacs pleins de manioc et de farine, des galettes de cassave.

Près de la porte, sèchent des feuilles de tabac qu'on mettra en paquets ficelés avec des lianes. Le tabac croît sans le moindre soin, n'en est pas moins excellent; sans aucune préparation, les feuilles sont roulées en cigares, ou découpées en lanières fines.

Une feuille de maïs, ou une lamelle d'écorce, prise à l'arbre *tabari*, sert à faire des cigarettes qu'on lie aux deux extrémités avec des filaments de maïs. L'arbre qui donne cette écorce atteint des proportions assez considérables et rappelle le *marima* des Guahibos avec lequel on confectionne des couvertures et des chemises. Ladite écorce, espèce de papyrus, épaisse de 15 à 20 millimètres à la partie intérieure, est constituée par des lamelles qui

fournissent une espèce de block-notes végétal, sur lequel il serait très facile d'écrire, chaque lamelle étant assez résistante. On la met à mollir dans l'eau pendant quelques heures; on la bat légèrement avec un marteau, et de préférence un rondin; on frappe perpendiculairement sur l'une des extrémités de façon à la faire replier sur elle-même; on continue ainsi par petits coups, en ayant soin que le rondin porte sur le travers de la bande. On s'arrête à 3 ou 4 centimètres du côté opposé pour laisser les feuilles réunies. On lave ensuite à grande eau; il s'échappe un liquide gluant qui se dissout facilement et laisse les feuilles libres. Ces lamelles de tabari constituent le papier à cigarettes des naturels, papier que je trouve supérieur au nôtre, en raison du petit goût agréable qu'il laisse à la bouche, et parce qu'il ne dessèche pas la langue.

La femme de Reyes nous présente des galettes faites avec l'amidon du manioc; elles passent pour excellentes, mais je n'ai pu en avaler deux bouchées sans qu'il me fallût boire presque un litre d'eau. Cette brave Indienne nous offre deux anañas superbes, d'un goût si agréable et d'un parfum si fin, que je n'en ai jamais mangé de pareils. Elle m'assure qu'à la Esmeralda ou à Iguapo, les ananas sont encore supérieurs.

Après avoir visité le conuco, j'entre dans la forêt et presque d'emblée je tue un superbe hocco que je prépare au riz, et j'invite à dîner les deux Indiens, qui en font leurs délices; il est vrai que j'y avais apporté tous mes soins, et que pour un cuisinier ambulant je ne m'en étais pas trop mal tiré.

Je dresse mon hamac sous le rancho du Baré et je me couche en fumant un cigare de l'Indienne, qui fume aussi le sien, mais en plaçant le côté du feu dans la bouche; elle chante, se balance sur ses hanches. Très superstitieuse, elle fait ses dévotions, invoque le *budare*, son œuvre. Il consiste en un disque de terre cuite épais de 2 centimètres, placé sur un support en torchis. Deux ouvertures étroites ne laissent que la place d'allumer un brasier par-dessous. Dans sa prière, faite en langue gé-

rale, que je comprends peu, mais dont son mari me traduit les principaux passages, elle chantonnait, sur un ton nasillard, les événements du jour, faisait de tendres reproches au budare, qui avait été trop long à chauffer, puis lui disait des choses charmantes, l'appelait son fils, son meilleur ami, son cher budare, qui avait bien grillé le manioc et qui avait cuit tant de pain et pour elle, et pour son mari, et pour ses enfants, et pour les amis. S'adressant ensuite à la lune, aux arbres, aux plantes, à sa maison, à son hamac, à nous-même, elle épanchait ses pensées et ses impressions. Notre arrivée lui avait été agréable, aussi chanta-t-elle nos louanges après celles du budare.

11 novembre. — A la pointe du jour, avec notre unique marin et l'Indien de Carida, nous allons pêcher dans la lagune. Les tortues terecaïe et le grand chélonien de l'Orénoque fréquentent ces eaux, la faune ichtyologique y abonde. Avec une demi-cartouche de dynamite, que je lance dans une petite anse, je tue plus de cinquante grosses pièces; la curiare en est chargée à couler. A notre retour, l'Indienne ne peut en croire ses yeux : en si peu de temps tant de poissons pris sans engin! C'est quelque chose d'extraordinaire.... Son mari lui raconte que j'ai jeté dans l'eau un petit animal, qui a éclaté en lançant une colonne d'écume très haut en l'air. Elle paraît interloquée.

A la vêprée, les deux matelots sont de retour; ils assurent que demain matin arriveront deux aborigènes qui descendront l'Orénoque jusqu'à l'île Caïda, où ils recruteront d'autres rameurs.

Comme j'avais fait tomber la bonne femme des nues par la pêche de ma façon, je me propose de l'étonner encore davantage. Couché dans mon hamac, et fumant mon cigare, j'attends qu'elle ait commencé ses dévotions du soir. Le ciel était couvert, la nuit assez sombre : cette obscurité favorisait mes projets.

La ménagère chantonne encore ce qu'elle a fait dans la journée. Tout à coup, songeant à la pêche, elle chante le

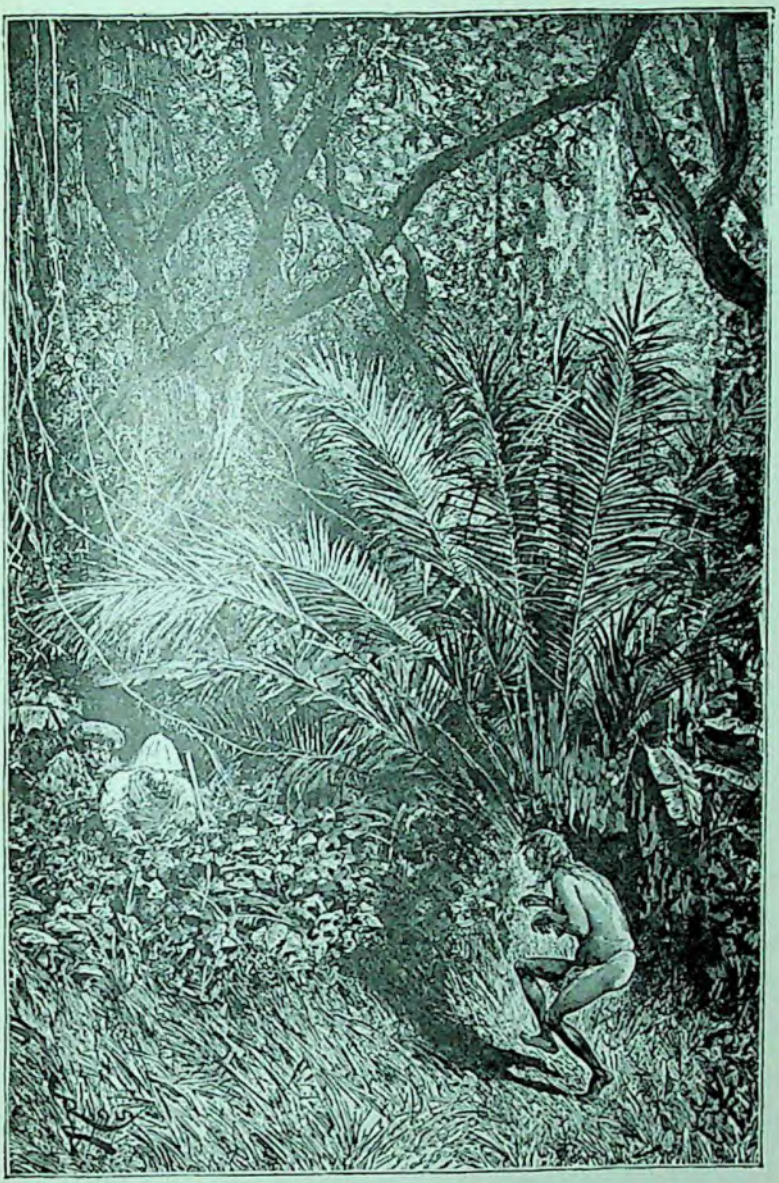
poisson, qui rôtit encore sur la *troja*. Elle imite l'explosion de la dynamite, reproduit le bruit de l'eau qui jaillit. A ce moment, j'allume ma lampe au magnésium et je promène le rayon lumineux tout autour d'elle. Surprise d'abord et ensuite effrayée, elle pousse des cris et appelle son mari. Cette lumière vive, qu'elle ne connaît pas et que j'ai entre les mains, lui paraît tellement extraordinaire qu'elle me prend pour un sorcier. Je tâche de la rassurer en lui faisant voir comment on produit cette apparition si éclatante; mais elle ne veut rien entendre, et crie qu'on laisse les esprits tranquilles.

12 novembre. — De bonne heure arrivent deux marins de Danaco, ils « sont en commission », c'est-à-dire ils vont par ordre de l'autorité chercher des hamacs. Je leur donne quelques provisions et ils partent en annonçant leur retour pour le soir.

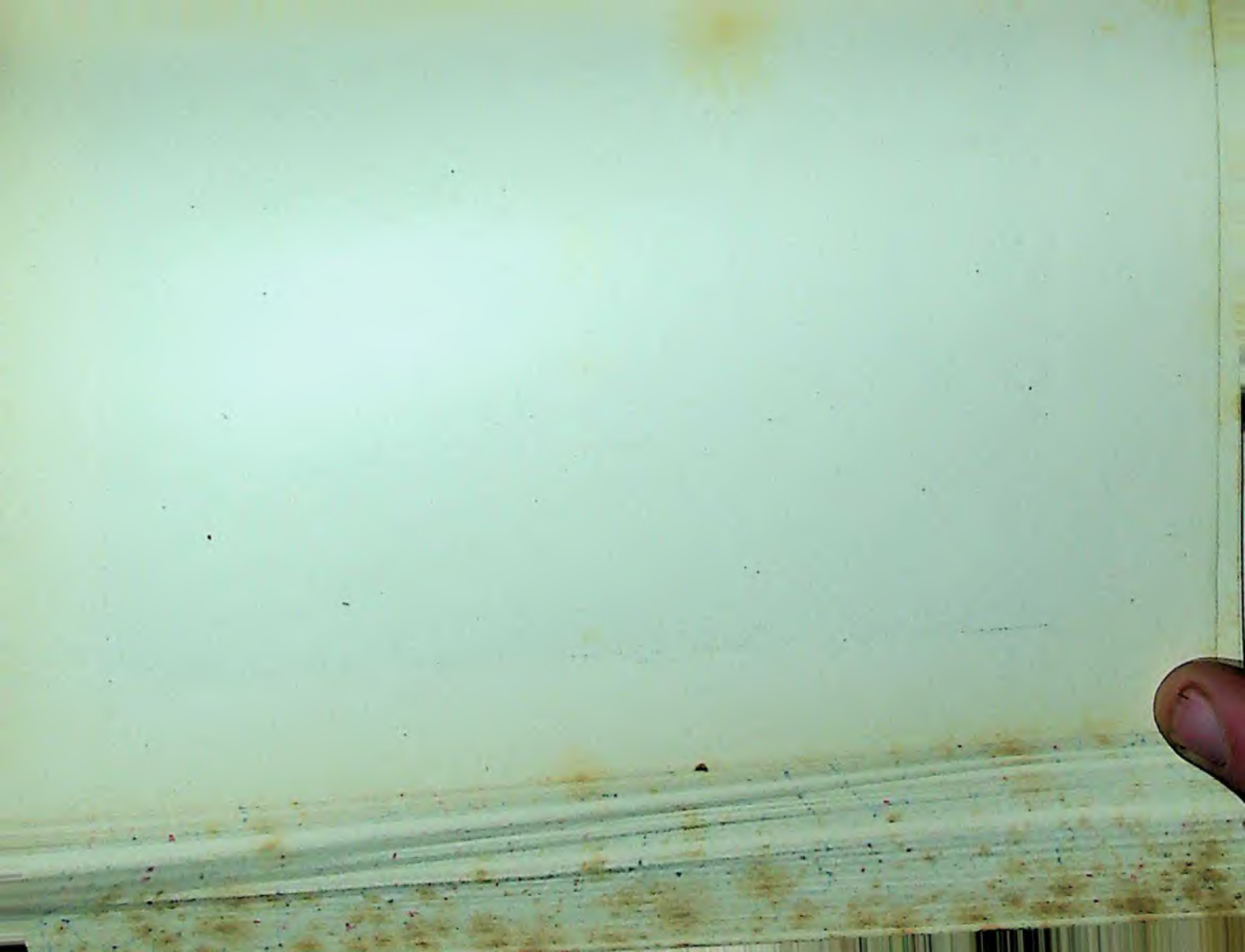
Pendant la journée je remarque une autre Indienne. « C'est la folle! me dit Reyes. Elle va dans le bois chercher son déjeuner. » Nous la suivons à une certaine distance. Se croyant seule, elle se met à parler, appeler, imiter l'aboi du chien, le gloussement de la poule, le cri du pauji, le hurlement du singe; elle gratte de temps en temps au pied des arbres. Arrivée au pied d'un énorme ceiba, elle pousse de petits piaillis, saute, gambade, se prosterne et mange quelque chose, que je ne distingue pas. Je finis par comprendre. Elle avait apporté un long bambou percé, l'emplissait de *bachacos* ou grosses fourmis rouges, et les mangeait. J'avais déjà vu les Piaroas du Mataweni manger des fourmis grillées; mais celle-ci les happait crues. Quand elle s'en fut rassasiée, elle fit une provision pour sa petite fille, qui vint à sa rencontre et s'assit à côté d'elle; l'une et l'autre se mirent à dévorer les insectes.

La femme de Reyes voulut bien me donner des renseignements sur la langue gérale et je notai dans l'après-midi plus de deux cents mots, que des observations ultérieures m'ont prouvé être exacts.

Dès le premier jour de notre arrivée, mon compagnon et



La folle dans la forêt.



moi, nous étions entrés dans les cases abandonnées, où nous n'avions trouvé que d'insignifiants bibelots ethnographiques; en revanche, nous avions fait, sans nous en douter, une ample et abondante récolte de chiques, petites puces, qui se glissent sous la peau, où elles grossissent jusqu'à atteindre le volume d'un pois. Toute la nuit les pieds nous cuisent horriblement, il nous est impossible de dormir. Mon compagnon s'y perd.

13 novembre. — A la pointe du jour, je comprends la cause des douleurs que nous avions ressenties; chaque doigt de pied me démange d'une façon intolérable, et se trouve orné de deux, trois et même quatre petits points noirs : ce sont les fameuses chiques; et nous les avons récoltées dans les repaires des Piaroas. En quelques minutes, un Indien nous enlève toute cette vermine. Un de nos amis de Caracas nous avait si souvent vanté l'agréable chatouillement que produisait la *nigua* ou chique, que Morisot avait désiré éprouver cette sensation. Il fut plus que surpris de se voir les plantes envahies de chatouillements on ne peut plus désagréables; il est vrai qu'il avait au moins cinquante de ces insectes et que notre ami n'en réclamait qu'un seul.

Vers les huit heures du matin, les Indiens de la veille, qui étaient allés à Caïda, reviennent bredouille. Le *sitio* est vide, tous les hommes sont à la cueillette du caoutchouc; nous les retrouverons plus haut, près de la bouche du Cassiquiari. Il nous manque un marin, mais je manie assez facilement la pagaie pour que je ne craigne pas de continuer la route. Levant l'ancre vers dix heures, nous naviguons tranquillement jusque vers cinq heures du soir.

Nous atterrissons à l'île Luna et nous campons sur la plage. En face se dresse le cerro que nous avions aperçu depuis le caño Nube, où il se présentait sous l'aspect d'un vaste sarcophage. Ici, sa forme est différente. Le Yapacana mesure environ 4 kilomètres de long sur 1 200 à 1 500 mètres de large, et sa hauteur ne dépasse pas 1 250 mètres.

Comme toute montagne du bas Orénoque, elle n'a pas de contreforts, et la partie inférieure s'élève à pic et semble inaccessible Les plaines qui l'environnent sont couvertes de forêts impénétrables, et pour franchir les trois kilomètres qui nous en séparent, nous devrions employer plus d'une journée. Les deux Indiens nous affirment que personne n'a jamais traversé cette sylve.

14 novembre. — A midi, après avoir passé une sorte de raudal, appelé la Traversée du Diable, nous abordons à Piedra Danaco, où Manoel Asuncion, le commissaire du gouvernement, nous reçoit avec amabilité. Manoel est un Indien Baré; sa femme, métisse de Gérale et de nègre, a le teint assez coloré, le type indien très prononcé, mais les cheveux crépus. Le couple nous invite à prendre part au repas de famille.

Manoel a envoyé chercher son fils et deux Maquiritarés qui construisent quelques cases près du rio Aro. Ce brave homme récrimine contre les tracasseries du gouverneur de San Fernando, qui exige à chaque instant de nouvelles redevances. Il déblatère aussi contre la rapacité des marchands qui lui vendent une hache, un coutelas ou sabre d'abatis, au prix fabuleux de 15 piastres chaque objet. « Plus je leur fais de travaill, plus je leur dois; ils prennent ma gomme, vendent à crédit, et je leur paye intérêt à un pour cent par semaine, 48 pour 100 par an. Comme je ne sais ni écrire ni compter, les voleurs me présentent le compte qu'il leur plaît, et je solde, deux fois sinon trois, la marchandise livrée. » Il a été obligé d'abandonner son sitio de Guachapana, pour échapper aux escouades armées, venant les unes après les autres réquisitionner des travailleurs pour être employés pendant un ou deux mois aux constructions, à la récolte du caoutchouc, ou à la pagaie ou autres corvées. Quand un homme réclamait son salaire, on l'avisait de déguerpir au plus vite, s'il ne voulait être payé en plomb. « Je vais, continua-t-il, me transporter près de la source du rio Aro; loin de la route ordinaire, j'y ai trouvé un endroit plus beau que Guacha-

Le cerro Yapacana.

pana, un terrain meilleur, et l'eau y vaut cent fois celle de l'Orénoque. Si les mercantis et le gouverneur viennent encore m'y relancer l'année prochaine, je filerai sur le Brésil! »

La faute en est donc aux tracasseries des autorités locales et à la cupidité des traficants, si toute cette immense région est à peu près déserte. On voyage des journées entières sans trouver trace humaine. La plupart des Banivas, riverains de l'Atabapo, sont allés se fixer sur le Rio Negro, en territoire brésilien. Les Maquiritarés, autrefois nombreux à l'embouchure du Ventuario et dans les îles près de Guachapana, se réfugient à de grandes distances, ou se cachent dans les caños. Les anciennes tribus ont cessé d'exister, les Indiens, très divisés, se méfient de l'étranger et même de leurs congénères, craignent toujours d'avoir été dénoncés, de voir surgir des sbires venant réquisitionner. Quoi d'étonnant à ce qu'ils redoutent la civilisation, la regardent comme un danger et un malheur!

Manoel parle des Guaharibos avec terreur, raconte que, lorsqu'il était jeune homme, étant allé chercher des noix du Para, dites ici *yuvias* ou *yuvillas*, il avait été attaqué, lui et ses compagnons, par de ces sauvages, qui les eussent massacrés s'ils n'avaient joué des jambes vivement. « Ces scélérats sont affreux, dit-il. Très grands, blancs et barbus, ils ont les cheveux rouges, et lancent leurs flèches très juste en se servant des pieds. » En 1879, des Curiobanas, qui vivaient sur le rio Siapa, affluent du Cassiquiari, furent attaqués de nuit par les Guaharibos, qui massacrèrent les habitants et rasèrent le village à seule fin de s'emparer de quelques outils en fer. En 1880, même prétexte et même opération contre des Maquiritarés sur l'Ocanio. « Tu ne passeras pas les raudals, conclut Manoel, les bravi y vivent en grand nombre; ils t'égorgeront toi et les tiens. Je connais ces brigands, ils ne veulent pas qu'on aille chez eux. Avec une centaine d'hommes tu pourrais risquer l'affaire, mais seul tu n'aboutiras pas. D'ailleurs, crois-tu que les Maquiritarés voudraient t'accompagner? »

Cette prophétie ne fit qu'exciter mon ardeur. « J'irai, lui dis-je; les Indiens ne me tueront pas, et si les Maquiritarés ne veulent pas être du voyage, eh bien, j'irai seul!

— Ne dis pas aux Maquiritarés que tu veux aller aux sources, dis-leur seulement que tu vas sur le fleuve aussi loin qu'il n'y aura pas danger! »

CHAPITRE XVIII

L'exploration des forêts par les *gomeros*. — L'arbre à caoutchouc. — Préparations d'une *estrada*. — Récolte du caoutchouc. — Le fumage. — Truchon, un bienfaiteur public. — Incendies du Yapacana. — Piété filiale. — Quatre nouveaux compagnons. — Fourmi *chipeta*. — Les cases des Maquiritarés au caño Guanami. — Ricardo. — Le cerro Duido à l'horizon. — Piedra Pintada. — Préparatifs pour une expédition dans le Cunu-Cunuma.

15 novembre. — En attendant les marins que Manoel a envoyé chercher, je parcours les environs et me rends compte de la façon dont se fait la récolte du caoutchouc dans cette partie de l'Orénoque.

Le *gomero* explore minutieusement la forêt et trace des sentiers qui mènent aux troncs qu'il se propose d'exploiter. Il nettoie soigneusement et racle légèrement le tronc sur une hauteur de 1 m. 80 à 2 mètres. Puis, avec la moelle enlevée aux pétioles des palmes, il dispose une collerette inclinée au pied de l'arbre, de façon à diriger sur un seul point tout le lait qui s'écoulera à la suite des incisions quotidiennes. Avec le limbe de certaines feuilles il fabrique de petits godets qu'il place sous les collerettes. La récolte commence en novembre et se termine en mars-avril. Le matin de bonne heure, le gomero pique le caoutchouc avec une hachette dont le tranchant a un centimètre de largeur. Suivant la grosseur du sujet, il fait, sans entamer

la zone génératrice, sur une même ligne circulaire, de quatre à douze incisions équidistantes. Cent troncs constituent une *estrada*; un homme peut en exploiter deux, mais rarement davantage. Le lait suinte le long du tronc, s'engage dans la collerette et tombe dans le godet placé au-dessous. L'écoulement se fait pendant huit heures environ, après lesquelles le gomero recueille le lait et l'apporte à sa case, où il lui fait subir l'opération du *fumage*. A cette fin, il prépare un fourneau en terre, à cheminée, dans lequel il fait brûler du bois vert, principalement les tiges du palmier macanille, qui donne une fumée très épaisse. Il prend sa planche à gomme, formée par un disque et deux manches opposés, la baigne dans le lait et l'expose à la fumée. Le caoutchouc aussitôt se coagule, durcit et forme une couche élastique tout autour de la planche. L'ouvrier s'y reprend jusqu'à épuisement du lait et obtient un pain qui grossit au fur et à mesure et donne un caoutchouc première qualité. Le lendemain, le gomero recommence à piquer les arbres et fait une incision sous celle de la veille. Le premier jour, le lait ne descend que faiblement, mais, au bout de huit à dix jours, la récolte se fait très abondante.

Il y a une trentaine d'années, les Indiens ne prenaient pas garde au caoutchouc, ignoraient la manière de l'extraire. Un Français, nommé Truchon, qui habitait le Para, vint dans le haut Orénoque, où il trouva du caoutchouc. Il s'établit à la Esmeralda, puis à San Fernando, enseigna à ses voisins la manière d'exploiter cette richesse. Depuis, les noms de Truchon et de Français ont gagné la sympathie des populations du haut Orénoque.

Pendant le dîner, Manoel raconta que le cerro Yapacana, qu'on voyait en face, est habité par des génies, qu'on voit courir des flammes sur les pentes escarpées et que tous les ans, pendant la saison sèche, de février à mars, s'allume un grand incendie, qui gagne peu à peu le sommet. Il ne sait à quoi l'attribuer et m'assure que personne n'a jamais osé approcher la montagne. Je lui propose de m'y accompagner, mais il refuse si nettement que

Campement d'un gomero.

je n'ose insister. Si j'avais le temps, je tenterais l'excursion volontiers, mais s'aventurer sans guide en de semblables forêts ne serait pas facile. Il faut frayer son chemin à travers les lianes, ce qui coûte temps et fatigue.

16 novembre. — Vers huit heures du matin, nous apercevons deux canots, qui ne tardent pas à aborder. Les nouveaux débarqués viennent à nous ; l'un va directement à Manoel et met genou en terre. « Bénis-moi, mon père ! » Asuncion fait le signe de croix sur la tête du jeune homme : « Que Dieu te bénisse, mon fils ! »

L'Indien se relève, embrasse son auteur, va auprès de sa mère, s'incline et l'embrasse à son tour. Cette pieuse coutume, que j'avais rencontrée au Vénézuéla, en pleine civilisation, avait pénétré chez ces indigènes d'autant plus facilement que j'ai vu toutes leurs tribus témoigner un profond respect aux parents et aux vieillards.

Après le déjeuner, quatre hommes consentent à m'accompagner jusqu'à la Esmeralda. Avec l'appui des commissaires du Cunu-Cunuma et du Cassiquiari on trouvera d'autres Barés ou Maquiritarés pour aller plus loin.

A midi, nous quittons Danaco qui est en face de Mavilla. Sur la rive droite, je relève les îles Danta et Catana. En face de la pointe E. de Savinavicori nous abordons sur la rive droite, à un rancho de gomero. Ce rancho, le plus confortable que j'aie encore rencontré, appartient à un Vénézuélien mystérieux qui vit avec une Barée qu'il a achetée à son mari. La case est quadrangulaire, assez élevée, le toit forme véranda des deux côtés. Le plancher, fait en planchilles, s'élève à plus d'un mètre au-dessus du sol. Un nègre s'occupe, sous la véranda, à fumager du caoutchouc. Le propriétaire nous reçoit gracieusement et nous offre à dîner.

17 novembre. — Pendant la nuit, le chien a aboyé furieusement plusieurs fois ; un animal rôdait par là. A la pointe du jour, des traces de tapir se montrent distinctement. Le gomero organise une battue avec ses péons ; je

les accompagne pendant quelques instants, mais je reviens bien vite, en proie à une affreuse démangeaison. En traversant la forêt et en coupant les broussailles qui gênaient ma route, j'ai secoué des branches et quantité de fourmis imperceptibles, appelées *chipitas*, me sont tombées dessus. Les Indiens la redoutent autant que la bachaco noire, dite vingt-quatre. La démangeaison qu'occasionne la chipita est atroce, mais cède à une lotion comme par enchantement.

Après l'île Bayanon, le fleuve tourne brusquement, file S. sur 10 kilomètres, puis reprend la direction E. jusqu'à l'île Puruname, rive droite, où nous atterrissons vers les quatre heures de l'après-midi. Pendant qu'on apprête le souper avec les poissons pêchés dans la journée, j'entre en forêt et, quelques instants après, je rapporte deux hoccos, qui complètent agréablement notre repas.

18 novembre. — Une voie d'eau s'étant déclarée, nous passons la matinée à remettre notre barque en état. Vers deux heures, nous repartons.

Sensiblement le fleuve se resserre, sa largeur moyenne n'est plus que de 350 à 400 mètres. L'île Guanami, constituée par un massif de rochers, est flanquée de chaque côté par deux bras assez étroits, mais profonds. Les rives sont bordées de mamelons granitiques, hauts de 25 à 30 mètres. Nous abordons près de l'embouchure du caño Guanami dans un sitio de Marquiritarés.

Trois cases s'élèvent sur un rocher bordant l'Orénoque, rive droite. Aramare, le capitan général des Maquiritarés, s'y installera pendant la récolte du caoutchouc.

Les cases sont vides encore. Nous y passons une bonne nuit.

19 novembre. — A quatre heures du matin, nous dérapons et à dix heures et demie nous atteignons l'île de Temblador et débarquons à la case du commissaire préposé à Cunu-Cunuma et Cassiquiari. Ricardo se met à nos ordres; je lui achète quelques *mapires* ou paniers de manioc; je

change l'embarcation endommagée et nous poussons immédiatement jusqu'à l'île Madecapani, où Ricardo possède un autre rancho. Des Maquiritarés s'y livrent pour son compte à la récolte du caoutchouc.

Ce Ricardo, un nègre des plus purs, venu de Caracas, il y a trois ans, à la suite d'un gouverneur, tenta fortune en exploitant le caoutchouc et les Indiens. Sobre, aventureux comme quelques-uns de sa race, il a parcouru tout le haut Orénoque, et me fournit d'intéressants renseignements sur les Maquiritarés, qu'il a visités plusieurs fois.

20 novembre. — Nous quittons Madecapani avant le jour; à huit heures, je relève l'île et le caño Cunu Rumi, et à onze heures nous abordons en face de l'île Chupaflor. Là, des Maquiritarés, péons de Ricardo, construisent une case. Après le déjeuner, il les fait s'embarquer avec nous, et je leur achète trois grosses tortues.

Quatre rameurs nagent maintenant dans chacune de nos curiares : nous marchons beaucoup plus vite. Les Indiens rivalisent de zèle, si bien qu'au soir, nous atterrissons au bec du caño Ticanamori. Nous remarquons que l'Orénoque se fait plus riche en palmiers.

21 novembre. — La nuit a été mauvaise, une pluie torrentielle, survenue brusquement, nous a trempés avant que nous ayons pu nous abriter sous le rouf. A quatre heures, nous partons déjà. Arrivés au caño Caricha, nos marins nous font entrer dans la rivière, qui se relie à l'Orénoque par le *dessecho* étroit et profond formé par l'île Caricha. Sa largeur ne dépasse pas dix mètres, le courant y est nul, et nous regagnons rapidement le cours principal.

En face de nous, à l'horizon, un imposant massif domine la ligne des forêts. C'est le cerro Duido, le plus élevé du Vénézuéla E. Six grands jours de navigation nous en séparent. A midi, nous arrivons à l'île Cangreo, ainsi nommée parce que les marins qui ne nagent pas vigoureusement, risquent d'être emportés par le courant.

Je fais tuer une tortue, avec laquelle on fait un *sancocho* qui suffit largement au déjeuner de douze personnes.

Nous contournons la grande Cangreo; nous passons ensuite sur la rive droite, en laissant à gauche la petite Cangreo, puis nous allons dormir à la pointe E de l'île Doracajuapure, en face du cerro Cangreo.

22 novembre. — Nous dépassons les îles Babilla et Moricapure. Depuis cette dernière jusqu'au caño Chiratari, sur une longueur de 16 à 17 kilomètres, la rive gauche s'accidente par de petites collines. Nous dormons à Piedra Chiratari.

23 novembre. — A 8 kilomètres de Piedra Chiratari, la rive gauche s'encombre à Piedra Pintada de trois grandes roches, sur lesquelles les Indiens ont gravé des figurines. Elles représentent des hommes dansant en rond, à la façon dite chinoise, autour d'un poteau auquel est fixé un serpent.

Le fleuve remonte au nord sur plus de 30 kilomètres jusqu'à l'embouchure du Cunu-Cunuma, où nous arrivons à quatre heures du soir. En passant le bec du caño Camucapi, j'apprends que cette rivière forme un *dessecho*, qui communique directement avec le Cassiquire.

Je fais décharger la barque légère. Ne conservant des provisions que pour cinq ou six jours, mes armes et mes instruments, je laisse Morisot et trois marins à l'entrée du Cunu-Cunuma dans une petite anse. Avec six rameurs et Ricardo, je pars pour le sitio des Maquiritarés et, à huit heures, nous arrivons au raudal Atacarra, où l'on a déposé dans une hutte des paniers de tabac et du manioc. Nos Indiens inspectent les environs, examinent les traces de pas, annoncent que des gens venus du Padamo, et remontant le Cunu-Cunuma, ont laissé ces provisions qu'ils reprendront à la descente.

CHAPITRE XIX

Le rio Cunu-Cunuma. — Les Maquiritarès à Caramoni et à Assuruë. — Cases des Maquiritarès. — Le raudal San Ramon. — Les eaux du Cumachi. — Une famille indienne à Mapaco. — Les Indiens en admiration autour du théodolite. — Raudal de Chipirina. — Aramare, capitan général des Maquiritarès. — Effet magique du rhum. — La soupe au caïman. — Nouveaux compagnons. — Retour à Mapaco. — Ma barbe et mes cheveux excitent la curiosité. — Gala à la récolte du caoutchouc. — Insignes d'un capitan. — Le vêtement des Indiennes. — Descente du raudal de San Ramon. — Un *sancocho* de lombrics. — Campement et ondée tropicale à Guachari. — Retour sur l'Orénoque.

24 novembre. — La jonction du Cunu-Cunuma a de 180 à 200 mètres. Cette largeur ne se continue pas régulièrement; dans la journée, nous rencontrons plusieurs parties assez étroites, ne mesurant qu'une cinquantaine de mètres. Le cours est excessivement sinueux et très rapide; les eaux sont noires et cristallines.

Vers le soir, nous arrivons au cerro Piapoco, montagne conique, ayant environ 630 mètres d'altitude.

A six heures, nous atterrissons à la déversée du Cariare. Le ciel est noir. A peine avons-nous pris notre repas, que la pluie tombe à torrents et continue toute la nuit; mais, abrité par le rouf, je dors profondément.

25 novembre. — Au réveil, je ne reconnais plus les entours. La rivière a inondé l'endroit où nous avions atterri. Chaque fois que ces pluies surviennent, le niveau monte aussi vite; mais si le flot s'élève rapidement, il s'abaisse de même. A midi, il n'y paraissait plus.

En longeant l'entrée du Caramoni, nous entendons les aboiements d'un chien. Nous engageant aussitôt dans le caño, et nous frayant un passage à travers les branches, nous arrivons à une paillotte, où se tiennent trois Maquiritarés et quelques enfants. Une vieille, extrêmement maigre, est couchée dans son hamac; depuis longtemps elle ne peut plus marcher. Les hommes sont près du ratch d'Assurué, abattent des arbres pour établir un nouveau conuco.

A Assurué, nous rencontrons en effet quatre Maquiritarés. Deux sont arrivés du Padamo depuis la veille; ce sont eux qui ont laissé le manioc et le tabac sous le rancho d'Atacarra. Le chef fournit deux hommes pour que nous arrivions plus vite auprès du capitan général Aramare. Avec huit rameurs, le canot vole et, le soir, nous débarquons à Guacharo Oconio, ancien établissement de Maquiritarés, dont il ne reste que deux habitations; les autres, au nombre de cinq, ont été brûlées, il y a deux ans. Ces cases ressemblent beaucoup à celles des Piaroas, sauf que, faites avec plus de soin, elles sont bien plus confortables. De forme cylindro-conique, leur partie inférieure est constituée par des piquets, reliés par des branches placées horizontalement à l'intérieur et à l'extérieur. De la terre gâchée avec de l'herbe concrétionne les pièces et les branchages, les transforme en un mur épais de 15 à 20 centimètres. Une autre couche est appliquée sur la surface extérieure. En séchant, le torchis se fendille horizontalement et perpendiculairement, au-dessus des petites traverses en branchages : ce qui lui donne l'aspect d'un mur en brique. Le toit conique reproduit celui des Piaroas. Dans la case piaroa, chaque famille s'installe dans son coin, mais les Maquiritarés élèvent parallèlement au mur extérieur une cloison demi-circulaire derrière laquelle chaque famille a sa chambre. Au centre, un espace libre

Case d'Indiens Maquiritarés.

reste propriété commune. Le carbet a deux ouvertures opposées, mais comme elles sont toujours soigneusement fermées, l'obscurité la plus complète règne à l'intérieur.

Le Maquiritaré n'a pour tout vêtement qu'un guayuco en étoffe, large de 15 à 18 centimètres, qu'il attache en avant et en arrière par une ceinture de corde, faite avec des cheveux. Les femmes, pas plus vêtues, portent un petit tablier, à forme trapézoïdale, retenu sur les hanches par une ceinture ornée de verroterie bleue, fait avec une certaine recherche, et même avec goût. Elles le fabriquent, mêlant au tissu des perles blanches et azurines, formant des dessins très réguliers, parmi lesquels la grecque se montre fréquemment.

Les habitants sont partis depuis quelques jours; il ne reste qu'un vieillard, deux mères et quelques enfants.

Nous traversons assez facilement le raudal de Guariname, impraticable pendant la saison sèche, et nous passons la nuitée dans un abordage au pied du cerro Acejerut, un contrefort du Duido.

26 novembre. — A deux heures, nous reprenons la route, par une nuit splendide. Successivement, nous rencontrons les ratchs San Ramon, Tarawanana et Rayajo; à deux heures de l'après-midi, nous atterrissons à l'entrée du Cumachi, où nous déjeunons.

Les eaux de ce rio, d'un blanc laiteux, tiennent en suspension une boue fine et blanche, qui n'est autre que du kaolin. A une journée de navigation sur le Cumachi, les dépôts d'argile jaune, qu'on rencontre sur l'Orénoque et sur ses affluents, font place à des amas d'argile blanche, qu'on dit se prolonger jusqu'à la source.

Nous voici au pied du raudal de Boquiro, le plus difficile et le plus dangereux du Cunu-Cunuma. Nous nous préparons à la traversée par un bon déjeuner. J'admire la sûreté de main et le sang-froid de nos Maquiritarés. Tantôt nageant vigoureusement en plein courant, tantôt traînant la curiare à la remorque, ou la soulevant par-dessus les pierres, ils passent sans accidents à travers chutes et rapides. Le

coup de collier a duré deux heures et demie, et pour récompenser ces braves gens, j'offre à chacun un verre de rhum et un cigare. Cette réfection et quelques minutes de repos suffisent, les rameurs reprennent gaiement leurs pagaies, et à sept heures et demie nous touchons au raudal de Mapaco.

Un marin souffle dans un strombe, en tire un son qui se répercute au loin. Quelques instants après, un son analogue répond à quelque distance et, au sommet d'une *barranca*, nous apercevons une lueur de torche.

Nous atterrissons chez un capitan des Maquiritarés, qui se préparait à partir pour la récolte du caoutchouc. Il dit qu'Aramare doit se trouver au raudal de Chipirina, à une demi-journée de navigation, et qu'il a beaucoup de monde avec lui.

Mon arrivée excite la curiosité. C'est la première fois qu'un blanc pénètre dans cette région. Ma longue barbe fait sensation ; mes cheveux très courts, n'ayant rien de commun avec le poil du nègre Ricardo, semblent tout particulièrement attirer l'attention des Indiennes. Elles sont six, qui causent et gesticulent ; à leurs gestes, je comprends que je suis l'objet de leur conversation. Elles comparent leur chevelure, celle de Ricardo et la mienne. Elles ne peuvent s'expliquer qu'avec une si longue barbe, j'aie les cheveux si courts.

Pendant que je prends une hauteur d'étoile au théodolite, on fait cercle autour de moi. Les enfants se cachent derrière les jambes et décampent à mon moindre geste.

Le capitan, un Indien fort intelligent, me demande, en assez bon espagnol, ce que je fais avec cet instrument? et il désigne mon théodolite. « Cela, lui dis-je, me guide, me fait reconnaître la route et m'indique l'endroit où je suis. » Ma réponse semble le contenter, il comprend ou a l'air de comprendre. Il court aussitôt expliquer aux camarades ce que je viens de lui dire, et ceux-ci viennent s'extasier devant mon intelligente bestiole. Le capitan m'offre l'hospitalité et fait suspendre mon hamac dans l'intérieur de sa case.

Aramare et sa famille.

27 novembre. — Au jour seulement nous quittons Mapaco, parce qu'il faut passer le rapide, assez dangereux.

Au très long raudal de San Francisco, je tue un jeune caïman de l'espèce *baba*, qui diffère, disent les naturels, du caïman de l'Orénoque en ce qu'il devient moins gros, pond en forêt, chasse souvent à terre et poursuit l'homme. Sa viande, dont ils sont friands, ne ressemblerait pas non plus à celle du grand caïman. A midi, nous arrivons à Chipirina, où campe depuis trois jours Aramare, le capitan général des Maquiritarés.

Notre débarquement est salué par les hurlements d'une bande de chiens, qui ne paraissent pas disposés à respecter nos mollets. Un compagnon du maître les éloigne et nous introduit dans une hutte, qui a pour montants principaux deux arbres, entre lesquels est suspendu un hamac. Un homme y est étendu : c'est le cacique, qui ne daigne même pas se retourner. Lui faisant connaître l'objet de notre visite, nous disons venir au nom du Gouvernement. « D'abord, répond-il, je n'ai pas d'hommes disponibles. Ensuite le Gouvernement n'a rien à voir ici. Vous pouvez rebrousser chemin ; je ne ferai rien pour vous. »

J'essaye de l'intimider en faisant sortir mes gens armés, et n'ai d'autre succès que de l'entendre rire. Cependant il vire de notre côté, daigne enfin me regarder. Voyant qu'il n'y a pas à insister et connaissant le culte que ce brave homme professe pour le rhum, j'en fais apporter une bouteille, dont l'apparition produit l'effet d'une baguette magique. Aramare se redresse dans son hamac, s'assied, demande une totuma, espèce de gobelet fait avec le fruit du calebassier. Je lui offre un peu de rhum, mais il ne veut pas y tremper les lèvres avant que j'en aie pris moi-même. Je bois à sa santé et lui offre la bouteille, qu'il vide presque à lui seul. Maintenant, il paraît mieux disposé, et, sur la promesse d'autre rhum, il donne deux hommes, avec permission d'en prendre de nouveaux dans l'Iguapo.

Profitant de la bonne volonté de mon ivrogne, je propose de photographier sa famille. Les préparatifs semblent l'inté-

resser; lui-même fait placer son monde, mais veut rester à deux pas de l'appareil. J'ai toutes les peines à lui faire comprendre qu'il doit se mettre en ligne, et je puis enfin prendre deux portraits du capitan général des Maquiritarés assis au milieu des siens.

L'équipage avait préparé pour le déjeuner un sancocho fait avec le jeune caïman tué au raudal de San Francisco. J'en fais apporter une assiettée pour Aramare, qui la trouve à son goût, car il en redemande une deuxième, une troisième et même une quatrième fois: c'est pour sa femme et ses filles, dit-il, mais le gourmand avale tout. La chair de ce caïman, qui n'a pour nous rien d'agréable, lui paraît le mets le plus exquis; il laisserait, dit-il, le meilleur poisson pour une queue de baba.

Tous les Maquiritarés obéissent passivement à ce chef, un descendant des anciens caciques. Que le gouverneur vénézuélien ordonne autant qu'il lui plaira, nul Maquiritaré n'y prendra garde sans le commandement exprès du grand capitan. Je me réjouis d'avoir fait dans le Cunu-Cunuma ce voyage qui m'assure quelques marins dévoués.

Je prends une hauteur de soleil, puis nous descendons avec les deux rameurs en plus. La curiare, emportée par le courant et mue par dix vigoureuses pagaies, file avec la rapidité d'une flèche; les ratchs San Francisco et Mapaco sont traversés en deux heures. A six heures et demie du soir, nous arrivons à Mapaco, à la case du capitan qui, la veille, nous avait offert l'hospitalité. Il nous attendait, et avait fait préparer un repas composé de poisson, d'un morceau de pécari boucané et d'excellentes bananes. La fête des gomeros aura lieu cette nuit. Demain matin, le chef partira pour l'Orénoque; son bateau l'attend, chargé déjà. Comme préliminaires, on a hissé au sommet de l'ajoupa un mannequin en feuilles de palmier, représentant un animal fantastique, qui protégera le foyer en l'absence du propriétaire; malgré toutes mes questions, je ne peux obtenir d'autre éclaircissement.

Après le dîner, je distribue du rhum, qui met le monde en liesse. Les personnes du sexe causent avec animation,

appellent Ricardo et lui font demander si elles ne pourraient pas toucher mes cheveux et ma barbe. Aucune ne parle l'espagnol, les hommes seuls en ont une légère teinture, mais ne veulent pas communiquer leur science,

Enfants jouant avec la barbe de Chaffanjon.

ne se souciant pas que leurs épouses, dont ils sont très jaloux, puissent comprendre le marchand étranger, et, de plus, ils tiennent à établir leur supériorité.

Le capitan s'approche : « Veux-tu que nos femmes touchent ta barbe et tes cheveux? Elles n'ont jamais vu de blancs; elles sont très curieuses, demandent si celles de ton pays ont comme toi de la barbe?

— Dis-leur que, dans ma contrée, les hommes seulement

ont de la barbe; les femmes sont comme les vôtres, sauf la peau blanche. »

Notre cacique appelle les Indiennes, annonce que je veux bien me prêter à leur caprice. Elles s'approchent, passent tour à tour la main dans ma barbe et sur ma tête. Mes cheveux courts les étonnent toujours; elles se demandent pourquoi je ne les ai pas comme Ricardo. Elles prennent les enfants dans leurs bras et font passer leurs petits doigts à travers ma toison. L'un d'eux, que j'ai pris sur moi, joue avec mes poils, à la grande satisfaction des mamans qui rient aux éclats.

Trois naturels, avec leurs flûtes de Pan, se mettent à jouer, en se tournant le dos; l'un d'eux fait le chant, les deux autres l'accompagnement. Les assistants décrivent un cercle autour des syringes, cadencent les pas, puis sautillent sur une jambe, tandis qu'ils tiennent l'autre pliée en avant. Les instrumentistes tournent aussi et accélèrent le mouvement musical. En marquant le pas, deux Indiens se tiennent côte à côte, les bras enlacés au cou, tournent deux fois autour des musiciens. Se mettant ensuite à la queue leu leu, ils sautillent tantôt sur un pied, sur l'autre, et décrivent encore deux tours. Faisant alors mi-volte, ils recommencent la cadence et le sautillement. De leur côté, les femmes, placées en dehors du cercle des danseurs, et se tenant deux par deux, tantôt par la main, tantôt par la taille, esquissent sur place un pas analogue à celui de la polka. La danse continue ainsi jusqu'à ce que les flûteurs en aient assez.

Le capitan, auquel on a dit que j'ai photographié Aramare et sa famille, me demande son image. Je promets de le portraiturer le lendemain matin; il s'engage à faire arranger son monde comme pour une grande fête.

28 novembre. — Dès la pointe du jour le monde se prépare, tous et toutes se couvrent de dessins bizarres en rouge et en bleu. Les hommes portent un grand collier fait de perlettes bleues, des bracelets en verroterie blanche aux poignets et au gros du bras une tresse en cheveux.

Cette dernière est souvent ornée d'un disque en faïence, verre ou métal; elle est quelquefois si serrée, qu'elle rejette la chair en bourrelets, dessus et dessous. Ils portent également deux chevillets en cheveux, et quelquefois deux jarretières au-dessus du mollet. En plus du collier, ils croisent sur la poitrine et le dos deux bandes tressées et recouvertes de rassade multicolore, qui leur retombent jusqu'aux hanches.

Comme insignes de sa dignité, le chef porte :

1° Un collier de dents de baquiro ou pécari, agrémenté d'une queue en plumes, retombant en arrière;

2° Une massue, dont la forme varie. Celle qu'on me montre est une hache bisaiguë, ayant forme d'écusson; à un bout, elle se termine par une lance très pointue, longue de 72 centimètres. Les capitans reconnus par le gouvernement reçoivent leur investiture par une canne à pommeau d'argent.

Le costume des femmes n'est pas très compliqué. Le guayuco trapézoïdal, dessiné en perles blanches et bleues, a coûté deux mois de travail au moins. Des bracelets et des chevillets en verroterie blanche parfont la toilette.

A neuf heures, après avoir photographié le groupe et acheté nombre d'objets, qui figureront au Musée ethnographique, nous quittons Mapaco.

Le ratch de Boquira, qui nous avait donné grand mal à la montée, est descendu très facilement, ainsi que celui de Tarawanana. Le saut de San Ramon, que nous atteignons à midi, est dangereux à franchir. Les eaux ont beaucoup baissé, découvrant force pierres. Un des plus jeunes rameurs prend la barre, un autre se met à l'avant, pagaie en main, prêt à redresser les mauvaises directions, données par le courant. Nous nous engageons dans le rapide; l'embarcation glisse comme un trait à travers les roches, tantôt poussée par de vigoureux coups d'aviron, tantôt dirigée par les deux barres d'avant et d'arrière. Les mariniers chantent et crient. L'homme à l'avant, par de vigoureux coups, esquive plusieurs chocs qui nous eussent

brisés. Le bateau tourne, pivote, puis se jette à toute vitesse dans un autre rapide. Quelques minutes, qui semblèrent bien longues, suffisent à franchir le mauvais pas. On m'avait maintes fois vanté l'habileté et le sang-froid des Maquiritarés ; je puis vanter moi aussi leur adresse pour l'avoir expérimentée.

Nous débarquons sur la rive droite, au pied du raudal, sur l'emplacement d'un ancien village dont il reste une case dans le bois, et un grand conuco planté de manioc, propriété d'Aramare.

Pendant que le déjeuner se prépare, deux de nos hommes entrent dans la forêt et en rapportent une vingtaine de gros lombrics, ayant en diamètre 2 centimètres sur 30 à 35 centimètres de long. Ces vers sont aussitôt coupés en morceaux longs de 5 à 6 centimètres, lavés et jetés dans une petite marmite, avec un peu de sel et quelques herbes. Le tout, concocté, compose un sancocho, dont les Maquiritarés se montrèrent friands ; mais je doute que ce ragoût tentât aucun de nos gourmets.

A ce moment, le capitan de Mapaco arrive au ratch et le descend de la même manière et avec autant d'habileté que nos marins. Cette course vertigineuse à travers des rochers ne prend que trois minutes pour franchir six cents mètres.

Après dîner, nous reprenons la route. Nous filons en plein courant, avec une très grande vitesse. Vers les cinq heures, nous arrivons à Guachari, où, sur les ordres d'Aramare, deux hommes embarquent. Nous allons dormir au bec du caño Guachicura. Nous avions l'intention de descendre encore plus bas, mais le ciel s'obscurcit, une grosse pluie menace de tomber. Nous préparons vivement le repas du soir, et construisons un rancho à la hâte. A peine nos hamacs sont-ils installés, qu'une ondée se déverse à torrents.

Dans la curiare, deux hommes veillent à l'amarre avec moi et nous vidons l'eau qui tombe à l'avant. En quatre heures, la rivière s'est élevée de 1 m. 68, sur une largeur de près de 200 mètres. On peut aisément calculer

quelle masse liquide est tombée; elle se précipitait en tourbillonnant avec le bruit du tonnerre. Toutes les rivières du bassin en font autant, au moins dans la partie supérieure. Les montagnes du haut Orénoque sont, ou couvertes de forêts assez clairsemées, ou entièrement dénudées, sauf des anfractuosités possédant quelques arbres rabougris, peu propres à retenir les eaux. Les pluies diluviennes, particulières aux régions tropicales, tombent ici avec une telle violence, qu'elles lavent les rochers et les terres, entraînant les mousses qui pourraient se former, soit au pied des troncs, soit dans les fentes des rupes; elles remplissent le lit des torrents en quelques heures et transforment un ruisselet en un torrent, qui renverse et détruit tout sur son passage, roule d'énormes blocs et déracine des fûts plusieurs fois séculaires.

29 novembre. — Vers onze heures du soir, la pluie cesse et, le lendemain, à trois heures, le niveau de la rivière commence à baisser, le temps redevient superbe, la lune éclaire assez pour que nous puissions naviguer; d'ailleurs, le chemin est libre. Au jour, nous arrivons au raudal d'Assurué, que nous passons sans difficulté, rapides comme un trait; le haut niveau facilite le passage et accélère encore notre marche. En une journée, nous descendons le parcours que nous avions mis trois jours à monter. A huit heures du soir, nous débouchons dans l'Orénoque, où je retrouve Morisot et ses compagnons.

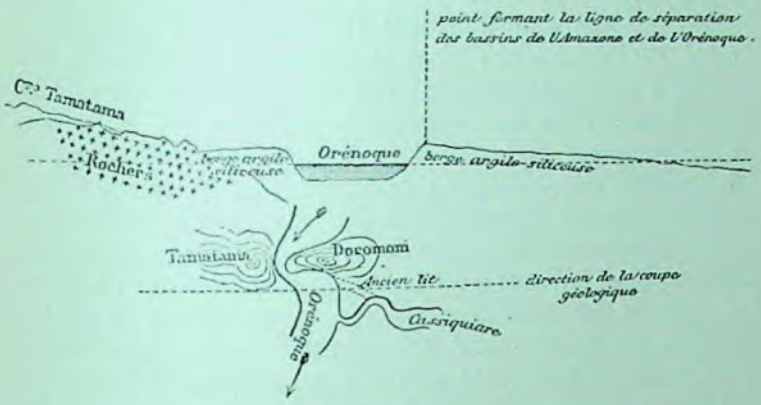
CHAPITRE XX

Le Cassiquiari. — Communication de l'Orénoque avec l'Amazone. — Le Camucapi. — Théorie sur la formation du Cassiquiari. — Découverte du canal. — Le R. P. Ramon. — Les inondations du rio Negro. — Les cerros Guaraco. — La Esmeralda ruinée et abandonnée. — Le rio Iguapo. — Le *sitio* des Maquiritarés. — Nouveaux compagnons. — La polyandrie et la polygamie. — Les cartes du haut Orénoque sont inexactes. — Gabirima. — Tentative de fuite. — Un guide. — Le choubasque.

30 novembre. — Vers quatre heures du matin, je fais préparer le café ; les Indiens rechargent. A six heures, tout est prêt : nous reprenons la course, et à quatre heures du soir nous arrivons au Cassiquiari. Son embouchure, creusée au milieu des berges de la rive gauche, ne présente aucun caractère particulier ; assez étroite, le marin qui naviguerait à distance pourrait ne pas l'apercevoir, ou la prendre pour celle d'un petit affluent ; sa largeur n'a pas 40 mètres.

Le courant nous emporte dans le Cassiquiari, et je me laisse entraîner jusqu'aux bouches du Camucapi. M'étant rendu compte de la façon dont se fait la communication entre les deux bassins de l'Orénoque et de l'Amazone, nous remontons le Cassiquiari et nous allons sur l'Orénoque, passer la nuit sur la Piedra Tamatama, en face du Doromoni.

En cet endroit, l'Orénoque, comme dans la plus grande partie de son cours, coule sur un dépôt d'argile et de sable. Le fleuve, resserré entre le cerro Doromoni, à 30 mètres au-dessus du niveau des plaines, rive gauche, et le cerro Tamatama, rive droite, traverse une gorge large de 80 mètres. La masse aqueuse forme un courant très violent, qui se précipite sur l'autre côté et mine les berges,



Coupe géologique et plan des rives de l'Orénoque à la naissance du Cassiquiare

lesquelles tombent peu à peu. La masse argileuse qui forme la berge gauche a 1 800 mètres environ de largeur et incline vers l'Amazone.

La formation du canal interfluvial peut s'expliquer ainsi. Pendant les grandes pluies, les eaux en quantité surabondante envahissent les berges, les inondent, les franchissent, et s'écoulent dans le bassin du rio Negro. En même temps la masse liquide, qui s'échappait par la bouche Doromoni, minait aussi la berge opposée, formant une anse qui se creusait de plus en plus, tandis que le courant supérieur fouillait la partie supérieure de la berge et y ouvrait une tranchée, laquelle, à chaque grande crue, s'approfondissait et donnait passage aux eaux pluviales de l'Orénoque. Ce canal se reformant toujours, la communi-

cation avec l'Amazone devint définitive. Chaque année l'embouchure descend de quelques centimètres; elle se trouve actuellement à 800 mètres de la situation primitive. La rive gauche est formée par des berges à pic que le courant ronge sans cesse. La rive droite s'encombre de dépôts argileux et sablonneux, bientôt envahis par la végétation; à chaque nouvelle crue, les dépôts haussent et forcent la rive opposée à reculer.

En entrant dans le canal Cassiquiari, le courant est celui de l'Orénoque; mais il augmente rapidement dès qu'on a traversé les argiles qui constituent le talus de la rive gauche. La communication est récente, à preuve l'existence, au sud, des berges d'une petite rivière, le Camucapi, qui, née dans les morichals du Mono, coule parallèlement à l'Orénoque et s'y jette à 20 kilomètres au sud, en aval du Cunu-Cunuma. La partie supérieure est aujourd'hui tributaire du Cassiquiari, tandis que la partie inférieure est constituée par des eaux mêmes du Cassiquiari qui retournent à l'Orénoque. Le Cassiquiari coule du N.-E. au S.-O. et se jette dans le rio Negro, près de San Carlo, après un parcours de 3 000 kilomètres environ. Ce fut La Condamine qui, en 1745, dans un mémoire adressé à l'Académie des sciences, attira le premier l'attention du monde savant sur ce curieux phénomène.

Les colons portugais, qui s'étaient établis sur l'Amazone et le rio Negro, tombaient sur les Indiens qu'ils réduisaient à l'esclavage. Les misssions elles-mêmes faisaient aussi la guerre aux indigènes, massacraient ceux qui résistaient et emmenaient les autres prisonniers, afin de créer des stations nouvelles. On les transportait à une grande distance, on séparait les membres de la même famille, les mères des enfants, et on baptisait. Tous les moyens étaient bons pour faire des prosélytes. Le R. P. Ramon, supérieur des établissements de l'Orénoque, ayant eu connaissance de ces atrocités, se mit en route pour empêcher qu'on maltraitât ainsi les naturels. Il traversa les raudals, passa les missions de San Fernando et naviguait dans le haut Orénoque, lorsqu'il rencontra plusieurs barques armées. Selon l'habitude,

le Révérend Père dressa son crucifix à l'avant de la barque. Les autres firent de même. C'étaient des Portugais du rio Négro, qui allaient dans l'Orénoque chasser aux Indiens. Ramon, tout surpris d'apprendre que ces gens arrivaient du rio Negro, voulut aussi se rendre au rio Negro par le Cassiquiari. La découverte du passage se répandit rapidement dans la région et la nouvelle parvint en Europe l'année suivante.

La confluence du Cassiquiari et du rio Negro présente une particularité remarquable :

La partie inférieure du rio Negro appartient à l'hémisphère sud, tandis que le cours supérieur dépend de l'hémisphère nord. De là, différence de saison dans un même bassin : le cours inférieur est dans les pluies, la partie supérieure dans la sécheresse, et réciproquement. Vers le 15 août, l'Orénoque atteint sa crue maximum ; l'Amazone est alors au plus bas. Comme le Cassiquiari apporte au rio Negro une masse considérable, fournie par l'Orénoque et les nombreux affluents qui viennent de l'E., le rio Negro inonde en plein été. Les eaux se précipitent dans l'Amazone et enlèvent les bancs sableux qui se formaient à l'embouchure du Negro. Il se produit alors, dans l'Amazone inférieure, une différence de niveau très sensible. En avril, l'Orénoque ne fournit au rio Negro qu'un faible apport, mais à ce moment l'Amazone apporte de nouveaux sables au bec du Negro, et de nouvelles inondations se produisent dans la partie supérieure du bassin. De six mois en six mois, sous l'influence tantôt de l'Amazone, tantôt de l'Orénoque, le rio Negro supérieur est inondé.

1^er^ décembre. — A deux heures du matin, tout le monde est sur pied, nous avons hâte d'arriver à la Esmeralda. Peut-être bien qu'en forçant nous arriverons ce soir. Au lever du soleil, le Duido, distant de 3 lieues, à gauche, est couvert de nuages, il y pleut à torrents. Mais nous ne recevons que quelques gouttes. Cependant on entend les grondements du tonnerre.

L'île Pava, au pied du Pava et en face des cerros Guaraco, autres contreforts du Duido, est remarquable par la quantité de vanille dont les arbres sont couverts. Les feuilles de cette orchidée atteignent une longueur moyenne de 18 à 20 centimètres.

Les grands phénomènes de la nature, tels que fortes inondations, terribles sécheresses, seraient dans les monts Guaraco annoncés par des feux, qui s'échapperaient des flancs à l'époque pluvieuse. Ces flammes sont un heureux présage pour le Maquiritaré qui navigue sur l'Orénoque, mais le Baré y voit des calamités pour lui et les siens. Le Maquiritaré les invoque. Veut-il savoir s'il trouvera femme, il entre en forêt, au pied de la montagne, ramasse de certain bois, cueille certaines feuilles, traverse la rivière, s'en va sur la plage opposée, allume un brasier avec ce bois et, après certaines invocations, se couche à plat ventre, près du brasier, la face tournée contre le Guaraco. S'il s'en échappe des flammèches, il part content.

A huit heures du soir, après une pénible navigation, nous arrivons à la Esmeralda. Aucun canot dans le port, tout est silencieux, les habitations semblent abandonnées et même en ruine.

2 décembre. — A la pointe du jour, je visite les cases, au nombre de cinq et disposées à l'indienne. Celle du capitan, plus grande et plus haute, se dresse au milieu, flanquée des autres, deux de chaque côté. Le hameau est admirablement situé, au milieu d'une plaine entourée de collines formant cirque et dominée par le Duido, haut de 3 000 mètres. Il y règne une agréable température; les pâturages sont excellents; la terre pourrait donner de riches produits, mais les moustiques ont tellement augmenté depuis quelques années, que les habitants ont vidé le pays. On voit encore les restes de l'ancien établissement espagnol, les murs d'une église et une croix plantée au sommet d'une butte.

Après avoir pris une photographie et la hauteur du soleil,

La Esmeralda.

pour la détermination de la position géographique, nous nous aroutons.

L'abandon de la Esmeralda nous a surpris et fort embarrassés. Trouverons-nous assez d'hommes? A midi,

L'Iguapo.

au moment d'entrer dans l'Iguapo, nous avisons un radeau. Sur nos signaux, une curiare se détache, se rapproche et demande si nous voulons du manioc.

Un de nos marins reconnaît l'homme et l'appelle par son nom. Celui-ci alors se rassure, aborde et nous apprend que les Esmeraldais ont pris domicile, les uns dans un petit caño en face de Cajuaraca, les autres au Gabirima; mais que tous doivent être partis pour le Cassiquiari.

Notre informateur arrive du Padamo, où il est allé faire des échanges avec les Maquiritarés, qui ne veulent, sous aucun prétexte, entrer en relation avec les mercantis de San Fernando.

Après le déjeuner, je laisse Morisot avec deux hommes, et, avec le reste de l'équipage, je remonte l'Iguapo, jusqu'au *sitio* des Maquiritarés. La rivière est basse, le courant faible; avec dix rameurs, nous atteignons, à cinq heures, un premier rancho en pleine forêt. Là, des Indiens creusent une grande barque dans le tronc d'un énorme cachicamo. Je trouve trois adultes, quatre enfants de huit à douze ans et une femme, qui se sauve à notre approche, et se réfugie dans une cabane basse et obscure. Ricardo les pratique; ils reconnaissent son autorité, c'est pour lui qu'ils travaillent; deux s'embarquent avec nous, dans une petite curiare, et, une heure après, nous arrivons. Deux grandes cases cylindro-coniques sont construites sur la rive gauche de l'Iguapo, au sommet d'une barranque très élevée et au pied du premier rapide. A partir de ce point, la rivière est difficilement navigable. Elle n'a pas dix mètres en largeur; à chaque instant, il faut recourir au portage. Les naturels viennent à notre rencontre et se montrent heureux de revoir leurs amis, qui apportent des nouvelles de Cunu-Cunuma.

Près du carbet, sous un petit rancho, sur une troja, boucanent cinq pécaris, d'un jaune d'or appétissant. J'en troque deux contre un pantalon et une chemise. Mes hommes préparent à souper sur un rocher au milieu de la rivière, qui dépasse le niveau de deux mètres. Après le repas, ils s'étendent sous le rouf, car la pluie menace, et il faut veiller à l'amarre. Avec les autres et Ricardo, je m'installe dans les ajoupas. A peine sommes-nous couchés, qu'un orage se déchaîne et transforme, en peu d'heures, la rivière en un torrent impétueux. Heureusement la curiare est à l'abri, dans une anse, et nos gens allongent l'amarre au fur et à mesure que les eaux montent.

3 décembre. — Au matin, je suis encore une fois témoin d'un de ces phénomènes d'érosion propres à la contrée. La

Indiens Maquiritarés

rivière est étroite (25 mètres au plus), aussi le lit est beaucoup plus élevé. Dans le Cunu-Cunuma, à Guachicuro, j'avais reconnu entre les niveaux une différence de 1 m. 68; dans l'Iguapo, elle dépassait 3 mètres.

La veille, Ricardo avait entamé les pourparlers, et les envoyés d'Aramare avaient réclamé des marins. Moi, de mon côté, j'avais promis forte récompense à qui nous accompagnerait. Les hommes, qui avaient voulu prendre la nuit pour réfléchir, consentent à m'accompagner aussi loin qu'ils ne rencontreront pas les Guaharibos. Le Baré de Danaco, fils de Manoel Asuncion, me rendit grand service en racontant que j'avais une arme terrible, toujours prête, qui tuait à grande distance. D'ailleurs, les Maquiritarés du Cunu-Cunuma, qui, plusieurs fois, m'avaient vu descendre des singes et des hoccos de fort loin, avaient été frappés de la justesse et de la précision de mon fusil, qu'ils ne m'avaient jamais vu charger et qu'ils croyaient inépuisable. La carabine Winchester à répétition, dont je suis muni, est en effet très précise, et permet de tirer 15 coups de suite. Elle a frappé l'imagination des indigènes.

Dans les diverses tribus que j'avais visitées, la polygamie est sinon générale, du moins assez fréquente. J'en avais vu des exemples chez les Maquiritarés, et pour commencer chez Aramare, leur seigneur. Dans le Cunu-Cunuma à Guachari, à Mapaco et même à Chipirina, j'avais remarqué la disproportion des sexes, les hommes étant beaucoup plus nombreux. J'avais d'abord cru, qu'à l'exemple des Piaroas et des Guaharibos, les maris cachaient leurs moitiés. Cela n'était point le cas. Au contraire, le Maquiritaré qui possède une épouse en est fier et ne craint pas de la montrer. Chez eux, le manque de femmes a institué la polyandrie. Le capitan du sitio partage avec ses frères. Les individus que la veille j'avais rencontrés, en train de charpenter une embarcation, n'avaient à eux trois qu'une ménagère. Sans faire de généralisation indue, je dois constater qu'un accord parfait semble régner entre les maris; il est

vrai de dire que le plus âgé, qui a titre de chef, est obéi aveuglément par ses compagnons.

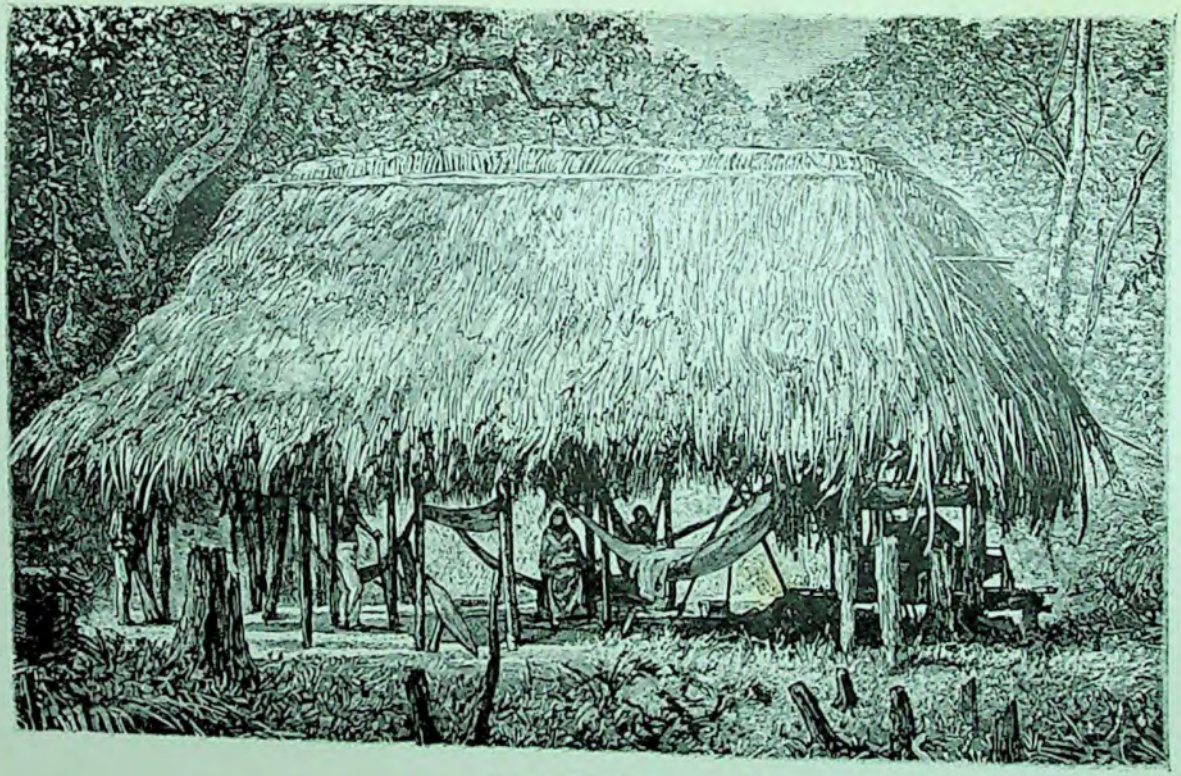
La population de l'Iguapo, telle qu'elle est comprise dans le sitio et le rancho, se compose de 27 personnes réparties comme suit : 12 hommes, 2 femmes, 10 garçons et 3 fillettes de cinq à sept ans.

Les quatre Indiens désignés par le capitan s'embarquent, et, à dix heures et demie, nous rentrons à l'Iguapo, et après déjeuner nous repartons.

Jusqu'à la Esmeralda et même l'Iguapo, la carte de Coddazzi, la seule qui existe du Vénézuéla, m'avait été de quelque utilité; mais, à partir de ce point, les erreurs sont énormes, et je suis porté à croire que la topographie de cette région n'a été établie que sur les indications des aborigènes. Jamais un géographe n'a dû passer par là, autrement on n'eût pas inscrit les rivières de la rive gauche sur la rive droite et réciproquement. Les montagnes bordières n'auraient pas été placées à 20 milles O. quand elles sont à 20 milles E. Rejetant définitivement la carte que j'ai entre les mains, je continue à établir un tracé nouveau.

A cinq heures du soir, nous arrivons au bec du Gabirima, qui se trouve sur la rive gauche, et non sur la rive droite; nous y rencontrons la dernière case d'hommes à peu près civilisés. Ce sont des Barés, voleurs et assassins, qui, poursuivis par les autorités, ont trouvé refuge dans ces parages déserts. Ils ont construit leur ajoupa sur la rive d'où ils exercent une surveillance plus facile; ils en possèdent une seconde dans la forêt, au milieu d'un conuco.

A notre arrivée, le campement semble abandonné, mais un de nos matelots, qui connaît ce monde, va à la recherche et, quelques heures après, nous sommes au milieu d'une intéressante famille. Deux de ces paroissiens, sans doute avec l'assistance des camarades, avaient massacré deux familles entières dans le Cassiquiari pour s'emparer de quelques quintaux de caoutchouc; ils avaient pour meneur



Ajoupa de Gabirima.

leur oncle, ancien capitan de la Esmeralda, qui avait fui lui aussi, pour ne pas être obligé d'arrêter ses neveux.

4 décembre. — Vers minuit, une violente tourmente s'élève sur l'Orénoque, un véritable choubasque accompagné de tonnerre et d'éclairs. A ce moment, Chacon, l'un des marins de San Fernando, me prévient que les Indiens ramassent leurs avirons et se préparent à fuir. Je me lève aussitôt et, malgré la pluie violente, je ne trouve personne sous le rancho. Je cours à la rivière et je surprends mes hommes au moment où ils allaient s'embarquer. Saisissant mon revolver, je menace de descendre le premier qui ferait mine de fuir. En faisant tirer les curiares hors de l'eau, je ramasse les pagaies, et m'aperçois qu'il en manque une, et que deux rameurs ont déjà disparu. Cette nouvelle désertion me montre qu'il ne faudra guère compter sur la fidélité de mon équipage, et que, si je n'y regarde de très près, tous pourraient bien décamper, même avec les canots.

Le capitan de la Esmeralda, qui vit en face dans un caño de la rive gauche, arrive vers les six heures du matin, et me fait donner quatre hommes, parmi lesquels se trouvent les assassins du Cassiquiari et un vieillard, qui connaît le fleuve jusqu'aux grands raudals.

Pour surveiller mes hommes de plus près, je ne garde qu'une grande barque et une curiare, laissant l'autre entre les mains de Ricardo qui rapporte à Temblador mes notes, mes collections et une partie des bagages, avec l'ordre, si je ne revenais pas, de les faire parvenir au consul de France à Bolivar. J'avais d'abord pensé traverser les montagnes de la Parima, atteindre quelque rivière de la Guyane anglaise et de là Démérari, comme font les Maquiritarés; mais, avec une séquelle comme la mienne, l'idée était impraticable : il fallait se résoudre à m'en retourner dès que j'aurais atteint le grand but du voyage.

CHAPITRE XXI

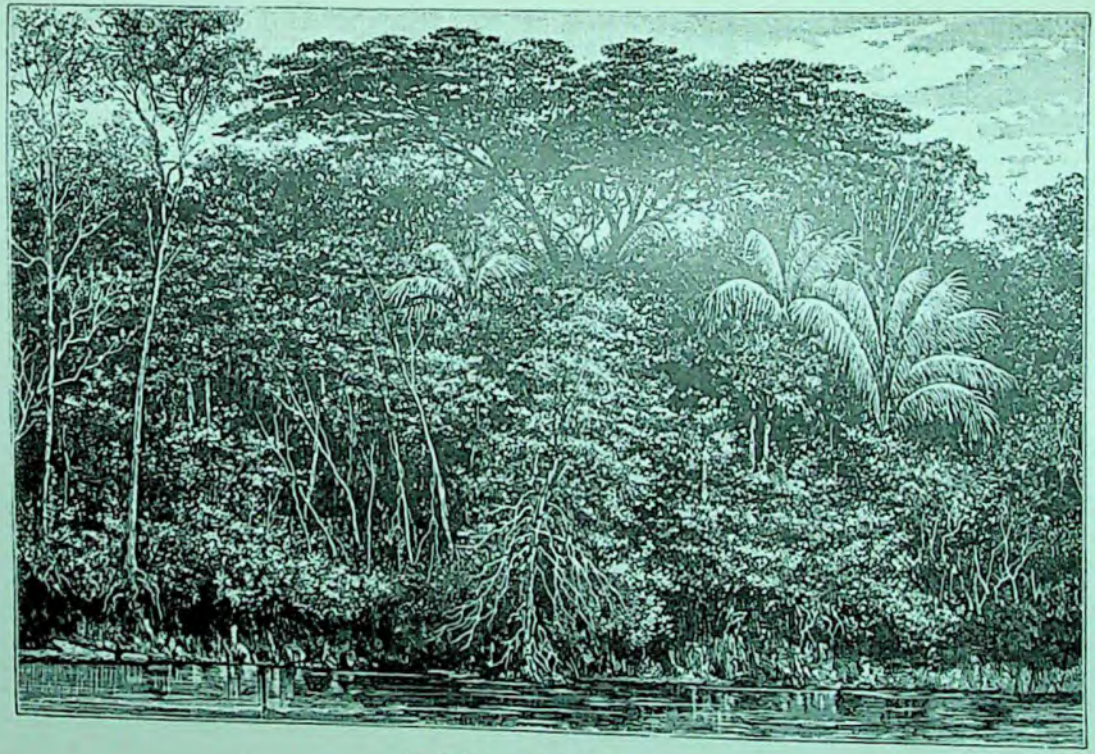
Réorganisation de l'expédition. — Aspect général de la contrée. — L'île Yano. — Les berges de l'Orénoque. — La yuvilla. — Le rio Padamo. — Les Maquiritarés du Padamo trafiquent avec Démérari. — Rio Ocamo. — Crainte et terreur des Indiens. — Causes du massacre des Curiobonas et des Maquiritarés par les Guaharibos. — Barrancas de Calera et de Yukira.

Je m'embarque avec douze Indiens, dix dans la falca et deux autres dans la curiare; ces derniers, en chassant et pêchant, ravitailleront la grande embarcation : la forêt est giboyeuse et la rivière poissonneuse.

Au-dessus de Gabirima, le fleuve n'a plus que 150 à 200 mètres de large. Les petits affluents augmentent en nombre; ils sont profonds, mesurent 15 à 20 mètres de bord à bord et fournissent à l'Orénoque un volume d'eau important.

Le paysage s'accidente, de petites collines apparaissent à droite et à gauche. En face de Gabirima se dresse le cerro Paujis, puis plus haut le cerro Morichal, sur la droite, et le cerro del Tigre, sur la gauche. Nous relevons ces points soigneusement ainsi que les affluents.

Le soir, nous abordons à l'embouchure du caño Manecurapi, sur la rive droite. Pour prévenir les désertions, Morisot couche dans la barque, et moi je suspends mon hamac dans la forêt, en compagnie des Indiens. Nous veillerons tour à tour.



La forêt aux bords de l'Orénoque.

5 décembre. — Le départ a lieu à cinq heures; à huit heures, nous rencontrons l'île Yano, la dernière de l'Orénoque; elle est située à la jonction avec le caño Chiguire, en face du cerro Chiguire, 420 mètres rive gauche. A ce point, un rayol est formé par le resserrement de deux collines qui laissent un passage de cinquante et quelques mètres. Les berges ont une hauteur variant entre huit et dix mètres; toujours composées d'une argile blanche ou jaune peu résistante, elles se délayent dans les eaux qui deviennent jaunâtres et gardent cette couleur jusqu'à l'Océan. Végétation luxuriante. Les arbres sont chargés d'orchidées, de vanilles sylvestres dont les fleurs embaument. Çà et là, on me montre le fameux arbre *yuvilla*, le *Bertholletia excelsa*, qui porte la noix de Para, très recherchée, fruit excellent, assez semblable à l'amande.

L'Orénoque se courbe, s'infléchit en demi-cercle, auprès de Piedra Myecenga, puis décrit une autre courbe beaucoup plus grande au S. jusqu'au pied du *raudalito*, où nous arrivons vers onze heures. Pendant qu'on prépare le déjeuner, je fais quelques observations. Après le repas, nous passons le rapide assez facilement; l'Orénoque est encore très large. Depuis plusieurs années, les pluies n'ont pas duré aussi longtemps. A cette époque-ci, des étales étendues devraient se montrer, mais aucune n'a encore fait son apparition ; la portée des eaux est encore trop haute. Vers quatre heures du soir, nous atteignons l'embouchure du Padamo, aux eaux noires et cristallines. Cette rivière a autant, sinon plus d'importance que l'Orénoque lui-même; la sonde donne partout des profondeurs supérieures de deux et trois mètres à celles du fleuve. La largeur moyenne du Padamo inférieur varie entre 100 et 120 mètres. Au-dessus de la jonction, l'Orénoque n'a plus qu'une largeur de 80 à 90 mètres.

La plus importante fraction des Maquiritarés se maintient dans ce district qu'ils ne quittent jamais; ils n'ont que de rares communications avec les traficants, Indiens comme eux. C'est avec la Guyane anglaise qu'ils établissent leurs relations. De temps en temps ils partent en expédition,

qui leur avaient donné des filles en mariage, mais que ces femmes auraient prêté la main à leurs congénères, pour faire massacrer leurs maris et leurs enfants. J'apprends encore que les Maquiritarés du Ventuario achètent des Indiennes piaroas et macos. Pour moi ce mot « acheter » signifie « enlever ». Ceux du Cunu-Cunuma de l'Iguapo doivent en faire autant et ravir leurs épouses dans n'importe quelle tribu. Je m'explique ainsi ces massacres de Curiobonas dans le Siapa et de Maquiritarés dans l'Ocamo. Peu nombreux, les Macos et les Piaroas se laissent opprimer par les Maquiritarés, tandis que les Guaharibos, plus forts et plus indépendants, ont vengé le rapt des filles et des mères.

On se raconte sur les Guaharibos des histoires plus fantaisistes les unes que les autres. et qui contribuent à inspirer une crainte qui va en augmentant à mesure que nous avançons dans l'inconnu. Seuls, les Barés de Gabirima ont dépassé l'Ocamo; aucun des Maquiritarés n'est allé plus haut que le Padamo.

A Barrancas de Calera, nous passons la nuit; une pluie torrentielle tombe jusqu'au matin, heureusement nous sommes sous forêt et nos gens ont construit à la hâte un léger abri de palmes.

7 décembre. — La rivière a crû de 15 centimètres pendant la nuit. Vers dix heures du matin, nous arrivons à Piedra Mapaya. Le mica noir disséminé irrégulièrement dans un granit à grain assez fin, ressemblant un peu au gneiss, rappelle vaguement une feuille, la palme du petit *mapaya*, dont les Indiens ont donné le nom aux rochers qui surgissent en face du cerro.

Sur la rive gauche, une barranque, plus élevée, est dite Hormiga, à cause de ses fourmilières; elle ressemble fort à celle de Morocota, qui est en face. Un peu plus haut, le chaînon des Mora prend fin à la rive droite.

Nous allons dormir en face de la barranque Yukira, dans une crique où les frères Caripuco, Barés de Gabirima, ont construit un rancho pour engranger la yuvia en la saison.

CHAPITRE XXII

Le Mavaca. — Le complot. — Révolte. — Une mauvaise nuit. — L'équipage terrifié. — Guaharibo, « mot magique ». — Effets de la lumière au magnésium. — Abondance de gibier. — Singes rôtis. — Raudal de Yamaraquin. — Les cerros Bocon et Guanayo. — Un boa. — Raudals de Marquès et de Harina. — Fausse alerte. — Le ratch des Guaharibos. Nouvelle révolte. — Arrivée au rayol de los Francès. — Traces de Guaharibos.

8 décembre. — Le fleuve a une direction presque N.-S. A un détour, nous apercevons le cerro Yaname, massif très élevé situé sur la gauche; les pitons rocheux de la droite ne dépassent pas les forêts de la rive. Il est onze heures quand nous arrivons au Mavaca, affluent gauche, large de 25 à 30 mètres et très profond. Pendant qu'on prépare le repas, je m'aperçois que mes gens complotent. Le plus turbulent me pose plusieurs fois la question, à laquelle je ne réponds que par le silence : « N'allons-nous point redescendre sitôt après le déjeuner? »

Le repas terminé, je presse mes hommes d'embarquer les ustensiles. Mais ils semblent ignorer mes ordres, et attendent la décision de leur chef de file. Comprenant qu'un acte de faiblesse pourrait tout perdre et même nous coûter la vie, je m'approche du meneur et lui ordonne d'obéir sur-le-champ. Lui, d'un bond, s'empare de la pagaie, qu'il avait, contre l'habitude, sortie de l'embarcation, se retourne

contre moi et m'invective grossièrement : « Si tu veux redescendre, on t'obéira; mais si tu veux monter, tu iras seul; et si on te tue, ce ne sera pas dommage, chien barbet! » En même temps il brandit sa pagaie au-dessus de ma tête; mais, plus prompt qu'il ne l'aurait cru, je la lui arrache des mains, et lui fais mordre la poussière. D'un bond Morisot est à mes côtés, fusil en main. Saisissant mon revolver, je marche droit aux révoltés qui, frappés de terreur, se précipitent dans le bateau en jurant qu'ils me suivront partout où je voudrai. Situation difficile. Si je reste seul, il m'est impossible de continuer le voyage. — Et comment empêcher la fuite de ces gens? — Et s'ils profitent de notre sommeil pour nous assassiner? Il faut donc se méfier des Guaharibos et surveiller l'équipage. Nous le traitons bien, mais sommes décidés à faire bon exemple s'il y a la moindre tentative de révolte.

En quittant Mavaca, la terreur est peinte sur les visages, à peine si l'on entend la cadence des avirons, les langues sont comme paralysées. Ils sont épouvantés, tant par la crainte des Guaharibos que par mon attitude énergique.

Les bords du fleuve se rapprochent; 30 mètres à peine séparent les deux rives. Les berges sont plus élevées que celles que nous avons encore rencontrées; nous naviguons entre deux murailles, hautes de 10 à 12 mètres et dominées par des arbres.

Nos Indiens avaient l'habitude de suspendre leur hamac dans la forêt, sous un toit en feuilles de bananier. Mais cette première nuit que nous passons à Piedra Cucurita, ils s'en abstiennent. De mon filet suspendu à deux arbres, je surveille mes compagnons pendant que Morisot, couché dans l'embarcation, veille à ce qu'ils n'enlèvent pas les rames et ne prennent la fuite par la rivière. Toute la nuit, j'assiste aux transes de ces malheureux; on eût dit des condamnés à mort. Un bruissement de feuilles, le cri d'un oiseau, un rien les épouvante. Une bande de singes leur cause une frayeur telle qu'ils se blottissent derrière des troncs : ils se précipitent vers les curiares, mais je menace de faire un mauvais parti au premier qui mettra le pied

dans les canots sans mon ordre. Au jour, la plupart sont encore éveillés, quelques-uns seulement ont pu dormir. Tout brisé que je suis par la fatigue, j'ordonne le départ.

9 décembre. — Vers dix heures du matin, nous arrivons au pied de deux chaînons sur la rive droite, qui se terminent au bord même de l'Orénoque et forment le petit ratch de Manaviche. Au-dessus se trouve le confluent de la rivière homonyme. A partir de cet endroit, la rivière a 25 mètres tout au plus.

L'absence des Guaharibos, tant redoutés, rassure un peu nos gens. Mon vieux guide raconte qu'ils se tiennent cachés, épiant les passants et leur lançant des flèches. Je fais comprendre que la chose est impossible ; personne ne navigue dans cette région et les rives sont trop détrempées pour qu'on puisse circuler librement. L'apparition de trois tapirs qui se baignent fait une heureuse diversion. Nous leur donnons la chasse et les tuons.

Pendant qu'on prépare un succulent déjeuner, mon guide s'aventure dans la forêt. Au bout de quelques instants, des cris de : *Guaharibos*, *Indios bravos*, se font entendre ; chacun court à la barque. Curieux de faire la connaissance de ces êtres redoutables, je m'avance et demande des explications. Le guide ne répond rien, mais m'entraîne pour me montrer un petit sentier dans la forêt. C'est, en effet, un chemin nettement tracé par des pieds humains ; les branches ont été soigneusement écartées, cassées ou tordues. Mais aucune n'a été coupée. J'en tire la conclusion que ces sauvages ne possèdent même pas d'instruments tranchants. En outre, ces cassures sont anciennes, et remontent à la saison précédente.

La journée a été rude pour mes hommes qui ont passé une mauvaise nuit. Au moment où nous atterrissons, un vol de *pavas*, espèce de grande poule, s'élève dans les arbres. Je m'apprête à tirer lorsqu'on m'objecte que le bruit pourrait attirer les Guaharibos de malheur, qui, la nuit venue, viendraient nous attaquer.

Je ris, et tire cinq coups de fusil. A chaque coup tombe

un oiseau et, me retournant vers les Indiens effrayés de ma témérité : « C'est ainsi que je recevrai vos Guaharibos, je n'ai pas peur ». Ma gaieté les gagne, ils s'emparent des pavas et en font un excellent sancocho.

A peine le repas est-il terminé, que les gens, toujours à cause des éternels Guaharibos, éteignent le feu, craignant que la lueur ne décèle notre présence. Songeant alors à la surprise que la lumière du magnésium avait faite à la Gérale de Carida, je prends ma lampe, l'allume et dirige les rayons tout autour de moi, puis sur le fleuve. Les Indiens, frappés par cette brusque illumination, si vive et étrange, restent immobiles et comme pétrifiés. A peine la lampe est-elle éteinte que l'un d'eux pousse un cri : « Je suis aveugle ! » La lumière l'avait ébloui comme s'il eût fixé le soleil. Mais quelques secondes après, il riait de sa mésaventure.

10 décembre. — Le gibier abonde ; des cabiais, tapirs et pécaris par bandes prennent leurs ébats sur les rives. Les arbres sont couverts de hoccos et de poules sauvages ; jamais nous ne nous sommes trouvés à pareille fête. Nos rameurs sont plus rassurés ; nous leur avons relevé le moral ; ils ont confiance en nos armes.

Les deux Barés de Gabirima, moins craintifs que les autres, vont dans la curiare de chasse et tuent deux grands singes (*ateles Belzebuth*) dits marimouda, trois hoccos et un pécari.

Vers quatre heures du soir, nous arrivons au raudal de Yamaraquin, que nous passons sans trop de difficulté, la rivière étant très grossie par les pluies. La journée s'est passée sans accident, l'aspect général de l'Orénoque est toujours le même, des barranques très élevées dominent toujours les rives.

La campée se prépare, les singes et le hocco cuisent. Les singes se contentent d'être vidés et flambés. Toute la nuit, un brasier est entretenu sous la *troja*, ils rôtissent ainsi à petit feu et prennent une couleur dorée fort appétissante.

11 décembre. — Après le rapide de Yamaraquin, les barranques disparaissent et on aperçoit à l'horizon des montagnes qui se font plus distinctes à mesure que nous approchons. Ce sont les cerros Bocon, 850 mètres d'altitude, courant sur la rive droite N.-O.-S.-E. A leur pied coule l'Orénoque sur plus de 13 kilomètres. La partie extrême détermine un petit ratch.

La journée se passe sans accident, nous dormons la nuit en amont du Bocon, près de la rivière du même nom. Pluie torrentielle pendant toute la nuit.

12 décembre. — L'Orénoque s'engage entre des barranques élevées. Sa largeur par endroits n'est plus que de 15 à 20 mètres.

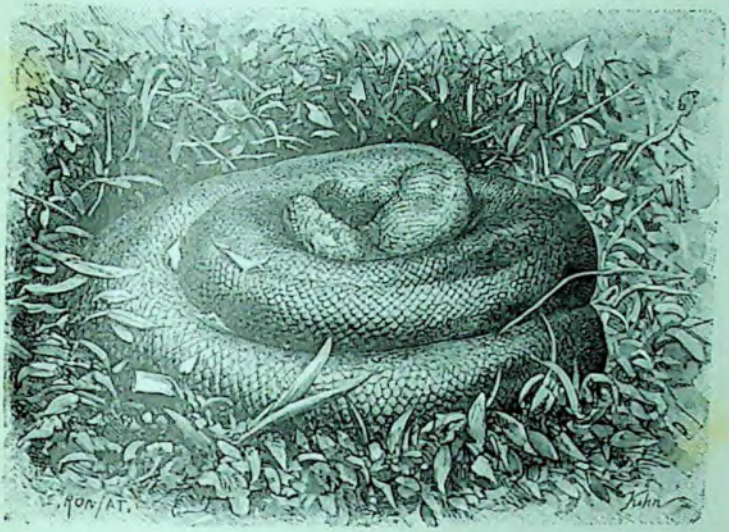
A onze heures, nous arrivons sur la rive droite au pied d'une autre chaîne plus importante : les cerros Guanayo. Les flancs sont profondément ravinés par de nombreux torrents, des bouquets d'arbres dans les anfractuosités égayent un peu la sévérité des roches noires. Le vieux guide assure que de l'autre côté, en de vastes savanes, vivent les Guaharibos; il me montre des grottes où ils s'établissent pendant la saison sèche pour récolter les yuvillas. Il me raconte que tout jeune, venu sur cette plage même, avec son père et ses amis, ils avaient risqué d'être massacrés, mais s'étaient sauvés en canot, les Guaharibos n'en possédant pas.

Pendant qu'on prépare le déjeuner, je prends une vue du passage.

Quelques rameurs qui s'étaient éloignés sur la rive reviennent bien vite, annoncent qu'un serpent est roulé dans les grandes herbes, digérant une énorme proie. Avant de le tuer, j'ai tout loisir de le photographier, au grand ébahissement des Indiens; il mesure 6 m. 50.

Les cerros Guanayo aboutissent aux rayols de Marquès et de Harina, que nous passons sans trop de difficulté; nous nous installons un peu plus loin pour passer la nuit : les uns suspendent les hamacs; les autres préparent le souper. Tout à coup retentit le mot magique : « Guaharibos », et les

hamacs de se replier; chacun d'emporter son paquet du côté de la rivière. On a entendu des cris et du bruit dans la forêt. Je me fais apporter une torche et m'avance résolument dans l'intérieur; quelques hommes me suivent. A peine avons-nous fait vingt pas, que nous apercevons un



Un boa photographié.

jaguar qui, d'un bond, disparaît dans le fourré. C'était là certainement le Guahariho en question.

On allume un feu, et la nuit se passe tranquillement.

13 décembre. — De bonne heure, nous dépassons l'embouchure d'une rivière assez importante. Je crois que c'est le rio Yéjéta.

Le râudal des Guaharibos, situé au pied d'une chaîne que je désignerai sous le nom de sierra Guahariba, forme ici une série de vasques s'étageant sur une longueur de 12 à 13 kilomètres. Le plus important des réservoirs se trouve au milieu du rapide; il est formé par un demi-cercle de collines qui se rattachent à un pic assez élevé de la rive gauche. Des pluies abondantes tombées les jours précédents

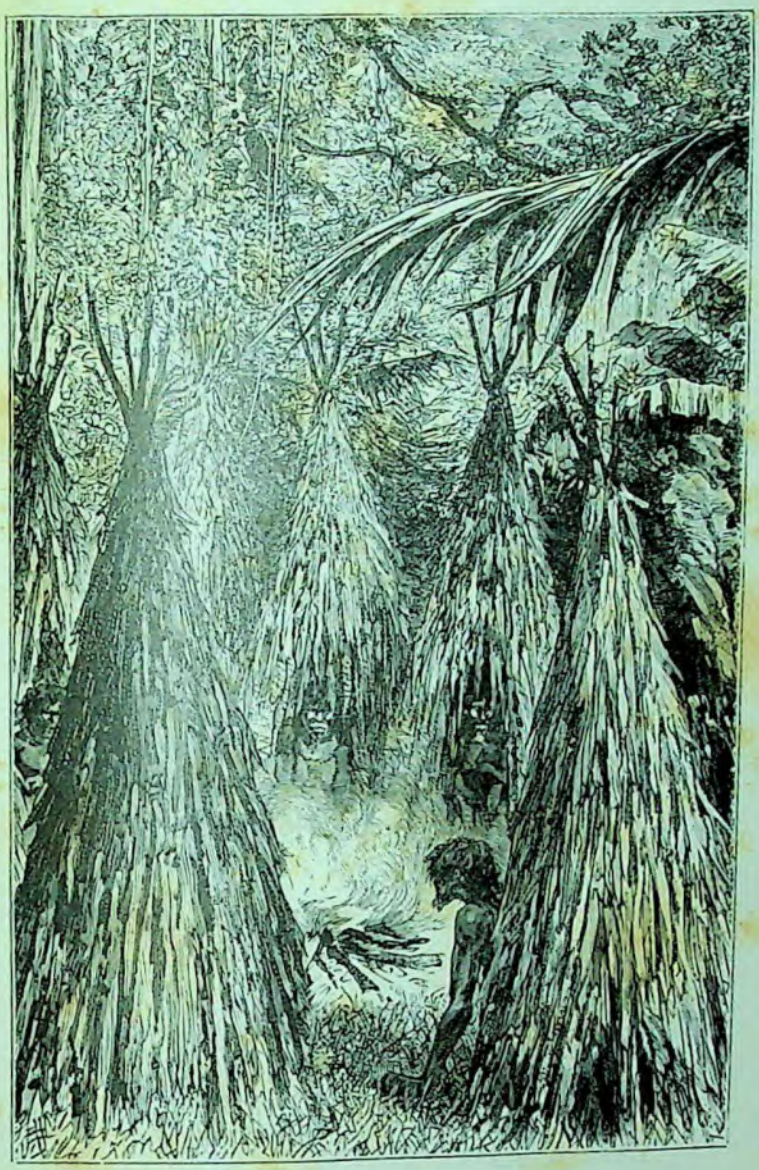
ont beaucoup grossi la rivière et la navigation se fait assez facilement.

Arrivé au pic Guaharibo de la rive gauche, le ratch semble infranchissable; cependant au pied même du pic, sur la rive gauche, un plan incliné, large de douze à quinze mètres, laisse passer quelque peu d'eau. Tout le monde saute à bas, et avec des cordes nous faisons franchir le mauvais pas à la barque.

Un peu plus en amont, autre rapide, autre manœuvre; je fais passer l'espilla derrière un tronc et, l'attachant solidement à l'avant, je lance l'embarcation dans le rapide avec des hommes pour la diriger. Tirant ensuite sur le funin, nous surmontons sans accident ce nouvel obstacle. D'après le guide, le raudal serait ordinairement infranchissable à cette époque-ci, et en février-mars il ne coulerait qu'un filet à travers les cailloux. L'Orénoque, dit-il, est à cet endroit plus petit qu'un caño, la curiare n'y peut pas naviguer partout. Arrivés au sommet du rayol, nous déjeunons sur un rocher; quelques mètres seulement nous séparent des rives.

Ici comme à l'embouchure du Mavaca, mes hommes se mutinent, prétextant que, si nous avançons d'un pas, nous serons assaillis par les flèches des assassins. Un des Barés effraye ses compagnons en affirmant qu'après cette courbe-ci nous tomberons au milieu des *bravos*. J'essaye de la persuasion; mes paroles ne sont pas écoutées. Le Baré, s'enhardissant, s'approche du bateau, saisit l'amarre, commande d'embarquer et volte-face! Mais il n'a pas fini de parler que je l'ai déjà mis à *quia*. Ce second exemple montre que je suis bien décidé à ne pas reculer, et l'on s'empresse d'obéir.

Le soir, après six heures de navigation, nous arrivons à un autre rapide où, cette fois, les Guaharibos avaient vraiment campé quelque temps auparavant. A quelques pas de là, dans la forêt, au milieu d'une clairière, se trouvaient sept petites huttes rangées en cercle, ayant plutôt l'air d'abris pour poules ou chiens que pour des hommes. Cinq ou six branches aux extrémités brisées et non coupées,



Huttes de Guaharibos.

longues de 2 m. 50 à 3 mètres, avaient été fichées en terre et réunies par le haut, formant un cône de 70 à 80 centimètres de diamètre. Quelques feuilles par-dessus et c'était tout. Des débris de yuvillas, qui se trouvaient tout autour, montraient que les noix avaient été brisées entre deux pierres. Au milieu du cercle formé par ces huttes, on distinguait encore des traces de feu.

Je fais dresser les tentes et décharger la barque; demain matin, nous essayerons de franchir le saut. Paysage de forêts et rochers.

CHAPITRE XXIII

L'expédition divisée. — Morisot reste au raudal. — Fuite du guide. — Départ en curiare avec deux Barès. — La première nuit. — Le pic Maunoir. — Roseau servant à la confection des flèches et des sarbacanes. — Pont de lianes. — Trois Guaharibos. — La région des rapides. — Un marécage. — Ratch de la Cabezera. — Une bande de Guaharibos. — Le lit de l'Orénoque à travers la forêt et les roches. — La Parima. — Pic Ferdinand de Lesseps. Prise de possession. — Retour.

14 décembre. — Dès la pointe du jour, tout le monde besogne ; mais, après quelques heures de pénibles efforts et de grande fatigue, il faut aviser à un autre moyen. Il reste un canot plus petit, où trois hommes au plus peuvent prendre place. Ma décision est prise. Je laisse mon compagnon au raudal, et avec deux hommes auxquels je promets 50 piastres, je me dispose à partir pour les sources, qui ne doivent plus être bien loin.

Mais pendant que nous étions occupés aux préparatifs, le vieux guide avait trouvé le moyen de s'esquiver, et s'était enfui dans la curiare. L'enlèvement de la seule embarcation alors utile me frappe comme un coup de foudre. Je vois mes espérances détruites par ce lâche abandon, mes peines et mes privations rendues inutiles. Cependant tout espoir n'est pas perdu : l'on peut construire un canot d'écorce ; on peut aussi rattraper le fugitif. Armant la

grande barque vide avec dix pagayeurs, je descends dare dare. Au bout de deux heures, je surprends à un détour mon homme qui filait rapidement. Dès qu'il nous aperçoit, il fait demi-tour et paraît occupé à toute autre chose qu'à déguerpir. Je lui demande pourquoi il nous abandonne ainsi? « J'allais retourner, dit-il; j'avais seulement voulu donner un coup d'œil aux arbres de yuvilla. » L'ayant ramené au campement, je le fais garder à vue.

Au centre du rapide, la rivière a 25 mètres de large; nos hommes le traversent, n'enfonçant que jusqu'aux genoux.

Le même jour, ayant fait mes recommandations à Morisot, je continue mon voyage avec nos deux Barés, les deux assassins qu'on sait. La sierra Guahariba continue au nord, nous la côtoyons pendant cinq heures. Elle finit assez brusquement, puis les plaines recommencent. Nous abordons à une rivière sur la rive droite dont la largeur mesure plus de 15 mètres. Cet affluent est profond et fournit un fort volume d'eau.

Un de mes hommes prépare le souper en lavant de la viande salée; d'assez gros poissons s'approchent pour saisir les débris. Voilà que surviennent des poissons chasseurs, et la bande terrifiée s'éparpille ou bondit au-dessus du flot. L'un d'eux va tomber dans la curiare. L'Indien se jette à plat ventre, le saisit en un clin d'œil, le tue avec son couteau, et nous avons un morceau frais pour notre souper. A la lueur du feu nous apercevons quantité de poissons que la lumière semble attirer. Deux qu'on flèche feront le déjeuner de demain matin.

15 décembre. — Dès l'aube, nous continuons la course en amont. L'Orénoque se rétrécit encore, n'a plus que 12 à 15 mètres; deux fois la largeur atteint près de 40 mètres, mais la profondeur est alors si faible qu'il faut traîner la curiare par le sable. Sur la rive gauche apparaît un piton élevé de 1 460 mètres, l'avancée d'une chaîne qui se dirige vers S.-E. Ce pic ne portant encore aucune appellation, je le baptise « Maunoir », nom de notre sym-

pathique secrétaire général de la Société française de géographie.

Une série de faibles collines au N.-E. semblent venir s'y rattacher, mais s'arrêtent à plus de 200 mètres sur l'autre rive. Les barranques, très élevées en certains endroits, disparaissent par places. Au pied de la barranca Bera, comme je la dénomme, foisonnent des graminées aux tiges longues et régulièrement cylindriques, les unes creuses, les autres pleines; les premières servent à la fabrication des sarbacanes, les autres à celle des flèches. Pour faire une sarbacane l'Indien prend un palmier appelé *macanille*, très élevé, mais dont la grosseur ne dépasse pas 0 m. 025 de diamètre, la longueur variant entre 3 et 4 mètres. Ce macanille est mis à macérer jusqu'à ce que la partie intérieure soit entièrement décomposée. Alors on y introduit une grande tige de la graminée creuse, appelée *carice*, on la coupe aux bouts, et la sarbacane est prête. Cette arme lance des sagettes empoisonnées tirées des piquants du palmier *ceje* ou des nervures de palmes *yawa*. La partie aiguë est trempée dans le curare; l'autre côté est enveloppé dans la soie prise au fruit du ceiba ou fromager.

16 décembre. — A peine avons-nous quitté notre campement que, sur une plage de la rive gauche, près d'un rivulet, nous surprenons sept Guaharibos, hommes, femmes et enfants. Ces malheureux restent d'abord immobiles; puis, nous voyant approcher, ils disparaissent dans la forêt en poussant des cris de frayeur. Je les appelle, mais ils courent plus fort; j'essaye de les suivre, impossible, ils ont une avance considérable. D'ailleurs ils se glissent à travers les branches comme des reptiles, tandis qu'à chaque pas, je suis arrêté par les lianes ou les branches.

Ces *bravos*, que j'aperçois pour la première fois, ne me paraissent point aussi redoutables qu'on les avait dépeints. Petits et chétifs, des membres grêles, un estomac démesurément gonflé, des cheveux longs et sales, une physionomie bestiale, leur donnent un aspect repoussant.

Passerelle sur l'Orénoque.

Ils sont absolument nus; deux hommes ont la barbe longue et clairsemée; leur teint est plus clair que celui de tous les Indiens que j'ai encore rencontrés; ils n'ont pour toute arme qu'un bâton : voilà tout ce que je puis saisir à la hâte. Au moment de notre apparition, ils prenaient leur repas qui consistait en bourgeons de palmier, en fruits de yuvilla pourris et en boulettes de fourmis blanches écrasées, dites *comejen* ou poux de bois. Ce spectacle rassure mes compagnons; mais ils ne me quittent pas plus que leur ombre.

Nous passons un premier ratch, puis un second, sept ou huit kilomètres en amont. Enfin, vers les quatre heures et demie du soir, nous trouvons une espèce de lac avec un rayol, à l'extrémité duquel quelques branches, régulièrement placées en travers du courant, attirent notre attention; plantées entre les anfractuosités des rochers, elles forment passerelle. Pour les constructions de cette espèce, les Indiens attendent que la rivière soit très basse. Ils recherchent des ramures ou de jeunes fûts, d'une seule venue, comme on en rencontre beaucoup dans la forêt. La grosseur varie entre 12 à 15 centimètres de diamètre, la longueur diffère suivant la profondeur de l'eau. Les piquets que nous examinons ne dépassent pas 4 mètres de longueur, ils sont, ainsi que toutes les branches, ou cassés ou brûlés; aucun ne porte trace de hache ou de couteau. Les supports en X, disposés de distance en distance, ont les bras réunis par des traverses, tant à la partie inférieure qu'à la partie supérieure. Le tout est solidement fixé avec des lianes très résistantes. Pour mieux assujettir les supports plantés dans quelque anfractuosité ou entre les roches, on les relie aux arbres de la rive, ce qui leur donne l'aspect d'un pont suspendu. Les Indiens marchent sur les deux traverses inférieures et se servent de la supérieure comme d'une rampe.

Pendant que j'examine cette passerelle et que mes hommes font passer le rapide à notre embarcation, sur l'autre rive, trois Guaharibos nous regardent, tout surpris. Ils sont absolument pareils à ceux que nous avions ren-

contrés le matin. Je leur montre quelques couteaux et étoffes, mais ils disparaissent lorsque je leur fais signe d'approcher. Voulant payer mon droit de passage, je laisse, suspendus aux branches, quelques objets qui peuvent leur être utiles.

Ce point est inscrit sur ma carte sous le nom de raudal Salvajito.

L'Orénoque n'est plus qu'une petite rivière; à chaque pas, son peu de profondeur rend la navigation pénible et difficile.

17 décembre. — Nous franchissons le ratch Solitario et celui de Yuvilla. Quant au premier, impossible de le traverser à cause d'une chute ayant plus de 4 mètres. Nous faisons une trouée sous forêt et portons notre canot par delà l'obstacle. La nuit nous surprend quand nous arrivons au troisième rapide. Tous les rochers qui le constituent sont perforés, aussi je le nomme *Guereri*, ce qui, en baré, signifie baume ou grotte.

Nous sommes au pied d'une montagne de la rive gauche ayant 650 mètres d'altitude et qui appartient à une petite chaîne se rattachant à celle dont fait partie le pic Maunoir.

Nous entrons maintenant dans un vaste marécage aux eaux boueuses et peu profondes; les rives sont couvertes d'herbes aquatiques qui croissent dans une argile molle et blanchâtre. On voit au sud et à l'est, par-dessus les arbres, poindre une chaîne assez élevée. Un premier cours d'eau assez important se jette sur la rive droite, je l'inscris sous le nom de caño Crespo, en l'honneur du Président de la République vénézuélienne, qui m'a accueilli d'une façon si cordiale et pour lequel j'ai gardé la plus sincère reconnaissance.

Un peu plus haut, un autre ruisseau se jette sur la rive droite. Nous employons quatre heures de travail actif à traverser le marécage. Au-dessus, l'Orénoque se reforme en un lit très étroit, coule entre deux murailles tantôt argileuses, tantôt rocheuses, et à chaque détour le massif

montagneux se dessine plus net au-dessus de la ligne formée par les forêts. Vers onze heures du matin, nous sommes arrêtés par une barrière de gros blocs entre lesquel notre bateau, bien étroit pourtant, ne peut glisser. C'est encore un rayol à franchir; un contrefort de mon-

La curiare pendant les derniers jours de la navigation.

tagne aboutit à la rive gauche. A ce point, l'Orénoque n'est plus qu'un caño de quelques mètres de large.

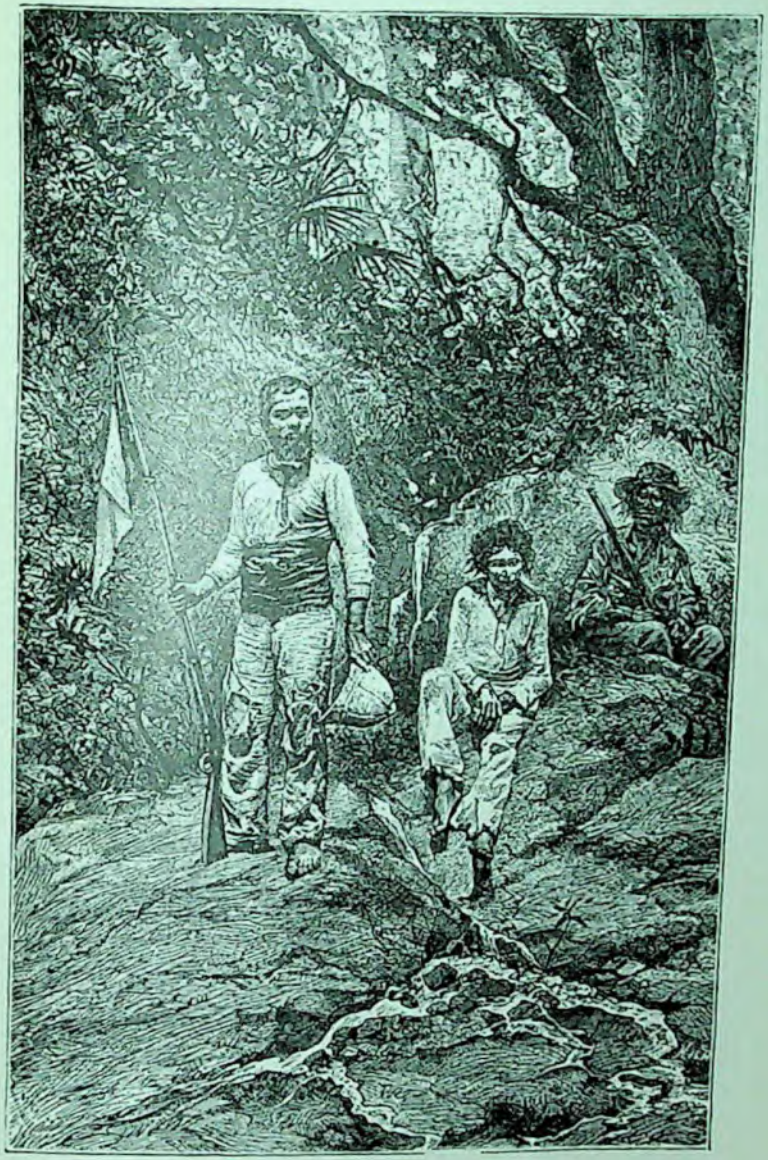
Tandis que mes deux compagnons préparent un léger repas, j'entre dans la forêt en remontant le flanc de la montagne. De l'autre côté d'un premier monticule, au pied d'un rocher, campe une bande de Guaharibos, quatorze en tout. Complètement nus, comme ceux que j'avais déjà rencontrés, ils ont le teint plus clair que les autres Indiens. Des cheveux longs et sales, un peu rougeâtres, leur tombent sur les épaules; les membres grêles font un contraste bizarre avec le ventre démesuré. Quelques hommes ont la barbe très clairsemée; les femmes, hideuses à voir, montrent des seins à peine développés, mais avec des bouts énormes. Quelques enfants se trai-

nent à terre : on dirait de petits orangs-outangs. Quelques-uns grignotent des fruits ou des bourgeons de palmier. Des pierres roulent sous mes pieds. Ce bruit attire leur attention; quelques hommes me désignent, et la bande effarée détale en poussant des cris. Il n'y a donc rien à redouter de ces prétendus anthropophages, et je continue à remonter le fil de l'eau. Je rencontre un trou ayant un diamètre d'une trentaine de mètres et rempli de pierraille. Sous bois, une petite rivière large de 5 à 6 mètres continue le réservoir. Je prends quelques hauteurs de soleil afin d'établir le point, puis, avec mes deux compagnons, nous remontons le lit qui n'est autre que celui de l'Orénoque, et fournit une route relativement commode.

Après deux heures de marche, nous rencontrons, sur la rive droite, un torrent presque à sec, descendant du flanc de la montagne, puis un autre sur la rive gauche, où ne coulent que quelques filets d'eau; enfin notre route prend fin. Il faut escalader des pierres, grimper des cascades. L'Orénoque n'est plus qu'un torrent dévalant les rochers. Inutile de poursuivre plus avant, puisque je ne puis compter plus longtemps sur la fidélité de mes hommes. D'ailleurs je suis satisfait; j'ai trouvé le point d'origine de ce fleuve mystérieux : la Sierra Parima, dont la hauteur varie entre 1 200 à 1 400 mètres. C'est avec émotion et un orgueil bien légitime que, me découvrant religieusement, je déploie notre pavillon tricolore.

Ces solitudes, qu'aucun Européen n'avait encore visitées, voient pour la première fois, le 18 décembre 1886, flotter le drapeau français, non en conquérant, mais en pionnier du progrès et de la civilisation. De ce point, j'envoie par delà les mers mes vœux à ma chère patrie, et, pour perpétuer le passage de l'un de ses enfants aux sources de l'Orénoque, je donne au pic de la source le nom d'un Français illustre, Ferdinand de Lesseps.

J'ai atteint le but que je m'étais proposé; mon voyage depuis Bolivar a duré sept mois et demi; j'ai quitté San Fernando depuis quarante-sept jours, dont les dix-huit



Le voyageur déploie le drapeau tricolore aux sources de l'Orénoque.

derniers ont été employés à explorer une région tout à fait neuve pour la géographie.

Deux jours après, je retrouve Morisot et ses compagnons. Mes Indiens sont enthousiasmés d'avoir accompli le voyage qu'ils avaient tellement redouté. Avant de quitter le ratch, où ils avaient passé quatre jours, je fais placer dans une cabane des couteaux et haches, des étoffes, miroirs, colliers et quantité d'autres objets. Les Guaharibos ne tarderont pas à venir; d'ailleurs Morisot les a entendus crier dans les environs. L'endroit que j'avais déjà appelé rayol de la Désolation, Barés et Maquiritarés le désignaient déjà comme le raudal des Français, nom qui sans doute restera.

Les préparatifs du départ ne tirent pas en longueur. Nous descendons rapidement, nageant toute la journée, et la nuit aussi, quand la lune le permet. Quatre jours après, nous touchons Gabirima; à Temblador, je reprends mon embarcation et, quinze jours après, nous sommes de retour à San Fernando, où une partie des habitants se portent à notre rencontre et nous font une ovation. Quelques jours de repos nous remettront de nos fatigues.

LINGUISTIQUE

Le yaruro.

Les Yaruros sont établis sur la rive gauche de l'Orénoque, au caño Mina. Ils parlent très rapidement et prononcent toutes les lettres :

e avec le son de *é* ;
u » *ou* ;
y » *ll* mouillée ;
ñ » *gn* ;
w » *wou*.

La double lettre donne une forte accentuation.

Amidon	kuhi.
Arc	tibatto.
Barbe	nuñakche.
Bouche	yaoo.
Bouteille	yacodaa.
Bois	candoo.
Bracelet	coin.
Bras	ichii.
Brassière	ohë.
Canot, curiare	tchiaria.
Casserole	dahumahu.
Chapeau	pachichuria.
Cheveux	kuhu.
Chien	aure.
Collier	curichii.
Corde	kuhue.
Couteau	wañoña.
Dent	hundèe.
Eau-de-vie	eroo.
Eau	wui.
Enfant	cokuii.
Epingle	llihicara.
Etoffe	tiboo.
Eventail	painto.
Femme	hien.
Flèche	chitoo.
Forêt	too
Feu	candèè.
Guayuco	aborhia.
Gymnote	chunwi.
Graisse	ñaa.
Homme	hohin.
Jambe	dhiahi.
Lait	ñuku.
Langue	hihn.
Lit	paponaa.
Marmite	mahu.
Mâle	llinde.
Miroir	tachudaria.
Natte pour se coucher	tabandha.
Natte (petite)	udifathë.
Nez	napaa ou nopèè.
OEil	batchioo.
OEuf	nhu.
Pain	dhipe.
Panier *sibucan*	canihia.
Pied	tahoo.
Poisson	tchou.
Poterie	mahu.
Poule	wacarara.
Rame	taentoo.
Rivière	beaa.
Sabre	copenhe.
Sac	tibuhue.

Sein	ñuh.	Vautour	munkeë.
Sel	hiagemehe.	Vent	pahepoa.
Sucre	tiennakuh.	Ventre	akue.
Tabac	ñambii.	Viande	noii.
Tortue	hicurii.	Voile	arekindaria.

Où est l'embarcation?	dguipendi tchiaria.
Bon voyage dans la course sur l'Orénoque!	bautoo muisadde tchirupe Orinoco.

Un	caneame.	Neuf	adotchami tchetchc.
Deux	adotchami.	Dix	etchiotharo.
Trois	tharani.	Onze	caneame etchiotharo.
Quatre	adotchami caneame.	Douze	adotchami etchiotharo.
Cinq	canikimo.	Vingt	taotheoa.
Six	cantratchero.	Trente	nanhi.
Sept	nohani.		
Huit	tharanimi.		

Le guahibo.

Les Guahibos occupent la région comprise entre les deux rives du rio Meta, la rive gauche de l'Orénoque et le rio Vichada du Vénézuéla.

Toutes les lettres se prononcent.

e a le son de *é*;

u — *ou*;

y — *ll* mouillée;

g est fortement accentué;

h est toujours aspirée.

L'idiome guahibo est parlé lentement, fortement accentué, cadencé et chantonnant.

Abeille	banamani.	Barbe	pepohupina.
Aiguille	petcheto.	Beau-frère	tamahova.
Aïeul	tahamo.	Beau-père	hahuyo.
Alors	pacuhina	Belle-mère	hame.
Ananas	dunusi.	Blanc	niepono.
Anus	petabu.	Bleu	nodzeina.
Ara	mahu.	Bois	yso.
Arc	vidzabi.	Boire	apaha.
Assez	navitabo.	Bon	hee ou canepana.
Assiette	guariferreto.		
Après-demain	pamerravia.	Bouche	pinpierda.
Aujourd'hui	ahena.	Bœuf	bacabicheito.
Banane	paratana.	Bras	peemaghi.
Banane	caburo.	Briquet	ynae.

Bru	taecopenia.
Brûler	tawuita.
Cabiai	hamocobi.
Canne à sucre	besoe ou bedzue.
Caïman	makibi.
Caïman baba	sorropa.
Calebasse (grande)	yucurrupa.
Calebasse (petite)	peri.
Cassave	curarecuno.
Carquois	bo.
Case	bumaca.
Corde	guacara.
Coq	peniatanae.
Cheveux	hera ou moyo.
Canot	chiquirimoyo.
Canot (petit)	abiri.
Colline	miche.
Chat	aguevi.
Cerf	buite.
Cochon	papoi.
Coton	guarrua.
Collier	banaeme.
Cousin	pepone.
Corps	cuzuipa.
Couteau	curari.
Curare	nentohocenca.
Casser	naguaburtou.
Ciel	utawaba.
Couper	yarre.
Chapeau	duhai.
Chasse	aviri.
Chien	cabarrobo.
Caribe (poisson)	makineke.
Canard (royal)	nagibi.
Canard (charretier)	warra.
Canard (quiriri)	wuivina.
Couper (se)	ucubi.
Dent	bono.
Doigt de main	pecobesito.
— de pied	petahusito.
Donner	behuta.
Dormir	mahitaruca.
Douceur	haica.
Don	ava.
Dormir	mahitaruca.
Etoile	ivinai.
Envoler (s')	puna.
Eau	mera.
Ecorce	nahebocoto.
Ecraser	wahaeka.
Four	yraburto.
Femme	petiriba.
Forêt	hunubacabo.
Fusil	yamuhato.
Fils	penecueto.
Fille	— bayo.
Flèche	cuerervo ou huotobo.
Feuille de palmier	boto.
Fil	popoimito.
Feu	isoto.
Femelle	pesorobato.
Fleur	nahecono.
Fruit	pecueto.
Frère	tapehine.
Grand	pinihiyo.
Graisse	penasisi.
Gymnote	zamai.
Huile	meti.
Hache	sipare.
Homme	pebi.
Hamac	bu.
Hareng	manuribo.
Hameçon	curupa.
Hier	canivi.
Iguane	mativi,gemairi.
Ici	beria.
Jardin	pavi.
Jambe	peteito.
Joli	pehenaba.
Jaune	pegueyanae.
Jaguar	mewuiti.
Jour	matacavi.
Jamais	ahivimawue.
Langue	peeberta.
Ligne à pêcher	pemoito.
Lézard	caripiari.
Loin	tarhë.
Main	pecobesito.
Maïs	gedza.
Manioc(plante)	bagua.
Manioc(farine)	madzuca.
Marcher	pona.
Marier (se)	macohioba.
Mordre	sine.
Marima	sipana ou mapoto.
Miroir	sapo.
Marmite	sime.
Miel	bana.
Manger	rhame.
Mâle	pebi.

Malade	romabatsi.
Nid	mataperia.
Nez	pepomuteito.
Neveu	tahia neno.
Nièce	tahia nibayo.
Nourriture	pehohe.
Nuit	merravi.
Non	hume.
Œuf	tobuita.
Œil	ytohuto.
Oreille	pemohuyoroto.
Ongle	pecobibocoto.
Oiseau	barzuito.
Où	dedsahota.
Oui	aa.
Pain	peri.
Pois	uriti.
Poitrine	pemipa.
Pied	petahu.
Palmier yagua	ciculi boto.
— (moriché)	ynoho boto.
— (cucunta)	nahare boto.
— (ceje)	pehite boto.
Poudre	yamahibeno.
Plomb	yamahihu.
Poisson	nepai.
Pécari	gabuiza.
Plat	guatiferreton.
Panier	erisibo.
Pleuvoir	emahopa.
Prendre	pita.
Promener (se)	navihata.
Petit	chiquire.
—	chiquirio.
Patate	deigti.
Piment	nonagi.
Plaine	guayapo.
Pierre	yboto.
Pierre à feu	yn.
Perroquet	hurra.
—	curicuri.
Pigeon	uhuto.
Près de	cahena.
Quitter	ucuberre.
Rôtir	zetabare.
Regarder	taema.
Retourner	navihata.
Râper	yriba.
Raie	pone.
Rouge	petzobia.
Résine	ineniguato.
Rame	tenapa.
Renard	tnamo.
Récif	ybohu.
Rompre	nentohocenca.
Rivière	pepomene.
Serpent	tutuma.
Soleil	wameto.
Sel	pacari.
Singe *tité*	yre.
— *machin*	popobi.
— *blanc*	wanari.
— *veuve.*	guacui ou ohooho.
Sarbacane	siripibo.
Saisir	pita.
Sable	tageboto.
Sœur	tahabo.
Tête	pemoto bocoto.
Tabac	hó.
Tapir	medzaha.
Tuer	beiyahiova.
Tenir	haina.
Tamanoir	zunu, cofia.
Tatou (grand)	ocara.
Tatou (petit)	tuhubi.
Tourterelle	uhuto.
Terre	yra.
Tortue de l'Orénoque	gara.
— (*terecaïe*)	guayafora.
— (*galapago*)	penahotohara.
— (*morocoïe*)	ycuri.
Tigre	mewuiti.
Toujours	siteca.
Urubu	kekere.
Utérus	petuhuta.
Visage	pitabara.
Ventre	pecototo.
Vieux	piati rini.
Vieille	piati riba.
Viande	pebito.
Vouloir	gichipa.
Vert	pebohu nahemasia.
Voir	thane.

J'ai faim	tarhani.
J'ai peur	cuhunaguane.
Jolie femme	pehenaba petiriba.
Mes dents	tabono, pebono.
Comment vas-tu?	hacõo.
Je me porte bien	héé.
N'as-tu pas un hamac?	nehabu agivi.
Je n'en ai pas	agivi.
Viens ici	nacachavo.
Marchez plus vite	taginiyovo.
Venez tous	nacancha.
Apporte-moi de l'eau	netocarena mera.
Apportez-moi de l'eau	netocarena homere mera (forme polie).
Pas encore	abarhe.
Viens manger	narhahemabo.
Ma maison	tahabõ.
Je veux partir	poganigichene.
Je veux acheter	comuechitiene.
Aujourd'hui je veux manger un poulet avec du cassave et boire du rhum et de l'eau	ahena guacara rhamahitiene peri tokera romo mera nua tokera apahitiene.
Mon frère aîné est malade	tomatapehine romahebatsi eka.
Ma sœur travaille et je me promène sur la rivière	tahoha cobehena navitahitiene pepomene.
Voulez-vous m'accompagner dans la forêt, je vais chasser le tigre	hunu beria neyanabero newuiti behitsiane.
Je vais couper du bois et l'apporter dans ma case	iso ucubi hitsiene hetchihitiene tahabôta.
Prête-moi ton arc et tes flèches	bitzavi cacuaetatsi wuotobo hi nua.
Prête-moi ton chapeau	niha yore cacuaetatsi.
Allons nous baigner au morichal, l'eau de la rivière est malsaine	penahoto beria nawahitsiene pepomene ambehe.
Le chien dort à l'ombre	aviri pita cahinaheva mahitaruca.
La corde de mon hamac est cassée	tahabu nentohocucuca tahabumaca.
Ma maison est brûlée.	tahabo nentotawa.
On lui a coupé la main	cahecobe ucutawaba.

Un	cahene.
Deux	nawanube.
Trois	acueyani.
Quatre	penaya autsiva.
Cinq	cahecobe.
Six	izacobe dhaberia itsanu pita.
Sept	izacobe dhaberia anihacobesita pita.
Huit	izacobe dhaberia acueyave pecobesita pita.
Neuf	izacobe dhabéria penaya autsiva pecobesita pita.
Dix	nawacahecobe.
Vingt	nawacahecobe guahatata hubehenuaa.

Le piaroa.

Les Piaroas occupent la région comprise entre le rio Parguaza sur la rive droite de l'Orénoque, le Mataweni et la rive gauche de l'Orénoque jusqu'à Guaviare sur la rive droite du fleuve jusqu'au rio Ventuario.

Toutes les lettres se prononcent :

e a le son de *é*;
u » *ou*;
ü » *u*;
y » *ll* mouillées;
ñ » *gn*;
ch » *tch*;
h est toujours aspirée.

Le Piaroa parle vite et un peu du bout de la langue.

Acheter	haadifa.	Case	hista.
Ateles ou singe hurleur	ymu.	Corde	anucho.
		Curare	maeneme.
Adieu	tekiwase.	Coutelas	curoode.
Au revoir	tekiwase.	Couteau	naguade.
Ananas	canhayo.	Chapeau	kyuhak.
Arbre	hisoke.	—	hawüiri.
Arc	puhari.	Calebasse	mukiriba.
Amer	rehaae.	Cheveu	chuguoche.
Anus	humate.	Corps	chuhienuca.
Aiguille	parhatano.	Ciel	cilicia.
Aïeul	choono.	Curiara	gueica.
Abeille	maya.	Chat	neguiti.
Brûler	chufua.	Cochon	hime.
Bon	adigua.	Cuillère	waschauke.
Bien	adigua.	Coton	puhe.
Balai	chuwata.	Doux	merao.
Blanc(homme)	sabarari.	Dent	chacu.
Banane	paruro.	Doigt	chidoche.
Bouche	chaha.	Demain	yddogin.
Bras	chufo.	Ecraser	cuhayaste.
Bois à brûler	mi.	Etoile	chiriko.
Briquet	enke.	Eau	cagilla.
Blanc	tha.	Flèche	nuñana.
Bleu	atun.	Fusil	cuhupe.
Chasser	yreco.	Femme	ysaho.
Canne à sucre	naha.	Feu	huskuk.
Café	cawe.	Fourmilier	bosha.
Chemise	asca hisata.	Fils	chisti.
Cassave	ynisi.	Fille	chistiho.
Carquois	nuñana.	Frère	chiagua.

Fil	puhe.
Four	puharia.
Grand	buio.
Graisse	añe.
Garçon	ikichapo.
Gymnote	meho.
Hamac	urhasa.
Hamac	warhisa.
Hache	hinameke.
Homme	ovo.
Huile	gueibe.
Hameçon	awache.
Igname	ware.
Jardin	chiasta.
Jambe	chugepo.
Jaune	tuwa.
Lune	chawa.
Langue	chame.
Lézard	tareyha.
Marcher	tiwao.
Marier (se)	chucuancua.
Manger	chuscua.
Mère	thaho.
Maïs	ñamu.
Manioc	yrefaana.
Marmite	urio.
Mal	hiso.
Mal (très)	suraa hiso.
Main	chumu.
Montagne	ynagua.
Miroir	tihata.
Miel	maya.
Nid	utaho.
Nez	chigiño.
Noir	tanayasa.
OEuf	yé.
OEil	chihaare.
Ongle	chunawa.
Pleuvoir	agiacha.
Promener	coayese.
Petit	ykia.
Plus petit	ykiapo.
Père	iheo.
Plat	sarama.
Pot	canario.
Pain	ynisi.
Panier	deha.
Poudre	hisafe.
Poisson	agepoii.
Pécari	yme.
Poulet	ascara.
Poule	ascara ysaho.
Poussin	ascara fo.
Pois	gerhu.
Poitrine	chatate.
Pied	chinepo.
Patate	wuiria.
Piment	erate.
Pagaie	guaiguade.
Plaine	meheca.
Pierre	idoke.
Perroquet	habo.
Perle	ereo.
Rôtir	chaasta.
Râper	quiidaa.
Renard	awari.
Sarbacane	ñuhaana.
Sel	taruhabo.
Singe	gincho.
Sauterelle	maracayo.
Soleil	morho.
Sardine	mereto.
Serpent	ascari.
Sable	reemae.
Singe capucin	huik.
Tuer	chabota.
Tous	conyecache.
Torche	tehagua.
Tabac	haatei.
Tapir	ofo.
Toluma	murikiba.
Tête	chû.
Tatou	ascua.
Tourterelle	cunucu.
Terre	reedaca.
Tortue	ererebuo.
Tigre	yegui.
Urubu	yeho.
Viande	pacayaidepa
Vieu	moa.
Vieille	moa ysaho.
Visage	chihe.
Ventre	chucuama.
Vert	cuuida.

J'ai faim	peheite naachase.
J'ai peur	ye hecuese.
Comment vas-tu?	iekichihe.
As-tu un hamac?	urhasa villaa.
Viens ici	thivaa.

Marche vite	hurekiene hichikua.
Venez tous	ascoyechi.
J'ai des hameçons	curarehuse awache.
Apporte-moi de l'eau	emegiwagia.
Je m'en vais	tekichiwa.
Je t'achète de l'huile	hade pagueibe.
Que veux-tu en payement?	dahe paguarcha micua.
Des colliers	haraurio.
Je vais t'en donner	chiya hascua.
Je veux manger	chuscua pawariha.

Le piapoco.

Les Piapocos occupent la partie du cours inférieur du Guaviare de Alto Orinoco, Vénézuéla.

Toutes les lettres se prononcent :

e a le son de *é* ;
u — *ou* ;
y — *ll* mouillées ;
g se prononce légèrement ;
ch a le son de *tch* ;
h est toujours aspirée.

L'accentuation a lieu sur la double lettre et sur les syllabes ouvertes.

L'idiome piapoco se parle très rapidement.

Abdomen	wade.	Banane	paratuna, caburo.
Aujourd'hui	bamina.		
Avant-hier	awanimi.	Blanc	cabaleri.
Assiette	kirapiari.	Bleu	capirareri.
Arc	demapu.	Bas (d'en)	carihûcuba.
Ananas	mabiro.	Bonne heure (de)	taikare.
Aiguille	sidoyepi.		
Assez	manuba.	Bâton	ahicu.
Arbre	ahicu.	Beau	cayaberine.
Ancien	baruite.	Brûler	yemawa.
Ami	yevaneye.	Cheveux	waitatatsuma.
Acheter	navinieke.	Cou	wacanapi.
Allons	guacana.	Corps	wananaima.
Apporter	piddanuri.	Chien	ahûri.
Bois	kitsai.	Ciel	eri.
Brasier, braise	icunimi.	Chaleur	urekawari.
Bouche	wanuma.	Canot	ida.
Bras	wana.	Case	capi.
Boire	mihira.	Canne à sucre	besoe.
Bon, bien	cayavacani.	Cerf	neri.
		Corde	waca iyana.

Caïman	tchamana.
Caïman (baba)	cachuiri.
Couleuvre	hapi.
Coton	sâvari.
Chasseur	câideri.
Canard	cumata.
Crapaud	bâruta.
Coq	cawane.
Cartouchière	yucuanacusi.
Cinq	abemohacapi.
Dent	yai.
Doigt	guacapi iênibe.
Demain	avicha.
Devant moi	oândo pitisare.
Devant toi	pânopitsare.
Derrière	piahuni.
Donner	pianuri.
Dur	dareri.
Devant (aller)	pianopitsare avira.
Dent de caïman	tsamanayei.
Deux	pucheibata.
Dix	abedohacapi.
Eau	huni.
Œil	watuhi.
Etoile	duruputa.
Endroit	icapuneriva.
Eclair	ipisiacara.
Epine	capisiri.
Feu	kitsai.
Front	wapuda.
Froid.	casarinike.
Fleur	ivinasi.
Feuille	abana.
Fruit	iyacana.
Frère	nutso.
Fils	guâiri.
Fille	guaire.
Flèche	tsûkuru.
Forêt	anarimare.
Femme	inanâhi.
Fille (domestique)	achumechona.
Fil	savari.
Fort	ipuhiri.
Fumée	nasiduwa.
Flèches à sarbacane	yucuanacusi.
Grand, grande	manuiri.
Garçon	sumanai.
Gras	caseri.
Gros	manuiri.
Gymnote	tsamahi.
Guayuco	waddabâresi.
Hier	takitsa.
Hamac	hamaco.
Homme	ima.
Hameçon	puivi.
Haut	tsenonire.
Humide	itsêberi.
Héron	mari.
Iguane	yacuri.
Ici	tsataira.
Jambe	wacutsui.
Jaune	êveri.
Jour	eri.
Jardin	caini.
Jeune	iduma.
Lèvre	wadure.
Langue	wanimi.
Lune	keri.
Lui, il, eux	yaide.
Loin	decurecani.
Loin (très)	decure machacani.
Long	careri.
Large	cahûkuiri.
Lumière	amareri.
Lac, lagune	caritsa.
Main	hacapi.
Marcher	guaipinaca.
Manger	guayaca.
Mal, mauvais, méchant	wemacani.
Maison	capi.
Mère	mama.
Maïs	canai.
Manioc	caini.
Montagne	iba.
Miroir	tsapua.
Moi	pitsa.
Maintenant	sincataha.
Meilleur	cayaratacane.
Maigre	nuviere.
Mât	pierayetena.
Malade	kaureka.
Noir	curiri.
Nuit	tayâpi.
Non	kami.
Nouveau	waisâiri.
Oreille	guawui.
Oiseau	madzibe.
Œuf	yeve.
Obscurité	cataca.
Oui	ahae.

Ombre	casarinikatei.
Orénoque	Barawa.
Pain	makado.
Poisson	cubaye.
Pierre	hiba.
Pluie	hunia.
Petit	achumerin.
Père	waniri.
Plat	kirapiari.
Poulet	cawame.
Poussin	cawame iduma.
Patate	carirri.
Plaine	manucuari.
Peu	achumarita.
Peu (très)	achumeri.
Pas encore	takao.
Prêter	bakanuri.
Près	mawiyani.
Plus	kiritacao.
Plume	baina.
Poing	wacapi.
Pigeon	ūnuku.
Pécari	apitsa.
Panier	abbimapire.
Porte	capinuma.
Perroquet	dureba.
Parler	yeveye.
Prendre	piddanuri.
Rouge	kireri.
Rien	kanoka.
Rapide, raudal	mēzu.
Rivière	kahuni.
Rame	tena.
Soleil	ureri.
Sœur	nutse.
Sarbacane	siripiba.
Sucre	maba.
Santé	piata.
Sel	hibidzuma.
Sable	kaina.
Sang	iraeri.
Sec	tsuhiri.
Serpent corail	wuipitsi.
Serpent fer de lance	bura.
Terre	carri.
Tête	ivita
Tigre	tsavi
Tourterelle	guanarera.
Tabac	tsema.
Toi	piya.
Trop	machacani.
Tonnerre	hēnon.
Toujours	tamayamaka.
Tapir	ema.
Tuer	wanua.
Ventre	wade.
Vase	catuha.
Vieux	beri.
Vert	ipureri.
Vilain	baberi.
Voile	abbevira.
Vouloir	piyawaha.

Manger	Guayaca.
Je mange	nuyaca.
Tu manges	nuyaca piya.
Il mange	idde yaca.
Nous mangeons	camita guayaca.
Vous mangez	nuyaca piya.
Ils mangent	aybane yaca.
J'ai mangé	takitsa denuyaca.
Tu as mangé	takitsa piya.
Il a mangé	yatakitsa.
Nous avons mangé	takitsa canata guayeri.
Vous avez mangé	takitsa piya.
Ils ont mangé	myade ya takitsa.
Je mangerai	tavitsia nuyaha.
Tu mangeras	tavitsia piya.
Il mangera	tavitsia iyaha.
Nous mangerons	tavitsia guayaca.
Vous mangerez	tavitsia piya.

Ils mangeront	tavitsia nayaha.
Donne-moi les fruits que tu as achetés	pianuri iyàcanazi naviniêkere.
Donne-moi trois hommes pour m'accompagner jusqu'à la montagne	pianuri maisibba imanai natecananaha ibba iyacatare.
Ma maison est brûlée	yemawa capinuka.
Le chien dort à l'ombre	ahuri imayeka casarinikatei,
Prête-moi ton chapeau	pitsabakanuri picayuani.
Tu calfateras le canot pendant que nous irons à la chasse	guacana watsapuidaca piya pitsumia ida.
Nous n'avons rien tué	kanoka guaneri wanua.
Quelle quantité, combien?	casimacarena.
Comment vous portez-vous?	cainapie.
Il a peu d'amis, mais il a beaucoup d'ennemis	yatare yevaneye nenicani yatare yuvinive.
Combien as-tu d'enfants?	casimacarena penibehi.
Trois garçons	sumanai maisibba.
Combien as-tu de filles?	casimacarena guaire.
Quatre filles	achumechonaguaire bainoca.
Prends ce pot	peddawa catua.
Ce régime de bananes est très lourd	imieri ipi paratuna kehi.
Allons porter le barbasco dans la lagune	guacana guahuma caristawa.
Veux-tu venir avec moi dans la forêt, nous irons chasser le tigre?	piyaha piyanopitsa anarmare guacana wanua tsavi.
Va me chercher du bois.	piya piddanuri kitsai.
Prête-moi ton arc et tes flèches	pitsabacanuri pidemapurewa pitsukuru pits.
Demain de bonne heure j'irai dans ta maison	tavicha casikanua capibanarikure.
Je travaillerai plus tard	niubbeidaka atzucava.
Ouvrir la porte	piccua capinuma.
Toujours le même	yua tamayamaka.
La rivière baisse rapidement.	mezu tahuni iyuacawa.
Par ici un autre tapir s'est échappé	tsabbaka aiba ema yavahi.

Un	abehita.
Deux	pucheibata.
Trois	maisibba.
Quatre	bainoco.
Cinq	abemohacapi.
Six	aiba abemohacapi.
Sept	pucheibata abemohacapi.
Huit	maisibba abemohacapi.
Neuf	bainoca abemohacapi.
Dix	abedohacapi.
Vingt	abewainavica.

Le baré.

Les Barés occupent tout le cours du Cassiquiare, sur la rive droite et la rive gauche.

Toutes les lettres se prononcent :

e a le son de *é*;
e — *ê*;
u — *ou*;
ch — *tch*;
h est toujours aspirée.

L'Indien en parlant fait à peine sentir les dernières syllabes du mot : dans un mot long, c'est généralement sur la dernière syllabe qu'il met l'accentuation.

Arbre	adda.
Amidon	menaha.
Arc	siwepi.
Ananas	mawahami.
Avancer	bihiwa.
Aujourd'hui	ohaketehi.
Après-demain	abucuda.
Avant-hier	yahucuambucu.
Animal	awuihi.
Ara	anahure.
Amer	tipini.
Autour	ayurudani.
Arriver	akasana.
Abeille	hani.
Aussi	kibari.
Année	bacunacacamio.
Bois	itichi.
Bras	nodana.
Bouche	inuma.
Barbe	isinoma.
Branche	iwaco.
Beau, bien	duaritana.
Bon	duari.
Boire	wadiha.
Beaucoup	arasikari.
Blanc	barine.
Bleu	curini.
Bâton	curumina.
Balai	cabittehe.
Blessure	payahayi.
Bruit	arukuwui.
Bouillon	iyaha.
Broche	tchéhémakapaco.
Brûler	akani.
Banane	panare, masero.
Compagnon	bisarimahico.
Cuisse	isohi.
Cou	hinu.
Case	pani.
Calebasse	taruti.
Corde	nunahaye.
Corbeille	yobisi.
Coton	cawari.
Carquois	curabi.
Courir	bibbaraca.
Canot	isa.
Couper (se)	viticuwa.
Ciel	heno.
Crapaud	tibbaho.
Cendre	barridi.
Couteau	titihe.
Chien	zino.
Cagnot	zinohani.
Chat	michi.
Chasseur	cayurettini.
Caïman	adduri.
Chique nigua	mabbati.
Cuisiner	awaricari.
Chanter	abiyanami.
Casser	acarinani.
Coucher (se)	aticuhani.
C..	biconawaca.
Cheveu	itahaye.
Doigt	nucabi.

Dent	heheyi.
Dos	inabisohi.
Domestique (garçon)	auturohobe.
Domest. (fille)	mawinohobe.
Donner	biddaca.
Demain	facatebe.
Dormir	iddomaca.
Danser	wawayacade.
Doux	puyeni.
Descendre	amudani.
Demander	biacabasa.
Eau	huni.
Estomac	doco.
Epaule	iwaco.
Ecorce	addada.
Embarcation	isa.
Eclair	henon merukuka.
Etoile	wuinaddi.
Epine	ohi.
Ecraser	atabini.
Feu	cameni.
Feuille	hibati.
Fleur	ihiwi.
Fruit	ibacu.
Fils	noditare.
Fille	niso.
Frère	nuwaha.
Flèche	dabidaha.
Four	budare.
Fin	wuisini.
Fumer	wapuyuca.
Femme	hinatape.
Forêt	damacarucu.
Force	arakini.
Filet	to.
Grand	cumarehe.
Gras	wuitireni.
Grenouille	beheyi.
Guérir	abinadani.
Griller	tchéhémako.
Hamac	mhie.
Hier	yawaketehe.
Homme	ehinari.
Hameçon	tawari.
Igname	ñame
Jambe	idawana.
Jour	yahaneye.
Jaguar	quati.
Langue	inene.
Liane (bois)	addahati.
Liane (herbe)	dahabe.
Long	arabi.
Large	arahucuri.
Lune	ki.
Lourd	dakuni.
Léger	yamani.
Loin	cuddehe.
Lumière	canani.
Lait	dinaya.
Main	nucobi.
Menton	ituhue.
Mère	meme.
Manioc	machuca.
Mauvais	mapao.
Maigre	cunaba.
Maladie	mahasi cerale.
Malade (être)	maweracerale.
Manger	wanike.
Moustique	macarebuco.
Moustique	hanillo.
Marcher	bihiwa.
Montagne	siyaba.
Mort (la)	dawuikarihi.
Mou	casani.
Manioc	caniti.
Monter	adamurani.
Marmite	yurute.
—	cicahayi.
Mois	bacanacariki.
Mouche	mapipo.
Nez	itti.
Nourrisson	kiabeteyi.
Nuit	ibinama.
Nuage	yawuicuri.
Noir	tami.
Nourriture	nikarihi.
Nager	acomidani.
Non	hena.
Œil	iwiti.
Oreille	idatini.
Ongle	heba.
Oiseau	tabbati.
Œuf	itinico.
Ombre	iddowanaha.
Obscurité	inaharucu.
Oui	héhé.
Pain	cose.
Pied	isi.
Poulet	caracaehinari.
Poule	caraca.
Poussin	caraca antibe.
Père	papa.
Pot	diyawake.
Panier	mapire.
Palmier	titiyo.
Petit	panhiche.

Parler	vichereca.
Pleurer	hiyacarihi.
Pluie	iya.
Peu	newakariki.
Pécari	abbiya.
Poudre	barridi.
Plume, poil	itate.
Perroquet	cuyahu.
Poisson	cubbati.
Pesant	dakuni.
Pêcheur	catawadacares
Pourriture	muyoni.
Près	ayurudani.
Parents	nuwacaria.
Papillon	catto.
Pourquoi	nopana.
Patate	cahao.
Pierre	tiba.
Queue	ihibi.
Racine	iduri.
Râpe	dayamo.
Rapide	catai.
Rame	nehehu.
Rivière	itari.
Rouge	kiyani.
Rainette	bedeyi.
Rôtir	amisi.
Rivage	darebi.
Sœur	nuwaraha.
Sarbacane	huddaba.
Sibucan(panier)	sarama.
Soleil	camuhu.
Serpent	mawaya.
Singe	awami.
Singe hurleur	araguato.
Singe sans queue	cacao.
Sortir	abirana.
Sel	yokira.
Sucer	apuyucani.
Sable	cadychého.
Sang	iy.
Salive	oweheye.
Terre	cadi.
Tête	dosia.
Tabac	hari.
Toucher	biddawa.
Tonnerre	henon.
Tempête	mapauya hanei.
Tapir	tema.
Tigre	quati.
Tortue	cadduragua.
Teton	nodini.
Tuer	nodocacabure
Urine	hinihi.
Utérus	tinahahi.
Ventre	idora.
Vilain	mapao.
Voir	biadda.
Vite	catai.
Vert	buhureni.
Vie	nuyahaneise.
Vent	awuisi.
Vomir, vomitif	tikiari.
Verge	yarahaye.

Allons manger	wawanike.
Fumer un cigare	wapuyuca hari.
Voyez ces gens	biadda kinano
Asseyez-vous	fiano mapahi.
Je veux dormir	nihisani noddomaca.
Celui-ci est fort	asia arakini.
Il fait la cuisine	piwarica.
Son sang	iya.
Sa salive	pioweheye.
Vends-moi des bananes	biwenda nicopanare.
J'ai mon mari avec moi	canune nani.
Je ne vous aime pas	nihisawabini.
Non, je ne veux pas	henani sawaca.
Ces gens-là m'ont volé	kinano maredana.
Où vas-tu?	awehe tebiwaca.
D'où viens-tu?	aweheta tihibini.
Je viens d'en bas	bawaharutei.
Allons danser	wahawayaca.

Tu vas à la source de l'Orénoque pour manger des singes, des hocos et tuer des moustiques	nihiwapahi Orinoco tomunte wanikahoro marimundo, tibayori amodoca macarebuco.
Je vais aller voir les Guahariboss	nihiwana ayada Guahariba hahute.
Après-demain je partirai	abucuda nihiwana battivite.
Des gens vont venir	dawahana kinano.
Les gens sont arrivés	akasana kinano.
Pour moi	nico.
Pour toi	bico.
Pour lui	ico.
Pour tous	wesco.
Je, moi	noni.
Tu	beni.
Il	thecun.
Ils	thecuni.
Celui-ci	asia.
Celui-ci	asiahani.
Beaucoup de bruit	arasikari arukuwi.
Appelle-le	mitomaka.
Guéris-moi cette blessure	bibinada nopaya,
Il fait du mal à ses compagnons	biddecada mapao bisarimahico.
Je suis fatigué	nomayeye cadani.
J'ai faim	wanarinico.
J'ai soif	ecuninoduco.

Un	bacanacari.	Trois	kirikunama.
Deux	bicunama.		

Le gérale.

Le gérale est parlé par une grande partie des Indiens du Brésil et par beaucoup d'esclaves. Un grand nombre de nègres qui se sont réfugiés sur l'Orénoque, où l'esclavage a été aboli depuis plus d'un siècle, parlent cet idiome avec quelques variations.

J'indique ici le gérale de l'Orénoque.

Toutes les lettres se prononcent :

e a le son de *é*;
u » *ou*;
y » *ll* mouillées;
ñ » *gn*;
h est toujours aspirée.

L'accentuation se fait sentir sur la syllabe ouverte, et c'est en chantonnant que l'Indien articule son langage.

Arbre	mira.
Amidon	tipihae.
Arc	wuiraparo.
Ananas	nana.
Avancer	awata.
Aujourd'hui	hoyihi.
Après-demain	amuirande.
Avant-hier	amuirande cuhese.
Animal	soho.
Ara	araha.
Amer	irawa.
Année	yepeyacaya.
Autour	acacoperopi.
Arriver	asika.
Abeille	cawa.
Aussi	hehe wuiri.
Bois	yepehawa.
Bras	ceyawa.
Bouche	ceyoro.
Barbe	cereniwaha.
Beau, bon	ipuranga.
Beaucoup	toroso.
Blanc	motsiga.
Bleu	sahikiro.
Bâton	mirasange.
Bec	iti.
Balai	tapisia.
Blessure	perewa.
Broche	pepeta.
Bouillon	yokise.
Brûler	ocahi.
Banane	pacuha.
	santome.
Cassave	meyo.
Cheveux	tzeawa.
Canard	ipeca.
Calebasse	cuya.
Corde	tupasama.
Coton	amanillo.
Carquois	curabi.
Chapeau	sapewa.
Courir	añana.
Couper	creñenu.
Ciel	iwaco.
Crapaud	cororo.
Cendre	taniboca.
Couteau	kisehe.
Cou	iyayura.
Chien	yawaru.
Chat	pisiana.
Chasseur	puracasaro.
Caïman	yacare.
Chien (petit)	yawaramiri.
Cuisiner	amemoi.
Chanter	uñegari.
Coucher (se)	amunuca.
Corbeille	hurupema.
Casser	upena.
Chique	tambira, neri-cuara.
Doigt	cepo.
Dent	ceraña.
Dos	cecopecamera.
Domestique	tahina.
Dans	ameputari.
Demain	wirande.
Dormir	akiri.
Danser	ira.
Dur	santa.
Descendre	awiwi.
Demander	apurando.
Eau	hi.
Garçonnet.	cuñatahi.
Fillette.	curumi.
Ecorce	murapirera.
Etoile	yarsitata.
Epine	yo.
Ecraser	apiro.
Feu	tahata.
Feuille	caha.
Fleur	potira.
Fruit	sahiya.
Fils, fille	sembiro.
Flèche	apiwa.
Femme	cuñarita.
Forêt	caha.
Four	yapuna.
Force	kirimbaho.
Faible	equiha kirimbaho.
Fourmi	tasiwa.
Filet	pisa.
Graine	sahiya.
Grand	ipocu.
Gens	nirahita.
Grenouille	yapi.
Griller	amisiri.
Gras	kira.
Hamac	makira.
Hier	cuhese.
Homme	apigawa.
Hameçon	pinda.

Igname	cara.
Jambe	cehewara.
Jour	hara.
Jaune	itawa.
Jaguar	yawarate.
Langue	cehapecu.
Liane	timutitica.
Long	toroso.
Lune	yarsi.
Lourd	iposi.
Léger	nembaiposi.
Loin	apecato.
Lumière	tori.
Lait	cambi.
Main	cepo.
Menton	cerayiva.
Mère	mamay.
Maison	huca.
Manioc	ahi.
Mal, mauvais	ipusi.
Manger	isuyambaho.
Moucheron	pihon.
Moustique	carapana.
Marcher	awata.
Montagne	ivitera.
Mort	manosaho.
Maladie	masiwere.
Mou	icuruhi.
Mois	yepeyasi.
Monter	ahupire.
Mariage	cumendu.
M.....	tipotzi.
Marmite	panera.
Mouche	mero.
Manioc, plante	manihiwa.
Manioc, racine	maniyaca.
Maigre	angaiwara.
Nez	cechin.
Nuit	pituna.
Nuit (cette)	wapituna.
Nuage	ivisuhayiva.
Noir	pisiona.
Nourriture	simbiho.
Nager	awita.
Noyer (se)	ohupipica.
Non	nembaha.
OEil	cereza.
Ongle	cepuhape.
Oreille	inami.
Oiseau	wuira.
OEuf	sapiha.
Obscurité	iyaviga.
Oui	hihin.
Orénoque	Parana.
Pain	meyo.
Pierre	hita.
Poil	tzeawa.
Pied	cepi.
Poitrine	cepotiha.
Poulet	sapocaya.
Poussin	pinto.
Père	papay.
Pot	igasaho.
Panier	urusacanga.
Petit	guayahira.
Parler	apurunita.
Pleurer	ayasiho.
Pluie	amana.
Peu	guahera.
Pecari	tayaso.
Plume	wuirarawa.
Perroquet	parawa.
Pesant	iposi.
Poisson	pira.
Plaie	perewa.
Près de	ikeñonto.
Papillon	panapana.
Pourquoi	maharama.
Patate	iotika.
Poil	ceracuaho.
Queue	suhaya.
Râpe	ivicehe.
Rame	apocuhitaho.
Rivière	parana.
Rouge	piranga.
Rainette	yapi.
Rôtir	amukahe.
Rivage	sembiwa.
Sarbacane	carawatana.
Sibucan(panier)	tipiti.
Soir, ce soir	pituna, wapituna.
Soleil	warasi.
Serpent	boya.
Singe	macaca.
Singe hurleur	wariva.
Sortir	asema.
Sel	yokire.
Sucer	uwana.
Sable	ivicohi.
Sang	tawui.
Salive	seyurukise.
Terre	hiwui.
Tête	tzeacaga.
Tabac	pitima.
Toucher	amahapu.
Tonnerre	troban.
Tapir	tapira.
Tortue	yurara.

Tuer	uyuca.	Vilain	pusi.
Tempête	ivitohalleva.	Voir	amaha.
Teton	cecambi.	Vert	sahikiro.
Testicules	cerapia.	Vie	cehara.
Urine	caracauwa.	Vent	ivito.
Utérus	tamatziha.	Vomir	arostari.
Ventre	cemarica.	Verge	ceracuña.

Lundi	moraokipi.	Jeudi	sopapao.
Mardi	moraoki monkouhi.	Vendredi	yokoako.
		Samedi	sahoro.
Mercredi	moraoki mosapiri.	Dimanche.	mitoho.

Donnez-moi du feu	remehe icie tahata.
Je veux manger de l'ananas	ahuputari nana.
Apporte-moi un verre d'eau à boire	irorice yepecuya hi awarame.
Je veux dormir	akiriputare.
Le mauvais temps	ipusihara.
Tu m'as guéri une plaie	ampusando perewa.
Tu me fais mal	amunia iposi.
J'ai faim	seyomasi.
J'ai soif	sehisi.
Je suis fatigué	semaraori ahiko.
Appelle-le	wereremuye.
Je marche en arrière	aicuosumere nehacuere.
Je vais chercher du bois	asure ayukeyepewa.
Je vais le changer	asure atrocare.
Pour moi	isewerama.
Pour lui	isehupewerama.
Moi, je	ise.
Toi, tu	inde.
Lui, il, elle	ahe.
Nous	yande.
Sauvez-vous, fuyez	ereyawaha.
Je viens te chercher	ahicuehuri upisaka inde.
Je partirai demain	wuirande aso.
Après-demain je partirai d'ici	amauirande aso kisohi.
Partez d'ici, allez-vous-en	iconkisohi.
Cet oiseau est un chanteur	guawuira uñegari.
Sur le bord de la rivière	paranarembiwa.
Envoyez-moi un morceau de [viande	aremundo tibiho orokuero
Où allez-vous?	makititareso.
D'où venez-vous?	mosohita areyari.
Ces gens m'ont volé ma curiara	mira ita omundo igara.
Ceci est à moi	iceyara.
Ceci est à toi	indeyara.
Ceci est à lui	mioyara.
Je vais à la pêche	aso apinahitica.

Un	yepeyon.	Trois	mosapiri.
Deux	moukouhi.		

Le baniva.

Les Banivas occupent le bassin de l'Atabapo et une partie du Rio Negro, Alto Orinoco (Vénézuéla) et du Brésil.

Toutes les lettres se prononcent :

e a le son de *é*;
u — *ou*;
y — *ll* mouillées;
ch — *ch* français;
h initiale ou dans le mot est toujours aspirée;
g se prononce légèrement.

Aujourd'hui	awaya.
Avant-hier	datsiarya.
Autrefois	benamitsi.
Avant	wanaware.
Anus	notsiapoli.
Alors	weniapa.
Aussi	cambianayue.
Arbre	hatapi.
Attention	tayabo.
Araignée	huru.
Ancien	naduhami.
Aigre	tchkemai.
Amour	numbenepi.
Autre	watsimayer.
Asseoir	norsiawa.
Arriver	nanopamia.
Amer	narite.
Ami	napureba.
Appeler	namute.
Augmenter	warsawayatsiro.
Abondant	abeke.
Avoir	tanayuehe.
Arracher	wayarite.
Apporter	piapinayuehe.
Accoucher	ninamawe.
Accepter	samota.
Accompagner	noyarituatapi.
Acoster	noteroke.
Accuser	odzbarrayuehe
Avancer	warsayatsiro.
Admirer	nheda.
Avorter	piwepehe.
Aiguiser	namenata.
Agile	rebutawa.
Aile	tanapi
Amidon	siwesi
Allumer	nane.
Amitié	debitsi.
Amputer	noterocapiava
Air	iweburi.
Attaquer	yobute.
Aide	humiyapo.
Animal	quesi.
Acheter	nowerite.
Bouche	nanumma.
Barbe	norsanoma.
Bras	nano.
Bois	arsitsi.
Bien	anetohe.
Bas	epinehe.
Beaucoup	suberri.
Bâton	atapi.
Bruit	odzbarri.
Baisser	sodanate.
Baigner (se)	nawa.
Blanc	orili.
Bourse, gibecière	mutsira.
Blessure	natsomete.
Beauté	nawiryawa.
Brûler	noheye.
Branche	anahotapi.
Boucher	waputucatehe.
Cheveux	notsipana.
Cou	conocuruapi.
Chien	zinon.
Ciel	heno.
Chaleur	asalawoha.
Curiara, canot	murupa.
Combien	hiperre.
Cœur	nonenituana.
Changer	pitapatataeh.
Chasseur	doletenasi.

Chanter	nocanita.
Casser	warihehe.
Coup	dgeatsiro.
Canard	wanana.
Chercher	naheye.
Chauffer	pitane.
Chemin	tanepu.
Crabe	toho.
Charbon	zeremari.
Charger	noyapeate.
Crapaud	taruru.
Chat	mitsi.
Cil	huritsapute.
Cercle	camereri.
Ceinture	debetsi.
Clair	hurururi.
Couleur	warine.
Compagnon	yuayaritua.
Conduire	notapara.
Couper	piteroke.
Coudre	notske.
Coutume	nedahonetsima.
Croitre	tatawina.
Carré	yowitata.
Couvrir	wabedade.
Corps	menapi.
Cracher	narsuheta.
Cerveau	piariarsire.
Chaise	nobancune.
Dent	narsi.
Doigt	napibo.
Dos	notariapi.
Demain	yawayaperi.
Déjà	watsimaya.
De bonne heure	yawapeli.
Dedans	ivene.
Dehors	tulitsiene.
D'en haut	niwene.
D'en bas	epinehe.
Dessus	turitsiene.
Dessous	turiaba.
Devant	ibupetsi.
Derrière	tsipewe.
Dormir	notsimanorsia
Depuis	hireniapa.
Défaut	moyaneni.
Dur	tepe.
Dernier	umbesiami.
Douleur	hawisianopo.
Demander	noyatehe.
Danger	odzbarri.
Deviner	nocahota.
Danser	notama.
Donner	notaha.
Devoir	neteve.
Dire	nomaha.
Défendre	noayatapbanahe.
Décharger	wayapeata.
Dépeupler	shapero.
Digestion	anetoharoma.
Douceur	keromali.
Don, cadeau	notapiyue.
Epaule	noyabapa.
Enfant	tzuituli.
Ecorce	matami.
Eau	weni.
Eclair	memehenon.
Embrasser	notatapi.
Eteindre	pimawate.
Etroit	arewatari.
Engagement	yanthuatena.
Eclipse	wayuarsita.
Ennemi	wepunia.
Entier	beyediro.
Entrer	noyapawa.
Enterrer	wapite.
Echelle	cawiya.
Ecouter	nedoyursana.
Espérance	horonihe.
Epine	hurirri.
Etoile	amererri.
Egal	parehori.
Empêcher	yanoheyapia.
Emmener	napihi.
Ecraser	napahote.
Front	wapuna.
Feu	arsi.
Froid	apatewari.
Feuille	tsape.
Frère	noyantua.
Fort	apuhe.
Fourmilier	morosi.
Fourmi	catsitsi.
Epouse	irsumiava.
Femelle	neyawa.
Fermer	pirike.
Fièvre	schuheni.
Fabriquer	noaramatse.
Faiblesse	arimarote.
Facile	anetohatzma.
Famille	noheroberote norsiyanipe.
Frais	awininiri.
Fruit	hatebu.

Fou	dzewina.
Force	wayotsini.
Fuite	wamiwate.
Fumer	wapiyue.
Furieux, fureur	odzbiami.
Farine	hipeci.
Fiel	hesihipane.
Fil	awari.
Foyer domestique	nohirana.
Fumée	siyarirli.
Fille	neyawatue.
Gai	asurupena.
Gras	tsotsima.
Genou	naquaretari.
Gens	yamari.
Goutte	iye.
Grossier	curipeda.
Garder	naharamatsi.
Gourmandise	ewaninihi.
Garçonnet	weperi.
Grenouille	duhuruwaha.
Hier	yarsia.
Haut	niwehe.
Herbe	mehuri.
Humide	awinini.
Mari	yami.
Homme	enami.
Honneur	anetoha netoani.
Hameçon	putersi.
Hiver	werniame.
Hache	apuhasina.
Ici	wanihi.
Ile	cadanoye.
Imiter	debitsi.
Innocent	matseribura.
Inquiet	manurowersia
inutile	matsenapora.
Impossible	penariro.
Joue	nokako.
Jambe	notsipara.
Jamais	obersiami.
Joli	weduanari.
Jardin	miori.
Joyeux	arsorapena.
Jeter	nohepe.
Jeune	heduaname.
Langue	nhotare.
Lune	asita.
Loin	yame.
Là	arsaba.
Long	baradero.
Large	schuiraro.
Lieu, endroit	norsyere.
Lumière	ananarsi.
Liquide	watsimayro.
Lait	tsimirsiape.
Main	napibo.
Monde	pepursi.
Mal	odzbari.
Meilleur	anetohehe.
Moins	oyuamatui.
Même	arrerro.
Montagne	yapa.
Moustique	maneburi.
Midi, heure	meroria.
Milieu	paniva.
Mort	napiyua.
Maigre	purapiamina.
Maladie	anahanarsi.
Mince	archurri.
Miroir	yapu.
Manquer	adarsirli.
Mûr	hirani.
Malsain	nananitehe.
Mentir	nodzewersipita.
Main (petite)	napinana.
Monter	nowahatebu.
Merci	miami.
Matin	yawaya.
Nez	noyafa.
Non	yaha.
Nouveau	weniapari.
Naître	yanina.
Nu	wararapigma.
Noyer (se)	wirama.
Nager	nomitaha.
Nature	madzewinaro.
Naufrage	waburana.
Œil	naporhi.
Ongle	notsorabi.
Oreille	notarifara.
Où	sabaha.
Oui	hehe.
Ours	tsihuri.
Oiseau	udsipie.
Obscurité	amawari.
Os	simopi.
Œuf	hinena.
Obéir	wayatawe bone.
Obstacle	wamahodeca.
Plat	parato.
Pain	kaka.

Poitrine	natotsi.
Pied	notsifara.
Poisson	simehe.
Pluie	wivineye.
Près	amotuira.
Pêcheur	potetenasi.
Presque	arema.
Pierre	hipa.
Pécari	abida.
Papillon	capuri.
Plume	witosimi.
Pire	abeke.
Pourquoi	kanaha.
Pauvre	awarapesiami.
Parler	nohayata.
Propre	warare.
Plaisir	hetenomela.
Payer	nawinite.
Poing	napi.
Promettre	notaparsipihe.
Poulet	guame.
Poussin	guamesiani.
Pleurer	noyaya.
Plein	perrotema.
Plaie	kueni.
Plaine	warareri.
Piste	epunami.
Plante	minapi.
Poltron	acuhune.
Piment	tsitsi.
Prendre	piantepitate.
Paresseux	mananinipi.
Poupée	tsate.
Pigeon	nunnaha.
Parents	wapureba.
Passer	natapa.
Perdre	hicapipinia.
Plage	yatsina.
Pourriture	tsitsidaromi.
Poursuivre	watsawite.
Quelquefois	pabuyasiami.
Qualité	netuetzma.
Quelqu'un	palsiaro.
Queue	piche.
Quitter	piante.
Rotule	nakuaritere.
Rage	arseni.
Recevoir	norsanopate.
Racine	tapariatapi.
Rôtir	noteme.
Récolte	abekerebenatebu.
Reposer (se)	wapunana.
Recueillir	watsiate.
Refuser	yanotapiehe.
Rire	weyeintata.
Remède	wapinaha.
Répondre	noyawapute.
Ronfler	nadaraha.
Rocher	cumererri.
Renard	inarito.
Sel	yokira.
Sucre	melao.
Soleil	amursi.
Singe	puatsi.
Singe hurleur	mororri.
Sœur	nomawerite.
Sûr	anetohe.
Sain	sese.
Sale	hure.
Sang	numiyani.
Sécheresse	sesciweni.
Soir	yarsapua.
Silence	manoropi.
Semence, graine	noharipere.
Souvenir	nominanate.
Saisir	nopatapi.
Sable	yatsima.
Sauter	notsapia.
Sucer	napiyue.
Serpent	omeni.
Saigner	noterocapibo.
Semblable	nanopamia.
Sifflet	wapurehe.
Salive	nacoma.
Sauver (se)	tsomewi.
Séparation	wedadapayaro
Suer	noyarsapita.
Sueur	noyarsani.
Tabac	erri.
Tête	nohoboho.
Testicules	nunepara.
Terre	yotsife.
Toujours	benamirsi.
Tapir	ema.
Tigre	warsi.
Traître	piapinayue.
Travailleur	patateri.
Tendre	hurahi.
Tonnerre	henon.
Tempête	ageotsi.
Traverser	nokesoka.
Trinquer	mursiyate.
Tomber	iwadaca.
Tranquille	manuru.
Tuer	nomahinoyuate.

Tourterelles	tsotsobo.	Vilain	odzbarri.
Toit	ametsuiri.	Voyage	nayuera.
Teter	pitacuruwa.	Vue	nedaha.
Toucher	pieretehe.	Voler	wamitareta.
Témoin	wacatsa.	Visage	napuna.
Tison	arsipuri.	Vide	mewapepare.
Travailler	wapatata.	Voir	nedaha.
Temps	pefusi.	Veiller	wedadaha.
User	amewapemi.	Venin	wiyuari.
Uriner	noteya.	Vengeance	madzepui-ninaro.
Ventre	noneni.		
Verge	nunnaha.	Vêtir	wararawa-deca.
Vent	huidzi.		
Vie	anethoe.		

D'où venez-vous?	pinupaha dabaha.
Quel mauvais temps!	odzbarri pefusi.
Je veux manger du pain	moeya guaha kaka.
Pour cela, je ne veux pas	yanoe yapia nosawa.
C'est très bien	anetohe.
Peu à peu	oyubarro.
Par hasard	anethuatsimahi.
Avec plaisir	noweyapitsi.
Je suis bien avec vous	anethuapepi.
Sous raison	maminanarro.
Je veux acheter du pain	nowe ita kaka.
Un endroit sain	sese norsyere.
Je me promène	saptuatopa.
Ne te dérange pas	nomawatsi mayaro.
Nous dormirons ici cette nuit	watsimanorsiaya yawamo yarsapua.
Nous partirons d'ici demain matin	parsia warsawa yawariaperi.
Nous sommes bien là pour atterrir	anethoami wiya anetorsadoca.
Que l'un de vous aille avec lui.	partsiari tarima.
Passez devant	samiawebope.
Aiguise mon couteau	namenota cutzillo.
Un homme se noie	wirama enami weni.
Retirez-moi	piaute pipatana tanayue hatebu.
Donne-moi quelque chose	eputasia.
A la pointe du jour	shuberri nyamari.
Beaucoup de monde	iye weni.
Une goutte d'eau	

Moi	noya.	Le mien	nodeca.
Toi	piaha.	Le tien	pideca.
Lui	erota.	Le sien	pideca.

Le maquiritaré.

Les Maquiritarès occupent la région comprise entre le rio Ventuario, l'Orénoque (rive droite) et le rio Acamo; Alto Orinoco, Vénézuéla.

Toutes les lettres se prononcent :

e a le son de *é*;
è — *ê*;
u — *ou*;
y — *ll* mouillées;
ch se prononce *tch*;
w suivi de *a*, *o*, *u*, *e*, *i*, se prononce *oua*, etc.;
h au commencement du mot est fortement aspirée; dans le courant du mot l'aspiration est faible, cependant assez marquée.

Arbre	drhè.
Arc	faya.
Amidon	aguamu.
Ananas	wanarike.
Après-demain	fenamo tontori.
Avant-hier	conneri tontori.
Amer	totone.
Année	toniwero.
Allumette	poho.
Bois	guahoto.
Bouche	intarri.
Barbe	iyoti.
Beau,bon,bien	achica.
Beaucoup	habe.
Blanc	taherrerri.
Blanc(homme)	yaranavi.
Balai	chome.
Bâton	drhè.
Banane	faroro.
Cheveux	iyoharri, oyoro.
Chien et petit chien	zhino, zhinohaka.
Chat	miche.
Crapaud	torrorro.
Canard	yoronma.
Calebasse	marawa.
Corde	cahuya.
Coton	wareku.
Chapeau	sanferrerro.
Court	incaraca.
Canot	curiara.
Ciel	caho.
Couteau	echimi.
Caïman	yariwe.
Collier	mayoro.
Doigt	arramorri.
Dent	adderri.
Dindon sauvage	coyohi.
Domestique (garçon)	tonimeraka.
Domestique (fille)	tonimoraka.
Donner	autoca.
Demain	fenamo.
Danser	kemataye.
Dur	tahiye.
Dieu	wanahi.
Eau	tona.
Ecorce	drhèhiihe.
Etoile	tchirike.
Feu	guahato.
Feuille	chohowari.
Fruit	sihirrirri.
Fleur	shèpi.
Fils	aneri.
Fille	aricho.
Frère	yaya.

Flèche	facori.
Fil	wareku.
Femme	wiri.
Forêt	sonme.
Filet	fahi.
Fourmi	saricoro.
Grenouille	conhoufakè.
Grand	arahihe.
Hocco	fauhi.
Hamac	ehuete.
Hier	conneri.
Homme	rahuwari.
Hameçon	anete.
Jambe	ihête.
Jaguar	marro.
Joli	achica.
Jour	ano.
Ile	rantari.
Igname	yame.
Langue	iwini.
Liane	sinate.
Long	nowano.
Large	arahihe.
Lune	nonna.
Lourd	tamane.
Léger	tawahe.
Main	arramori.
Menton	atamoro.
	wate.
Moustique	mahirri.
	make.
Mouche	aki.
Mère	mémè.
Maison	ahute.
Montagne	ihi.
Mou	wansohe.
Mois	toninona.
Nez	yonarri.
Nuit	wihaye.
Noir	forrome.
Nègre	foromato.
Non	hihike.
Ongle	cenoro.
Oreille	ihanarri.
Ours	faremu.
Oui	hin.
Pain	hô.
Pierre	thaho.
Poil	iyoti.
Pied	ohorro.
Poitrine	addotarri.
Pécari	guachari.
Perroquet	cahacawa.
Perdrix	corocorro.
Poisson	noacuakano.
Poulet	cuameri.
Père	ahako.
Plat	marawa.
Pot	canarri.
Petit	incaraca.
Pluie	connonhon.
Parler	arariwane.
Pleurer	wahamosa.
Peu	incaraca.
Plume	iyoti.
Pesant	tamane.
Puanteur	tekéké.
Patate	cahaho.
Queue	rakirri.
Râpe	tarahori.
Rame	fena.
Rivière	tona.
Rouge	sohikato.
Serpent	ekedo.
Sœur	yaya aricho.
Sarbacane	curata.
Sibucan	tiki.
Soleil	chi.
Singe	yaracaro.
Sel	yokise.
Terre	ñono.
Tête	iyoha.
Teton	imanate.
Testicules	arimoro.
Tonnerre	caremero.
Toucan	tchaoco.
Tortue	warana.
Tendre	wansohe.
Urine	sohocorro.
Verge	asaitchi.
Vilain	conera.
Voir	weneye.
Vert	camacha.

J'ai faim	tarahohihe wane.
Partons, allons-nous-en	maike.
Allons manger	ekeri areintanka.

Un	toni.	Trois	arowawa.
Deux	hake.	Quatre	hake kiema.

Cinq	fatorema.	Dix-sept	hake mohato ho.
Six	toni mohàto.		
Sept	hake mohàto.	Dix-huit	arowawa mohato ho.
Huit	arowawo mohàto.	Dix-neuf	hake kiema mohato ho.
Neuf	fatorema mohâto.	Vingt	toni soto.
Dix	amuharo.	Vingt et un	toni toni soto.
Onze	toni ho.	Vingt-deux	hake toni soto, etc.
Douze	hake ho.		
Treize	arowawa ho.	Quarante	hake soto.
Quatorze	hakekiema ho.	Soixante	arowawa soto.
Quinze	fatorema ho.	Quatre-vingts	hake kiema soto.
Seize	toni mohato ho.	Cent	fatorema soto

FIN

TABLE DES MATIÈRES

VOYAGE SUR LE CAURA

CHAPITRE I

But du voyage. — Départ de la Martinique. — Fête à bord. — La Guayra. — Le port. — Chemin de fer de Macuto. — La ligne ferrée de la Guayra à Caracas. — Les sauterelles. — Caracas. — Les Dubreuil. — Le général Crespo. — Fondation de Caracas. — Position géographique de Caracas. — Les vallées de la Guayre et de Petare. — La plaine de Chacoa. — Monuments de Caracas. — La maison de Humboldt. — Les industries locales. — Carupano. — Trinidad. — Le Macareo et le *caño* Rico..... 1

CHAPITRE II

Caractères anthropologiques des Guaraunos. — Vêtements, ornements; l'épilage. — Mariage, naissance. — Les cérémonies religieuses. — Superstitions. — Le Gébu. — Le Guicidatu. — Les malades. — L'insufflation. — Le décès; funérailles. — Les cases sacrées. — Dispersion géographique des Guaraunos. — Habitation. — La *guajibaca*. — Alimentation. — Breuvages. — Langage. — Perfectibilité du Guarauno. — La séparation, les adieux..... 9

CHAPITRE III

Le Macareo. — Barrancas. — Ciudad Bolivar. — Les caïmans. — MM. Bermudez Grau, Liccioni, Pinelli, Fruhstuck et Fabre. — Préparatifs du départ. — Orocopiche. — La Bernavelle. — La cartouche de dynamite. — Chasse en lagune. — Caño de Lima. — Famille caraïbe. — Les *cencudos*. — Almacen. — Le copahu. — Mapares..... 17

CHAPITRE IV

Une excursion dans la montagne. — Guassarapa. — Un cas de polygamie. — Chasse aux singes. — Les caïmans et le caño Abreo. — Les savanes et les morichals. — Un bain forcé. — Borbon. — Les Gabiotas. — La Papone. — L'île Cusipa. — Les dépôts géologiques de Boca de Pao. — Gisement de sulfate de chaux..... 37

CHAPITRE V

Moitaco. — François Burban. — Le hatte de don Emmanuel. — Kamurika. — Les Indiens Quiri Quiripas. — Le capitan. — Caractères anthropologiques des Quiri Quiripas. — Fabrication du cassave. — Le *papelon*. — La civilisation entre peu à peu chez les Indiens..... 46

CHAPITRE VI

Santa Cruz. — L'île Guanarès. — L'île de la Boca del Infierno. — Le *raudal* de la Piedra. — Les inscriptions indiennes. — Mapire. — Hamac. — Purguei. — L'embouchure du Caura. — Les pêcheurs. — L'île Tigrita. — Las Bonitas. — Parman. — Rio Cuchivero. — Une gymnote et mon nègre. — Caïcara. — Les généraux Gonzalès Gil et Oublion. — Le *velorio*..... 53

CHAPITRE VII

Les savanes de Caïcara. — Le passage de Cuchivero. — Cuchivero. — La grotte de Chicharra. — Inscriptions indiennes. — Santa Rosalia. — Tiramuto et las Bonitas. — San Joaquin. — Le jaguar. — San Isidro. — La *tarimba*. — Maripao. — San Pedro. — Les Ariguas. — Une fête à San Pedro. — Pêche au barbasco. — Préparatifs pour une excursion dans le haut Caura..... 72

CHAPITRE VIII

Départ de San Pedro. — Le Tauca. — Urbany. — Le Temblador. — Chaparro. — Le Saut de Para. — Cuchara. — Réception chez les Arebatos. — Tatouage au roucou. — Fête de la *canoa*. — Kuakajir. — Achagua. — Les Guagnungomos. — La jalousie des Indiens. — Nouveau guide, ses excentricités. — Tentative de vol. — Garacuna. — Ornements des Guagnungomos. — Fuite du guide guagnungomo. — La danse du feu. —

Fouilles. — Trahison. — Mort du traître. — La fuite. — Au milieu du morichal. — Tapachire. — Les bords du Caura. — Le radeau. — La *curiara*, l'île et le Saut de Para. — Raudal Cangreo. — Ancien village d'Inaos. — La rencontre des amis. — Le général Gonzalez Gill. — Maripao, Aripao. — L'urne funéraire. — La *culutta*. — Le *batte*. — Las Bonitas..... 90

CHAPITRE IX

De las Bonitas à Caïcara. — Cabruta. — Idole. — Capuchino. — L'Apure. — Encaramado. — Plages de la Manteca. — Tortuga. — Buena Vista. — Les tortues envahissent les plages de l'Orénoque. — La ponte. — Récolte des œufs. — Fabrication de la *manteca*. — La Urbana. — Les *cerros* Baraguan. — Les pécaris. — Le caño Mina. — Caripo. — Les Yaruros. — Les Mopayos. — Plages de Pararuma. — Le rio Parguaza. — Le village indien. — Caribeu. — Le Méta. — Le *chubasco*. — Retour à Bolivar..... 120

VOYAGE AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE

CHAPITRE X

Les Guahariboss épouvantés par des légendes relatives aux sources de l'Orénoque. — Feux souterrains et embrasement de forêts. — Départ. — Morisot. — La Martinique. — Le général Crespo. — A bord du *Bolivar*. — Les Guaraunos. — Ciudad Bolivar. — Don Antonio Liccioni. — Difficulté de recruter des hommes. — Manque d'embarcations. — Pinelli. — La Mariquita. — Sur les bords du Caroni. — Le batte. — Les troupeaux, instincts du taureau. — Mœurs des bestiaux. — La Aurora. — Rio Claro. — La castration du taureau. — Le gouverneur de l'Alto Orinoco. — Les saisons sèches et pluvieuses, régularité dans les crues fluviales. — Le choubasque. — Mode de navigation, la *palanca*, la *espilla*..... 141

CHAPITRE XI

Sur l'Orénoque. — Difficultés du voyage. — Recrutement des volontaires. — Mauvaise volonté et craintes de l'équipage. — Les Banivas. — Boca del Pao. — Le patron embarque de force. — Raudal de l'Infierno. — Tentative criminelle. — Mapire. — Fuite des marins. — Difficulté à les remplacer. — Achat de nouvelles

provisions. — Tous marins. — La faim. — Le *changuango*. — Las Bonitas. — Réorganisation de l'expédition. — Le rio Cuchivero. — Visite d'un jaguar. — Caïcara. — La fièvre. — Les inscriptions indiennes et leur signification probable. Les consultations. — Enfant, chien et âne géophages. La géophagie, son origine. — Morisot dangereusement malade. — Découragement... 152

CHAPITRE XII

Départ de Caïcara. — La forêt submergée. — Cabruta. — Le rio et les llanos de l'Apure. — San Fernando d'Apure et Nutrias. — Bateau à vapeur. — Les caïmans dévorent des Indiens. — Les canaux de l'Apure et de l'Arauca. — Constitution géologique et formation des montagnes. — Les plages de l'Orénoque. — Les œufs de tortue. — Les montagnes. — La Urbana. — Le cerro San Rey. — Les Yaruros. — Les Mapoyos. — La Tigra. — Le hatte de Miguel Mirabal. La bruquilla. — Le rio Parguaza. — Le démon amphibie. — Le raudal de Caribeu. — L'embouchure du Meta. — Le chubasco. — Les Guahibos et les Quivas. — Mata Sarrapia. — Radeau en feuilles de palmier..... 163

CHAPITRE XIII

Les monts d'Atures. — Le raudal de Vivoral. — L'île Picure. — Transport des bagages. — Les Guahibos du Meseta engagés comme porteurs. — Atures. — Légende sur les Imos. — Grotte d'Arvina, sépultures des Imos. — Obsèques des Guahibos. — L'oracle du *piay*. — L'insufflation du malade. — Mort d'un Guahibo, funérailles, reliques. — Voyage chez le Grand Piay aux sources du Vichada. — Jugement du mort. — Les Piaroas. Mode de sépulture. — Cimetière. — Cerro de los Muertos. — Cerro Pintado. — Inscription gigantesque sur le flanc d'une montagne. — Départ d'Atures. — Les raudals Garcita et Guahibos, bras du Carestra. — Maipure. — Un géophage. — Les Guahibos se laissent photographier. — Menaces des Guahibos. — Deux mercantis. — La marima. — Le *yopo*..... 179

CHAPITRE XIV

Les Piaroas. — Canot d'écorce. — Établissement de Piaroas. — Un *conuco* dans la forêt. — Construction d'une hutte. — Le démon chassé de la case. — Le toucan comme prison de l'esprit. — Religiosité des Piaroas.

— La métempsycose. — Le Piaroa incante les animaux et les récoltes. — Matawéni. — Le *rancho* dans la forêt. — Achat de fruits et de légumes. — Piaroa mangeant des fourmis. — Sur le rocher de Mericahua. — Siquita. — Confluence de l'Orénoque et du Guaviare. — San Fernando de Atabapo, centre commercial du haut Orénoque. — Le Guaviare et l'Atabapo..... 199

CHAPITRE XV

Caractères anthropologiques du Baniva. Ses coutumes. — Il abandonne le haut Orénoque pour se fixer au Brésil. — Industrie. — Cérémonies indiennes. — La puberté. — Le jeûne. — La fille donnée en mariage à qui fait le plus beau cadeau. — Flagellation de la fiancée. — Le démon brûlé sur un bûcher. — Fêtes et réjouissances à la naissance et à la mort..... 212

CHAPITRE XVI

M. Mirabal. — Aménagement des barques. — Différence entre le haut Orénoque et le Guaviare. — La population de San Fernando ne partage pas notre enthousiasme. — Le départ. — Piedra Pintada. — La fourmi *veinte y cuatro*. — Le rio Ventuario. — Le delta Santa Barbara. — Les trésors cachés. — Le raudal Guachapana. — Invasion des termites. — Un rancho de *gomeros* à Perro de Agua. — Indien flèchant le poisson. — Playa Peluja. — Le lac Carida. — Un trigonocéphale dans la toiture 217

CHAPITRE XVII

Fuite de nos compagnons. — Reyes. — A la recherche de nouveaux marins. — Ancien village piaroa. — Culture du tabac. — Le *tabari*. — Générosité de la femme de Reyes. — Dévotions de l'Indienne. — Pêche à la dynamite dans le lac. — La lumière au magnésium. — Une folle dans la forêt. — Nouveaux compagnons. — Abondante récolte de niguas. — L'île Luna. — Le cerro Yapacana. — Manoel Asuncion. — La civilisation. — Les Curiobanas et les Maquiritarés massacrés par les Guaharibos. — Conseil de Manoel..... 234

CHAPITRE XVIII

L'exploration des forêts par les *gomeros*. — L'arbre à caoutchouc. — Préparations d'une *estrada*. — Récolte

du caoutchouc. — Le fumage. — Truchon, le bienfaiteur public. — Incendies du Yapacana. — Piété filiale. — Quatre nouveaux compagnons. — Fourmi *chipeta*. — Les cases des Maquiritarés au caño Guanami. — Ricardo. — Le cerro Duido à l'horizon. — Piedra Pintada. — Préparatifs pour une expédition dans le Cunu-Cunuma 249

CHAPITRE XIX

Le rio Cunu-Cunuma. — Les Maquiritarés à Caramoni et à Assurué. — Cases des Maquiritarés. — Le raudal San Ramon. — Les eaux du Cumachi. — Une famille indienne à Mapaco. — Les Indiens en admiration autour du théodolite. — Raudal de Chipirina. — Aramare, capitan général des Maquiritarés. — Effet magique du rhum. — La soupe au caïman. — Nouveaux compagnons. — Retour à Mapaco. — Ma barbe et mes cheveux excitent la curiosité. — Gala à la récolte du caoutchouc. — Insignes d'un capitan. — Le vêtement des Indiennes. — Descente du raudal de San Ramon. — Un *sancocho* de lombrics. — Campement et ondée tropicale à Guachari. — Retour sur l'Orénoque..... 257

CHAPITRE XX

Le Cassiquiari. — Communication de l'Orénoque avec l'Amazone. — Le Camucapi. — Théorie sur la formation du Cassiquiari. — Découverte du canal. — Le R. P. Ramon. — Les inondations du rio Negro. — Les cerros Guaraco. — La Esmeralda ruinée et abandonnée. — Le rio Iguapo. — Le *sitio* des Maquiritarés. — Nouveaux compagnons. — La polyandrie et la polygamie. — Les cartes du haut Orénoque sont inexactes. — Gabirima. — Tentative de fuite. — Un guide. — Le choubasque..... 272

CHAPITRE XXI

Réorganisation de l'expédition. — Aspect général de la contrée. — L'île Yano. — Les berges de l'Orénoque. — La yuvilla. — Le rio Padamo. — Les Maquiritarés du Padamo trafiquent avec Démérari. — Rio Ocamo. — — Crainte et terreur des Indiens. — Causes du massacre des Curiobonas et des Maquiritarés par les Guaharibos. — Barrancas de Calera et de Yukira..... 288

CHAPITRE XXII

Le Mavaa. — Le complot. — Révolte. — Une mauvaise nuit. — L'équipage terrifié. — « Guaharibo », mot magique. — Effets de la lumière au magnésium. — Abondance de gibier. — Singes rôtis. — Raudal de Yamaraquin. — Les cerros Bocon et Guanayo. — Un boa. — Raudals de Marquès et de Harina. — Fausse alerte. — Le ratch des Guaharibos. — Nouvelle révolte. — Arrivée au raudal de los Francès. — Traces de Guaharibos.... 296

CHAPITRE XXIII

L'expédition divisée. — Morisot reste au raudal. — Fuite du guide. — Départ en curiare avec deux Barés. — La première nuit. — Le pic Maunoir. — Roseau servant à la confection des flèches et des sarbacanes. — Pont de lianes. — Trois Guaharibos. — La région des rapides. — Un marécage. — Ratch de la Cabezera. — Une bande de Guaharibos. — Le lit de l'Orénoque à travers la forêt et les roches. — La Parima. — Pic Ferdinand de Lesseps. — Prise de possession. — Retour..... 306

Linguistique..... 319

Coulommiers. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS